

Harry Dickson, L'intégrale Tome 6

Jean Ray

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

John
RAY
HARRY
DICKSON
L'INTÉGRALE /6



CLUB *Neo*

Jean Ray



Harry
Dickson

L'INTÉGRALE/6

CLUB *Neô*

Table des matières

LES TROIS CERCLES DE
L'ÉPOUVANTE 4

LA MAISON DU
SCORPION 64

LA BANDE DE
L'ARAIGNÉE 125

LES SPECTRES-
BOURREAUX 188

LE MYSTÈRE DES SEPT
FOUS 253

LES TROIS CERCLES DE L'EPOUVANTE

1. Les dormeurs de Londres

L'agent de service dans Battersea Park fut le premier à remarquer le dormeur.

En général, les bobbies londoniens ferment l'œil sur le repos à la belle étoile des sans-abri de la grande métropole, bien que la consigne y existe tout comme dans Paris : « Circulez ! Circulez ! »

Mais le dormeur était en smoking et en escarpins vernis, et une montre-bracelet en or brillait à son poignet gauche.

— Si je ne le tiens pas à l'œil, se dit le policier, cette belle montre pourrait, d'une minute à l'autre, s'évanouir comme une fumée de pipe.

Il s'approcha de lui et doucement le secoua.

— Réveillez-vous, sir, ce n'est pas une place ici pour dormir, surtout pour un gentleman qui possède une si belle montre !

Le dormeur poussa un soupir, sa tête s'inclina plus profondément sur sa poitrine et il ne bougea plus.

Trois ou quatre rôdeurs de bien mauvaise mine s'approchèrent alors et l'agent ne douta guère de leurs intentions.

— Si je m'éloigne, ils vont le retourner comme un sac, se dit-il, et ils le laisseront sur le banc, nu comme un ver. Ce serait contre la loi des gens honnêtes et contre les bonnes mœurs de la City !

Il tira quelques sons aigus de son sifflet, ce qui eut pour effet de faire filer les apaches à une allure de lièvre pourchassé.

Trois minutes plus tard, deux agents cyclistes mirent pied à terre et s'enquirent de la raison de l'alarme.

— Faudrait remiser ce particulier au poste de police, dit l'agent. Faites vite, je garderai vos bicyclettes. Je vous prie de vous dépêcher, car mon service finit à minuit, et il est moins dix à présent.

Les bons collègues promirent de faire diligence, et comme le poste n'était pas loin, ils furent de retour à l'instant même où une horloge voisine commençait à sonner les premiers coups de minuit.

— Dites donc, Bâtes, expliqua l'un d'eux, le chef de poste demande que vous veniez immédiatement au bureau. Il paraît que l'affaire est pour le moins curieuse.

L'agent Bâtes n'était pas très curieux de nature, mais c'était un fonctionnaire qui savait obéir.

Il repoussa sans le moindre dépit son envie d'aller boire sa pinte d'ale comme il le faisait toujours avant de regagner son

domicile, et, d'un pas allègre, il s'en fut au bureau de police proche de Battersea Park.

Deux de ses collègues l'y attendaient dans le bureau du chef de poste.

— Ainsi vous en avez trouvé un également, Bâtes ? demanda celui-ci.

L'agent ouvrit des yeux étonnés.

— Egalement..., sergent. Qu'est-ce à dire ?

Le sergent se retourna et, du doigt, montra un banc contre le mur.

Bâtes poussa un grognement de surprise : un second gentleman ronflait à poings fermés, à côté de celui qu'il avait trouvé dans le parc. Dans le coin du banc, se tenait une jeune femme en robe de soirée, également plongée dans un profond sommeil.

— C'est le jour des gens de la haute qui roupillent en plein vent, dit-il avec bonne humeur.

— Drôle de sommeil ! dit le chef. Essayez donc de les réveiller !

— Juste comme le particulier que je vis dans Battersea Park, déclara Bâtes.

— Les deux autres ne se tenaient guère loin de lui, repartit le sergent. Harding a trouvé la dame contre un arbre de Rotten Row, et Silk a vu les jambes du monsieur dépasser d'un fourré au coin de Prince of Wales Road.

— Ont-ils des pièces d'identité sur eux ? demanda Bâtes.

— Aucune ! Pourtant les hommes ont des portefeuilles convenablement garnis, et la dame porte quelques bijoux de valeur.

On frappa à la porte et un jeune homme aux allures décidées entra sur un bref bonjour. C'était le reporter du *Star*.

— Tiens, c'est vous, Bedford, dit le sergent. Vous êtes le bienvenu, vous allez pouvoir nous donner un coup de main.

— Du nouveau ? s'enquit vivement le journaliste en sortant son bloc-notes et son stylo.

En quelques mots, on le mit au courant.

— Attendez que je braque mon kodak sur leurs frimousses endormies, dit Bedford, et vous, Bâtes, faites-moi le plaisir d'enflammer le magnésium.

Par trois fois, l'éclair de magnésium illumina le bureau et une âcre fumée flotta.

— Un ordre à la clicherie, et leurs photos paraîtront dans l'édition du matin, dit Bedford. Je m'étonnerais fort si ces trois Rip van Winkle n'étaient reconnus avant que Westminster chante midi.

— Oui est-ce, votre Rip machin ? demanda Bâtes.

— Un drôle de lascar qui dort cent ans !

— Bon, alors il y a des chances que je n'attende point leur réveil !

— Demandez une voiture d'ambulance à l'hôpital, ordonna le sergent à un secrétaire ; ils dormiront mieux dans un lit que sur le banc dont nous avons toujours besoin pour notre clientèle de nuit.

Une demi-heure plus tard, les trois inconnus étaient hébergés à l'hôpital de Battersea et Bedford griffonna, sur le coin d'une table de la salle de rédaction, un article illustré de trois clichés qui parut à huit heures du matin.

— Demandez le *Star* et l'étrange histoire des trois dormeurs de Battersea, hurlèrent les petits crieurs de journaux.

On s'arracha les feuilles, mais à neuf heures parut le *Daily Dispatch* et cette fois-ci les crieurs modifièrent leur appel :

— Demandez le *Daily* et l'affaire mystérieuse des deux dormeurs de Clapham Commons !

Presque au même instant, le *Herald* annonça un dormeur inconnu dans Wandsworth Commons.

Avant midi, tout Londres sut que six dormeurs avaient été trouvés par la police de nuit, six dormeurs nantis de leur argent et de leurs bijoux, mais dépouillés de toute pièce permettant de découvrir leur identité.

Les feuilles du soir renchérèrent encore sur le côté mystérieux de l'affaire. Au moment de mettre sous presse, aucun des six dormeurs ne s'était encore réveillé, et personne ne pouvait donner une indication pour les reconnaître.

C'est ainsi que débuta l'étrange et formidable affaire des dormeurs de Londres.

*

Les six dormeurs avaient été réunis dans une salle spéciale de l'hôpital de Battersea. Ils continuaient à y dormir paisiblement et les médecins parvenaient à les alimenter assez facilement.

Dès les premiers jours, les docteurs attachés à l'établissement durent avouer leur impuissance non seulement à les réveiller, mais à expliquer leur cas. On fit alors appel à Sir Greville, un savant et un médecin de grande réputation, connu dans le monde scientifique pour ses travaux sur la maladie du sommeil. Dès le premier examen, il dut s'avouer aussi ignorant que ses confrères. On n'était pas devant un cas de maladie du sommeil, due à la présence des terribles trépanosomes ou microbes de la maladie du sommeil du Cameroun.

Sir Greville s'adjoignit le docteur Weener, spécialiste des cas psychiques.

Une fantastique hypnose n'était-elle pas en jeu ?

Après de laborieuses expériences, le docteur Weener reconnut que l'hypnose n'expliquait pas ce sextuple sommeil.

Le septième jour de leur admission à l'hôpital, le mystère des dormeurs était aussi épais que jamais. Malgré les photos parues dans les journaux et celles affichées dans tous les postes de police et même aux coins des rues avec promesse de belles récompenses, personne n'était parvenu à identifier les dormeurs.

Mais, ce septième jour, un changement se manifesta dans leur attitude.

A quelques minutes d'intervalle, tous les six se mirent à parler.

Mais tous répétèrent des paroles identiques, psalmodiées sur un étrange mode pleurard, d'une monotonie effrayante :

- Le cercle noir.
- Le cercle noir est aveugle.
- Le cercle noir est le repos.
- Le cercle noir est la prison.
- Le cercle noir est le sommeil.

Trois heures durant, les dormeurs répétèrent ces phrases d'un ton égal, tellement hallucinant que les infirmiers renoncèrent à les entendre plus longtemps et durent se retirer, la tête lourde de migraine.

A la fin de la troisième heure, tous six poussèrent un même cri :

- Le cercle blanc ouvre les yeux !

Alors ils firent une pause et, comme s'ils obéissaient à une même mécanique, ils poussèrent une clameur aiguë :

- Le cercle blanc est de terreur !

Puis ils se rendormirent et ne parlèrent plus.

Une semaine s'écoula.

Les traits des malades s'émacièrent quelque peu, mais leur santé fut maintenue dans un état satisfaisant grâce à une nourriture appropriée.

— Je suppose, disait le docteur Weener qui venait souvent à leur chevet, que le septième jour, suivant un rythme convenu par je ne sais quelles forces occultes, pourrait amener un nouveau changement.

Les événements devaient lui donner raison...

En effet, le septième jour, soit deux semaines après leur entrée en traitement, vers la douzième heure, tous en même temps manifestèrent des signes d'une très vive inquiétude.

Une sueur abondante couvrait leurs fronts et leurs joues, des gémissements s'échappaient de leurs lèvres, ils respiraient avec difficulté.

De nouveau, ils se mirent à parler, mais leurs paroles étaient moins égales, tout en exprimant un sentiment commun de grande

frayeur.

- Horrible !
- On ne peut pas ne pas voir !
- Non ! Non ! C'est trop affreux !
- Faites-nous mourir !
- Au secours !

Des larmes abondantes coulaient des yeux clos de la jeune femme ; quant aux hommes, leurs visages étaient tordus par une terreur sans nom.

A plusieurs reprises, les médecins affolés crurent que des crises cardiaques allaient avoir raison de la vie de leurs étranges patients, mais, sur le coup de trois heures, tous les six reprirent brusquement leur tranquillité première, et ce fut derechef le même sommeil profond du début.

C'est le lendemain que le premier ministre d'Angleterre, Lord Dambridge, reçut l'étrange lettre suivante adressée personnellement à son domicile privé :

Ordre à Lord Dambridge de libérer immédiatement le condamné Fang-Suh. Sinon les six dormeurs entreront au septième jour dans le cercle rouge.

A l'heure où le courrier apporta la troublante missive, les six dormeurs de l'hôpital de Battersea poussèrent la même clameur déchirante :

— Le cercle rouge, c'est le cercle de la mort !

Puis ils se rendormirent.

Lord Dambridge s'informa immédiatement.

Fang-Suh était un Chinois de basse condition, tenancier d'un petit cabaret louche de Limehouse, condamné à mort pour avoir assassiné un matelot.

Le jour de la sentence tragique concordait avec celui de la découverte nocturne des six dormeurs.

Aux termes de la loi, Fang-Suh devait être exécuté trois semaines après. Et cette date était celle de l'entrée dans le « cercle rouge » des six dormeurs, comme ils l'avaient annoncé eux-mêmes.

Immédiatement, Fang-Suh fut soumis à un interrogatoire serré. Mais on n'en tira rien. C'était un petit homme malingre et triste, qui se comportait d'une manière idiote. A toutes les questions, même aux plus belles promesses, il ne répondait que par des gémissements, des hochements de tête et des gestes stupides.

Lord Dambridge manda près de lui les docteurs Greville et Weener.

Après une longue conférence, le docteur Weener reconnut qu'il s'agissait bien d'une sorte d'hypnose, comparable à celle de l'envoûtement du Moyen Age, mais il se défendit en tant que savant,

de conclure définitivement dans ce sens.

— Je croyais savoir, murmura-t-il enfin, et maintenant toute ma science se dérobe. C'est une grande blessure à mon amour-propre qui vient d'être faite. Je me sens aussi ignorant en la matière qu'un écolier de dix ans !

Le ministre le pria de bien vouloir personnellement prendre la garde des malades sous sa responsabilité. Après bien des instances, le savant accepta.

C'était un homme austère et qui vivait d'une façon très retirée. On sentait que la faillite de sa chère science l'affectait au plus haut point.

— Que pensez-vous du « cercle rouge » ? demanda le ministre.

Le docteur Weener haussa les épaules et sa mine se fit chagrine.

— J'ai l'impression de quelque chose d'abominable et de définitif, dit-il sèchement ; mais il refusa de préciser.

— Je ne suis pas un diseur de bonne aventure, finit-il par dire de méchante humeur.

Mais le surlendemain de cette entrevue, dès potron minet, Lord Dambridge fut averti que le docteur Weener le suppliait de le recevoir d'urgence.

Ce fut un docteur Weener méconnaissable qui se présenta devant le Premier ministre.

Ce n'était plus l'homme calme et résolu, le savant un peu dédaigneux, mais un être terrifié, vieilli de dix ans, le teint brouillé, parlant d'une voix saccadée et trahissant une telle nervosité que Lord Dambridge, avant d'avoir entendu le premier mot, comprit la catastrophe et le supplia de garder son calme et sa dignité.

— Vous avez beau dire ! cria le docteur d'une voix que l'émotion rendait rauque ; vous n'avez pas vécu la nuit que je viens de passer.

» J'habite Brixton, continua-t-il, après avoir avalé le grand verre de porto que Lord Dambridge lui avait fait servir, la tranquille Winterwell Street. J'habite seul avec mon vieux valet Parker. Je suis un homme de mœurs tranquilles et que l'on peut même dire austères. Je n'aime pas les visites et je n'ai d'autres amis que mes livres. Comme il y en a parmi ces derniers qui valent une véritable fortune, qu'en outre mes travaux m'obligent à une certaine réserve, pour qu'on ne m'en vole pas les résultats, ma maison possède des portes et des volets dignes d'une petite forteresse.

» Si je vous dis ceci, Excellence, c'est pour que vous sachiez que le cambrioleur le plus madré, le plus audacieux ne pourrait pas entrer chez moi.

» Parker est un domestique de tout repos. Il y a trente ans qu'il

est à mon service, et sombre et taciturne comme il est, il ne fraye avec personne. Hier soir, contre son habitude, il me demanda de pouvoir disposer d'une heure. Je ne m'abaisse pas à exiger des explications d'un domestique, aussi dévoué qu'il puisse être. Je lui ai accordé la permission sur-le-champ, mais j'ai ajouté que s'il n'était pas rentré à neuf heures, je mettrais les verrous à la porte de rue et je ne lui ouvrirais plus avant l'aube ; il n'aurait qu'à aller coucher à l'auberge.

» Il opina et s'en alla.

» A neuf heures il n'était pas rentré. J'ai fermé la porte, mais je suis resté éveillé jusqu'à minuit. Je lui aurais accordé sa grâce, car je me sentais inquiet, sans trop savoir pourquoi.

» Il se sera attardé, me dis-je, il n'aura pas voulu rentrer, pensant que je serais inexorable, et qu'il aurait perdu son temps à sonner à la porte. Mais ma solitude me pesait et, mû par un singulier pressentiment, j'ai parcouru la maison tout entière, fouillant jusqu'au moindre recoin. S'il y avait eu un chat dans la maison, je l'aurais aperçu.

» Après avoir fermé la porte au triple verrou, j'ai clos tous les volets intérieurs et je me suis enfermé à triple tour dans ma chambre à coucher.

» Non, monsieur, pas un chat ; que dis-je, pas une souris n'aurait pu y entrer.

— Et quelqu'un est venu ? demanda anxieusement Lord Dambridge.

— Attendez donc ! Je me suis assoupi une couple d'heures, quand tout à coup je fus réveillé ; quelqu'un me frappait sur l'épaule !

» Ma lampe de nuit brûlait en veilleuse, ce qui me permettait de voir parfaitement ce qui se passait dans ma chambre.

» Au pied de mon lit se tenait une haute forme voilée. Chose étrange, elle se trouvait au centre d'un cercle rouge qui brillait comme un fer incandescent.

» — Vous irez trouver Lord Dambridge, dit la forme d'une voix lointaine, vous lui direz de libérer immédiatement Fang-Suh, à défaut de quoi les six dormeurs entreront dans le troisième cercle de l'épouvante, le cercle rouge, celui de la mort ! Mais ce n'est pas tout. Quand ces six êtres ne seront plus, et ce ne sont que six créatures de rien, nous nous en prendrons aux plus grands personnages d'Angleterre, sans que rien ne puisse les sauver de notre emprise. Vous direz cela demain à Lord Dambridge, et nous signerons ce que nous avons dit.

» Il se passa ensuite une chose étrange et terrifiante : le cercle rouge qui entourait la forme voilée se rétrécit, tout en devenant de plus en plus lumineux ; à la fin, ce ne fut plus qu'un petit rond de flamme d'un éclat insoutenable. Cela voltigea quelques instants

maladroitement dans la chambre, puis soudain s'approcha de moi et se posa sur ma main.

» La souffrance fut tellement intolérable que j'en perdis mes esprits pendant quelque temps. Quand je revins complètement à moi, la forme avait disparu.

Lord Dambridge secoua la tête.

— N'auriez-vous pas dormi, docteur Weener, et rêvé ? demanda-t-il.

— Et cela, l'ai-je rêvé ? s'écria le savant avec colère.

Il montra, au dos de sa main gauche, une profonde brûlure, affectant la forme régulière d'un petit cercle.

— Je ne puis me rendre aux désirs d'un... d'une apparition, dit enfin Lord Dambridge.

— Soit, répondit le docteur, moi je vous ai dit ce que j'avais à dire, et ma mission est terminée.

— Est-ce à dire que vous abandonnez les dormeurs ? s'écria le Premier ministre.

Le savant hésita.

— Non, dit-il, lentement et à contrecœur ; au contraire, je veux assister à cette venue du dernier cercle. D'autant plus que je crois qu'il y aura du danger. Il se redressa de toute sa hauteur :

— Et c'est justement pour cela que je serai à mon poste, et que je n'en partagerai les responsabilités avec personne !

Emu, malgré lui, par cette sortie du vieux savant, et ne la trouvant pas ridicule, Lord Dambridge lui tendit la main.

— Je ne pouvais nécessairement prêter l'oreille aux folles et insolentes exigences de bandits anonymes, dit-il.

— Vous voulez parler de Fang-Suh, dit le docteur Weener ; à mon avis, pourtant, vous prenez là une décision bien grave.

— Vous voulez dire que les mystérieux forbans pourraient disposer d'une puissance qui traverse murs et cordons de police ?

Le docteur secoua la tête.

— Certainement, répondit-il avec une conviction farouche ; oubliez-vous la nuit que je viens de passer ?

Si Lord Dambridge n'était pas convaincu, du moins n'en laissa-t-il rien paraître.

— Je ne puis infliger une pareille injure à la justice de mon pays, dit-il. Fang-Suh est un vulgaire assassin. De plus, j'aurais l'opinion publique contre moi.

— Et si vous le laissiez s'évader ? conseilla le docteur.

Le Premier ministre secoua la tête.

— Ce sont là des suggestions bien romanesques, mais très excusables venant d'un savant comme vous qui vivez loin des cours et des organismes d'Etat.

Le docteur Weener fit un geste d'insouciance ; au fond, cela ne le concernait pas. Il quitta le Premier ministre, pour aller monter une garde assidue auprès de ses malades.

*

Le septième jour suivant, vers minuit, le docteur Weener, muni de pleins pouvoirs, donna ses ordres à la direction de l'hôpital de Battersea.

— J'estime que des choses affreuses contre lesquelles nous ne pourrions pas grand-chose, pourraient se produire, dit-il de sa voix cassante ; aussi mes instructions sont formelles : personnel et médecins se tiendront à l'écart de la salle d'isolement où se trouvent les dormeurs. Je n'ai pas le droit de mettre d'autres existences que la mienne en danger.

— Mais y aurait-il du danger ? s'alarma le directeur.

— Je pense que oui, dit sèchement le savant, et je ne l'ai pas caché au Premier ministre. Si j'estime qu'une intervention de votre part ou de vos hommes est nécessaire, je ferai usage du téléphone. J'ai dit.

Il prit la garde au chevet des dormeurs.

A cinq heures du matin, Fang-Suh fut extrait de sa cellule et conduit à la cour de la prison. Il ne manifesta aucune émotion à la vue de l'échafaud qui se dressait dans un sinistre petit enclos, à l'écart des promenoirs.

Le bourreau lui passa la corde au cou et fit fonctionner la trappe.

Les médecins légistes constatèrent la mort foudroyante.

A cette même minute, 5 h 15 mn précises, le personnel de l'hôpital de Battersea entendit une longue clameur aiguë s'élever de la chambre des dormeurs.

Ils restèrent interdits mais, fidèles aux instructions données, ils n'osèrent s'approcher.

Le directeur, averti, essaya de téléphoner au docteur Weener ; il ne reçut aucune réponse. Alors il transgressa la consigne et se dirigea en toute hâte vers le dortoir.

Tout y était silencieux, et ce ne fut qu'après une dernière hésitation qu'il se hasarda à entrer.

Le spectacle qui l'attendait le frappa d'épouvante. Le docteur Weener était affalé dans un coin, la main sur l'appareil téléphonique, dont il semblait avoir été empêché de se servir. Il n'était pas mort cependant, mais respirait péniblement : il avait dû être assommé par un coup de matraque.

Mais les six dormeurs étaient morts. Ils gisaient au pied de leur

lit, la figure convulsée exprimant une horreur sans nom.

Un examen sommaire démontra qu'ils avaient été étranglés. Leurs cous présentaient les mêmes traces que celui de Fang-Suh à cette même heure. Après une demi-heure de soins, le docteur Weener reprit ses esprits. Il ne se souvenait à peu près de rien.

Vers cinq heures – il convenait qu'il était sur le point de s'assoupir après la longue et monotone veille de la nuit –, il avait vu soudain un grand cercle de feu rouge tourner au plafond de la chambre.

A cette même minute les six dormeurs, poussant un cri effroyable, se dressèrent, tournant vers lui des visages convulsés par l'épouvante.

Le docteur se rua vers le téléphone, regrettant amèrement son isolement. Il eut la vague vision de quelque chose d'énorme qui tombait sur lui et il perdit la notion des choses.

A peine le Premier ministre avait-il été avisé de ces tragiques événements qu'il fut appelé au téléphone.

— Ici Harry Dickson ! dit une voix claire.

— Mon Dieu, Mr. Dickson, quelle joie de vous savoir de retour ! s'écria Lord Dambridge. Vous êtes ma Providence.

— J'arrive du Continent, où j'aurais dû rester encore pour prêter un peu plus d'attention à la bande de faussaires de Bill Weldone, mais j'en avais trop appris sur l'affaire des dormeurs et je voulais y jeter un coup d'œil.

— Ah ! Mr. Dickson, j'ai été maintes fois sur le point de vous rappeler à leur sujet, répondit Lord Dambridge, en le mettant rapidement au courant des derniers événements.

— Il n'est pas dit que mon secours aurait été bien efficace, dit le détective ; ce ne sont pas là des affaires qui se débrouillent au pied levé. Vous avez pourtant des as à Scotland Yard, ajouta-t-il.

— Ne soyez pas ironique, répondit tristement le Premier ministre.

— Non, mais comme toujours la police officielle a tâché de se débrouiller elle-même, et je ne puis lui en vouloir pour cela, il me semble.

— Mais si je comprends bien, vous voulez prendre cette affaire en main ?

— Je crois que je serai obligé de le faire ! dit nettement le détective ; je serai du reste chez vous dans quelques instants. Auparavant, Excellence, veuillez donner ordre à la prison de Newgate de me laisser voir le cadavre du supplicié Fang-Suh !

— Ce sera fait à l'instant, Mr. Dickson !

Une heure plus tard, le détective entra en coup de vent dans le bureau du Premier ministre. Sa mine était si sombre, si soucieuse que

Lord Dambridge s'en alarma immédiatement.

— J'ai traité l'épiderme de Fang-Suh avec un liquide révélateur que je tiens d'un certain Chinois de ma connaissance, dit Dickson, et savez-vous ce que j'ai vu apparaître sur sa poitrine ?

Lord Dambridge secoua la tête, curieux et inquiet à la fois.

— Un petit homme casqué qui montre la lune à l'aide de sa lance !

Le Premier ministre devint livide et dut faire un effort pour dissimuler sa vive émotion :

— Mr. Dickson, les Chevaliers de la Lune sont revenus ! haleta-t-il.

Harry Dickson croisa les bras sur sa poitrine et approuva d'un signe de tête. Et, pendant tout un temps, les deux hommes se considérèrent en silence, alors qu'une profonde terreur se lisait dans leurs yeux.

2. La chasse au dragon

Beaucoup se souviendront encore de l'étrange et terrible affaire des « Chevaliers de la Lune ». Un génie criminel avait attiré sur le sol britannique une secte de fanatiques chinois, dans l'espoir d'une prochaine invasion jaune, mettant en péril la civilisation de l'Occident. Harry Dickson déjoua, non sans peine, l'odieux et formidable complot. Le navire, qui amenait en Europe une véritable légion de démons asiatiques, fut coulé, au large de Galway, par un torpilleur anglais.

Quelques-uns de ces démons auraient-ils échappé au naufrage ? Seraient-ils arrivés à acquérir une nouvelle puissance, dans quelque endroit caché de la grande métropole ?

Le grand détective n'osait pas y songer sans terreur, et Lord Dambridge, qui avait pris une part des plus active à la lutte contre les misérables, partageait ses craintes.

Pour l'heure, telle était la situation.

Et ce soir-là, à son domicile de Baker Street, Harry Dickson ne cacha pas un certain découragement à son fidèle élève et collaborateur Tom Wills.

Il venait de se livrer à une enquête approfondie au sujet de Fang-Suh, le supplicié de la veille, mais aucun résultat appréciable n'avait couronné ses efforts.

Quant aux six dormeurs de l'hôpital de Battersea, dont la fin tragique défrayait toutes les conversations, ils restaient comme toujours des inconnus. Pourtant l'autopsie des cadavres avait révélé une chose que le détective ne regardait pas comme négligeable : c'étaient des gens intoxiqués par l'opium.

— Tom, dit le détective, nous devons nous rendre ce soir dans l'affreux quartier de Limehouse, ce Chinatown de Londres, mais une ville chinoise sans splendeur et vouée uniquement à la misère la plus abjecte.

— Déguisement ? demanda brièvement Tom.

Harry Dickson secoua la tête.

— Inutile pour le moment, je désire seulement pénétrer dans la mesure que Fang-Suh occupait de son vivant. C'est une affreuse petite maison croulante que la police de Scotland Yard a d'ailleurs fouillée de fond en comble, sans rien trouver de suspect. Ce n'était pas une fumerie d'opium mais un assommoir comme ce quartier torve en

compte des centaines. Pourtant je veux m'y introduire sans que personne en ait vent. Comme nous devons, cette fois-ci, marcher la main dans la main avec la police officielle – ce qui ne fut pas le cas pour l'affaire des « Chevaliers de la Lune », vous devez vous en souvenir –, nous serons accompagnés de Goodfield.

— Le voilà, dit Tom, en entendant un coup de sonnette.

C'était bien un officier de police qui venait d'arriver, mais pas le surintendant Goodfield.

— Bonsoir, Moriss, dit Harry Dickson ; venez-vous en lieu et place de votre chef ?

L'inspecteur Moriss tortilla nerveusement son képi entre ses doigts.

— Nous vous avons téléphoné, Mr. Dickson, dit-il, pour vous donner la nouvelle, mais votre ligne est dérangée. Comme nous croyions à la malveillance, le service des téléphones a été averti. Et, en effet, on a trouvé votre ligne coupée, non loin de la toiture de votre maison. A l'heure présente, on est occupé à la remettre en état.

— Et la nouvelle ? questionna Dickson avec un peu d'impatience.

— Goodfield a disparu !

— Comment ? s'écria le détective.

— J'avais d'abord l'espoir de le trouver ici, puisqu'il devait partir en expédition nocturne avec vous. Mais comme je viens d'apprendre qu'il a été vu vers cinq heures de l'après-midi dans Limehouse, je suppose qu'il a voulu prendre les devants et que...

— Cela a pu lui coûter cher, gronda le détective. Une gaffe de plus à l'actif de notre pauvre ami. Dieu veuille qu'on le tire de là ! Vous nous accompagnez, Moriss ?

— J'en ai reçu l'ordre, Mr. Dickson.

— Bon, répondit le détective laconiquement, mais j'aimerais autant que vous vous mettiez en civil. Tom Wills vous prêtera un imperméable et un chapeau mou qui vous iront à merveille. En route !

Un peu de brouillard ouatait les rues ; ce n'était pas le fantastique fog jaune qui bourre littéralement l'atmosphère mais une brume assez propice à une expédition du genre.

Comme les trois hommes arrivaient sur les quais de la Tamise et se proposaient d'entrer dans l'affreux quartier par une des innombrables ruelles malodorantes, l'inspecteur Moriss s'arrêta soudain.

Il désigna de la main une ombre qui se dérobait vivement à leur droite.

— Je connais ce particulier-là ; j'ai un mandat d'amener contre lui pour un vol commis dans un entrepôt de la White Star Line.

— Cela va nous retarder, grommela Dickson, et puis je ne suis

pas venu pour arrêter des écumeurs de rivière ou des pickpockets !

Mais déjà Moriss ne l'entendait plus.

Dickson le vit courir, puis il entendit le bruit sec des menottes autour d'un poignet et des imprécations et des injures.

Tom Wills, qui s'était approché avec curiosité, s'esclaffa soudain :

— C'est une vieille connaissance, Mr. Dickson ! Jim-le-Boiteux, un pauvre diable qui n'est pas bien méchant !

Le détective s'approcha à son tour du captif, qui venait de changer de mode de défense et s'était mis à geindre et à larmoyer.

— Laissez-moi partir, j'ai les gosses qui m'attendent. Fouillez mes poches, inspecteur ; j'ai pour eux du pain et du fromage que j'ai honnêtement achetés. Si vous m'emmenez, ils vont crever de faim.

Harry Dickson s'interposa.

— Ecoutez, inspecteur, je ne dis pas que cet homme est un ange de vertu, je le crois au contraire fort capable d'avoir pris le bien d'autrui. Mais aujourd'hui nous n'avons guère le temps de nous occuper de lui.

— Je dois faire mon devoir, murmura Moriss, mal convaincu.

— Eh bien, je le prends sur moi, dit gaiement le détective, les minutes perdues pourraient coûter cher à notre ami Goodfield...

— Le surintendant Goodfield, s'écria Jim-le-Boiteux, je l'ai vu ! C'est un brave homme, et je l'ai même un peu suivi pour qu'aucun mal ne lui arrivât, mais voilà..., il se promenait d'un drôle de côté.

— Mettez cet homme en liberté, Moriss, ordonna le détective.

L'inspecteur obéit.

— Puisque vous le prenez sur vous, Mr. Dickson ! dit-il en retirant le cabriolet des mains du voleur.

— Mr. Dickson, je vous revaudrai cela, s'écria l'homme avec gratitude.

— Où avez-vous vu Goodfield ? demanda sèchement le détective.

Jim prit un air mystérieux.

— Les murs ici ont des oreilles ; voulez-vous me faire l'honneur de venir chez moi ? Pour le moment, il n'y a que les gosses à la maison, et ils savent se taire comme des grands. Ma pauvre femme est à l'hôpital.

Moriss hésitait, mais Dickson qui connaissait Jim lui frappa amicalement sur l'épaule.

— Ça va, Jim, et même si vous pouvez nous être vraiment utile, non seulement je m'engage à ce qu'il n'y ait aucune poursuite contre vous, mais il y aura une récompense telle que vous pourrez habiller de neuf votre marmaille.

— Tope, répondit Jim, ma chambre est bien située. Venez !

Ils suivirent le voleur dans un dédale de ruelles complètement désertes à cette heure, s'engagèrent dans un couloir étroit englué d'immondices et montèrent un escalier en spirale qui gémit lugubrement sous leurs pas. Jim s'arrêta enfin sur un palier et poussa une porte vermoulue.

— Entrez, messieurs.

Une petite lampe à pétrole éclairait un épouvantable galetas où trois mioches pleuraient dans un coin.

— Eh bien, me voilà, s'écria Jim-le-Boiteux. Qu'avez-vous à chialer, les mômes ? Tenez-vous tranquilles, car j'ai du monde.

Les pauvres gosses regardèrent les visiteurs avec des yeux ronds de frayeur. Dickson leur tapota gentiment les joues et leur tendit une poignée de monnaie.

Pourtant ils n'arrêtaient pas de larmoyer doucement.

— En voilà des manières ! ronchonna leur père ! Saignez-vous donc aux quatre veines pour donner une bonne éducation à vos enfants !

— Oh ! dad, on a eu de nouveau si peur ! dit enfin le plus âgé des trois, un gamin chlorotique, mais au regard très éveillé.

— Pourquoi donc, mon petit Lew ? demanda Jim.

— La vilaine bête a regardé de nouveau par-dessus le mur ! dit le gamin dans un souffle, et une expression de réelle épouvante déforma ses traits vifs et intelligents.

— Si jamais je la vois, je lui ferai son affaire, gronda le père. En voilà des façons de faire peur aux petits !

— A propos, Jim, intervint Moriss, où avez-vous vu le surintendant Goodfield ?

— Il tournait autour de la maison de Fang-Suh, le pendu. Que le diable ait sa vilaine âme ! répondit Jim.

— C'est au-dessus du mur de Fang-Suh que la bête regardait, s'écria Lew.

Harry Dickson se retourna vivement.

— Qu'est-ce à dire ? demanda-t-il.

Pour toute réponse, Jim souffla la mèche de la lampe et montra la fenêtre bleuie par la lune.

— Voyez-vous ce mur de briques, Mr. Dickson ? Eh bien, c'est celui de la cour de cette maudite boîte, abandonnée par les hommes, mais certainement hantée par les diables.

— Comment est la bête, Lew ? demanda Dickson en pinçant doucement l'oreille du gamin.

— Une bête comme il y en a sur les images à thé, dit Lew ; je vais vous en montrer une.

Il se mit à fourrager dans une grande enveloppe crasseuse d'où il tira un véritable trésor de mioches : cartes postales illustrées, vieux

timbres, photos décolorées, prospectus. Enfin, il choisit une image grossièrement colorée qu'il tendit au détective.

— Voilà la photo de la bête, dit-il d'un air important.

— Tiens, c'est un dragon ! s'écria Tom Wills.

Une horrible tête reptilienne, à la langue bifide grimaçait en effet sur l'image.

— Voilà qui est pour le moins chinois, approuva Harry Dickson ; nous devrions un peu voir de plus près sa maison. Comment entrerons-nous ? Si nous prenons par la porte d'entrée, nous ne passerons pas inaperçus, car j'entends un peu de bruit dans la rue.

Son regard se fixa sur la mine éveillée de Lew qui aussitôt lui fit signe.

— Vous êtes des amis de papa ? s'enquit le gamin.

— Oui, on peut le dire ! s'écria Jim avec conviction.

— Alors, dit Lew gravement, je puis y aller. Au pied du mur, il y a une butte de sable sur laquelle nous jouons quelquefois. Mais, derrière cette butte, il y a un trou qui donne dans la cave du Chinois. Nous n'avons parlé à personne de son existence, parce que sinon tout le monde irait jouer dans cette cave, et mes petits frères et moi nous nous y amusons fort.

— Conduisez-nous, Lew, dit Harry Dickson, nous n'en dirons rien à personne, et vous recevrez plus de shillings que vous ne pourrez en tenir dans vos deux mains.

— Cela va, dad ? s'enquit Lew en se tournant vers son père.

— Obéissez à ces messieurs comme à moi-même, ordonna Jim-le-Boiteux avec emphase.

— Alors je passe le premier, répondit simplement le petit Lew. Mais si la bête est là ?

— Comptez sur nous, dit Tom en montrant son revolver.

— Un rigolo ! C'est chic cela ! s'écria Lew. Et vous allez la tuer ? C'est épatant ! Si vous faites cela, il ne faudra pas me donner de shillings du tout ! Venez donc vite !

Ils traversèrent une courette remplie de décombres et de détritus, et, derrière la butte de sable, découvrirent une ouverture assez large, par où ils purent facilement descendre dans la cave.

A la lueur des lampes électriques, celle-ci ne présentait rien d'anormal. Sale, voûtée, elle montrait un beau fouillis de tessons de bouteilles et de barriques pourrissantes. Dans un coin, un escalier montait en vrille vers le rez-de-chaussée.

— Je ne sais vraiment pas ce que nous venons chercher ici, bougonna l'inspecteur Moriss ; nous avons déjà visité cette cambuse de fond en comble.

— En entrant par la porte de la rue, cela s'entend, riposta doucement Dickson. Je pense qu'en entrant par la cave, on pourrait

s'instruire davantage.

Soudain, Tom Wills poussa un grognement de dégoût, car quelque chose de gluant, de glacé venait de lui tomber de la voûte dans le cou.

— C'est une limace, dit Lew ; c'est incroyable comme il y en a ici, par baquets entiers ! Regardez dans l'arrière-cave, vous allez en trouver en masse.

Harry Dickson se dressa soudain comme si une vipère venait de le piquer.

— Mon petit Lew, vous dites bien *des baquets entiers* ?

— Sûr que je le dis, riposta le gamin ; regardez plutôt vous-même, monsieur.

En effet, deux larges cuvelles en zinc s'emplissaient jusqu'aux bords d'une masse gluante, grouillant d'une vie lente et visqueuse.

— Pouah ! s'écrièrent Moriss et Tom en même temps.

Mais les yeux de Dickson étincelaient comme des tisons ardents.

— Lew, dit-il, n'auriez-vous pas à la maison un sac très solide et quelques bonnes cordes ?

— Papa possède tout cela, dit fièrement le gamin.

— Retournez vite chez vous et dites-lui qu'on lui achète tout cela à bon prix. Quant à vous, je vous promets un gros livre d'images et deux livres de bon chocolat.

— Ça colle, jubila le garçon, il ne me faut que quelques minutes pour être de retour.

— Qu'allez-vous faire, Mr. Dickson ? demanda curieusement l'inspecteur.

— Je vais m'imaginer passer la nuit dans quelque jungle des îles du Sud, plaisanta le détective, et je vais y chasser.

— Non, mais des fois... vous vous moquez de moi, répondit Moriss, maussade.

— Pas le moins du monde. Je crois connaître la raison de cette pléthore de limaces, dit gravement Dickson en désignant les baquets remplis de leur vivante gelée.

— Mais Goodfield ? Vous ne l'oubliez pas j'espère ?

— Moins que jamais, je suis en train de le retrouver !

L'inspecteur Moriss se gratta le menton. Ce diable d'Harry Dickson, on ne savait jamais sur quel pied danser avec lui ; ses raisons étaient souvent obscures, parfois puériles, mais il réussissait toujours, et c'était bien le principal.

A ce moment, Lew revint en se laissant glisser par le soupirail improvisé ; il apportait un sac de forte toile et des fines cordelettes, robustes comme des câbles d'acier.

— Cela fera notre affaire, murmura Dickson avec une

satisfaction évidente.

Mais le gamin semblait préoccupé.

— Le monsieur a-t-il toujours son rigolo ? demanda-t-il en désignant Tom Wills.

— J'en ai même deux, affirma l'élève du détective.

— C'est très bien, répondit Lew avec un soupir de contentement, car j'ai entendu siffler drôlement dans la cour. Je crois que c'est la bête qui fait cela. Oui, c'est certainement elle.

— Comment fait-elle ? demanda Dickson.

— C'est difficile à expliquer, dit Lew après un moment de réflexion, on dirait quelqu'un qui commence à jouer un petit air sur un peigne de fer.

— Tudieu ! nous y sommes, s'écria Dickson. Lew, mon garçon, votre fortune et celle de votre honorable papa est faite. Mais à présent j'exige de vous tous une tranquillité absolue, et vous, Tom, mettez votre revolver dans votre poche la plus profonde.

— Alors, on ne tue pas la bête ? déplora Lew.

— On va faire mieux, mon petit, mais à présent : silence !

L'attente commença, mais elle ne fut pas bien longue, car bientôt un sifflement bizarre, très doux, presque musical retentit.

— C'est elle ! murmura Lew en tremblant. Dites, monsieur, tuez-la tout de même et ne me donnez pas ce chocolat.

— Chut ! ordonna Dickson.

Quelque chose bougea dans l'ombre, quelque chose d'indéfinissable, de vaguement phosphorescent, mais de très laid.

Puis, du côté des baquets, il y eut un bruit de déglutition particulièrement écœurant.

— Attention ! murmura Harry Dickson.

Tenant le sac ouvert, il s'élança. On entendit un petit cri aigre, puis un bruit de lutte.

— Lumière ! cria le détective.

Deux lampes électriques s'allumèrent.

Harry Dickson était debout, les joues en feu, une lueur intense de triomphe dans le regard. A ses pieds, une forme invisible se tordait dans un gros sac de toile.

— En vitesse ! ordonna le détective en jetant d'un tour de main le singulier fardeau sur ses épaules.

Il sortit le dernier de la cave, mais auparavant, il s'empara d'un morceau de gravat calcaire et, sur le mur suintant, il traça en gros caractères : *Harry Dickson*.

Une fois dans la chambre de Jim-le-Boiteux, le détective ne perdit pas une seconde en explications.

Il prit dans son portefeuille une belle liasse de bank-notes et la tendit à son hôte.

— Jim, mon ami, il faudra déménager sur-le-champ... Non, non, il ne faut pas attendre jusqu'à l'aube ; *immédiatement*, entendez-vous. Allez passer la nuit, à l'hôtel du *Site Enchanteur*. Voici ma carte, on vous y donnera un bon et sûr asile, à vous et à vos mioches, jusqu'au matin.

— Si je comprends bien, l'endroit est devenu malsain pour moi, dit Jim lentement en fixant le détective.

Celui-ci approuva d'un signe.

— Bien compris. Demain vous irez faire un tour jusqu'à Douvres, l'air de la mer fera du bien à ces gosses. Je crois que dans votre jeunesse, vous étiez un bon horloger. Gagnez le Continent, Jim, et revenez à une vie honnête. Dès que votre femme sera remise, je ferai en sorte qu'elle vous suive dans le plus bref délai. Vous connaissez mon adresse, vous ne manquerez jamais de rien. Allez maintenant.

— Dieu vous bénisse, Mr. Dickson, dit simplement Jim-le-Boiteux, en se découvrant, avant de se mettre à emballer rapidement ses maigres biens.

Une heure plus tard les trois policiers étaient de retour dans Baker Street, portant toujours leur étrange capture avec eux, capture qui se tenait bien tranquille à présent.

Dans la boîte aux lettres, il y avait une longue enveloppe verte adressée au détective.

Il en retira un élégant bristol et, en le regardant, il poussa un gloussement de plaisir et d'admiration.

— Mâtin ! Ils s'entendent à aller vite en besogne, ces lascars ; sans le savoir, nous avons dû frôler la mort de près pendant notre trajet de Limehouse à Baker Street.

— Il y a quelque chose d'écrit sur cette carte, je crois, dit malicieusement Tom Wills.

— Certainement, mon garçon, écoutez donc, je ne vais pas en faire un mystère.

Au grand Harry Dickson !

Respect à ceci ! Ne le tuez pas ! Ne lui faites pas de mal ! Il est puissant et redoutable ! Ne le laissez voir à personne ! Mettez-le dans la petite salle D-A, du Zoo, dans la cage unique. De l'eau et du miel. Pas de surveillance ! Celui que vous attendez vous sera rendu ! Nous le jurons !

— Qu'est-ce que cela signifie ? murmurèrent Tom et Moriss.

— Pourtant c'est clair comme du cristal de roche ! Cela signifie surtout que nous avons réussi pour le moment. Allons, Tom, faites avancer le premier taxi en maraude que vous verrez.

Quelques minutes plus tard, une voiture se trouvait devant la porte.

— Au Zoo ! ordonna Dickson au chauffeur.

Ils furent bientôt devant le jardin zoologique. Un sous-directeur encore tout endormi essaya de parlementer, mais une lettre de Lord Dambridge, donnant pleins pouvoirs à Harry Dickson et à ses aides, le fit bientôt s'incliner jusqu'à terre.

— Apportez vous-même de l'eau et une coupe de miel, ordonna le détective au fonctionnaire médusé, ouvrez-nous la salle D-A et que plus personne ne s'en approche après notre départ. Il y va de votre carrière, sir !

Le tout fut promptement en place.

— Monsieur, dit Dickson en se tournant vers le sous-directeur, je vous autorise à rester auprès de nous, mais j'exige de vous un silence absolu sur ce que vous pourriez voir. Tels sont les ordres du Premier ministre.

Derechef, le fonctionnaire s'inclina.

On ouvrit une grande cage vitrée au milieu de la salle, et Dickson, après avoir entrouvert le grand sac qu'il portait, l'y jeta et tira vivement la porte vitrée derrière lui.

Une longue forme souple sortit du sac en se dandinant et resta tout à coup immobile, éblouie par la lumière du grand plafonnier.

— Dieu, qu'il est laid ! s'écria Tom en reculant.

Le sous-directeur à son tour s'exclama :

— Mais c'est un spécimen unique ! C'est le lézard géant de la forêt malaise ! Les Chinois organisent parfois des expéditions terriblement coûteuses pour s'emparer d'une de ces bêtes, car ils la prennent pour une descendante du grand dragon et la considèrent comme sacrée... C'est un sujet qui vaut vingt mille livres comme un sou, et encore !

— Très juste, intervint Dickson ; toutefois je doute qu'elle reste à se morfondre dans votre zoo, sir.

— Pourquoi... ? commença le fonctionnaire, mais Dickson lui coupa la parole.

— Que personne n'approche de cette salle jusqu'à notre retour !

Ils retournèrent à Baker Street.

— Inspecteur Moriss, dit Dickson comme ils avalaient chacun une tasse de thé brûlant que Mrs. Crown venait de leur servir, je ne puis vous permettre que deux heures de repos. La chaise longue vous attend. Je crois que nous aurons bientôt de plus amples nouvelles.

Il en fut ainsi, car la sonnerie du téléphone retentit dès les premières lueurs de l'aube. C'était le sous-directeur du Zoo qui était à l'appareil.

— Mr. Dickson, venez vite !

— Bien, qu'y a-t-il ?

— Il faut me pardonner, j'ai eu si rarement un pensionnaire pareil à celui que vous avez introduit cette nuit. Et je me suis permis tout à l'heure...

— D'aller lui faire une petite visite clandestine, n'est-ce pas ?

— En effet, excusez-moi... mais, c'est terrible..., la bête n'y est plus !

— Cela ne m'étonne pas, dit calmement le détective, et je ne vous fais pas un trop grand reproche de votre curiosité. Mais est-ce tout ?

— Non, Mr. Dickson, ce n'est pas tout : il y a un grand paquet oblong dans la cage.

— Je viens ! dit Dickson en coupant la communication.

— Allons, debout tous ! cria le détective. Il y a du nouveau.

Une heure plus tard, le sous-directeur, tout penaud, les conduisit vers la salle D-A.

Harry Dickson ne semblait guère se soucier de la disparition du dragon ; il alla immédiatement à la cage, en retira le lourd et singulier paquet et en fit sauter les cordes.

Moriss, Tom Wills et le fonctionnaire se mirent à crier tous à la fois.

Dormant paisiblement, le surintendant Goodfield était là !

3. La nuit de l'infirmière

L'inquiétude et l'effroi planaient sur Scotland Yard.

Plusieurs jours s'étaient passés. Goodfield avait bien été retrouvé, mais il continuait à dormir paisiblement.

Les médecins de Battersea, qui avaient soigné les premiers dormeurs de Londres, se groupèrent autour de son chevet avec la même perplexité que jadis. Les professeurs Greville et Weener furent mandés de nouveau. Le premier ne put que soupirer et avouer son impuissance ; quant au second, il était furieux et s'exprimait d'une façon amère sur le compte de Lord Dambridge.

— Je le lui avais bien dit ! Mais voilà, on me prend pour une vieille baderne confinée dans des histoires à dormir debout.

— Ce n'est pas toujours le surintendant qui dort debout, ironisa une jeune voix dans le dos du savant.

Le docteur Weener se retourna et toisa l'insolent.

— Qui donc se permet..., commença-t-il avec aigreur, mais quelqu'un le poussa du coude :

— Allons, docteur, ne montez pas sur vos grands chevaux, c'est le jeune Tom Wills que vous voyez là, l'élève préféré du célèbre Harry Dickson.

Cela ne calma pas sur-le-champ l'irascible docteur.

— Oui, je sais, un mêle-tout, un brouillon. J'aimerais bien que cet Harry Dickson ou Gibson ou Bubson, comme vous voulez, nous fasse voir clair dans cette histoire !

Tom, qui avait entendu la sortie, s'inclina en souriant.

— Mon maître s'en occupe, dit-il gracieusement.

— La belle nouvelle ! Harry Clakson s'en occupe, et le vieux Weener n'a qu'à s'en aller pour faire tourner les tables spirites, grogna le savant.

— Mon Dieu, docteur, répliqua un des assistants d'un ton conciliant, n'oubliez pas que Mr. Wills est jeune et que rire et plaisanter est de son âge ; mais nous sommes tous convaincus que son maître, le grand Harry Dickson, ne demanderait pas mieux que de pouvoir collaborer avec vous et de se laisser guider par vos conseils éclairés.

Le savant était accessible à la flatterie. L'ombre d'un sourire éclaira sa face et ce fut presque avec bonne humeur qu'il répondit :

— Moi-même je serais charmé de le voir. N'oubliez pas,

messieurs, que mon fidèle Parker, mon domestique, n'est jamais revenu, et si Harry Dickson voulait me le rendre, il aurait droit à ma reconnaissance.

— Mon maître sera très flatté de pouvoir vous rendre service, docteur Weener, dit Tom, se composant une mine autrement plus sérieuse que tout à l'heure. Je dois vous dire qu'il m'a dépêché ici vers vous pour vous prier de faire quelque chose pour notre ami le surintendant Goodfield.

Le docteur fit un bref signe de tête et contempla l'endormi en silence.

— Je ferai aménager une des pièces de ma maison de Winterwell Street en chambre de malade, dit-il enfin. On y transportera le dormeur, et je demanderai à l'hôpital de Battersea d'organiser le service des infirmières.

— Avez-vous une idée quelconque, monsieur le professeur ? demanda respectueusement un des médecins présents.

Le docteur Weener hocha tristement la tête.

— A vrai dire, non ; je crois en un cycle de jours inébranlable, déterminé par des forces et des êtres qui me sont parfaitement inconnus. Le dormeur est plongé dans un premier sommeil, celui que les malades de Battersea proclamèrent comme étant le premier cercle de l'épouvante. Voilà six jours que Goodfield est plongé dans cette étrange torpeur. Je m'attends demain à un réveil partiel, et, à cette occasion, je désire tenter une expérience. Si Mr. Dickson voulait être présent, ajouta-t-il en se tournant vers Tom Wills, je lui en saurais gré, et il se peut qu'il me soit utile.

Quelque temps plus tard, Harry Dickson entendit de la bouche de son élève, la proposition du célèbre médecin.

— Le docteur Weener est un grand savant, se contenta-t-il de répondre, et nous ne pouvons prétendre connaître tout ce qui se passe sous le soleil. Nous serons exacts au rendez-vous demain.

— Vous m'emmenez ? s'écria Tom avec joie.

— Non, l'invitation du docteur concerne Harry Dickson tout seul, et non Messrs. Dickson et Tom Wills, m'a-t-il semblé.

— Oh..., vous aviez bien dit *nous*, se plaignit le jeune homme.

— Mais vous y serez, mon petit !

— Non, mais... comment voulez-vous, maître...

Harry Dickson se mit à rire.

— Il se fait, mon garçon, que le directeur de l'hôpital de Battersea est un de mes amis, et il se garderait bien de me refuser un petit service : celui d'engager sur-le-champ une nouvelle infirmière.

— Qui monterait la garde au chevet de notre infortuné Goodfield, n'est-ce pas ? s'écria Tom Wills, ravi. Compris, maître... Voilà un rôle qui me convient à merveille.

Harry Dickson, après avoir souri à l'enthousiasme de son élève, reprit sa gravité coutumière.

— Ce n'est pas seulement autour de Goodfield qu'il faudra monter la garde, mais autour du docteur Weener lui-même. Les bandits inconnus rôdent autour de lui ; ils ont essayé de l'influencer par leurs sortilèges.

— Lui, un savant ! s'indigna Tom Wills.

— Tut ! Tut ! mon garçon, les études du docteur Weener se sont surtout portées sur les sciences occultes. Il est donc parfaitement plausible qu'il soit à ce sujet d'une certaine crédulité. Et puis, est-ce parce que nous les nions avec une sorte de sombre énergie que ces arcanes de l'inconnu ne contiennent que des sornettes et des billevesées ? On s'abstient dans le doute, et ici je m'abstiens. La science hermétique des Chinois, des Egyptiens, des Incas et de tant d'autres peuples qui connurent, il y a des dizaines de siècles, une civilisation puissante a encore dans son sac bien d'autres tours qu'elle ne se soucie guère de révéler ; comme Robert Houdin et ses élèves, une fois leur numéro achevé et applaudi. Ceux qui la possèdent tâchent de s'en servir et, à leur point de vue, ils n'ont pas tort. Tout peut servir ici-bas ! Voilà un beau discours, Tom, et il est un peu long. Si je vous l'ai servi, c'est que je ne veux pas que vous acceptiez votre mission avec l'idée préconçue que vous allez vous trouver devant une machine d'illusionnistes qu'on démonte en cinq sec grâce à son bon sens.

Harry Dickson consulta sa montre.

— Il serait temps de mettre un tablier blanc, un petit bonnet tout à fait gracieux, de chausser des molières à hauts talons, de prendre une petite voix flûtée et de vous présenter ainsi de la part du directeur de l'hôpital de Battersea que je me charge de prévenir, à la maison de science de Winterwell Street.

*

Miss Nelly Twickle prit la garde au chevet du surintendant Goodfield, vers huit heures du soir, la veille de l'expérience prévue par le docteur Weener. Le professeur avait grogné d'un air satisfait en voyant la chambre bien aménagée pour son patient, puis avait jeté un coup d'œil distrait sur la sémillante infirmière.

— Prenez la température de votre malade toutes les deux heures, ordonna-t-il d'une voix rogue, cela n'aidera pas à grand-chose mais cela vous empêchera de dormir.

— En cas d'alerte, je devrai vous prévenir, sans doute ? demanda la jeune femme d'une voix douce.

— Et quel cas d'alerte y aurait-il, jeunesse ? aboya le docteur.

Je ne prévois rien de transcendant avant demain matin, heure de mon expérience. Bonsoir. Si votre service est bien fait, je ferai un bon rapport sur vous auprès de votre directeur ; dans le cas contraire, je m'arrangerai pour vous faire rendre votre tablier blanc dans les vingt-quatre heures. Re-bonsoir !

— Vive la galanterie britannique, murmura l'infirmière en entendant le savant s'enfermer dans sa chambre à coucher.

Nelly Twickle prit, dans sa serviette de cuir, un livre de Florence Barclay, s'installa dans un fauteuil et se mit à bâiller avec frénésie sur les pages doucereuses dont la lecture ne semblait pas trop lui plaire.

— Non, mais des rôles dans lesquels figurent une lecture obligatoire sont parmi les moins gais, bougonna-t-elle. Dire que la cigarette même m'a été interdite ! Depuis le temps, pourtant, que les dames fument comme des cheminées d'usine !

Deux heures s'écoulèrent. L'infirmière prit la température de Goodfield, qui s'avéra normale, inscrivit une brève note sur un tableau-diagramme, puis, déposant son roman et mettant la lampe en veilleuse, s'apprêta à sommeiller un peu.

Sa respiration se fit bientôt plus régulière et, pour une si jolie fille, il faut avouer qu'elle dormait un peu bruyamment.

Alors quelque chose bougea près du lit du malade.

Un rideau frémit très doucement. Pourtant, portes et fenêtres étaient fermées et aucun souffle d'air ne pénétrait dans la pièce.

A la fin, le rideau s'écarta, quelque chose comme une ombre s'allongea sur le mur d'en face..., mais la lueur de la veilleuse était bien faible...

Miss Nelly devait faire de beaux rêves, car sa bouche se plissa, riieuse, dans son sommeil. A quoi rêvent les jeunes filles ? s'est demandé un fameux romancier français. Il aurait été bien étonné s'il avait su à quoi rêvait Miss Nelly Twickle, infirmière de première classe auprès de l'hôpital de Battersea. Il était bien heureux pour la tendre jeune femme qu'elle dormît d'un sommeil si profond, sinon elle se serait fort effrayée, car c'était une main qui s'allongeait au-dessus du lit du malade.

Au fait, quelle arme brandissait-elle ?

Peuh ! Une vulgaire feuille de papier bulle, qui tomba sans bruit sur la poitrine de Goodfield endormi.

Déjà la main se retirait lentement derrière la tenture, quand Miss Nelly eut un geste bizarre pour une si belle dormeuse.

Elle leva doucement sa main blanche, qui enserrait une petite poire en caoutchouc rouge, et, d'un mouvement sûr de tireur, elle envoya un jet de liquide entre les fentes du rideau.

L'instant d'après, Nelly avait bondi, écarté l'étoffe et tenait à la

gorge un homme qui zigzagait comme un ivrogne.

L'intrus n'opposa qu'une faible résistance, car la main de l'infirmière promenait à ce moment le vaporisateur sous son nez et y envoyait force narcotique.

— Un tour de cabriolet, murmura Nelly, en encerclant les poignets de l'homme dans des menottes réglementaires. Et puis donnons de la lumière pour voir un peu mieux sa figure.

Le plafonnier s'alluma.

— Tiens, je ne connais pas ce particulier, murmura l'infirmière en considérant un petit visage chafouin, surmontant un cou de poulet. Ceci est pourtant une alerte, mais les ordres du docteur Weener sont formels, marmotta encore la jeune femme. Et puis, de quelle utilité ce barbon pourrait-il m'être ?

Doucement, elle se glissa dans le vestibule, trouva l'appareil téléphonique et forma un numéro.

— Harry Dickson ?

— Lui-même !

— Alerte !... En quelques mots, l'infirmière mit le détective au courant.

— Bon, j'arrive... Avez-vous votre revolver ?

— Oui !

— N'hésitez pas à vous en servir ! Tirez sur tout ce qui bouge, fût-ce une araignée en balade ou une souris !

— Diable ! murmura Miss Nelly, le patron prévoit-il du vilain ? Mais que le docteur grogne ou non, je le réveille !

D'un poing bien dur pour une petite femme, elle frappa sur la porte close.

— Levez-vous, docteur !

Silence...

L'infirmière se jeta contre le panneau de la porte, mais celui-ci rendit un bruit sourd, et la jeune femme se frotta l'épaule meurtrie.

— Une porte blindée ! Mazette !... Docteur Weener !

Pas de réponse.

Pourtant, derrière la porte close, un bruit étrange, sinistre, venait de s'élever.

— Mon Dieu, quelqu'un se meurt là-dedans !... Docteur Weener ! clama désespérément l'infirmière.

Un râle s'éleva... Puis ce fut le silence absolu.

— Si le maître pouvait arriver maintenant !

Après un dernier effort contre la porte qui résista également aux rossignols, car les verrous étaient mis à l'intérieur, Nelly Twickle – ou plutôt Tom Wills – retourna vers la chambre dont il avait eu la garde.

Tout y était tranquille. Goodfield dormait, sa poitrine

s'abaissant et se relevant au rythme d'une bonne et saine respiration, un peu atténuée par le sommeil profond. L'homme aux mains entravées, sous l'emprise du narcotique que la fausse infirmière lui avait administré, ne bougeait guère.

Mais Tom eut l'intuition d'une nouvelle présence.

Il avait laissé la porte ouverte, pour être prêt à accourir au premier coup de sonnette de Dickson, qui devait arriver à toute vitesse.

De l'endroit où il se trouvait, il avait vue sur le large palier, où donnait la chambre du docteur Weener.

Là-bas, tout contre l'œil-de-bœuf bleui par la clarté de la lune, une ombre humaine bougeait... Tom vit une tête se découper, telle une ombre dure.

Et sans hésiter il tira.

Un corps s'écroula avec un bruit sourd, puis on l'entendit rouler au bas des marches. A cette même minute, un moteur ronfla devant la porte d'entrée et un coup de sonnette impérieux retentit.

Dès la porte ouverte, Harry Dickson entra en coup de vent.

Il allait s'élancer dans l'escalier, quand Tom le retint.

— Il y a brelan d'événements depuis mon coup de téléphone, dit-il. Voici le numéro un, bien que ce soit à rebours de la marche des choses.

Il montra une ombre allongée au bas des marches.

Harry Dickson tourna un commutateur.

Le cadavre d'un Chinois gisait sur les dalles.

Tom mit son maître au courant en quelques mots.

— Bien, répondit laconiquement le détective, sans accorder grande attention au mort. Voyons chez le docteur Weener.

Sans se donner la peine de frapper de nouveau, il pesa de toutes ses forces contre la porte..., mais, au vif étonnement des deux détectives, celle-ci s'ouvrit : les verrous venaient d'être tirés de l'intérieur.

— Revolver en main ! ordonna Harry Dickson.

La chambre était vide bien qu'horrible à voir. Le lit défait était littéralement trempé de sang frais. Weener avait disparu.

— Et de deux ! compta Dickson. Maintenant, montrez-moi votre prisonnier, Tom !

Ils montèrent à la chambre du malade où Goodfield dormait toujours du sommeil des justes.

— Voici le bonhomme ! dit Tom Wills.

— Et de trois ! dit le détective avec calme. Cet homme est mort.

— Hein ? Que dites-vous, maître ? s'écria Tom Wills.

— Un coup de poignard en plein cœur ; regardez bien.

— Mais qui ? Qui ? Qui ? s'affola le jeune homme en se débarrassant furieusement de ses atours d'infirmière.

— Qui ? Qui ? imita Dickson, cela viendra, mon petit, mais il me faudra un peu de temps avant de pouvoir vous répondre avec toute la précision voulue. En attendant, je vais vous révéler l'identité de l'homme qui gît à nos pieds.

— Vous le connaissez ?

— Un peu ; c'est Parker, le fidèle serviteur du docteur Weener.

— Le misérable était dans la combine... Mais pourquoi l'a-t-on tué ?

Dickson haussa les épaules.

— Voyons ce que contenait sa missive, dit-il en s'emparant du papier que Tom avait oublié.

— C'est à peu près ce que j'attendais, ricana Dickson. Ecoutez l'invitation à la valse :

Vingt mille livres à déposer demain dans la maison de Fang-Suh. Sinon le surintendant Goodfield entrera dans le deuxième cercle d'épouvante. Surveillance et traquenards interdits, sous peine de représailles.

Après un assez long silence, Harry Dickson se tourna vers son élève.

— Vous devez vous faire une idée sur tout ce qui vient d'arriver, Tom ?

— Plus ou moins, maître, mais si nous nous livrions d'abord à une enquête approfondie ?

Harry Dickson haussa les épaules avec une moue de dédain.

— Je ne nie pas qu'il n'y ait des affaires où le détective doit marcher à quatre pattes, recueillir de la cendre de cigarettes, flairer le restant des verres et des bouteilles. Mais j'estime qu'il est parfaitement inutile de le faire ici !

— Et pourquoi donc, Mr. Dickson ?

Le détective ne répondit pas directement.

— Je vous ai demandé de me faire part de votre idée, si toutefois elle est faite au sujet des événements. Pour ma part, je crois que, dans le cas présent, on a le droit de s'en faire une dès la première minute.

Tom Wills prit un air important.

— Parker a dû être circonvenu par les ennemis inconnus. C'est grâce à lui qu'ils ont pu organiser la première comédie nocturne autour du docteur Weener...

— Bien dit, interrompit Harry Dickson avec un geste de satisfaction. Comédie, je retiens le mot... Continuez, Tom.

— Comment s'est-il introduit dans une maison dont les portes étaient verrouillées à souhait ? C'est ce qu'un examen plus attentif de cette maison nous apprendra peut-être.

— Hum ! fit Dickson, cela n'est pas absolument certain, mais peu importe pour l'heure. Parker devait connaître les aîtres de céans comme pas un !

— C'est ce que je me dis, se rengorgea le jeune homme. Je continue mon raisonnement : Parker a introduit des complices dans la place. Pendant que je suis au téléphone, ils m'écoutent, s'alarment, s'aperçoivent qu'ils ne pourront pas emporter Parker endormi et, de peur qu'il ne mange le morceau, ils le tuent. Pendant ce temps, je téléphone toujours... Le docteur Weener a dû entendre du bruit ; il entrouvre sa porte, les bandits s'introduisent dans la chambre et engagent avec lui une lutte à mort. Lutte que j'entends à travers la porte. De guerre lasse, je me retire dans la chambre de Goodfield. Notez que je crains pour lui... Pendant ce temps, les intrus sortent doucement de la chambre – n'oubliez pas que nous l'avons trouvée ouverte – et s'engagent dans l'escalier, emportant Weener mort ou blessé. J'entends du bruit, je vois un des bandits et je le tue. Puis vous surgissez...

— Ingénieux, répondit Dickson, et il y a de belles clartés dans votre exposé. Goodfield, ici présent, n'eût pas trouvé mieux à l'état de veille.

Tom Wills prit un air tellement dépité que son maître se hâta de le rassurer.

— Je vois que vous avez mal regardé le cadavre du Chinois, Tom, mon ami.

— Le Chinck que j'ai tué ?

— Ouais, cela c'est une autre histoire, venez voir !

Harry Dickson tira le corps du Chinois dans la zone éclairée du palier.

— Voici votre balle, Tom ; elle est en effet bien placée et l'homme n'aurait pu y survivre. Mais ce n'est pas elle qui lui a défoncé le crâne de cette façon ! C'est un casse-tête manié par une main robuste qui a fait cet ouvrage. Non, mon garçon, *on* emportait cet homme mortellement blessé.

— Mais qui ?

— Cela, je ne puis encore le dire. Il y a encore l'éternel dernier chaînon qui manque.

— Nous sommes donc déjà au dernier, s'écria Tom.

— Mais oui ; toutefois, je crois qu'il ne nous sera servi qu'après encore bien des aventures. Maintenant, alertez Scotland Yard et demandez des ambulances à Battersea Hospital, qui gardera notre pratique pour le moment.

Goodfield reprit sa place dans la salle des dormeurs de l'établissement. Sir Greville lui-même vint prendre place à son chevet, et, le lendemain, Lord Dambridge et Harry Dickson y furent également.

Vers dix heures, le surintendant devint inquiet. Il se tourna sur sa couche et se mit à psalmodier :

- Le cercle noir.
- Le cercle noir est aveugle.
- Le cercle noir est le repos.
- Le cercle noir est la prison.
- Le cercle noir est le sommeil.

Harry Dickson l'écoutait, les lèvres pincées, le front sombre.

- Le même rituel, murmura-t-il.

Trois heures après, tout comme l'avaient fait les six dormeurs tragiques, Goodfield poussa un cri horrible :

- Le cercle blanc ouvre les yeux !
- Le cercle blanc est de terreur !

Puis il reprit sa sérénité endormie.

— Nous avons quinze jours devant nous pour sauver Goodfield, donc pour mettre fin à ce règne des trois cercles de l'épouvante, dit Harry Dickson, en se tournant vers le Premier ministre. Il n'y aura pas un jour de trop, Excellence. Les individus qui nous tiennent sous leur coupe disposent d'armes dont nous n'avons pas la moindre idée.

— Et le seul qui aurait pu nous renseigner a disparu, répondit Lord Dambridge ; c'était le docteur Weener.

— En effet, le docteur Weener, approuva Harry Dickson pensivement.

4. Les petits hommes de cire

Comme Harry Dickson regagnait Baker Street, il se sentit soudainement tirer par la manche de son manteau.

Une femme très pâle, mais gardant sur son visage amaigri les traces d'une ancienne beauté, se tenait devant lui. Elle leva sur le détective des yeux usés par les larmes et les insomnies, et Dickson, dans son amour pour les humbles et les déshérités, se sentit le cœur rempli d'une soudaine sympathie à son adresse.

— Vous désirez, madame ? demanda-t-il avec la même urbanité que s'il se fût agi d'une lady, et non d'une pauvre de l'East End.

— Je suis la femme de Jim-le-Boiteux, la mère de Lew et des autres gosses, dont vous avez fait le bonheur ; je veux vous remercier, Mr. Dickson.

Le détective lui serra cordialement la main.

— Je suis convaincu que Jim suivra désormais le droit chemin, dit-il, et cela sera ma plus belle récompense.

La femme rougit de joie mais elle secoua néanmoins la tête.

— J'ai grondé Jim, dit-elle.

— J'espère qu'il n'a pas failli de nouveau ?

— Oh non, pour cela, je suis bien tranquille. Il se trouve sur le Continent à présent et grâce à vos recommandations, Mr. Dickson, il partira bientôt pour Besançon, patrie des bons horlogers de France. Mais je suis restée encore quelque temps à Londres, après ma sortie d'hôpital, pour vous dire pourquoi j'en ai voulu un peu à Jim.

— Allons donc, cela ne peut être bien grave ! répliqua Dickson avec bonhomie.

— Peut-être que si... Jim aurait dû vous dire que dans les derniers temps il avait travaillé pour un homme qui venait souvent dans la maison vide de Fang-Suh, le pendu.

Harry Dickson lui fit signe de se taire.

— Voulez-vous m'accompagner chez moi, madame ?

— Mon nom est Margaret, dit-elle confuse, et l'on ne m'appelle pas madame.

— Eh bien, madame Margaret, veuillez me faire l'honneur d'accepter une bonne tasse de thé chez moi. Et puis nous causerons.

Margaret conquit immédiatement le cœur de Mrs. Crown, la

gouvernante, en disant que jamais meilleur thé ne pourrait être bu même chez Sa Majesté.

De son propre mouvement, la brave vieille présenta une belle assiette de toasts et de sandwiches fourrés, en invitant Mme Margaret à se restaurer. Harry Dickson laissa faire en souriant.

— Mr. Dickson, commença Mme Margaret en reposant sa tasse, et en le regardant avec des yeux brillant de gratitude, voici ce que je tiens à vous raconter. A Dieu plaise que cela puisse vous être utile.

» Un soir, un homme bien mis, entra dans notre chambre, et demanda à Jim si c'était bien lui Jim l'horloger, renommé, disait-il, dans tout l'East End.

» — C'est moi en effet, répondit Jim, en se méfiant un peu, car il pensait que le gentleman bien mis aurait pu appartenir à la rousse.

» — J'ai du travail pour vous, dit l'homme, et il sortit d'une boîte qu'il avait sous le bras un tas de petits bonshommes, merveilleusement faits. On aurait juré qu'ils étaient vivants, tant ils étaient construits avec art. Il les montra à Jim et lui demanda s'il pouvait adapter à chacun d'eux un petit mouvement d'horlogerie très perfectionné qui devait pouvoir marcher sept jours. Le septième jour quelque chose devait s'y déclencher qui convulserait frénétiquement les articulations des petits hommes. Jim ne pouvait en parler à personne car, disait le gentleman, c'était un travail d'art qu'il poursuivait en grand secret.

» Quand l'ouvrage serait fini, on devait le poser devant la porte de la maison vide de Fang-Suh, après avoir frappé d'une certaine façon, et en ayant eu soin de souffler d'abord de la fumée de tabac par la serrure. L'homme payait d'avance et mettait toute sa confiance en Jim.

» Cela nous parut excessivement drôle, mais Jim prétendit que l'homme était un artiste, et que tous ces gens sont un peu loufoques. Il ajouta que, puisque le gentleman payait bien, on n'avait pas à se préoccuper du reste.

» Vous avez pu voir, Mr. Dickson, que mon petit Lew a un goût très prononcé pour les belles images. Je vous dirai même qu'il dessine et qu'il peint très bien pour un gamin de son âge. Il s'est amusé à dessiner les bonshommes et j'ai gardé ces dessins. Voulez-vous les voir ?

— Mais certainement, dit le détective en souriant.

Jusque-là, Harry Dickson ne croyait qu'à un doux orgueil maternel, mais à peine eut-il jeté un coup d'œil sur les naïves images, qu'il dut faire un réel effort pour ne pas montrer sa stupeur.

— Voulez-vous me vendre ces dessins, madame Margaret ? demanda-t-il d'une voix raffermie mais émue quand même.

— Mais je vous les donne ! s'écria-t-elle avec joie.

— Pas du tout, car avec cet argent, vous allez pouvoir encourager le talent du petit Lew, répliqua Dickson en remettant un gros billet de banque à la femme qui faillit se trouver mal devant un tel cadeau.

— Pouvez-vous me dire de quelle façon on devait frapper à la porte de Fang-Suh ? demanda ensuite le détective.

La jeune femme réfléchit, puis son visage s'éclaira.

— Certainement, Mr. Dickson, d'abord trois coups lents, très espacés, puis trois coups rapides, et un septième longtemps après, mais très faible. N'oubliez pas la fumée de tabac par la serrure.

— Bien, dit le détective. Je vous remercie et je ne vous oublierai jamais, ni vous ni les vôtres. Maintenant, un bon conseil : hâtez-vous de rejoindre votre famille sur le Continent. Il y a par ici beaucoup de mauvaises gens qui pourraient ne pas être contents de ce que vous venez de me dire.

— Qu'importe si je vous ai rendu service ! s'écria Margaret.

— Les bonshommes étaient en cire, sans doute ? demanda Dickson en prenant congé de la femme.

— L'homme qui les a apportés, disait en cire vierge...

— C'est bien cela, dit Dickson ; adieu, madame Margaret, et bon voyage.

Lorsque la visiteuse fut partie, il se laissa tomber dans son fauteuil et reprit les dessins du petit Lew.

Il reconnaissait bien les visages des figurines : c'étaient ceux des six dormeurs de l'hôpital de Battersea !

*

Dickson partit seul. Il laissa à Tom un petit mot le priant de ne pas s'inquiéter si son absence devait se prolonger quelque peu.

Il désirait être seul. Il ne cachait pas son inquiétude : il allait vers l'inconnu, vers des forces mauvaises dont il n'avait qu'une pauvre idée, à peine muni d'armes humaines. Allait-il affronter dès la première minute l'ancre vide de Fang-Suh ?

— Ce serait d'une folle imprudence, se dit-il, bien que je connaisse la formule conventionnelle, la bizarre consigne.

Il s'était déguisé en touriste américain, un rôle qu'il affectionnait, mais son teint avait pris une vilaine couleur terreuse, sa bouche était déformée par une lippe amère et désabusée : c'était le riche voyageur qui demandait à la fumée noire l'oubli des choses.

Les fumeurs d'opium forment sur toute la terre une sorte de confrérie, une vaste franc-maçonnerie où règne une tacite entente.

Les pas du détective se dirigèrent donc en premier lieu vers un triste bouge de Limehouse, *Le poisson de jade*, où non seulement des

matelots, mais aussi des gens de la haute société venaient s'adonner à la coupable ivresse.

Harry Dickson connaissait les tenants et les aboutissants de la fumerie.

Elle était tenue par un certain Len-Ti, un Chinois de Nankin, de bonne éducation, que la police ménageait quelque peu, car elle se servait de lui comme indicateur. Pourtant, le détective ne désirait nullement avoir recours à Len-Ti, en tant que mouchard.

Un petit boy cantonnais lui barra l'entrée.

— Il n'y a personne, mylord, murmura le gamin, en escamotant les *r* comme tout Chinois qui se respecte.

— J'ai déjà fumé chez Fang-Suh, répondit Dickson, et ces démons d'Anglais me l'ont assassiné. Allons, laissez-moi passer, il y aura beaucoup de sapèques pour vous !

Le nom de Fang-Suh dut rappeler quelque chose au petit portier, car il avança aussitôt une patte avide pour encaisser l'obole du client.

— Il y a quatre marches, sir, dit-il en écartant une draperie sale, ne tombez pas. Bouddha vous garde des mauvais esprits !

La fumerie de Len-Ti était misérable et la natte qui fut indiquée au détective semblait pour le moins suspecte.

Au moment où il allait s'y allonger, un autre visiteur entra.

C'était un homme maigre, à longue barbe blanche, dont les mains fines évoquaient le peintre ou le sculpteur. Dickson opta pour la seconde hypothèse : l'homme, comme tous les modelleurs, avait les pouces, déformés par la profession, en spatule.

La lumière de la lampe bariolée tomba sur cette main et le détective vit des parcelles squameuses y adhérer. De la cire.

Dickson était l'homme des décisions rapides.

Il repoussa la natte et s'inclina devant le nouveau venu.

— Bonjour, monsieur l'artiste, dit-il, reconnaissez-vous Wood Harrison de Philadelphie ? Non ? Alors, vous plaît-il de refaire sa connaissance ?

L'homme, qui paraissait avoir reçu une bonne éducation, fit signe au boy qui déjà s'était mis à préparer une pipe en argent niellé, d'attendre encore.

— Je ne me rappelle pas, dit-il d'une voix sourde, mais ma mémoire est très mauvaise et me fait parfois passer pour un impoli.

Le pseudo-Harrison se mit à rire doucement.

— Qu'à cela ne tienne, sir, mais je crains fort que Len-Ti ne puisse nous donner une drogue pareille à celle dont nous jouissions du temps de feu Fang-Suh !

L'homme sursauta.

— Fang-Suh... vraiment ! Vous m'avez connu chez... lui ?

— Certainement, répondit Dickson avec aplomb, le jour où j'ai vu vos adorables figurines de cire...

D'un geste anxieux, l'homme l'invita à se taire.

— Mon Dieu, Mr. Harrison, puis-je vous demander de ne pas parler de cela ?

— Pourquoi donc ? répliqua naïvement le détective, vous êtes un artiste magnifique et je tiens à vous le répéter.

— Pas ici, pas ici, murmura l'homme, inquiet. Voulez-vous remettre à plus tard votre première pipe et sortir une minute avec moi. Oui... oui, il se peut bien que je vous aie rencontré là-bas... Ce n'est pas possible que ce soit ailleurs, puisque vous connaissez mon art.

— Et je l'apprécie... Mais je suis bon prince, je veux vous rendre le paradis perdu. Il y a encore moyen d'avoir de la bonne drogue, comme jadis, et Fang-Suh reviendra du paradis jaune pour nous servir à mon premier appel.

Une lueur de méfiance et de terreur passa dans les yeux de l'artiste.

— Il ne faut pas parler comme cela, Mr. Harrison, vous... êtes un peu léger.

— Mais non, répliqua Dickson avec un bon rire. Seul, je n'use pas trop de mes anciennes prérogatives de client et d'ami de feu Fang-Suh, mais maintenant que nous sommes deux, deux initiés si je puis m'exprimer de la sorte, je veux donner un accroc à la grande consigne et j'entre chez Fang-Suh. Attendez que j'allume une cigarette. La fumée est très pénétrante, ajouta-t-il en clignant de l'œil.

L'homme eut l'air de comprendre et fit un signe d'assentiment. Toute méfiance semblait avoir disparu de son visage.

Mais une nouvelle hésitation s'empara de lui comme ils s'approchaient de la maison solitaire.

— Mr. Harrison, je dois vous avouer, dit-il avec embarras, que je ne m'attendais pas à entrer au temple des colonnes...

« Temple des colonnes, retenons ceci », se dit Dickson.

— ... Et je ne me munis jamais de beaucoup d'argent quand je me hasarde dans ce quartier. Même nous, sans les deux livres sterling obligatoires, nous resterons devant la porte de ce paradis.

— Je vous en prie ! s'écria Dickson, vous êtes mon invité ce soir, et votre refus me désobligerait grandement.

Le sculpteur lui prit la main.

— Je vous remercie, dit-il d'une voix émue. Depuis la mort de Fang-Suh, je n'ai vraiment guère de chance.

— On ne vous commande donc plus de figurines ? demanda Dickson.

— Une seule, il y a quelques jours, dit l'homme.

— Bon, les affaires chôment partout, ne vous en faites pas, cela reviendra.

L'artiste secoua tristement la tête.

— Harfang est un homme avare et difficile. Il dit que j'emploie de la mauvaise cire, c'est à ne plus savoir où tourner la tête.

— J'aimerais bien acheter une de ces six figurines que je vous ai vues en main, il y a quelque temps, et qui faisaient de si drôles de cabrioles.

— Chut ! supplia l'homme, si Harfang apprenait que je vous les ai montrées, il me retirerait toute sa pratique, et même il se vengerait de moi. J'étais sans doute un peu ivre quand vous les avez vues ?

— Ah ! ça..., s'esclaffa Dickson, pour une cuite sinistre, c'en était une, sir !

L'homme semblait confus et baissa la tête.

— Qu'est-ce que ce démon d'Harfang peut faire avec de si jolies choses ? demanda le détective en se donnant un air de parfaite indifférence. Moi, je les mettrais sur ma table de travail, où, soit dit en passant, je ne travaille jamais, aha !... Mais auparavant, je vous en donnerais un bien bon prix !

— Je ne sais ce qu'il en fait, mais il semble les estimer un haut prix, car il les a enfouies dans une cave où l'on ne va jamais, et d'où montent des chants qui font si mal à entendre.

— J'ai entendu cela, dit Dickson avec nonchalance, mais je ne m'en suis jamais soucié. Je dois vous dire que je ne connais Harfang que de nom, j'étais surtout un ami de Fang-Suh, le pauvre...

Audacieusement et à tout hasard, il ajouta :

— Cette canaille d'Harfang se tenait toujours dans cette maudite cave à chansons ; vous me présenterez !

— Vous avez raison, dit l'homme, qui apparemment était sincère. Nous voici arrivés, Mr. Harrison. Voulez-vous nous faire ouvrir ?

C'était un dernier restant de méfiance qui s'obstinait chez le fumeur d'opium.

— Tout de suite, dit Dickson.

Il se pencha vers la serrure de la porte suiffeuse devant laquelle ils venaient de faire halte et y insuffla une large bouffée de fumée de tabac, et posément il frappa les six coups, et enfin, le septième.

— Très bien, dit son compagnon, il ne nous reste qu'à attendre maintenant. Si quelqu'un approche dans la rue, nous nous éloignerons un peu.

Mais personne ne vint, et après une très longue attente, pendant laquelle aucun des deux hommes ne souffla mot, la porte s'ouvrit lentement.

— Entrons vite ! ordonna l'artiste.

Il faisait noir dans la pièce où ils pénétrèrent. La même attente silencieuse recommença.

Enfin ils perçurent un léger déclic métallique : une fente lumineuse se dessina sur le mur en face d'eux.

Sans qu'il sût comment, Dickson vit que la paroi venait de s'effacer, découvrant un escalier confortable, couvert d'épais tapis orientaux. Des lampes électriques, dissimulées dans les coins, éclairaient les marches d'une lueur opaline.

— L'argent ! dit une voix brève.

Harry Dickson vit une haute forme leur barrer la route.

C'était un Chinois richement vêtu, à la mine ascétique et cruelle, dont le visage était déformé par deux boursouflures livides.

Sans dire un mot, le détective tendit un billet de cinq livres.

— Je vous présente Mr. Harrison de Philadelphie, dit l'artiste, c'est un ami de feu Fang-Suh ; donnez-nous la meilleure fumée, Harfang.

Le Chinois branla lentement la tête.

— Mr. Harrison, dit-il d'une étrange voix zézayante, est le bienvenu. Je ne le connaissais pas...

— Parce que vous vous teniez toujours caché, diable d'homme, répliqua Dickson avec bonne humeur. Quand j'entendais chanter, Fang-Suh me disait : « C'est Mr. Harfang, qui travaille en bas, il a une bien belle voix. »

Le Chinois prit une mine satisfaite.

— Je vous servirai bien, dit-il.

Il les précéda dans un merveilleux salon tendu de soie rouge et éclairé par de superbes lanternes chinoises. Il désigna à l'artiste une petite alcôve doucement éclairée, puis une autre toute pareille à Dickson, et les isola à l'aide de riches rideaux de soie écarlate.

Quelques minutes plus tard, il revint avec un attirail de fumeur d'opium, avec une habileté consommée il prépara les longues pipes.

Par un entrebâillement des rideaux, Harry Dickson vit son compagnon aspirer voluptueusement la fumée vénéneuse.

De son côté, le détective souffla dans sa pipe pour que la fumée envahisse l'alcôve, mais il se garda bien de l'aspirer.

L'artiste fumait avec frénésie.

A la troisième pipe, il inclina la tête, et Harfang lui enleva doucement sa pipe, puis à pas feutrés il s'approcha de Dickson, qu'il considéra longuement. Le détective semblait déjà aux lisières du grand rêve empoisonné. Toujours de son même pas glissant, Harfang retourna vers l'artiste et Dickson vit qu'il le secouait sans ménagement.

— Laissez-moi, je vous en supplie, murmura le fumeur.

— Votre ami, c'est Harrison des pétroles Atlan ? Le riche

Harrison ?

— Oui, oui, murmura l'autre hébété, c'est lui, le riche Harrison.

Harfang retourna auprès de Dickson et sa main erra sur la muraille...

Alors tout se passa avec la rapidité de la foudre.

Le large divan sur lequel Dickson était étendu remonta à la verticale vers le mur, un large espace sombre bâilla dans le plancher, et avant qu'il pût esquisser le moindre geste de défense, le détective glissa dans le gouffre ténébreux qui venait de s'ouvrir sous lui.

5. Le rituel de l'épouvante

— Le cercle rouge, c'est le cercle de la mort !

Goodfield également avait lancé ce cri terrible, quelques jours plus tard.

— Et le maître qui a disparu ! sanglotait Tom Wills. Lord Dambridge et les principaux fonctionnaires de Scotland Yard ne savaient plus où donner de la tête.

— Que l'on se garde bien de divulguer la disparition de Harry Dickson, avait ordonné le Premier ministre, nous affolerions inutilement la population qui n'a de l'espoir qu'en lui.

On avait en vain fouillé Limehouse et Soho et tous les bouges chinois, sans autre résultat que la découverte de quelques nouvelles fumeries clandestines. Len-Ti n'avait pu renseigner la police, la brève apparition de Dickson dans son établissement ayant passé tout à fait inaperçue.

— Et, demain, Goodfield entrera dans le dernier cercle de l'épouvante, murmurait Sir Greville avec un visible effroi. Ah ! si nous avions au moins le docteur Weener auprès de nous, lui nous serait peut-être utile !

Mais Weener, lui aussi, restait introuvable.

Ce fut alors qu'on découvrit dans le parc de Battersea un nouveau dormeur.

Mais n'anticipons pas.

*

Harry Dickson avait glissé, par une sorte de toboggan en rotin, jusqu'au fond d'une cave obscure. Il sentit qu'il tombait sur des matelas moelleux.

« On ne désire pas me rompre les os, en tout cas, se dit-il. Voilà une première certitude qui n'est pas sans valeur. »

Il alluma prudemment sa lampe électrique et vit qu'il était dans une petite pièce carrée absolument vide et nue.

Les parois luisaient, grisâtres, et leur contact était glacial.

— Des plaques de fer, mazette, on ne se refuse rien dans ce patelin, plaisanta le détective.

Mais l'instant d'après, il poussa une sourde exclamation de dépit. Il n'avait plus son revolver !

Par une malchance sans pareille, l'arme avait dû glisser hors de sa poche sur le divan, et ne l'avait pas suivi dans sa chute.

Un temps relativement long s'écoula, puis il entendit des murmures qui venaient des hauteurs. Il éteignit sa lampe et feignit le sommeil.

Lentement, presque sans bruit, le curieux toboggan remonta vers le plafond et, tout en haut du réduit, une trappe s'ouvrit.

Un jet de lumière blanche fut dirigé sur lui.

— Il dort toujours ! fit la voix d'Harfang. Il en a encore pour une petite heure, Dorfeuil.

La voix de l'artiste s'éleva, maussade et gémissante :

— Pourquoi m'avoir éveillé, Harfang ?

— Silence, gâcheur de cire, fit la voix dure du Chinois. Vous allez me faire la tête de ce bonhomme et tâchez qu'elle soit ressemblante comme les autres, hein ! Le diable vous a conduit chez moi et vous en serez bien récompensé.

— J'aimerais bien qu'il n'y ait rien de vilain pour cet homme, Harfang, il est venu en ami, il m'a invité...

— Voulez-vous vous taire, pleurnicheur ! J'ai dit !

— Qu'au moins il ne se réveille pas, je ne pourrais supporter son regard plein de reproches !

Le Chinois se mit à rire cruellement.

— C'est entendu, tendre Dorfeuil, on lui fera une piqûre au bras, à votre protégé yankee. Mais soignez-moi le travail, hein ?

— Bien, bien, je n'ai qu'à obéir, reprit l'artiste en larmoyant.

Là-dessus, la trappe se referma.

Mais les deux complices auraient été bien étonnés s'ils avaient entendu rire leur prisonnier et aussi s'ils avaient vu ses curieuses manœuvres. Il ôta son habit, se tâta les bras avant de ricaner et de se rhabiller avec soin.

— Et maintenant, il ne nous reste qu'à attendre, murmura-t-il, et en silence.

Mais ses pensées roulaient et tournaient en une ronde diabolique.

Dorfeuil ! Voyons... Ce nom rappelait quelque chose à Dickson. Il dut faire un effort de mémoire, tant cela remontait loin dans le passé. Enfin il trouva, et ce fut soudain comme une lumière qui se fit en son esprit. Il y avait des années, un sculpteur célèbre étonnait le monde artistique par son pouvoir de prêter une véritable vie à ses statues. Alcide Dorfeuil ! Autrefois, il habitait Paris. La fortune et la gloire étaient prêtes à lui sourire, or de sa ville natale – Toulon – Dorfeuil avait apporté une terrible passion : l'opium. Son talent résista mal au poison ; pour vivre, il dut travailler pour le musée Grévin et modeler des statues de cire. Et là, encore une fois, il se

montra un maître. De tous côtés, on fit alors un effort pour sauver l'artiste, et on crut avoir réussi, quand éclata l'affaire des envoûtements de Courbevoie. Dans une villa de la banlieue parisienne, d'effroyables scènes orgiaques avaient eu lieu, scènes au cours desquelles une danseuse en renom perdit la vie. On découvrit que Dorfeuil était mêlé de près au scandale. Il avait façonné des figurines de cire représentant des gens connus pour se livrer sur elles à des pratiques d'envoûtement tout à fait moyenâgeuses. Même dans le monde savant, on prétendit que certaines de ces pratiques avaient réussi !

Mais on n'était plus au temps où l'on brûlait les sorciers. Dorfeuil fut invité « à aller se faire pendre ailleurs ». Il disparut et le monde oublia.

Dans sa prison, Dickson monologuait.

— L'envoûtement ! Dès que j'ai su qu'il y avait des figures de cire en jeu, et de cire vierge encore, j'ai compris qu'il s'agissait de ces odieuses et mystérieuses pratiques. Dans le monde des occultistes, on admet que la figure de cire, soumise à certaines conditions, incarne une partie vivante de l'individu à laquelle elle ressemble. On la martyrise alors et, aussitôt, l'homme vivant souffre à distance les supplices infligés à la statue modelée à son image. Charlatanisme ? Crédulité ? Vraiment, je n'ose me prononcer. Notre Shakespeare l'a bien dit : « Il y a plus de choses sous le ciel... » Aussi je m'empresse de ne pas conclure. Ce qui est vrai, c'est que cette magie noire s'entoure toujours de crimes et d'abjection. Dorfeuil..., diable de Dorfeuil... Ah ! je donnerais gros pour pouvoir téléphoner maintenant au Quai des Orfèvres à Paris afin de connaître une certaine fiche que l'on doit garder à la Sûreté parisienne.

Il en était là de ses réflexions quand la trappe s'ouvrit. Le toboggan s'abaissa et deux formes rapides glissèrent vers lui.

Aussitôt, il reprit son immobilité première.

Ce fut Harfang qui se pencha d'abord, tandis que Dorfeuil braquait sur lui une puissante torche électrique.

— Nous allons y aller d'une petite piqûre, ricana le Chinois.

— Une solide afin qu'il ne réveille pas pendant que je travaille, demanda le sculpteur.

— Dans ce cas, nous chercherons un endroit plus dodu que ses maigres avant-bras, plaisanta Harfang de bonne humeur, en retroussant plus haut la manche du veston de Dickson.

Il choisit rapidement une place sur la chair et y enfonça la longue aiguille d'une seringue de Pravaz.

— Il en a pour deux heures pour commencer ; cela vous suffit-il, Dorfeuil ? Je ne tiens pas à augmenter la dose, sinon je ne pourrais réglementer son réveil d'après ma volonté.

— Bien, transportons-le dans l'atelier, dit l'artiste.

— La cave à chansons, Dorfeuil ! répliqua le Chinois d'un ton de reproche.

— Comme vous voulez, fut la réponse.

Sans que Harfang eût fait un geste, le réduit où ils se trouvaient se modifia. Les coins, qui étaient en angle droit, devinrent obtus, les parois de fer se prolongèrent et le cachot devint enfin un petit corridor donnant sur un espace bien éclairé.

A travers ses cils clos, le détective observait attentivement ce qui se passait autour de lui.

Certes, il aurait pu bondir et engager la lutte – sans doute assez inégale – avec les deux hommes, mais le détective tenait avant tout à savoir, et il sentait qu'il approchait de la solution du mystère.

Harfang, sans peine aucune, venait de le soulever et de l'installer dans un très confortable fauteuil.

Dorfeuil installa devant lui un guéridon pourvu d'un ébauchoir et d'un gros bloc de cire. Quelques tubes contenant une couleur spéciale achevaient le simple matériel de modelage.

— Bon travail, Dorfeuil, dit Harfang avec une extrême aménité. Je vous assure que la récompense sera convenable, tant en livres sterling qu'en excellente drogue.

Les yeux de Dorfeuil brillèrent et un peu de rougeur glissa sur ses joues maigres.

— Vous serez content, dit-il.

— Je vous laisse, il faut que j'aille préparer Chuncha.

Dorfeuil se mit à trembler et repoussa violemment l'ébauchoir.

— Je ne veux plus voir cela ! s'écria-t-il d'un air de révolte.

Harfang le considéra avec mépris.

— Et vous prétendez pénétrer les plus grands mystères de la création ! Quelle chiffe vous faites au fond, monsieur Dorfeuil !

— C'est égal, je ne veux pas ! Je ne veux pas !

— Qu'à cela ne tienne, votre présence n'est pas indispensable aux saints rites, loin de là.

Il poussa un rire aigu, et, sans que Dickson pût voir comment et par où, il disparut.

Dorfeuil, le front sombre, se mit au travail.

Avec un véritable émerveillement, Harry Dickson le vit tirer de l'informe bloc de cire une merveilleuse petite figurine, qui prit très vite sa forme et sa ressemblance.

Non loin du fauteuil où se trouvait le pseudo-dormeur, il y avait une table de verre, mais il lui était impossible d'en voir davantage.

Dorfeuil venait de se lever. Il considéra son modèle en silence.

— J'espère qu'il continuera à dormir, murmura-t-il.

Et Dickson de répondre en pensée :

« A votre souhait, je dormirai aussi longtemps qu'il le faudra. C'est étonnant comme une injection hypodermique, faite dans de faux muscles en caoutchouc spécialement préparés, peut avoir des résultats. »

Et le détective s'efforça de dissimuler le sourire qui glissait sur son visage.

Dorfeuil, dont le travail était visiblement avancé, s'approcha de nouveau du captif et, d'une petite pesée de ses doigts, il lui fit doucement tourner la tête.

C'est ce qui permit à Dickson de voir ce qu'il y avait sur la table.

Les six figurines des dormeurs de Battersea, intactes, presque souriantes. Intactes ! Ce mot s'imposa immédiatement à l'esprit du détective. Intactes ! Si l'envoûtement avait dû se pratiquer selon les règles, les figurines devaient avoir le cou tordu ! Or, il n'en était rien !

Et, de plus en plus, la lumière se faisait dans l'esprit de Dickson : les dormeurs de Battersea ne devaient pas leur terrible fin à des manœuvres occultes, mais à une main criminelle et humaine !

Certes, une partie de l'envoûtement avait lieu, mais elle ne présentait que les caractéristiques d'une hypnose fort sérieuse, non ignorée ni niée par la science.

A côté des six tragiques statuettes, il y avait un lit de poupée, et Dickson eut derechef à réprimer une grimace en y voyant une figure de cire étendue, rendant fidèlement les traits du bon Goodfield.

Dorfeuil avait achevé son ouvrage ; il le contempla d'un œil critique, parut content de lui et, tournant le dos à son modèle, se dirigea vers une porte.

Harry Dickson en profita pour escamoter habilement la statuette de Goodfield, et son geste fut si prompt que Dorfeuil ne s'en aperçut guère.

— Si cela ne peut faire du bien, cela ne peut faire du mal, philosopha in petto le détective.

— Harfang ! cria Dorfeuil à la cantonade.

— On vient ! répondit une voix lointaine.

Harfang fut bientôt auprès de la petite table ; ses yeux brillaient de plaisir. Il donna une tape amicale sur l'épaule du modelleur.

— Vous vous surpassez... Remontez, la drogue est à vous !

Dorfeuil poussa un grognement de plaisir et s'en fut.

— Un nouveau sujet ! ricana Harfang à haute voix. Et ce sera alors cinquante mille livres, Lord Dambridge, malgré cet imbécile d'Harry Dickson.

Les yeux du Chinois dardèrent une lueur d'intense cruauté.

— C'est l'heure de Chuncha ! s'exclama-t-il, et son visage eut une étrange expression extatique.

Il se mit aussitôt à psalmodier une chanson bizarre, aux notes suraiguës.

« La cave aux chansons », se dit le détective impressionné malgré lui par l'étrange rituel que débitait le Chinois.

— Le premier cercle de l'épouvante...

Dickson connaissait l'antienne, mais il regarda, avec une intense curiosité, Harfang caresser la statuette de cire.

— Pendant sept jours, vous vivrez dans le cercle du repos, Harrison ! dit le Chinois s'adressant à l'homme endormi. Puis vous vous éveillerez dans le second cercle, celui de la terreur !

« Suggestion ! se dit le détective, mais cela ne prend pas avec moi ; je ne comprends pas comment les autres dormeurs ont pu donner dans une hypnose aussi grossièrement amenée..., à moins qu'il y ait autre chose. »

— Le second cercle..., continua Harfang ; pendant sept jours, je présenterai devant votre effigie de cire toutes les images d'horreur de notre petit musée chinois, et pendant votre sommeil, vous les verrez, Harrison, et vous tremblerez d'épouvante à leur aspect. Puis je piquerai votre cœur avec des aiguilles rougies et vous souffrirez de grandes tortures.

» Et puis vous annoncerez le cercle de la mort !

Chose étrange, Harfang s'arrêta ici et ne parla plus de rien.

Il reprit sa chanson du début, sur un mode plus aigu encore, lançant des notes déchirantes.

Quelque chose bougea sur le plancher ; Dickson vit une tête hideuse se hausser à la hauteur de la sienne, et de nouveau il fit appel à toute son énergie pour ne pas se trahir.

Il venait de reconnaître l'affreux lézard malais qu'il avait capturé un soir.

— Dieu Dragon ! dit Harfang, soyez le bienvenu, puisque vous annoncez que Chuncha va venir et qu'il est prêt à me seconder.

Il ajouta plus bas et avec une extrême irrévérence :

— Sale bête, si ce n'était pas que Chuncha te gobe, je te vendrais un bon prix, même empaillé ! Mais j'ai besoin de Chuncha !

Un pas bizarre, très lourd, ébranla soudain le parquet. Le Chinois se figea en une pose respectueuse. Quelque chose d'informe, d'impossible à décrire, marchait à présent dans la pièce.

— Chuncha ! Oh ! Chuncha ! dit Harfang comme en une prière.

La chose, petite, trapue, robuste, se hissa sur la chaise que Dorfeuill venait de quitter. Dickson la vit. Alors le détective comprit qu'il y avait, en effet, autre chose ! ! !

Un être impossible venait de s'installer devant lui, une créature

vaguement humaine, aux membres atrophiés, mais dont la tête était une monstruosité indescriptible. Cinq ou six fois plus grosse qu'une tête d'homme normal, complètement chauve, d'une affreuse teinte blafarde.

Mais dans ce visage de cauchemar, s'ouvraient deux yeux énormes, larges comme des soucoupes, et dont le détective sentit immédiatement l'effrayant pouvoir hypnotique.

— Une pieuvre humaine, balbutia-t-il.

Il aurait bien voulu ne pas regarder, mais il ne le put ; lentement, malgré lui, il ouvrit les yeux et vit l'épouvantable regard du monstre fixé sur lui.

— Dormez, Harrison ! ordonna Harfang, et demain vous vous éveillerez pour annoncer votre entrée dans le premier cercle de l'épouvante.

Dickson lutta, lutta, mais le charme monstrueux était si puissant qu'il bascula dans le sommeil.

6. La fin du cauchemar

Le huitième dormeur venait d'être apporté à l'hôpital de Battersea. On le coucha dans un lit voisin de celui de Goodfield.

Le surintendant ne bougeait pas. On attendait son prochain réveil, celui qui devait précéder son entrée dans le troisième cercle. Ce fut le nouveau dormeur qui s'agita le premier.

— Il va annoncer le premier cercle, celui du repos, dit Sir Greville.

L'homme ouvrit les yeux et lentement se redressa.

— Bonjour, Lord Dambridge ! dit-il.

— Hein ! Quoi ? hurlèrent les assistants.

— Cette voix ! Mais c'est Harry Dickson, cria Tom Wills en se jetant à genoux près du lit de son maître retrouvé.

Sous les traits de l'Américain Harrison, Dickson, en effet, souriait faiblement à ceux qui l'entouraient. Il était extrêmement las.

— Oh ! Dickson, Dickson ! supplia le Premier ministre, arrivez-vous encore à temps pour sauver Goodfield ?

Le détective passa sa main moite sur son front et bâilla.

— Jetez-lui une potée d'eau fraîche sur la figure ! dit-il.

— Mais le cercle de la mort ?

— La bonne blague, il n'existe pas de troisième cercle !

Il y eut un silence stupéfait autour de lui.

— Fouillez un peu mieux mon veston que vous ne l'avez fait, ordonna Dickson.

On en sortit la curieuse figurine de cire.

— L'envoûtement n'est pas tout à fait une blague, dit Dickson, surtout comme certains bonshommes de ma connaissance s'y prennent maintenant. Ils auraient encore pu torturer un peu le malheureux Goodfield ; cela, c'est possible, mais je n'en suis pas si certain que cela.

— Les Chevaliers de la Lune ? dit Lord Dambridge à voix basse, en s'approchant de son ami.

— Pfuitt ! Rien du tout !

— Oh ! Puis-je le croire, Dickson !

— Certainement, Excellence !

A ce moment, Goodfield s'ébroua sous une averse d'eau glacée et, d'une voix faible, demanda l'heure.

— Bravo ! cria Sir Greville, et tous firent chorus.

— Mais vous-même, Mr. Dickson, vous semblez avoir été endormi, dit Tom Wills ; cependant, vous ne vous êtes pas réveillé comme les autres.

— Parce qu'ils travaillaient sur un certain Mr. Harrison, qui n'existe pas, et non sur Harry Dickson, répondit joyeusement le détective. Que l'on me donne vivement du savon et de l'eau chaude, pour en finir définitivement avec ce personnage fictif.

Goodfield, affaibli, dormait à présent d'un sommeil qui n'était plus celui de l'hypnose.

— Brave vieux camarade, dit Dickson, il n'assistera pas à la belle finale, et c'est vraiment dommage.

Le détective était debout, frais et dispos ; il avala coup sur coup deux grandes tasses de thé chaud, mordit dans un copieux sandwich.

— Et maintenant, inspecteur Morrow, ordonna-t-il, un camion et vingt hommes, et toute l'histoire sera finie !

— Hurrah ! Hip, hip, hurrah ! pour Dickson.

*

— Les pompiers ? Par tous les diables, le feu est à la boîte de Fang-Suh !

En effet, un torrent de flammes se ruait hors de laasure abandonnée.

Harry Dickson, le front sombre, tenta de s'approcher, mais le lieutenant des pompiers l'en dissuada.

— Il est impossible d'approcher du brasier, Mr. Dickson ; nous aurons beaucoup de travail pour sauver le quartier.

— Alors tout s'en irait en fumée, y compris la belle finale, murmura Dickson, dépit.

Soudain, un agent de police se fraya un passage à travers les assistants et salua Harry Dickson.

— Mr. Dickson, on a retiré un homme blessé des décombres ; il est au plus mal, mais il veut vous voir, ainsi que les autres messieurs qui sont avec vous.

Dans une auberge voisine, couché sur un lit improvisé, un homme agonisait, défiguré par d'atroces brûlures.

Dickson reconnut Dorfeuil. L'homme souriait faiblement.

— Mr. Dickson ! dit-il d'une voix à peine audible.

— Docteur Dorfeuil ! répondit le détective.

Un éclair brilla dans les yeux de l'homme.

— C'était mon nom, en effet, jadis...

— Mais ces messieurs vous connaissent mieux sous le nom de docteur Weener !

— Weener ! crièrent-ils tous.

— Ma barbe et ma perruque tiennent encore malgré les flammes, dit faiblement Weener, et l'on m'a toujours connu avec des lunettes.

Avec une douceur infinie, Dickson retira les postiches et le visage du docteur Weener apparut.

Une stupéfaction intense secoua l'assemblée.

— Mr. Dickson, supplia le moribond, dites-leur que je n'ai pas tué !

— C'est vrai, dit le détective. Et je vais parler pour vous.

» Après un scandale qui vous ruina en France, vous êtes venu en Angleterre, et comme vous possédiez un diplôme de docteur en médecine, vous vous êtes placé comme tel. Vous vous adonniez à l'occultisme et vous y avez acquis une véritable célébrité. Mais vous étiez pauvre, et il vous fallait beaucoup d'argent pour vos coûteuses passions, dont l'opium.

» C'est ainsi que vous êtes tombé sous la coupe de Harfang, un des rescapés d'un certain navire qui amenait le péril jaune en Angleterre, mais fut coulé par un torpilleur anglais. Harfang n'était qu'un personnage de troisième ordre, et il désirait bien plus d'argent que la puissance. Il en était de même de son domestique Fang-Suh, sauvé des eaux tout comme lui. Ils ouvrirent des fumeries d'opium à Londres, et c'est ainsi qu'ils firent votre connaissance. Quand ils apprirent que vous étiez un grand artiste dans le modelage de la cire, ils conçurent un étrange projet de magie noire, l'envoûtement à distance qui, jusqu'à un certain point, leur réussit. Harfang avait mis la main sur un étrange monstre doué d'un curieux pouvoir hypnotique...

— Harfang et Chuncha sont morts ! cria Dorfeuill ; j'avais trouvé un revolver près du divan où je me suis réveillé après un cauchemar. A ce moment, les deux criminelles créatures avaient les yeux fixés sur moi, dans une attitude d'hostilité évidente. Je tirai... Harfang tomba ; Chuncha, blessé à mort, renversa la lampe à alcool de la fumerie, et ce fut l'embrasement de tout !

— Mon revolver ! dit Dickson. Je l'ai, en effet perdu sur le divan où je me suis couché. Les desseins de la Providence sont décidément impénétrables !

— Mr. Dickson, supplia Dorfeuill-Weener, parlez encore...

— Six clients fumeurs d'opium furent leurs premières victimes et les sujets de leurs expériences. Qui étaient-ils ?

— Des Russes, murmura Dorfeuill, des espions soviétiques débarqués à Londres clandestinement, et que personne ne connaissait ni ne réclama. Afin de nous faire connaître comme des créatures mystérieuses et non comme de vulgaires voleurs, nous avons laissé

une partie de leur argent et de leurs valeurs sur eux, en les abandonnant dans les parcs de Londres.

— Cela explique bien des choses, dit Dickson. Malgré un luxe apparent, vous étiez presque dans la misère, docteur Dorfeuil ; aussi avez-vous tout fait pour être admis auprès des dormeurs, je l'ai su plus tard. Quand les malheureux devaient entrer dans le dernier cercle...

Dorfeuil leva la main :

— J'avais introduit Harfang dans la chambre ; il me terrassa d'un coup de matraque et, pendant mon évanouissement, il étrangla les dormeurs.

Harry Dickson approuva.

— Mais la nuit, dans la maison du docteur, que se passa-t-il alors ? s'écria Tom Wills.

— Au moment des crimes, le docteur Weener n'y était plus, répondit le détective. Harfang l'avait chassé de chez lui et avait pris sa place.

— Mais Parker ?

— Le malheureux aimait son maître. A son corps défendant, il consentit à jouer le rôle de porteur du billet nocturne. Vous vous en êtes emparé, Tom, et Harfang, qui vous espionnait, résolut de l'assassiner dès que vous auriez le dos tourné, car Parker aurait certainement parlé.

— Mais le Chinois mort ?

— Nous y sommes ! Harfang et un de ses complices jaunes, un boy quelconque, se trouvaient donc dans la chambre dont Weener venait d'être expulsé. Comme vous vous êtes rué contre la porte, Harfang a pensé que ce qu'il avait de mieux à faire c'était de simuler la mort de Weener – sans doute pour que ce dernier puisse être plus complètement encore à sa dévotion. Il lui fallait du sang pour simuler le crime, et il assomma son acolyte. Les cris de mort que vous avez entendus derrière la porte close étaient ceux du Chinois. Au moment où vous vous êtes retiré dans la chambre de Goodfield, Harfang sortait de la chambre du crime portant le Chinois, mort ou blessé, sur les épaules. Vous en avez vu la silhouette et vous avez fait feu !

— Et je tirais sur un mort ! s'exclama Tom.

— C'est possible ! Quant à Weener, il dut prendre une autre forme et il s'est mis à errer par les bas-quartiers de Londres, misérable, prêt à tout pour une pipe d'opium.

Mais Dorfeuil-Weener n'entendit pas la fin des explications de Dickson. Le rideau venait de se baisser sur l'affaire des Trois cercles de l'épouvante.

LA MAISON DU SCORPION

1. *L'héritage de Mr. Meedles*

Jusqu'à ses soixante ans sonnés, Mr. Amilcar Meedles mena une vie des plus retirées et des plus tranquilles. Toute son existence s'était passée dans une petite maison confortable de Macklin Street, près de Lincoln's Inn, entre ses livres, ses chats et ses canaris.

Deux sujets le servaient fidèlement : son valet de chambre, Eustache Walker, et la vieille cuisinière-gouvernante, Miss Priscilla Stoke.

Mr. Amilcar Meedles avait une petite fortune qu'il avait héritée de son père, Charles Meedles, Grains et Fourrages, bien connu dans la City. Casanier et célibataire, il n'avait jamais pris femme ; égoïste et un tantinet avare, il avait désiré dès sa prime jeunesse vivre avec le minimum de soucis.

Aussi la lettre du notaire Josuah Carter, dans laquelle on lui annonçait qu'il héritait de son cousin, John Westbury, ne lui occasionna-t-elle aucune joie. Bien au contraire.

— Que voulez-vous que j'aille m'embarrasser à mon âge du legs d'un cousin ? gémissait-il en oubliant de tendre à ses oiseaux favoris leur ration quotidienne de sucre et de biscuit.

— Je brosserai l'habit vert bouteille de monsieur, dit respectueusement Walker et je hélrai un taxi pour le conduire chez le notaire Josuah Carter.

Mr. Meedles faillit en faire une maladie.

— Je ne veux pas aller chez le notaire ! cria-t-il.

— Je crains que monsieur ne doive y aller tout de même, répliqua le fidèle serviteur, je crains que la loi n'oblige monsieur à le faire.

— La loi, êtes-vous certain de ce que vous dites, Walker ? demanda Mr. Meedles avec une pointe d'effroi. Car, comme tout citoyen honnête, il redoutait cette loi, mystérieuse et formidable.

Walker en était certain.

— J'irai, soupira Mr. Meedles, mais je ne veux pas m'y rendre en taxi. À cela, la loi anglaise ne peut me forcer.

C'était aussi l'idée du valet de chambre, lequel prétendit que son maître pourrait se servir d'un cab, attelé à un bon cheval.

Sur le coup d'onze heures, le petit rentier descendit donc devant

les bureaux du tabellion, dans Leaden-hall Street, et se fit annoncer au maître de céans par un petit clerc, insolent et malpropre.

— C'est à vous cette bagnole avec son canasson devant ? demanda le saute-ruisseau. Quand c'est que vous en ferez des saucisses ? J'en achèterais pour un penny !

Mr. Meedles suffoqua de stupeur et d'indignation devant une telle familiarité.

— Dites à monsieur le notaire que monsieur Meedles est ici ! Amilcar Meedles ! gronda-t-il, rouge de colère et de honte.

— Il le sait, répliqua nonchalamment le jeune drille. Ainsi, vous vous appelez Amilcar. Drôle de nom, vous savez, moi je m'appelle Benjamin Rooker, mais tout le monde dit Ben. Vous pouvez m'appeler ainsi si cela vous chante, mon vieux père.

Mr. Meedles ne put que grogner et gémir.

— Alors ce brave John Westbury a cassé sa pipe ? continua imperturbablement le gamin. Faut vous dire que je sais un peu tout ce qui se passe à l'étude, car j'ai des yeux et des oreilles et je sais m'en servir.

» À propos, Westbury me donnait toujours de quoi me payer un verre d'ale, ajouta-t-il d'un air significatif.

Mr. Meedles comprit l'invite. Au fond, le cynisme du petit clerc l'effrayait un peu, comme tout ce qui sortait de la norme des choses. Avec un soupir, il tendit un shilling au digne serviteur du notaire Carter.

— Mince ! siffla le garnement, je pourrai m'offrir mieux qu'un pot d'ale ou de gingerbeer. Viendrez-vous souvent nous voir à l'étude ? N'oubliez pas que vous serez toujours le bienvenu.

Un coup de timbre résonnant dans la pièce voisine de l'antichambre, où Mr. Meedles avait été introduit, mit fin à son supplice.

Il fut aussitôt conduit par Ben Rooker dans un bureau encombré de cartons verts où, devant une puissante table de travail, se tenait le notaire Josuah Carter. Le tabellion salua l'arrivant d'une courte inclinaison de la tête et, du geste, le pria de prendre place devant lui.

— Vous êtes donc Amilcar Meedles ? demanda sèchement le notaire.

Les nerfs de Mr. Meedles avaient été déjà mis au supplice durant son attente. La moutarde lui monta au nez. Quand les moutons se mettent en colère, ce sont de bien méchantes bêtes, affirme-t-on.

— Non, je suis MONSIEUR Amilcar Meedles, entendez-vous ? MONSIEUR !

Josuah Carter le regarda d'un air ébahi.

— Vous venez pourtant pour l'héritage de feu John Westbury, votre cousin ? demanda-t-il d'un air mi-figue, mi-raisin.

— Et si cela était ? s'écria Mr. Meedles, je veux qu'on me respecte, et personne ne s'est permis jusqu'ici de m'appeler par mon nom tout court.

Le notaire se gratta le nez d'un air perplexe.

— Vous étiez en relations suivies avec votre cousin ? continua-t-il.

— Mais je ne l'ai jamais vu ! C'est à peine si je sais qu'il existait de par le monde un gentleman du nom de John Westbury. Il est vrai que Westbury est le nom de jeune fille de ma mère.

Le visage du notaire se fit plus amène.

— Excusez-moi, dit-il enfin, Mr. Westbury était mon client et Dieu me garde de médire de mes pratiques, mais vous n'ignorez pas les circonstances mystérieuses dans lesquelles il a trouvé la mort.

Mr. Meedles poussa un petit cri de terreur.

— Mais je ne sais rien de rien, monsieur le notaire, il faut que je vous dise que je ne suis abonné qu'au ***Weekly Dispatch***, et je n'y lis que les feuilletons. Je prends aussi part à leurs concours de mots croisés.

— Vous ne lisez pas les crimes ?

— Dieu m'en garde ! Je ne connaîtrais plus un instant de repos, s'exclama le brave rentier.

— Cela explique beaucoup de choses, monsieur Meedles, sinon vous auriez lu que votre cousin John Westbury a été trouvé mort, assassiné, chez lui dans Blue Bell House, par les agents de police qui venaient l'arrêter.

Le mot « arrêter » frappa Mr. Meedles bien plus que « assassiné ».

— Quel crime avait-il commis ? balbutia-t-il, quand il eut repris quelque peu ses esprits.

Le notaire eut un geste vague.

— Je ne sais pas grand-chose. Il paraît que feu Mr. Westbury s'occupait d'affaires qui n'étaient pas tout à fait dans le goût des autorités, le recel de choses volées par exemple.

— Le malheureux ! pleura Mr. Meedles, et dire qu'il porte le nom de ma mère !

Josuah Carter fit une pause pleine de commisération.

— Il a payé affreusement ses fautes, dit-il enfin d'une voix grave, on l'a trouvé dans son cabinet de travail, la tête réduite en bouillie et méconnaissable. Le criminel a dû s'acharner sur sa victime avec une

sauvagerie sans pareille. La police suppose qu'il s'agit d'une vengeance. Un complice mécontent, probablement...

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! ne put que se lamenter le petit homme.

— J'ai ouvert hier soir le testament du défunt, continua le notaire, il vous institue son légataire universel. Il paraît que vous êtes son dernier et unique parent. Ce qu'il vous laisse n'est pas énorme. Cent vingt livres en argent comptant qui sont déposées chez moi et que je vous remettrai, les frais de succession défalqués, qui se montent à soixante-huit livres, dix-sept shillings.

— Vous les donnerez aux pauvres de Londres, dit Mr. Meedles, je ne veux pas de cet argent.

Le notaire s'inclina.

— Comme vous voudrez. Vous héritez également de Blue Bell House. Un cottage un peu négligé et fort solitaire aux confins de Willesden.

— Je n'en veux pas non plus ! déclara Mr. Meedles.

Le tabellion sourit.

— C'est votre droit monsieur. J'espère que les revenants ne vous font pas peur...

Mr. Meedles se renversa sur son siège, les traits bouleversés. S'il y avait une chose sur terre ou ailleurs dont il avait une peur affreuse, c'était bien les fantômes.

— Je... ne... comprends pas..., balbutia-t-il.

— Je vais vous lire la seule et unique clause du testament de feu votre cousin, dit Mr. Carter, en tirant une feuille de papier du tiroir de sa table.

« Je lègue à mon cousin Amilcar Meedles, habitant Londres, dans Macklin Street, mon dernier et unique parent, ma maison de Willesden, nommée Blue Bell House. Je lui ordonne de l'accepter, s'il ne veut pas que, après ma mort, je vienne lui demander des comptes sur son refus injurieux. »

— Mais c'est fou ! hurla Mr. Meedles, je n'ai jamais connu John Westbury, je me demande pourquoi il me donne des ordres !

Le notaire approuva.

— Je suis heureux de trouver en vous un homme sensé qui n'ajoute aucune foi à des sornettes pareilles.

Pour une fois, Mr. Meedles fut courageux. Il osa confesser sa faiblesse.

— Eh bien, moi, j'ai peur des fantômes, et je ne le cache à personne ! dit-il d'une voix désespérée où perçait un peu de défi.

Mr. Carter s'inclina.

— Toutes les opinions me sont respectables, monsieur, dois-je en conclure que vous acceptez l'héritage de votre cousin ?

— Oui... j'accepte..., murmura l'infortuné en poussant un soupir déchirant.

Le notaire eut pitié de sa détresse.

— Mettez la maison à louer, monsieur Meedles, ne demandez pas trop cher et ne vous en souciez plus.

Le rentier jeta un regard plein de gratitude à son interlocuteur.

— Certainement, monsieur le notaire, occupez-vous de cette location, qu'on loue ce cottage pour rien s'il le faut. Mais que je n'en entende plus parler !

Mr. Carter tendit la main à son client.

— Je pense qu'on peut s'arranger de la sorte, dit-il cordialement. Allez en paix et, si j'ai un bon conseil à vous donner, n'accordez pas trop créance à des contes de bonne femme.

*

* *

Un mois plus tard, jour pour jour, Eustache Walker, en venant réveiller son maître, trouva celui-ci blotti, à moitié nu dans un coin de la chambre, roulant des yeux égarés et bredouillant d'étranges paroles.

— Walker, criait-il d'une voix sifflante, la maison est pleine de scorpions, ils ont voulu me dévorer cette nuit. Je dois la quitter et aller vivre tout seul dans la maison de mon cousin. Son ombre m'est apparue et me l'a ordonné. Je vais partir tout de suite.

Il était fou.

2. Des histoires de scorpions

Harry Dickson, le grand détective, écoutait attentivement le visiteur qui se tenait respectueusement devant lui.

C'était un homme âgé, correctement mis, dont les allures trahissaient le domestique de bonne maison.

— Votre maître vous faisait-il des confidences, monsieur Eustache Walker ? demanda le détective.

— Mr. Meedles n'avait rien à cacher, monsieur Dickson, sa vie était claire et simple, comme celle d'un enfant. Il me faisait en effet le grand honneur de tout me dire, même ses pensées, même ses rêves, et je les écoutais avec respect.

— Voulez-vous me répéter tout ce que vous savez au sujet de son héritage ?

Le domestique s'inclina et pour la deuxième fois il raconta l'entrevue de Mr. Meedles avec le notaire Carter, entrevue que le rentier avait rapportée de A à Z à son fidèle serviteur.

Harry Dickson prenait des notes.

— Comment se porte le malade ?

— Il est calme, il se figure habiter Blue Bell House et avoir obéi à l'ordre du fantôme de son cousin défunt. Il se plaint pourtant de la présence de scorpions dans sa chambre. Je me demande ce qui lui fait penser à cela. Je suis certain que jusqu'à ce jour il a toujours ignoré, comme moi-même d'ailleurs, qu'une pareille vermine existait sur terre.

Harry Dickson resta songeur.

— Le médecin est-il déjà venu ?

— Il est parti en même temps que moi, il dit que c'est un accès de folie qui s'est emparé de mon pauvre maître. Il ne peut prévoir de guérison, mais il estime que la folie, pour être durable, sera douce...

— Quel est le nom de votre médecin ?

— C'est un vieux docteur de quartier, qui vient depuis des années, en cas d'indisposition de monsieur. Il s'appelle Mitchell.

Dickson sourit.

— Ce brave Mitchell ! Je vais essayer de l'avoir au téléphone.

Le détective chercha un numéro dans l'indicateur et sonna.

— Allô ! docteur Mitchell ! Ici Harry Dickson !

— Le détective ?

— Lui-même. Monsieur Mitchell, faites-moi le plaisir de retourner dans la maison de votre client, Mr. Meedles, j'y serai dans une heure. En attendant pas un mot à personne. La consigne est formelle.

Ayant raccroché, le détective se tourna vers le valet de chambre qui s'était levé.

— Vous pouvez retourner chez vous, Walker. J'y serai dans une heure, une heure et demie tout au plus. Pas un mot à quiconque. Avertissez les autres membres du personnel.

— Je réponds de Miss Stoke comme de moi-même, dit le domestique en prenant congé.

Harry Dickson ne se rendit pas immédiatement à Macklin Street, mais fit d'abord un crochet par Scotland Yard et se présenta chez l'archiviste Zangwell.

— Bonjour, monsieur Dickson, s'écria ce dernier, quel nom a le gibier que vous traquez aujourd'hui ?

— Il se nomme John Westbury, répondit le détective.

Zangwell consulta des registres et des fiches avant de se gratter le menton.

— Diable, monsieur Dickson, un autre a dû s'en occuper avant vous, John Westbury est mort...

— Assassiné dans sa propriété de Willesden, je sais, ce n'est pas très nouveau cela, Zangwell, et le moindre concierge de Peckham m'en aurait appris autant. Dites-moi quel genre de bonhomme était-ce ?

L'archiviste se replongea dans ses papiers, puis il releva la tête, la mine contrite.

— Beuh ! rien de bien extraordinaire. De très petits démêlés avec la justice dont il s'est presque toujours tiré à son avantage. Il est vrai que depuis plus de vingt ans on l'a suspecté d'usure et de recel, mais sans jamais pouvoir l'attraper. Maigre chasse, monsieur Dickson !

— Avez-vous une photographie du défunt ?

— Certainement, et même en double. Si cela peut vous faire plaisir, je puis vous en faire présent, bien que ce soit contre les règles du Yard, mais pour Harry Dickson, on peut faire une exception !

— On ne pourrait pas être plus aimable, mon cher Zangwell !

Le détective examina longuement le portrait.

C'était celui d'un homme âgé, banal, d'une insignifiance complète. Dickson soupira.

— Voilà une tête qui ne dirait rien à Lavater, ni aux autres

criminologistes.

On frappa à la porte du bureau et un inspecteur entra.

— Tenez, voici Larkins, dit Zangwell, c'est l'inspecteur qui a conduit l'enquête du crime de Blue Bell House.

Harry Dickson serra la main au policier.

— Cette affaire vous intéresse, monsieur Dickson ? demanda Larkins avec un peu d'étonnement. Elle n'est pourtant pas bien remarquable. Un crime crapuleux ; je suis certain que Westbury a été assassiné par des voleurs qu'il avait spoliés, car c'était un fameux receleur, bien que nous ne soyons jamais parvenus à le pincer. Bon débarras au fond !

— Rien de particulier dans le passé de l'homme ? demanda brièvement le détective.

Larkins réfléchit et secoua lentement la tête.

— Westbury descendait d'une bonne famille. Il fit de bonnes études et passa même par Oxford, mais il se fit chasser de l'Université pour fraude dans les examens, si je ne me trompe.

» Il effectua une expédition scientifique en Afrique Orientale, et travailla sous la direction du professeur Ramsay Hutchinson.

— L'entomologiste ? demanda Dickson.

— Un savant qui s'occupait d'insectes, est-ce cela que vous voulez dire, monsieur Dickson ? demanda l'inspecteur Larkins avec une confusion un peu hésitante.

— Certainement, mon ami. Et ensuite ?

— Ensuite, il a dit adieu aux voyages et à la science, car il s'est fait bâtir Blue Bell House, ou plutôt il a fait arranger à son goût une vieille ruine, et il y est resté jusqu'à sa mort. Mort tragique que vous connaissez.

Harry Dickson prit cordialement congé des deux fonctionnaires du Yard ; il consulta sa montre, vit qu'il avait encore amplement de temps avant de se rendre à Macklin Street. Son taxi l'attendait d'ailleurs devant l'austère bâtisse.

Il se fit conduire au coin d'une rue tranquille de Cheapside, examina la porte de la maison, eut une grimace de satisfaction en lisant sur une petite plaque de cuivre : Dr. Paul Leadstone.

Quatre à quatre, il monta un escalier en spirale feutré d'épais tapis et frappa à une porte du second étage.

Il pénétra dans le capharnaüm qui servait de cabinet de travail au docteur Leadstone, en s'excusant de la liberté qu'il prenait.

Le docteur, un petit vieux à la mine furieuse, poussa un

miaulement de chat sauvage en voyant un profane pénétrer dans son sanctuaire.

— Hors d'ici ! Je ne reçois personne ! Damné concierge, il doit de nouveau être occupé à boire dans quelque taverne d'en face ! Et l'on pénètre chez moi comme dans un moulin.

— Voyons, docteur, objecta doucement Dickson, seriez-vous assez ingrat pour ne pas vouloir reconnaître l'humble détective qui vous a rapporté, il y a quelques années, la boîte de verre contenant...

— L'holoptile vert du Cap ! cria le savant. Cet insecte prodigieux que des criminels ignares avaient comploté de me voler. Seriez-vous Harry Dickson ?

— C'est bien ainsi que je me nomme, docteur !

Le visage du savant se fit plus amène.

— Vous êtes le bienvenu, mais je ne sais pas trop ce que vous venez faire chez moi, on ne m'a pas volé d'insecte.

— Vous m'en voyez fort aise, répondit Dickson avec une politesse charmante, mais je désirerais obtenir un renseignement de vous.

Le savant lui fit signe de s'asseoir, avec la mine désespérée de quelqu'un qui va perdre un temps précieux.

— Cela concerne un entomologiste qui est mort il y a longtemps, mais qui a eu quelque célébrité, je veux parler de Sir Ramsay Hutchinson.

Paul Leadstone poussa un grognement de colère.

— Célébrité ! Croyez-vous qu'elle est à bon marché, cette denrée-là ! Où cet âne d'Hutchinson l'aurait-il acquise, je vous le demande ?

— Il me semblait pourtant...

— Rien du tout, rien du tout ! C'est vrai qu'il a eu une chance de pendu, avec son fameux mémoire sur le scorpion sacré des Fanghas !

— C'est vrai, mentit effrontément Harry Dickson, il a même eu quelques remarques très curieuses au sujet de cet animal, unique à ce qu'il me semble.

— Curieuses..., riposta Leadstone avec mépris. Ah ! si moi j'avais pu étudier la bête, j'aurais fait d'autres remarques.

— Oh ! vraiment ?

— Oui, monsieur, vraiment.

— J'aimerais bien lire le mémoire de Sir Hutchinson, dit Harry Dickson :

— Ne comptez pas sur moi pour vous le prêter, car si je l'avais eu en ma possession, il y a bien longtemps que je l'aurais brûlé ! Un inutile et prétentieux opuscule !

— Où pourrais-je me le procurer ?

Le savant haussa les épaules.

— Il n'a jamais été publié, il doit dormir dans les archives du cabinet d'entomologie du British Muséum, parmi d'autres âneries du genre. Il faudra la croix et la bannière pour pouvoir le dénicher. Je veux du reste vous faire une confidence, parce que je vous sais gré de m'avoir rendu mon holoptile, il y a deux ans !

Le docteur Leadstone prit un air malin et satanique. Il inclina la tête sur son épaule et ricana.

— Hutchinson était un âne bête, ce n'est jamais lui qui aurait pu achever ce mémoire, il lui a fallu quelqu'un d'un peu moins bête que lui.

— Ah ? Peut-on savoir ?

Le docteur fit un geste vague.

— Je ne me rappelle plus... un inconnu, une sorte de secrétaire qui l'a suivi en Afrique, et qui avait quelques bonnes notions d'entomologie, alors que son maître Hutchinson n'en connaissait pas la première lettre.

— Et le nom de ce secrétaire savant ? demanda Dickson.

— Attendez... Bestbully !... non, ce n'est pas cela... Restburn... le diable m'emporte. Je l'ai oublié...

— Vous avez dit Westbu..., encouragea Dickson.

— Westbury ! Je l'ai trouvé, triompha le docteur Leadstone.

— Ah ? Vous le connaissiez ?

— Moi ? Pas le moins du monde !

Harry Dickson prit un air vivement intéressé.

— Peut-être pourriez-vous me raconter une chose ou une autre sur ses travaux ?

Un ballon contenant une vague substance odorante, que chauffait par en dessous une flamme de bec Bunsen, se mit à trépider. Le liquide qu'il contenait giclait à gros bouillons.

Le docteur se précipita pour régler la flamme.

— Plus le temps aujourd'hui... je prépare ma liqueur conservatrice pour plantes et insectes. Revenez demain, monsieur Dickson, et je vous raconterai tout ce que je sais encore au sujet de cette ridicule histoire.

Il poussa littéralement le détective vers la porte.

Harry Dickson s'en alla, pestant contre tous les produits conservatifs en usage en biologie.

Le taxi roula vers Macklin Street.

De loin, Harry Dickson reconnut son vieil ami le docteur Mitchell, faisant d'un air impatient les cent pas devant la demeure de Meedles.

Un sentiment d'inquiétude l'envahit : Eustache Walker devait être rentré depuis belle lurette, et le docteur avait l'air d'attendre devant une porte qui restait obstinément close.

Ses appréhensions redoublèrent quand il fut descendu et qu'il eut serré la main du vieux praticien.

— Il y a longtemps que je serais parti, mais je vous attendais, monsieur Dickson, dit Mitchell, j'ai sonné, j'ai frappé à la porte. Rien ne bouge là-dedans.

Le détective ne perdit pas de temps : d'un geste prompt et assuré, il enfonça son passe-partout dans la serrure et la porte s'ouvrit.

— Hola, y a-t-il quelqu'un ici ? cria-t-il dès le vestibule.

Seul un bruit confus lui répondit.

Au premier, dans sa chambre à coucher, ils trouvèrent Mr. Meedles, sagement endormi et geignant dans son rêve mais, dans toute la demeure, il n'y avait trace ni du valet de chambre, ni de la gouvernante, Miss Stoke.

À grand-peine, Dickson parvint à glaner quelques renseignements dans les environs. Une marchande de quatre saisons se souvenait très bien d'avoir vu un bonhomme mal habillé, une sorte de commissionnaire marron, sonner à la porte de Mr. Meedles. Peu après, Miss Stoke était sortie, un châle jeté hâtivement sur ses épaules, mais personne n'avait vu revenir le valet de chambre Walker.

— Docteur Mitchell, dit Dickson quand il fut de retour, je crois que nous sommes au seuil d'une affaire plus embrouillée que je ne l'avais cru au premier abord. Voulez-vous téléphoner à mon élève Tom Wills et lui dire de venir me rejoindre ici ? Au surplus, j'ai d'autres instructions à vous communiquer. Faites le bavard, et à tout le monde qui veut l'entendre, dites que Mr. Meedles va très bien, que son état ne nécessite plus de soins et qu'il ira, dès demain, séjourner à la campagne pour se rétablir complètement d'une indisposition, toute passagère.

— Comptez sur moi, monsieur Dickson, répondit le praticien sans songer à questionner davantage le célèbre détective.

Une heure plus tard, Tom Wills avait rejoint son maître dans la maison de Macklin Street. Il le trouva en contemplation devant une photo, un air bizarre répandu sur son visage.

— Je ne sais de qui il s'agit, Tom, dit Dickson, ni même de quoi. Il y a quelque chose d'étrange autour de nous. C'est tout ce que je sais pour le moment.

Il passa une partie de la journée à explorer la maison et, comme il n'y trouva rien, il monta dans les combles et gagna les toits.

Mais là, son enquête ne fut pas vaine. Tout près de la cheminée, il découvrit un petit tas d'une poussière verdâtre qu'il flaira longuement et qu'il glissa ensuite dans son portefeuille.

— Ces diables de domestiques ne tarderont pas à revenir, j'espère ? demanda Tom Wills qui commençait à trouver le temps long.

Dickson secoua la tête d'un air de doute.

— Je ne le crois guère, Tom, ils ont été éloignés à dessein, voilà tout ce que je sais pour le moment.

Vers midi, Mr. Meedles se réveilla. Il paraissait frais et dispos, et demanda quelque chose à manger.

Curieusement, il ne semblait avoir aucune notion des deux étrangers qui l'entouraient. Au contraire, il appela Dickson du nom de Walker et, prenant Tom Wills pour sa cuisinière, il lui adressa des reproches parce que son lunch n'était pas prêt.

— N'oubliez pas que je dois aller habiter Blue Bell House, déclara-t-il, et que je quitte la maison aujourd'hui même. Je ne me satisfais nullement d'avoir tout le temps des scorpions dans ma chambre.

— Mitchell l'a bien dit, murmura la détective, cet homme est fou, bien que sa démente soit douce. Puis s'adressant à son élève : Vous allez monter la garde ici jusqu'à ce soir, Tom, ordonna-t-il. Dès que l'ombre sera tombée, je m'introduirai dans la maison. J'ai repéré un chemin fort praticable par les toits. Ensuite je sortirai par la porte de la rue, ou plutôt ce sera quelqu'un qui ressemble à Mr. Meedles comme un frère qui s'en ira. Une fois la nuit close, vous quitterez la maison avec le malade, en prenant toutes les précautions pour ne pas être vu, et vous le conduirez dans une clinique que je vous désignerai, et où il restera aussi longtemps qu'il le faudra.

— Pour toujours ? demanda le jeune homme.

Le maître haussa les épaules.

— Je ne pourrais le dire, les médecins le sauront mieux que moi. En tout cas, sa vie y sera à l'abri de certains coups que j'entrevois déjà confusément. À présent, il faut que j'aille faire une exploration au fond de ma bibliothèque. À bientôt !

*

* *

Quand, vers le crépuscule, Harry Dickson leva la tête de dessus un véritable rempart de bouquins et de registres, une lueur de satisfaction brillait sur ses traits.

Il avait couvert quelques feuillets de son carnet d'une écriture précipitée, et à présent il se complaisait à relire ses notes.

— Voici qui date de près de quinze ans, murmurait-il :

« Le collectionneur Bannister, vers la fin de sa vie, s'est défait brusquement à très vil prix, et au profit d'acheteurs restés inconnus, de sa magnifique collection de pierres précieuses, valant une fortune. Il semble ne pas avoir joui jusqu'à son terme de ses facultés mentales. Il prétendait voir des scorpions évoluer dans ses appartements. »

— Quelques années plus tard :

« Lady Lenbroke, connue pour être une femme de tête et de grande énergie, s'est retirée dans ses propriétés d'Écosse, poursuivie par une curieuse hantise : partout elle voyait des scorpions ramper autour d'elle. Ses héritiers ne retrouvèrent qu'une infime partie de ses bijoux, et tout son avoir liquide avait été retiré des banques, sans que l'on sût jamais ce qui en advint. »

— Une chose bien plus récente à présent.

« Le professeur Russell, qui venait de mettre la dernière main à une invention des plus considérables en télégraphie sans fil, l'a cédée à une puissance étrangère, peu amie de la nôtre. Or rien n'est jamais venu mettre en doute les sentiments patriotiques de l'inventeur. Pendant les derniers mois de sa vie, il devint morose et misanthrope, il s'amusait à dessiner des scorpions sur ses livres et sur les murs. »

Harry Dickson reposa les feuillets et bourra sa pipe.

— Dans chaque cas il y a un facteur égal, ou plutôt il y en a trois : une disparition de valeurs énormes, une folie qui affecte les mêmes formes, une mort prompte. La conclusion est aisée à tirer. Un criminel mystérieux se sert d'une force inconnue dans un but identique : le vol, la spoliation. Il est tellement certain de l'impunité, qu'il ne varie jamais le procédé. Ce manque d'imagination pourrait lui être fatal, un jour.

» Qui est-il ? Voilà ce dont je ne puis avoir la moindre idée. Westbury ? Il est mort ! Il doit donc être de son entourage. Mais Westbury était un solitaire...

Il fut interrompu dans ses réflexions par l'appel des crieurs de journaux dans la rue :

— Une terrible explosion dans Cheapside, mort du docteur...

— Allez me chercher les journaux, madame Crown, cria Dickson dans l'escalier, et faites vite, très vite !

Oui, c'était bien ce qu'il appréhendait : une explosion avait, sur le coup de quatre heures, détruit le laboratoire du fameux savant Paul Leadstone. Et celui-ci était mort...

Harry Dickson grinça des dents.

— L'inconnu va vite en besogne !

Tout à coup il se frappa le front et s'élança vers le téléphone pour demander Scotland Yard.

— Ici Dickson, est-ce vous Goodfield ?

— Moi-même, monsieur Dickson !

— Dites-moi, cher ami, n'est-il rien arrivé cet après-midi au British Museum ?

— Êtes-vous sorcier, monsieur Dickson ? Pendant les heures de fermeture de midi, le cabinet d'entomologie s'est mis à flamber ; le feu est circonscrit à présent, mais une grande partie des archives est détruite. Savez-vous quelque chose ? Ici on se perd en conjectures !

— Continuez à vous perdre encore un peu, mon cher Goodfield, après je vous aiderai à vous retrouver, ricana Dickson en coupant la communication.

Harry Dickson respira profondément.

« Deux points de perdus, un de gagné, se dit-il. Ce dernier, c'est que l'inconnu ne désire pas que je puisse me documenter sur un certain scorpion africain, peu connu et que d'aucuns dans le monde savant tiennent pour un mythe. Mais le diable d'homme n'y met aucune délicatesse et il laisse des traces, grosses comme celles d'une troupe d'éléphants dans la jungle.

» Et ce qui est plus que certain, c'est qu'il a cru nécessaire de suivre Eustache Walker, et c'est cela qui l'a conduit chez moi. Ensuite il s'est attaché à mes pas. Eh bien ! nous allons lui donner un peu de fil à retordre. »

Peu après, Harry Dickson quitta son home de Baker Street, muni d'une puissante valise et revêtu de son plus beau costume de voyage.

Mrs. Crown prit congé de lui sur le seuil de la porte :

— J'ai déjà trop perdu de temps à Londres, jeta le détective à haute voix, Tom me rejoindra demain à Paris. Je vous écrirai de Genève pour vous dire où mon courrier devra me suivre.

— Bon voyage, monsieur Dickson, et ne vous fatiguez pas trop pendant cette quinzaine !

— Charing Cross ! lança le détective au chauffeur de taxi.

Harry Dickson arriva juste à temps pour s'installer dans le train de Douvres... Mais cette ville maritime ne vit pas débarquer la haute et sévère silhouette.

C'était un vieux truc, mille fois employé, mais qui donnait toujours de bons résultats.

Ce même soir, un vieux gentleman à la belle barbe grise, portant une valise désuète, quitta la maison de Macklin Street et, à petits pas, s'achemina vers la plus proche station de taxis.

— Bonjour, monsieur Meedles ! dit cordialement le barbier du coin, ou plutôt bonsoir. Vous cherchez une voiture ?

— J'ai peur, gémit Mr. Meedles d'une voix un peu enchifrenée, de devoir adopter pour ce soir un moyen de locomotion qui va à l'encontre de mes habitudes. Je m'en vais très loin, à Willesden !

— Alors vous prendrez un taxi, monsieur Meedles ?

— Eh oui, puisqu'il le faut !

Tout en rechignant, le vieillard s'engouffra dans une auto, se fit conduire à Willesden où il descendit pour une nuit à l'auberge des « Armes de Dulham ». Il raconta à l'hôtelier que, le lendemain, il irait occuper sa nouvelle propriété : Blue Bell House.

3. La maison solitaire

Le temps était épouvantable. Une pluie drue tombait sur la terre molle. Elle la transformait en une boue liquide, dans laquelle le passant s'enfonçait jusqu'à la cheville.

Au loin la lande s'étendait, morne, coupée d'étangs et de vastes oseraies. À l'horizon, Londres était comme une grande fumée immobile, plus grise encore que la nue qui se voûtait sur cette immense désolation.

Des vanneaux miaulaient au ras du sol ; de temps à autre, un butor poussait une clameur désespérée, des bandes de foulques glissaient silencieusement sur les eaux ternes des marécages, leur cou d'ivoire blanc, pointé vers les roseaux qui abritaient leurs nichées.

Deux hommes, silhouettes couleur de brume et de terre, cheminaient péniblement à travers cette étendue sans joie. Bientôt l'un d'eux, un paysan aux larges épaules, couvert d'un manteau ciré, fit halte.

— Je ne vous accompagne pas plus loin, monsieur, dit-il, vous n'avez qu'à suivre ce chemin herbeux. D'ailleurs les toits de la maison sont nettement visibles à présent au-dessus des arbres.

L'autre, un vieillard, branla tristement la tête.

— Pourquoi ne venez-vous pas avec moi, l'ami, je vous payerai bien, ce n'est pas gai de se trouver seul en un pareil endroit.

— Et pourquoi venez-vous y habiter ? répliqua aigrement le rural, je suis un pauvre homme, et je ne voudrais pas occuper Blue Bell House, même si l'on m'octroyait une paye de colonel par-dessus le marché.

— Mon Dieu, j'ai hérité de cette maison et si je ne l'occupe pas, je devrai renoncer à l'héritage !

Le paysan se gratta la tête.

— Oui, je comprends, c'est dur de renoncer à une chose que l'on vous apporte pour ainsi dire sur les genoux. N'empêche que je préférerais hériter d'une vieille carriole plutôt que de cette maudite cambuse !

— Mais pourquoi l'ami, pourquoi ! pleurnicha le vieux.

— On sait ce qu'on sait ! répliqua brièvement le guide, une

maison où de bien étranges choses se sont passées, ne fût-ce que la mort de son propriétaire.

— Je vous en prie, je vous donnerai bien une demi-couronne si vous vouliez m'en apprendre davantage.

Mais l'homme secoua énergiquement la tête.

— Merci, je ne m'occupe pas de ces histoires-là, et personne dans la contrée ne voudrait le faire. Adieu, sir !

Le vieillard lui tendit un pourboire tellement considérable que l'homme hésita.

— Ce n'est pas tant Blue Bell House qui me chiffonne, dit-il comme à regret, mais cet étang affreux qui délimite les confins de son parc. Tenez, d'ici, malgré la pluie et la brume, vous pouvez en voir les contours. C'est un endroit du diable, même les bêtes l'évitent. Et regardez aussi cette île qui est au milieu : tous les arbres en sont morts, rien ne peut vivre sur cette terre de malédiction.

Comme s'il craignait d'en avoir déjà trop dit, le paysan se détourna avec un salut brusque et s'éloigna à longues enjambées.

Resté seul, le vieillard considéra longuement le site désolé.

— Fichtre, je me demande ce que je viens faire dans cette galère, murmura-t-il d'un air sarcastique, j'espère qu'en sortant vite de sa bauge la bête inconnue ne m'obligera pas à un séjour trop prolongé dans cet endroit de délices diaboliques.

Il baissa la tête, un moment redressée, et reprit sa marche de voyageur solitaire et attristé, jusqu'au moment où il poussa une lourde grille de fer forgé. Puis il monta un perron de sept marches de pierres et une puissante clé lui ouvrit la porte d'un cottage aux murs épais, sombrement tapissés de gros lierre.

Il était chez lui, dans Blue Bell House, dont le dernier propriétaire, John Westbury, son cousin maternel, venait d'être assassiné.

Mais sous les traits neutres et craintifs de Mr. Meedles, qui aurait pu reconnaître le fameux Harry Dickson, lancé sur la piste d'un criminel inconnu et de forfaitures encore problématiques ?

*

* *

Maison noire.

Les vitres, encore au goût des siècles derniers, étaient d'un verre épais et verdi, tamisant un jour sinistre qui traînait sur toutes choses comme une fatale moisissure.

Le vestibule, large et interminable, était dallé de pierres usées, argentées par les promenades nocturnes des limaces et des blattes

géantes.

La mystérieuse bestiole qui creuse des galeries dans les boiseries avait travaillé copieusement meubles et lambris, répandant des petits amas de poussière jaune.

L'ameublement, bien que cossu et dénotant un certain goût, était terne et sévère. La cuisine enfumée et pleine d'ombres avait des allures d'ancre, les chambres à coucher étaient humides et Harry Dickson-Meedles frissonna quand sa main eut touché les couvertures moites et glacées.

« On doit vilainement rêver là-dedans ! » se dit-il.

L'image des scorpions s'imposa à son esprit : ces affreux insectes aimaient élire domicile dans des endroits sombres et humides.

Un salon-bureau lui fit un accueil plus sympathique. Le sol couvert d'un épais tapis de laine rouge, la large table ronde, un beau buffet de chêne, et quelques bons fauteuils d'un modèle pas trop désuet en faisaient une pièce beaucoup plus habitable que les autres.

Les murs étaient constellés de magnifiques panoplies africaines et de quelques masques de sorciers de la plus vilaine apparence.

« C'est ici que je passerai mes heures de loisir, se dit le détective, je crains qu'elles ne soient longues et creuses, comme toutes les heures que l'on passe dans une attente de l'on-ne-sait-quoi et de l'on-ne-sait-qui. »

Une tache sombre sur le tapis attira son attention.

— Une trace du crime, murmura-t-il, c'est ici que Westbury a rendu son âme singulière... probablement au diable.

La tache se trouvait près d'une porte aux très lourdes ferrures.

— Elle se sera ouverte dans son dos... voyons donc ce qui se trouve derrière.

À son étonnement, elle donnait dans un cabinet noir où traînait un ancien outillage de photographe, complètement négligé. Le cabinet ne possédait d'autre issue que la porte.

« Je me demande pourquoi une chambre obscure de photographe qui ne sert plus à rien et qui ne m'a pas l'air d'avoir jamais servi beaucoup se ferme avec une telle porte, pensa le détective. Voyons un peu, ces ferrures ne sont pas si vieilles que cela, les gonds ne sont pas rouillés... »

Mais l'examen le plus minutieux ne lui apprit rien, et il en ressentit une véritable déception.

Déception qui grandit après une exploration soigneuse de la triste demeure.

Rien de mystérieux, rien de douteux même : une vieille maison,

une maison noire.

On sonna violemment à la grille. Dickson regarda à la fenêtre du salon et vit un jeune homme qui s'éloignait rapidement, ou plutôt qui courait : un gros panier était posé au milieu de la route.

C'était les provisions quotidiennes qui lui étaient envoyées de l'auberge, comme convenu, mais le messenger ne se souciait nullement de rester seulement un bref instant, pas même dans l'espoir d'une juste récompense.

— Belle renommée, Blue Bell House, ricana doucement Dickson en allant de son pas emprunté de sexagénaire chercher la bourriche amplement pourvue de viande, de poisson, de pain et de beurre.

Tout en expédiant son solitaire repas, le détective réfléchissait.

« Que faire en un gîte, à moins que l'on n'y songe ? La porte et la tache de sang ! Supposons hardiment que l'assassin de Westbury soit entré par là. Faut-il en conclure qu'il est resté blotti dans l'attente du coup à faire dans ce réduit obscur ? Possible, mais pourquoi ces serrures et ces verrous qui la ferment de ce côté-ci ? C'est qu'il doit y avoir un passage par là. Le tout est de le découvrir. Ce n'est pourtant pas le principal. Si ce passage existe, pourquoi Westbury aurait-il laissé la porte ouverte ? »

Il portait une aile de poulet à sa bouche, mais il la reposa... Une idée venait de le frapper.

« J'aurais dû m'en douter ! »

Il ne pensait plus à manger ; ses yeux brillaient.

« Un pas de fait ! Non, que dis-je, dix pas, cent pas ! Mais à quel démon ai-je donc affaire ! »

Et il porta un toast silencieux :

« À vous monsieur « l'inconnu » et à la corde qui vous pendra bientôt, j'espère ! »

Mais deux heures plus tard, il tournait encore en rond dans le petit cabinet noir dont il avait sondé les murs pierre par pierre, sans rien trouver.

« Pourtant le passage y est ! Il est impossible qu'il n'y soit pas ! »

Il fit le tour de la maison, en traça un plan topographique : rien ne décelait un passage possible. Il y avait des salles spacieuses à côté de la chambre obscure et, en dessous, se voûtaient des caves sans mystère.

Mais il s'obstinait :

« Et le passage y est ! Galilée disait bien : « Et tout de même elle tourne », en parlant de la terre...

» Elle tourne, elle tourne, répétait-il machinalement. »

Il regardait en ce moment une grosse lampe rouge fixée à la muraille ; un fil la reliait à une forte batterie d'accumulateurs.

Il examina ces derniers : ils étaient en parfait état.

— Une batterie pareille pour une petite lampe de rien du tout, dit-il pensivement, alors que le reste de la maison, ne possède pour tout luminaire que de méchants chandeliers maigrement garnis de bougies ! Ah !

Il sentait qu'il approchait de la solution.

— Elle tourne !

Il tourna le bouton de la lampe qui s'alluma. Mais rien ne se produisit.

— Ce serait trop beau, murmura le détective.

Il regarda la lampe de plus près.

— Tiens, il y a un petit mécanisme caché dans le culot, cela ressemble... Oh ! j'y suis : un bouton de coffre-fort, ou à peu près.

Il tourna le mignon commutateur qui rendit le bruit doux d'un déclic de coffre-fort. La lampe s'allumait et s'éteignait en mesure.

Mais Dickson avait l'oreille exercée et, pour trouver une combinaison de coffre-fort, il n'avait pas son pareil.

— J'entends un décrochement... mais comment faire, il n'y a pas de lettres ! Ah ! la langue de Morse !

Ce fut un trait de lumière ! Il essaya des mots, des bouts de phrase... il se sentait devenir nerveux. Soudain l'idée de tout à l'heure s'imposa impérieusement à son cerveau : Scorpion !

Longues-brèves... et soudain, à la lettre finale, un déclic se fit entendre et Harry Dickson faillit perdre l'équilibre : le sol tout entier venait de prendre une position oblique.

— Un plan incliné !

Une longue mais étroite ouverture bâillait à présent au bas d'une des murailles.

— Entre le sol et la voûte de la cave ! jubila Dickson, fameux ! Je n'aurais jamais pensé à cela !

Sans hésiter, il s'avança dans le passage découvert.

Il lui fallut ramper pendant tout un temps, un plafond de pierre lui raclant la tête et le dos. Enfin, il sentit un souffle frais sur le visage et des giclées de pluie le frappèrent. Il se trouvait à l'extérieur, et bientôt il rampa hors d'une sorte de terrier, au bord de l'étang, aux confins du parc.

Mécontent, il secoua la tête.

— Ce n'est jamais qu'une entrée ou une sortie secrète, dit-il, et cela ne suffit pas. Sans aucun doute, un système de déclenchement se trouve dans ce boyau, permettant de mouvoir le plan incliné de l'extérieur. Pourtant ce n'est pas cela que je m'attendais à trouver. Pour aujourd'hui, il faudra que je m'en contente.

Le crépuscule venait, noyant de gris les alentours ; Dickson regarda en silence les eaux verdies de l'étang et la petite île au milieu, hérissée d'arbres morts : la sensation de désolation qui se dégageait de ce paysage était si intense que le détective en éprouva un froid au cœur.

« Quel être a pu passer son existence dans un pareil endroit ? pensait-il. Cela seul est un réquisitoire contre lui ! »

L'île exerçait une véritable fascination sur son esprit.

« Il faudra que je l'explore un de ces jours, se dit-il, le malheur est que je ne vois aucune trace de barque, et si, sous le masque de Meedles, poltron, couard, froussard sans pareil, je me mets à faire le curieux, cela pourrait mal tourner. »

Instinctivement, il s'était tenu à l'abri derrière un gros buisson d'épines. Bien lui en prit car, soudain, à trente pas de lui, un homme venait de se détacher d'un boqueteau et s'avancait à présent à découvert, vers les bords de l'étang. Il portait de très hautes bottes d'égoutier et une veste imperméable ; Harry Dickson aperçut à sa hanche une gaine de cuir d'où dépassait le manche d'un puissant coutelas de marine. La mine de l'homme était féroce et sombre.

— En tout cas, voici du nouveau, murmura le détective, en suivant attentivement tous les mouvements de l'homme.

Celui-ci inspecta longuement les bords de l'eau ; puis, à l'aide d'une tige qu'il venait de couper dans le fourré, il sonda l'étang. Il sembla enfin avoir trouvé ce qu'il cherchait, car le détective lui vit faire un geste de satisfaction.

« Un endroit guéable, sans nul doute », pensa Dickson.

Ce qui était le cas – car l'inconnu prit tout à coup son parti et s'avança bravement dans les ondes troubles.

Aux approches du mitan, l'eau lui montait jusqu'aux hanches, et Harry Dickson le vit tirer son coutelas et le mettre au sec dans une poche de son veston.

— Un homme de précautions, constata le détective.

Brusquement, l'homme parut s'émouvoir. De loin Dickson lui vit faire un mouvement d'effroi en inspectant l'eau autour de lui.

Dickson fit un effort inouï pour voir... L'onde était parfaitement tranquille ; toutefois une ride la parcourait, ride qui marchait à

contresens de celles que le vent imprimait sur la surface de l'étang.

Elle filait à présent droit sur l'homme qui faisait des efforts insensés pour atteindre la berge de l'îlot.

Et soudain l'inconnu cria : un seul cri d'une horreur profonde. Il lutta une minute contre quelque chose d'invisible, puis il s'abattit face en avant dans l'eau. Tout redevint tranquille.

Longtemps Harry Dickson resta là, les yeux fixés sur l'endroit où l'homme avait disparu. Quand la nuit commença à s'épaissir, il leva le camp, mais alors, dans la lumière vacillante de la campagne, il se livra à une étrange occupation pour un détective sur la piste chaude du crime : il se mit à chasser des grenouilles !

4. Les feux de l'Orient

Depuis quelques jours, Londres offre l'hospitalité à Mr. Balder Chitterley, le richissime collectionneur, qui possède une fortune colossale en rubis, désignée poétiquement sous le nom « Les Feux de l'Orient ». Malgré les offres fantastiques des maisons de joaillerie de New York, de Paris, de Londres et de Berlin, Mr. Chitterley maintient son intention de ne se défaire d'aucune de ses précieuses gemmes.

Seuls de rares initiés ont eu le bonheur de pouvoir les admirer, ils en sont revenus pleins d'enthousiasme, déclarant n'avoir jamais rien vu de plus beau et de plus coûteux.

Mr. Balder Chitterley s'est installé dans un petit appartement très luxueux du Stangerson Flat, près du Ranelagh.

Cette petite note parut dans tous les journaux du soir. Elle fut reproduite par toutes les feuilles du matin qui, pour ne pas être en reste, l'enjolivèrent de nombreux détails plus ou moins imaginaires, d'où il ressortait entre autres que Mr. Balder Chitterley était, malgré son très jeune âge, un homme d'habitudes sédentaires, n'aimant pas le monde et n'ayant de plaisir qu'à augmenter sa prodigieuse collection – ce que sa fortune gigantesque lui permettait de réaliser d'ailleurs.

Comme les journaux l'avaient bien dit, il menait une existence retirée, se faisant servir par le personnel du Flat, et, une fois son thé de sept heures pris, s'enfermait à double tour dans son appartement pour y contempler, sans doute, son trésor en silence et à l'abri des envies criminelles qui ne manqueraient pas de s'élever autour de lui.

Pourtant, si le personnel du Stangerson Flat, avait été convié là, il aurait été bien étonné de la manière de vivre de son riche locataire.

Une fois seul dans son home, Mr. Balder Chitterley ne daignait pas même ouvrir le coffre-fort qui contenait « Les Feux de l'Orient ».

Il furetait dans tous les coins, inspectait les serrures, huilait son revolver. Un soir, il poussa l'excentricité jusqu'à sortir de chez lui par le chemin des chats pour inspecter les toitures et les plates-formes du Flat. Il concentrait surtout son attention sur la cheminée qui communiquait avec ses appartements.

Sans doute dut-il trouver quelque chose de grand intérêt, car il poussa un grognement de plaisir en recueillant une petite masse

ceudreuse, fortement odorante, qu'il recueillit et emporta comme s'il se fut agi d'un des plus précieux rubis du monde.

Revenu chez lui, il explora une de ses malles et se livra à une occupation tout aussi saugrenue ; il se mit à confectionner un mannequin.

— Très bien... très réussi, ainsi s'encourageait-il lui-même, achevant son œuvre en fixant un solide bonnet de nuit sur la tête artificielle, bourrée de chiffons.

Il fourra le bonhomme dans son lit, éteignit la lumière et s'installa dans la salle de bains.

À la portée de sa main, il tenait une longue canne de rotin souple, une forte lampe de poche et un revolver.

La nuit était tranquille. Seul le friselis des feuilles du grand parc du Ranelagh parvenait aux oreilles du veilleur.

Malgré une envie furieuse de griller une cigarette, il resta tranquille : de temps à autre seulement il prenait une gorgée de café pour ne pas sombrer dans le sommeil.

Déjà la mignonne pendulette en galalithe avait marqué minuit de ses aiguilles radiantes, et, dans le hall du Flat, le grand cartel avait piqué les douze coups d'une voix assourdie.

— Une heure... murmurait Mr. Chitterley... bientôt la demie... Ah ! si je n'avais pas trouvé cette remarquable petite saleté près de la cheminée sur le toit, c'est moi qui prendrais la place du mannequin et je m'offrirais un somme peu ordinaire.

Quelques minutes avant deux heures, son attention un peu ralentie se réveilla tout à fait. Il colla l'oreille à un petit appareil d'écoute qu'il gardait à ses côtés. Un mince fil de cuivre reliait cet écouteur à un microphone caché sur les toits, près de la cheminée.

Un bruit de pas feutrés lui parvint – puis celui d'une respiration difficile, comme de quelqu'un qui vient de fournir un grand effort. Chitterley fit un signe d'approbation dans l'ombre.

— C'est comme si je voyais, dit-il tout bas.

Fidèlement le microphone lui transmet le déclic d'une boîte qui s'ouvrait, puis un frôlement bizarre et quelques coups secs.

Alors ce furent le silence et l'attente.

L'homme aux aguets tâchait de voir ce qui se passait dans la chambre, vaguement éclairée par les hauts lampadaires du parc voisin. Il ne remarqua rien que la blancheur des grandes feuilles de papier qu'il avait disposées sur le plancher devant la cheminée.

Puis, au bout d'une dizaine de secondes, quelque chose de mince, de rapide glissa sur la blancheur des feuilles... Et soudain, près du lit,

une d'elle crissa faiblement.

Le jet violent de la grande torche électrique se dirigea sur la couche.

Mr. Chitterley eut un mouvement d'horreur tant ce qu'il voyait était épouvantable. Il grinça des dents, s'avança, brandissant sa canne de rotin, et d'un coup sec l'abattit.

La chose se tordit hideusement et resta immobile.

Mr. Chitterley aussi ne bougeait plus : il écoutait.

Après un long silence, un sifflement très léger s'échappa de la cheminée, puis se répéta plus persuasivement.

Mr. Chitterley sourit d'un air entendu.

Vivement, il regagna la salle de bains, prit son appareil d'écoute et l'appliqua contre l'oreille.

Un juron étouffé lui parvint, puis le coup de sifflet se répéta.

— À nous deux maintenant, monsieur le dresseur de monstres, ricana le propriétaire des « Feux de l'Orient ».

Il retira la fiche de l'appareil et, d'une main ferme, il l'enfonça dans une prise de courant apposée contre la muraille. Un coup sec claqua quelque part au-dehors, suivi d'un cri de souffrance.

Mr. Chitterley ne perdit pas une minute.

Revolver au poing, il s'élança dans le vestibule, ouvrit la fenêtre donnant sur la cour, empoigna d'une main ferme les barreaux de fer de l'échelle d'incendie et, sans crainte de vertige, il grimpa sur le toit. À son extrême étonnement, il était désert.

Précautionneusement, il se glissa vers la cheminée et en inspecta les alentours. Les restes d'une sorte de gros pétard achevaient de fumer.

— Bien sûr, nous ne voulions pas le tuer, mais uniquement l'amocher assez sérieusement pour pouvoir le cueillir sans coup férir, murmurait-il... Ah ! qu'est-ce que cela ?

Il dirigea un mince jet de lumière devant lui et constata que les briques de la cheminée étaient éclaboussées de sang.

— Il en tient, c'est certain ! grogna Mr. Chitterley. N'empêche qu'il a pu jouer la fille de l'air et qu'à présent il sera sur ses gardes plus que jamais. Dommage j'aurais voulu voir sa tête !

Il rentra dans sa chambre, alluma la lumière et regarda sa première victime.

C'était un horrible scorpion, long de quarante centimètres au moins, au rostre formidable et nanti de cruels crochets, ainsi que d'un dard affreux qui vibrait encore.

— Pouah ! fit-il, en prenant la bête à l'aide des pincettes, pour la fourrer dans une boîte métallique qu'il ferma à clé.

Puis, il se mit à faire ses malles.

— Exit, Balder Chitterley, murmura-t-il.

... Le lendemain matin, en rompant le pain de son déjeuner, Harry Dickson-Meedles trouva un billet ainsi conçu :

« *Petit monstre mort. Grand monstre blessé, mais enfui. Meilleurs souvenirs, Tom Wills, alias Balder Chitterley.* »

Il y avait également un petit paquet que le détective ouvrit avec précaution et dont le contenu lui arracha des signes de vive satisfaction.

C'était la matière cendreuse trouvée sur le toit par Tom Wills, au Stangerson Flat.

— Du tabac d'Afrique, murmura le détective, une drogue affreuse.

Pendant un temps relativement long, il resta perdu dans ses réflexions. Ensuite, il s'arma d'une forte loupe et, marchant à quatre pattes, il se mit à explorer minutieusement les fentes des planchers de la maison solitaire.

Le résultat ne se fit pas attendre : il recueillit parmi des petits tas de poussière des grains verdâtres.

— Ici aussi on en consommait donc ! Dit-il, mais qui ? Jack Westbury ? C'est possible après tout, mais il est mort, et son fantôme ne doit pas s'amuser à venir en fumer sur les toits de Stangerson Flat. Un complice ? Rien ne me le prouve... et pourtant ce serait l'unique explication à donner. La raison me dit : l'assassin de Westbury. J'ai pris quelques renseignements à ce sujet au Yard. Je ne trouve dans l'entourage de ce solitaire que des voleurs de troisième ordre qui ne poussent guère, je présume, le raffinement jusqu'à fumer ce pétun détestable entre tous. Qui donc s'est promené sur le toit du Flat et a reçu la charge de grenaille du pétard, disposé par Tom Wills près de la cheminée ? Autant de questions précises, autant de réponses vagues !

Harry Dickson tournait en rond, il cherchait sans but défini un criminel bien incertain dont les desseins lui semblaient des plus impénétrables.

— Pourquoi suis-je ici ? Sur qui vais-je mettre la main ? Et pourquoi ?

Il s'énervait ; l'atmosphère déprimante de la maison solitaire empoisonnait son moral. Il aurait donné gros pour avoir auprès de lui son fidèle élève Tom Wills. Mais tout lui ordonnait la solitude absolue.

— Enfin, à la tombée de la nuit, j'irai lever mes lignes de l'étang, j'espère qu'elles m'apprendront du nouveau.

Il attendit le soir avec impatience, parcourant les chambres, essayant de lire, ce qui ne lui réussissait pas trop.

À la fin, comme les premières ombres commençaient à s'allonger dans la campagne, il jeta un grand manteau imperméable sur les épaules et se glissa dans le jardin. Une fois dans la futaie qui menait à l'étang, il se crut tenu de prendre quelques précautions. L'apparition des deux hommes de la veille était encore suffisamment dans sa mémoire pour l'y contraindre.

Il avait posé ses lignes de fort habile façon, de manière à pouvoir les attirer vers lui, sans sortir d'un fourré dont les derniers arbustes plongeaient dans l'eau.

C'étaient des câbles minces et solides, terminés par un robuste hameçon d'acier qui traversait le corps d'une infortunée grenouille, offerte en holocauste à d'éventuels habitants des ondes sombres de l'étang.

S'installant tant bien que mal derrière le rideau de verdure, il se mit en devoir de les amener.

Les deux premières lignes avaient été dédaignées. De la troisième, l'appât avait été enlevé en partie : il chercha en vain la quatrième et dernière.

— Emportée, murmura-t-il, voilà bien ma chance !

Du regard il explora les environs. Bientôt, son attention fut attirée par les herbes et les brindilles tordues de la berge.

La quatrième ligne était là : elle semblait avoir été promenée sauvagement par une force désespérée, mais elle avait tenu bon. À présent, elle était roide, à peine tendue.

Harry Dickson s'approcha, la saisit...

Aussitôt une vive résistance se fit sentir à l'autre bout de la corde.

Le détective la laissa filer quelques pieds. Puis, doucement, il la ramena vers lui.

La bête inconnue, captive sous les eaux, résista derechef, mais le pêcheur avait gagné quelques pouces de ligne.

« Pourvu que mon fil ne cède pas ! » se dit Dickson avec un petit serrement de cœur.

Une demi-heure s'était écoulée, le crépuscule, à présent, teignait de sang les eaux bourbeuses de l'étang.

La bête mystérieuse perdait de ses forces, mais sa résistance se faisait toujours sentir.

Le détective décida alors d'en finir.

— Maintenant ou jamais ! grommela-t-il.

D'un coup sec, il ramena la ligne qui se tendit comme un câble de remorque ; l'eau bouillonna avec violence... surgit un corps étroit, noir et luisant. La seconde suivante, il se tordait furieusement sur la berge.

Harry Dickson recula, brisa une branche de saule et en fouetta violemment sa capture.

C'était une énorme anguille dont le cou présentait un curieux renflement à la façon des serpents à sonnette.

— Tudieu s'exclama Harry Dickson, en examinant les longs filaments qui dépassaient la tête du monstre aquatique, un silure ! Je comprends la terreur et la fin du pauvre diable qui se hasarda dans ces eaux maudites.

» Le silure attaque résolument l'homme, surtout après qu'il a fait connaissance avec la chair humaine. On prétend que certaines de ces créatures peuvent, à la façon des gymnètes, donner des secousses électriques capables de paralyser momentanément leurs victimes.

» Mais je ne suis pas venu ici, pour faire des recherches de naturaliste. Mes découvertes me donnent suffisamment le désir de rendre une petite visite incognito à cette île.

Il regardait avidement le petit îlot aux arbres morts, dressé sinistrement au milieu des eaux de l'étang, si meurtrièrément peuplé.

5. La visite nocturne

Il y avait dans la vie de Harry Dickson des périodes d'appréhension qui le trompaient rarement. Sans doute appartenaient-elles à cet instinct merveilleux, ce « flair », ce sixième sens qui s'était développé si puissamment chez lui, au fil de sa terrible carrière.

Lui-même ne négligeait jamais ces appels de son subconscient ; il tâchait de leur trouver une explication logique mais n'y parvenait pas toujours.

Ce même soir, quand il eut tué le silure, il revint à pas pressés vers la maison. Il lui semblait sentir autour de lui des présences occultes et redoutables. Il se répétait mentalement une question que souvent il se posait pendant ses heures de retraite dans la maison solitaire : Pourquoi ce falot, Mr. Amilcar Meedles, devait-il habiter cette demeure inhospitalière ? Quel piège mystérieux lui y tendait-on ?

Quelques jours s'étaient passés depuis son arrivée, et son enquête n'avait guère avancé. Il avait trouvé des bribes, des incohérences. Rien de ces fameux chaînons dont il forgeait ses célèbres « chaînes » de raisonnements, de déductions, de preuves, qui finissaient toujours par se river autour des criminels qu'il recherchait.

Ce soir, la maison lui semblait plus hostile, plus étrange que jamais, comme si ces pierres mortes étaient, elles-mêmes, dans quelque attente monstrueuse.

Harry Dickson la parcourut de fond en comble, sans qu'elle lui révélât aucun changement. Tout y était à sa place, depuis les meubles jusqu'à la poussière qui, elle non plus, ne montrait aucune trace suspecte de passage.

Pourtant le détective ferma les volets avec plus de soin que de coutume.

À la fin, après un rapide et frugal dîner, il alla s'enfermer dans le salon aux panoplies et alluma les bougies dans leurs candélabres.

Un moment, il songea à verrouiller la porte de la chambre obscure, mais il résolut finalement de n'en rien faire.

Au fond, il n'était pas là pour se protéger contre les intrus : son rôle était davantage de les surprendre, si d'aventure il en venait.

Mais il résolut de veiller.

D'un rayon poussiéreux d'une bibliothèque négligée, il enleva quelques vieux magazines illustrés qu'il se mit à feuilleter d'un air maussade.

Le temps passait bien lentement, les aiguilles de sa montre posée devant lui avançaient à peine, comme si elles prenaient un infernal plaisir à prolonger sa vaine attente.

Une pluie fine grattait les volets et, derrière les lambris, les souris menaient leur sarabande.

Soudain le bruit aigre d'une feuille de papier qui se déchire se fit entendre dans la chambre obscure.

Harry Dickson fut debout au même instant, l'œil brillant, prêt à l'action, secouant la torpeur qui le gagnait.

Il avait apposé une bande témoin de papier extra-solide le long de l'extrême fissure de la valve secrète, donnant accès à la chambre obscure, et c'était elle qui venait de se déchirer.

Rapidement, il souffla les bougies et, la main sur son browning, il se blottit derrière un des fauteuils, le visage tourné vers la porte bardée de fer.

« On ne se gêne vraiment pas par là », se dit-il.

En effet, des pas qui ne prenaient aucune précaution pour se feutrer, retentissaient dans la pièce contiguë – et tout à coup la porte fut poussée.

L'éclat vif d'une forte lampe-tempête éclaira le salon.

— Il n'est pas là, dit une voix déçue. Pourtant il n'y a pas bien longtemps, je voyais de la lumière aux fentes des volets.

La lumière du fanal donnait en plein sur le visage des deux hommes qui venaient d'entrer d'une façon aussi insolite.

Certes, ils n'avaient rien d'engageant, l'un avec son mufler d'assommeur, l'autre avec sa barbe hirsute et son nez en bec de corbin ; mais Dickson qui les observait de sa cachette vit qu'une peur singulière tordait les deux figures.

Enfin, l'un d'eux se hasarda à lever un peu la voix :

— Monsieur ! Monsieur ! on ne vous fera aucun mal.

Le détective décida sur-le-champ de risquer sa chance ; faisant semblant de trembler bien fort, il poussa une tête derrière le fauteuil et la lumière le frappa de face.

— Dieu merci, le monsieur est là ! dit le premier des intrus, d'un ton qui dénotait un véritable soulagement.

Dickson jouait son rôle de vieillard effrayé de cette visite

nocturne.

— Qui êtes-vous, messieurs, et comment êtes-vous entrés ici ?

L'homme à la lanterne toucha le bord de sa casquette et posa sa lampe sur la table.

— Nous ne vous ferons pas de mal, monsieur, bien au contraire, nous avons besoin de vous !

— De moi ! Est-ce possible ? s'étonna Dickson-Meedles.

L'homme à la barbe noire cligna de l'œil et tâcha de prendre un air aimable :

— Nous vous avons vu au travail ce soir près de l'étang, et nous nous sommes dit que pour un vieux gentleman vous ne manquiez pas de cran. Dites, monsieur, est-ce une de ces bêtes que vous avez tuées qui aurait réglé son compte à notre pauvre camarade Lew Higgins ?

À ce moment, son compagnon intervint et se mit à raconter avec force détails la mort de l'homme à laquelle d'ailleurs Dickson avait assisté.

Dickson résolut d'y aller avec un peu de franchise à son tour :

— Je l'ai vu, dit-il, mais je ne connaissais pas la nature du danger qui guettait votre malheureux ami, c'est ce qui fait que je n'ai pu le secourir. Un de vous l'accompagnait, je crois.

— C'est moi, dit l'homme au visage mafflu, avec tristesse, c'était mon frère. Écoutez-moi, monsieur, je ne prétends pas que mon compagnon et moi appartenions à la classe des honnêtes gens, mais en aucun cas nous ne sommes des assassins. Voulez-vous nous venir en aide ?

— Que voulez-vous de moi ?

— Quel genre de bêtes infestent ce maudit étang ? Vous paraissez le savoir.

Harry Dickson ne leur en fit aucun mystère et leur décrivit la férocité des silures. Les deux hommes frissonnèrent.

— Pauvre Lew ! Maudit homme !

— De qui parlez-vous ? demanda Dickson.

Tous deux firent un geste désespéré.

— Qui ? Nous nous tuons à nous le demander ! John Westbury seul devait connaître les mystères de ce trou infernal, mais John est mort, assassiné, lui aussi.

— Je sais, dit Dickson-Meedles, c'était mon cousin, bien que je n'aie jamais eu de rapports avec lui. Mais qui a tué Westbury ?

Nouveau geste d'ignorance.

— Nous avons d'abord pensé que c'était vous, dit l'homme barbu

avec franchise, mais en vous observant, ce que nous faisons depuis quelques jours, nous avons dû convenir qu'il n'en était rien.

— Pourquoi donc ? demanda le détective, interloqué.

— Parce que vous n'avez rien fait pour gagner l'île et que probablement vous ne savez pas comment y arriver, car même les canots ne sont pas sûrs.

— C'est juste, approuva Harry Dickson avec une nuance d'admiration pour le raisonnement des deux mauvais garçons.

— Qui ? Oui, qui ? continua le premier.

Il poussa alors la courtoisie jusqu'à se nommer et à présenter son compagnon.

— Je suis Bob Higgins et voici Sol Pereh, dit Bec d'Aigle.

— Enchanté, murmura Dickson avec un sourire.

— À propos, gentleman, dit Bob en baissant la voix, est-ce que peut-être... il reviendrait ?

— Qui donc ?

— Euh... John Westbury... ou son fantôme !

— Quelle idée ! s'écria Harry Dickson.

— On sait ce que l'on sait, répliqua Bob, tête. M'est avis qu'il n'y a que le revenant de John pour continuer son petit jeu.

— À moins que son meurtrier... commença Dickson, mais les deux l'interrompirent avec quelque véhémence.

— On vous dit que, nous exceptés, seul Westbury était au courant de toutes les diableries de la maison et surtout de l'île. Et maintenant tout continue comme par le passé.

Les réflexions étaient vagues mais Dickson vit poindre quelques lueurs.

— Il me semble que je commence à vous comprendre quelque peu, dit-il. Voulez-vous que je parle à mon tour ?

— On ne demande pas mieux !

— Il paraît que mon cousin Westbury était un receleur...

— Et comment !

— Il avait à sa solde une bande de... voleurs, permettez-moi le mot.

— On n'est pas fiers et on le sait.

— ...qu'il pressurait d'ailleurs d'odieuse façon !

— Bien dit ! cria Bec d'Aigle, il nous fallait courir tous les risques, cambrioler les villas abandonnées, rafler tout, pour son profit, car il ne nous abandonnait que quelques pauvres sous et nous tenait sous une

surveillance sévère, comme si nous n'étions que des gamins !

Bec d'Aigle se tut, roulant de sombres pensées, et ce fut son compagnon qui prit la parole à son tour.

— Bec d'Aigle parle de surveillance, et cela est vrai. Or cette surveillance continue, plus forte que jamais, et tout comme si Westbury n'avait pas été porté en terre !

Harry Dickson eut l'air de ne pas attacher grande importance à tous ces propos.

— Dites-moi ce que je puis faire pour vous ? demanda-t-il d'un ton léger.

— Nous dire d'abord si vraiment le spectre de Westbury ne revient pas ici !

— Mais non, il ne revient pas... mais non !

— Et nous aider à gagner l'île !

— Est-ce que je le pourrais ?

De nouveau Bec d'Aigle cligna de l'œil.

— Vous êtes un vieux malin, gentleman, d'abord on a vu que vous avez découvert le passage secret, et puis vous avez exploré l'étang, ce que nous n'avons jamais osé faire. Alors nous nous sommes dit : ce gentleman est l'homme qu'il nous faut, il a trouvé en deux jours ce que nous n'aurions pu faire dans toute notre vie. S'il nous aide, il y a du bon. Et puis, vous êtes le proprio ici, et personne ne peut voir de mal à ce que vous exploriez ce qui vous appartient en vous faisant aider par deux bons garçons. Tandis que nous seuls... vous comprenez ?

— Je comprends, dit Dickson. Vous avez assez d'un ennemi inconnu dans l'île, il vous faut un allié dans la maison.

— Bravo ! s'écrièrent les deux amis, satisfaits d'être si bien compris. On devrait trinquer là-dessus !

Le détective sourit et, s'emparant d'un carafon de whisky sur le buffet, il remplit trois verres.

Et bientôt ils étaient là comme trois compères, s'entendant parfaitement.

Dickson en profita pour les questionner habilement mais ne parvint pas à apprendre grand-chose. Feu John Westbury avait toujours été un homme solitaire, avare et silencieux ; mais, d'après ce que les deux hommes laissèrent entendre, Dickson comprit que ses comparses le craignaient comme le diable en personne, tout en regrettant sa mort qui les privait d'une ressource parfois bien maigre et hasardeuse, mais toujours certaine. Westbury s'entendait comme pas un pour diminuer les risques des entreprises, grâce à des conseils judicieux et, la plupart du temps, des ordres précis.

— N'avez-vous jamais entendu parler de scorpions ? demanda le détective.

Ses deux compagnons secouèrent la tête.

— Qu'est-ce que c'est que ces machins-là ? Y en a-t-il dans l'étang ?

La question n'était pas si ridicule et Dickson dut se contenter de hausser les épaules.

— Et l'île ? demanda-t-il à la fin, que savez-vous de l'île, et pourquoi y aller, puisqu'il y a tant de risques ?

Les deux ruffians sursautèrent. Puis, ce fut Bob qui reprit la parole.

— On s'est toujours dit que la fortune de Westbury nous appartenait quelque peu. N'avions-nous pas aidé à la constituer, en courant bien des risques et au prix de quelles aventures ! Maintenant qu'il est mort... On s'est dit qu'elle nous revenait et qu'on devrait aller la chercher.

» Aussi, dès que la police a quitté Blue Bell House – un satané beau nom, pour une saleté pareille –, on s'y est introduit à notre tour, mais on n'a rien trouvé du tout. Rien, gentleman, et pourtant nous savons bien que Westbury, c'était quelqu'un dans le genre de Crésus.

— À moins que tout son avoir ne soit déposé en banque, opina Harry Dickson.

Bob et Bec d'Aigle firent une grimace entendue :

— Pas si bête ! La rousse aurait eu tôt fait de découvrir son saint-frusquin en cas d'alerte. Nous, on dit que ce ne peut être que dans l'île qu'il a caché ses trésors. La preuve, c'est les sales bêtes qui habitent l'étang, elles protègent en quelque sorte l'îlot.

— Ainsi personne ne s'y hasarde ?

— Dans l'île ? Ah, mais non ! En premier lieu, l'étang appartient à Blue Bell House. En tout cas, Westbury en avait acquis la jouissance.

» En second lieu, la superstition populaire est sa meilleure gardienne ; on a toujours raconté que les gens qui y avaient abordé mouraient peu après d'une maladie bizarre, inconnue et surtout inguérissable.

— J'irai avec vous, dit Dickson.

Malgré son air sénile, il dut y avoir un tel accent de décision dans ces quelques mots que les deux compagnons le regardèrent avec une admiration stupéfaite.

— Je vous l'ai dit, hein, Bec d'Aigle ? s'écria Bob Higgins, ce vieux gentleman est un lapin !

— Un rude lapin, approuva Bec d'Aigle, alors on y va, monsieur... ?

— Meedles ! répondit Dickson.

— Oui, c'est en effet le nom que l'on nous a dit à l'auberge. Eh bien, monsieur Meedles, à présent c'est entre nous à la vie à la mort !

— Un verre là-dessus ! s'écria Bob.

Les trois trinquèrent, très satisfaits les uns des autres.

— Et comme de juste on partagera en trois ! annonça Bec d'Aigle.

— Pourquoi pas après tout, dit Harry Dickson, on partagera à nous trois, c'est très juste.

— Monsieur Meedles vous êtes un lapin ! répéta Bec d'Aigle, que l'enthousiasme et le bon whisky commençaient à pousser au lyrisme.

Mais Harry Dickson demanda le silence.

— Comment Westbury atteignait-il l'île ? Je ne vois nulle part trace d'un bateau. Quant à choisir un passage guéable, il aurait été le premier, je présume, à ne pas le faire.

Les deux intrus approuvèrent en grognant.

Tout à coup une pensée surgit dans le cerveau de Dickson : les deux hommes prétendaient ignorer tout des scorpions, or c'était précisément le mot qui ouvrait le passage souterrain par où ils étaient venus.

Les deux gaillards étaient-ils occupés à le rouler ?

Le détective était perplexe. Pourtant, il se piquait de s'y connaître en hommes. Il croyait à la bonne foi des deux vauriens.

— Vous ne m'avez pas encore dit comment vous avez vous-mêmes découvert le moyen de faire fonctionner la valve secrète de la chambre obscure ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

— Découvert ? dit Bob, avec franchise, mais nous n'avons rien découvert du tout. Nous ne pouvions nous servir que de cette entrée pour pénétrer ici. Et encore le vieux John ne nous ouvrait-il la porte de son salon que lorsqu'il le voulait bien. Mais près du terrier à blaireau, par où l'on entre, il y a une pierre bleue. On passe la main dessous et il s'y trouve un bouton. On doit le tourner plusieurs fois et d'une si drôle de façon, qu'il nous a fallu des jours pour le retenir.

Bob répéta le signal en langage Morse ; c'était bien le mot « Scorpion ».

— Saviez-vous que ce signal forme un mot en langage télégraphique ? demanda le détective.

Ils prirent tous les deux une mine si stupide, que Dickson put croire définitivement à leur bonne foi.

Mais ce fut également à cet instant précis que la lumière se fit pour la deuxième fois dans son cerveau.

— Scorpion ! s'écria-t-il... Et le mot pour l'île doit être « silure » !

— Hein ? Quoi ? s'écrièrent les deux hommes.

— Inutile de vous expliquer, s'écria Dickson avec animation, venez avec moi dans la chambre noire, nous allons partir...

Les deux gaillards se levèrent promptement.

— À vos ordres, gentleman !

Une fois dans la petite pièce sombre, Harry Dickson tourna le commutateur de la lampe rouge à plusieurs reprises. « Silure », écrivit-il en longues et brèves. À peine le dernier point du *e* fut-il tombé qu'un déclic se fit entendre au loin dans le passage resté ouvert.

— Bob Higgins, ordonna Dickson, allez voir dans le boyau, mais doucement, hein ? Et dès que vous voyez du changement, revenez.

Bob obéit. Au bout de quelques minutes, on l'entendit pousser une exclamation étouffée, et bientôt il fut de retour.

— Une valve que je ne connaissais pas obstrue le passage, dit-il en haletant d'émotion, mais il y a un autre passage ouvert sur la gauche ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Que nous avons trouvé le chemin de l'île, dit doucement le détective. Allons-y, mes garçons !

6. Le grand piège

— Croyez-vous, hein, croyez-vous que c'est un lapin ? jubila de nouveau Bec d'Aigle, en ne se retenant plus de joie. C'est beau tout de même l'instruction, voilà ce que je dis, moi !

Mais ce n'était plus le moment de se répandre en témoignages d'admiration, il fallait agir.

— Avez-vous des armes ? demanda Harry Dickson.

— Nous avons chacun un couteau de marine répondit Bob Higgins, est-ce suffisant ?

Le détective fit la moue.

— Je ne sais devant quoi nous nous trouverons dans l'île du marécage ! Vous pourriez toujours prendre ce qui vous plaît aux panoplies du salon, dit-il.

Bob changea son coutelas contre une belle lame de chasse et Bec d'Aigle trouva à son goût une sorte de tomahawk qu'il se mit à brandir d'un air féroce.

Harry Dickson prit la tête de la file, ce qui n'est qu'une façon de parler, car à vrai dire il rampait à plat ventre, les deux hommes le suivant de près ; puis ils arrivèrent au nouveau boyau signalé par Higgins.

— Pas de lumière, ordonna le détective, et si possible pas de bruit. En tendant la main, vous devez pouvoir sentir les jambes de votre chef de file. En avant ! Et encore une fois... silence.

Un air lourd, saturé de miasmes et d'humidité, stagnait dans le passage. La pensée de Dickson s'arrêta de nouveau devant une vision d'insectes hideux.

« Dans ce cas, le danger est pour *lui* comme pour les autres », se dit-il, sans toutefois pouvoir préciser l'identité de ce *lui*.

Le boyau était long, l'avance des hommes pénible, Dickson entendait dans son dos haleter ses compagnons, moins aguerris que lui, malgré leurs mines de matamores.

Tout à coup, il poussa un léger sifflement qui ordonnait une halte. Sa main venait de toucher une surface de pierre lisse et humide où flottait une odeur aigre de salpêtre.

— Parbleu, nous faisons route sous l'étang ! Et le boyau a été

bétonné en conséquence. « On » a été prévoyant ! monologua le détective.

— Gentleman !

C'était Higgins.

— Quoi donc ? demanda Dickson mécontent, car il avait entendu Bec d'Aigle bavarder d'une voix aussi peu étouffée que possible.

— Il y a Bec d'Aigle qui s'est tout à l'heure un peu trop déplacé sur la gauche, pour éviter une grande flaque d'eau, et d'où il était, il voyait une lumière.

Dickson tâta la paroi gauche du boyau.

— Bon, dit-il, déplaçons-nous sur la droite, mais ne nous quittons pas !

À quatre yards sur la droite, il toucha l'autre paroi puis lui aussi aperçut la lumière.

C'était une lueur pâle et indistincte, une sorte de reflet livide vaguement mobile et ne s'apparentant à aucune lumière connue.

— On dirait du poisson un peu avancé, mis dans une cave, observa Bec d'Aigle qui avait rampé aux côtés de Dickson.

— Et vous avez gagné, mon ami, dit le détective, c'est en effet une phosphorescence. Je ne pense pas que cela puisse présenter du danger, puisque nous voyons « la chose » sans être vus d'elle.

— Monsieur, dit soudain Higgins, dont les dents se mirent à claquer, ma parole... c'est un homme.

— Ou plutôt ce qui en reste ! gronda Dickson d'une voix altérée. Risquons le tout pour le tout. Je veux voir !

Sa torche électrique dirigea une fine ligne de lumière sur l'objet dont la phosphorescence diminuait dans la vive clarté.

Le détective eut un geste de vive répulsion qu'aussitôt répétèrent Bob et Bec d'Aigle.

Des restes humains gisaient devant eux, mais quels restes !

Un corps d'homme encore revêtu de quelques loques, aux chairs bleuies par la décomposition, aux os brisés, surgissant hors des muscles, au ventre débridé, vide, raclé...

— Il est à moitié dévoré, murmura Bob, défaillant d'horreur. Mon Dieu, voyez-vous que ce soit mon pauvre frère !

— Non, ce n'est pas lui, répondit sourdement Dickson, car il venait de reconnaître, dans le visage hideusement rongé du mort, celui du valet de chambre Walker, le malheureux serviteur du véritable Meedles.

Il se sentit tirer par la manche de son habit.

C'était Bec d'Aigle qui lui indiquait un amas informe gisant à quelques coudées de là.

— Encore un macchabée ! souffla-t-il.

À des lambeaux de vêtements, Harry Dickson reconnut les restes d'une femme.

Mais ici les bêtes des ténèbres et des eaux avaient poussé plus loin leur horrible repas, car il ne restait plus que quelques ossements auxquels adhéraient des fragments de chair putréfiée.

« Miss Stoke, je présume, pensa Dickson, elle aura suivi le pauvre Walker dans la mort. »

Le jet lumineux de la torche éclairait une espèce de réduit triangulaire dont deux angles aboutissaient à des boyaux et dont le troisième était occupé par une forte porte de fer.

— Une valve d'écluse, murmura Dickson, « on » peut faire arriver à volonté l'eau de l'étang dans ce passage, et en même temps ses terribles habitants !

Surmontant son dégoût, il examina les dépouilles.

— Il faut des mâchoires plus puissantes encore que celles des silures, pour faire cet ouvrage, dit-il... Parbleu, j'y suis : des murènes, et probablement un saurien de petite taille, un gavial par exemple ! Foin de précautions ! Filons vite d'ici, mes amis, et prenons toutes les précautions possibles ; si l'on nous entend là-haut, nous ne vaudrons bientôt pas plus cher que ces deux pauvres bougres que voici !

Vivement ils avaient traversé l'odieuse clairière et, se remettant à plat ventre, ils s'engagèrent dans le boyau d'en face.

La torche fut éteinte et la progression se poursuivit de nouveau dans l'ombre et le silence. Bientôt la surface de pierre devint moins humide, puis presque sèche.

— Nous sommes sous l'île, dit Dickson, et je crois que le plafond est moins bas. Levons-nous !

En effet, ils purent se tenir debout dans le passage. Partout Dickson sentait le ciment ferme et lisse.

— Je comprends la mort des arbres dans l'île ! dit-il.

— Vraiment ? Est-ce un sortilège ? demanda Bec d'Aigle.

— Non, les assises de l'îlot ont dû être complètement cimentées, pour former quelque confortable demeure souterraine. Et les racines des arbres n'ont plus trouvé le sous-sol nécessaire à leur vie ! expliqua le détective à voix basse. Venez, mes amis !

— Ainsi, nous allons bientôt savoir, gronda Bob, et j'espère que je pourrai tenir celui qui a fait son affaire à mon frangin. Je le donnerai en petits quartiers aux sales bêtes de l'étang, il peut compter sur moi !

Ils avançaient aisément à présent. Toutefois, au bout de quelques minutes, ils se heurtèrent à des marches.

Dickson fit jouer sa lampe : il y avait une petite porte au haut des marches. Était-elle fermée ?

Bob s'en convainquit bientôt et grogna de colère.

— Fermée au verrou ! Donc il y a quelqu'un là-dedans !

— C'est à voir ! répondit le détective. Tenez donc la lampe, Bob !

Bec d'Aigle jura doucement de stupeur et d'admiration quand il vit le détective sortir une minuscule trousse de ses poches, forer un trou dans le panneau de chêne, puis y glisser une sorte de tige articulée.

— Dites donc, gentleman, vous êtes un bien curieux particulier, dit-il, incapable de se retenir plus longtemps de parler. Seriez-vous du métier ? Il n'y a que les as de la cambriole pour pouvoir faire du pareil boulot !

Harry Dickson se contenta de rire doucement.

— Peu importe, Bec, répliqua Bob, en tout cas c'est le gentleman qu'il nous fallait pour pénétrer dans ce trou.

La porte céda sur ces entrefaites, actionnée par la curieuse tige articulée que Dickson avait habilement manipulée.

Avec précaution, il poussa le panneau, avant de reculer, frappé par une vive clarté.

Au milieu d'un plafond bas, une forte lampe électrique brûlait d'une lumière crue, éclairant une salle circulaire de dimensions restreintes. Les murs en étaient froids et nus.

— Gentleman, regardez-moi cela ! murmura Bob violemment ému.

Le centre de la pièce était occupé par une vaste table ronde qui disparaissait littéralement sous un étincellement prodigieux. Une vision des mille et une nuits !

Des écrins et des coupes gorgés de pierreries ; de lourdes pièces d'orfèvrerie empilées avec négligence ; des monnaies d'or et des gemmes jetées en tas. Des assiettes de rubis, des rapiers remplis de perles d'un orient merveilleux.

Bob Higgins et Bec d'Aigle se jetèrent en avant, en rauquant d'une joie sauvage. Dickson aurait voulu les retenir, flairant le danger. Malgré lui, il fut entraîné avec eux vers la table.

Un coup sourd ébranla le sol et Dickson poussa une exclamation de colère.

Une formidable grille circulaire venait de tomber du cintre,

entourant la table et enfermant en même temps les trois intrus.

— Malédiction ! rugit Bec d'Aigle, en saisissant à pleines mains les épais barreaux et en essayant de les ébranler.

Harry Dickson le regarda avec pitié : il aurait tout aussi bien pu tenter de déraciner de ses mains un chêne archi-centenaire.

— Pris ! dit laconiquement le détective.

— Par qui ? hurla Bob Higgins, fou de rage.

— Par moi ? répondit une étrange voix de crécelle.

Ils se retournèrent tous les trois, mais ne virent personne.

— Un instant ! Vous allez me voir ! glapit la voix.

Un frémissement agita une partie de la muraille et un carré sombre s'y découpa. Une forme vaguement visible s'y détacha : les trois hommes aperçurent une silhouette humaine qui s'agitait péniblement. Puis, une tête parut, emmaillotée de linges blancs.

— Tirez-lui dessus, sir ! crièrent les deux mauvais garçons.

Harry Dickson, qui avait regardé plus attentivement l'indistincte silhouette, secoua la tête.

— Inutile ! Ce serait le plus idiot gaspillage de munitions que l'on puisse rêver. Nous ne voyons cet homme que par un jeu de glaces !

— Très bien ! grinça la voix plus aiguë que jamais. Vous êtes un homme perspicace et très intelligent. J'aime ce genre de créatures, moi, elles souffrent mieux que les autres. Car j'aurai du plaisir à vous appliquer quelques tortures connues de moi seul !

Un rire affreux fusa, suivi aussitôt d'une plainte déchirante.

— Ah ! Maudit... votre damné domestique a failli m'avoir au Stangerson Flat, j'ai perdu un œil, j'ai une oreille arrachée, peut-être que ma main gauche sera perdue ! Démon ! Oui, vous avez gagné la première manche, mais vous ne vous en réjouirez pas longtemps, moi j'aurai la belle ! Vous entendez, monsieur Harry Dickson !

— Harry Dickson !

— Harry Dickson !

Bob et Bec d'Aigle avaient hurlé le même nom.

Entre-temps, le carré d'ombre et la silhouette avaient disparu comme par enchantement.

Le détective se tenait debout, les bras croisés sur la poitrine, sans mot dire.

— Alors, murmura... Bob, vous... êtes... Harry Dickson !

Soudain un grand éclat de rire se fit entendre : il venait de Bec d'Aigle.

— Tant pis... Non, tant mieux... on aurait dû s'en douter, mais je suis content ! Vous êtes Harry Dickson ? Le ciel en soit béni ! On est sûrs de sortir de cet enfer...

7. Les cinq minutes de Tom Wills

Tom Wills, le superintendant de Scotland Yard, Goodfield, deux inspecteurs et une escouade d'agents de police quittaient Blue Bell House.

— Rien ! murmurait Goodfield, découragé. Disparu, envolé comme une fumée ! Je me demande ce qu'il venait faire dans cette galère ?

Pour la troisième fois, Tom Wills lui fit le récit de son aventure nocturne dans le Stangerson Flat.

— Mais que cherchait le maître ? Un fou qui se balade sur les toits avec une bête de musée ? L'assassin de Westbury ? Peuh... bon débarras ! On ne se serait pas donné tant de peine au Yard pour cet insolite personnage.

— Et celui qui a rendu Meedles fou, qui a assassiné Paul Leadstone, qui est la cause de la disparition des deux domestiques du rentier de Macklin Street ? s'écria Tom Wills avec un énervement qui confinait à la colère.

— Tout doux, mon cher Tom, la folie de Meedles est-elle imputable à un tiers, Leadstone a-t-il été assassiné, ou a-t-il été victime de sa propre imprudence ? Et quant aux disparitions... Bah ! Dieu sait si ces deux braves serviteurs ne sont pas partis ensemble pour une Cythère inconnue ? Des mots, Tom ! Mais des preuves ? Le Yard, avant tout, demande des preuves, conclut avec un peu de suffisance, le brave Goodfield.

— Le maître a disparu, dit Tom Wills d'une voix altérée.

Goodfield se gratta l'oreille. La disparition du grand détective le peinait évidemment, mais avec Dickson on ne savait jamais à quoi s'en tenir. En fin de compte, il revenait toujours...

— Voici trois jours que l'aubergiste qui devait lui apporter ses repas a sonné en vain à sa porte. Trois jours que je suis sans l'ombre d'une nouvelle. Est-ce normal ? demanda Tom.

— D'accord, mais que voulez-vous que je fasse de plus ? se désespéra le superintendant. Il n'y a pas un meuble dans cette damnée maison que nous n'ayons pas retourné, comme si Dickson avait pu se cacher dans le tiroir de la table de cuisine ! Nous avons battu le jardin, nous avons frété une barque pour patauger à travers cet étang infâme,

et cette petite saleté d'île ne nous a rien révélé.

Tom Wills dut reconnaître que Goodfield avait raison.

— Je ne puis m'éterniser ici davantage, conclut le policier avec un peu de tristesse, ni mes hommes non plus...

— Je resterai donc seul ! dit Tom.

— Voyons, mon jeune ami, ne feriez-vous pas mieux de revenir avec nous à Londres ? Vous verrez que le maître reviendra, comme ce fut tant de fois le cas, et que nous apprendrons de sa bouche les motifs de sa fugue.

— Au revoir, monsieur Goodfield, dit Tom d'une voix lasse, je vous l'ai dit : je reste ! Je veux trouver, et c'est ici que le mystère plane, ici et nulle part ailleurs !

— Je ne puis vous en empêcher. Bon courage, mon cher Tom, et si d'aventure vous avez besoin du Yard, un message à mon bureau et j'accours avec toute une brigade d'agents, s'il le faut !

Le jeune homme parut réfléchir. Puis, à voix très haute, il proclama :

— Après tout, vous pourriez avoir raison, je pourrais peut-être faire du meilleur ouvrage à Londres. Blue Bell House et ses environs n'ont, sans doute, plus rien à nous apprendre.

— Très bien ! approuva Goodfield, un peu étonné mais content tout de même de la brusque volte-face du jeune détective.

Le groupe s'éloigna, et bientôt leurs formes s'estompèrent dans la brume du soir qui montait des terres et des eaux.

Mais à peine la sombre maison fut-elle hors de vue, que Tom fit halte.

— J'ai réfléchi, dit-il brusquement, je retourne.

— Non mais, en voilà des fantaisies ! grommela le bon Goodfield.

Mais déjà la silhouette du jeune homme s'éloignait d'eux, reprenant le chemin de Blue Bell House. Il parcourut un mille avant de prendre place sur une souche d'arbre et, patiemment, se mit à attendre la nuit close.

Quand le dernier croissant de lune parut, triste et rougeâtre, à l'horizon, il repartit en direction de la maison solitaire.

Il prit des précautions infinies pour se glisser vers le perron et, une fois arrivé là, il resta longtemps aux écoutes, avant de manœuvrer la serrure de la porte à l'aide de son passe-partout.

La maison était morte, sans bruit, sans clarté aucune.

Tom Wills aussi était une ombre parmi les ombres.

Guidé par un inexplicable instinct, il se dirigea vers le salon...

Inexplicable n'est pas le mot, car, à la vue des magazines épars et surtout des trois verres encore poissés de liqueur, il avait compris que le maître s'était tenu dans les parages. Goodfield et ses hommes s'étaient en vain creusé la tête pour résoudre l'énigme des trois verres.

Les volets n'étaient pas mis, un clair de lune cendré pénétrait dans la pièce, y donnant à toute chose un aspect fantomatique et insolite.

Soudain la porte se mit à tourner doucement sur ses gonds. Elle s'ouvrit avec une hésitation visible, comme si une grande peur hantait l'être qui la poussait.

Tom Wills ne bougeait pas, confondu avec l'ombre portée des meubles et des murs, mais sa main étreignait son revolver.

Enfin une forme bizarre avança dans la pièce, la tête entourée de linges, un bras en écharpe.

Dans la lueur avare de la lune Tom ne put distinguer que ces vagues blancheurs.

L'homme, après une dernière hésitation, s'approcha d'une des panoplies, la tâta de sa main valide, s'énerva, puis poussa un cri de fureur :

— Partie ! Disparue ! Volée ! Démon de Harry Dickson ! Ah ! cela ne le sauvera pas !

— Non, mais ceci le sauvera ! glapit une voix derrière l'intrus qui sentit aussitôt le canon d'un revolver posé sur sa nuque.

*
* *

Il faisait une chaleur atroce dans la chambre bétonnée ; la grosse lampe au plafond ne s'était pas encore éteinte et sa clarté se faisait petit à petit plus aveuglante, plus insupportable aux yeux et aux nerfs des captifs.

Harry Dickson avait compté les heures... près de trois jours avaient passé ! Le premier et le second jour, tous trois avaient souffert de la faim. À présent, ils ne se souciaient plus de manger, mais une soif épouvantable les brûlait.

Bec d'Aigle montrait une langue racornie, noirâtre, qu'il promenait sur ses lèvres sèches comme du parchemin.

Bob Higgins était tombé dans une sorte de torpeur, d'où il s'éveillait de temps à autre pour délirer et rouler des yeux sanglants.

— Donnez-moi de la bière... encore de la bière fraîche... je prendrai de l'eau de Seltz avec des tranches de citron et de la glace pilée... qu'on m'en donne beaucoup... et encore !

— Qu'il se taise ! rauquait Bec d'Aigle, ou nous allons devenir fous à lier !

Harry Dickson souffrait beaucoup lui-même, mais il employait toute son énergie pour remonter le courage défaillant de ses compagnons.

— J'en ai vu d'autres, et de bien plus dures ! avait-il dit à plusieurs reprises, et chaque fois les deux mauvais garçons avaient jeté des regards pleins d'espérance sur lui.

Mais quel que fût le côté où se tournaient les pensées du détective, il ne pouvait voir poindre la moindre lueur de salut.

— Le troisième jour... Tom doit être sur les dents maintenant, mais comment lui faire savoir ? Crier ? Ma voix n'arriverait pas à percer les murs formidables de la prison souterraine, protégée par le béton et les eaux.

» Le béton et les eaux...

Il répéta ces mots, comme s'il voulait les forcer à le secourir dans sa détresse.

Mais son esprit ne recueillit aucun écho...

Trois jours ! Où donc se terrait leur mystérieux geôlier ? Il n'avait pas reparu. Voulait-il les faire mourir de faim et de soif ? C'était cruel, incontestablement, mais un homme qui s'entourait de monstres si étranges pour en arriver à ses fins criminelles devait être plus raffiné dans le choix des tortures.

La pensée du détective fonctionnait clairement malgré le supplice de la soif : l'homme était blessé, mortellement peut-être... la mort les délivrait alors d'un bourreau probable mais elle fermait leur prison à jamais !

Le cerveau de Dickson s'emplissait déjà de ténèbres, la torpeur de ses compagnons d'infortune le gagnait peu à peu.

Comme un leitmotiv puéril, les mots lui revenaient :

— Le béton et les eaux !... Parbleu !

Rien ne pouvait mieux conduire le son !

Dickson se leva d'un bond et prit Bec d'Aigle par le bras :

— Donnez-moi la hache que vous avez emportée !

D'un geste machinal, l'homme lui tendit l'arme.

— Bon Dieu ! elle ne peut vous servir à rien, murmura-t-il avec découragement.

Mais bientôt il se mit à regarder le détective avec stupeur, avec crainte.

— Maintenant nous sommes perdus, bien perdus... le grand Harry Dickson lui-même est devenu fou !

Ah non ! Au contraire ! Harry Dickson renaissait à l'espoir et à la

vie !

Se servant du tomahawk comme d'un marteau, à intervalles réguliers, il martelait le sol bétonné. Longues-brèves... Longues-brèves, inlassablement.

— Harry Dickson ! Tom Wills ! Harry Dickson ! Tom Wills !

*

* *

— En avant ! Montrez-moi le chemin ! ordonna Tom Wills en menaçant l'intrus de son revolver. Il y avait donc une entrée clandestine dans cette maudite demeure !

— Vous serez bien déçu, dit l'homme d'une voix larmoyante, elle conduit vers l'extérieur près d'un chêne du parc. C'est tout, mais je veux bien vous y conduire, puisque vous l'exigez.

— Vous me conduirez vers Harry Dickson ou je vous enverrai une balle dans le crâne.

— Mais je ne sais rien de lui... ou si peu de chose !

— Dites toujours !

— Je confesse que j'appartenais à la bande de feu John Westbury, je pratiquais pour lui le vol à la tire... Dites-moi, gentleman, si je vous dis la vérité, vous ne me livrez pas à la police ?

— Dites d'abord !

— Je dirai tout, gémit l'homme. Hier, je me suis introduit dans la maison pour m'emparer d'une arme de prix qui faisait partie d'une panoplie du salon et qui m'appartenait en quelque sorte. L'homme qui habitait ici, un certain Mr. Meedles, me surprit. Il me fit parler, je lui avouai tout ce que je savais, car lui aussi me menaçait de son revolver. Il me dit qu'il était Harry Dickson et je le crus. Il me proposa de travailler pour lui... Et voici qu'il est parti et qu'il m'a volé mon arme !

Tom était bien perplexe. Quoique bizarre, ce que l'homme racontait était vraisemblable. Tom le crut davantage encore quand l'inconnu l'eut conduit par le boyau secret hors de la maison, au pied du chêne.

— Vous voyez bien que je n'ai pas menti !

Mais déjà le jeune homme ne l'écoutait plus : loin, très loin, des coups sourds retentissaient, se répercutant à travers le sol en une cadence régulière et familière. La langue de Morse !

— Harry Dickson ! Tom Wills !

Le maître était là... tout près et il appelait. Une joie profonde inonda le cœur de Tom Wills.

L'homme qui n'avait pas entendu continuait à pérorer :

— Je ne sais rien de plus ! Laissez-moi m'en aller !

— Je vous donne cinq minutes pour me conduire vers Harry Dickson, dit Tom Wills, sinon je tire !

— Mais je vous jure...

— J'ai dit cinq minutes, et vous perdez un temps précieux pour votre vie.

— Mais je ne sais vraiment pas où...

— Une minute vient de passer... tant pis pour vous, si vous ne savez pas... il vous reste désormais quatre minutes à vivre !

L'inconnu poussa un grognement de colère et retourna dans le souterrain.

— Suivez-moi... est-ce que pour une très forte somme Harry Dickson me laissera en liberté ?

Tom Wills respira : le bandit voulait composer.

— C'est à traiter avec lui, dit-il sèchement, moi je n'ai qu'à vous dire ceci : trois minutes encore et vous êtes un homme mort, si je ne suis pas face à face avec Harry Dickson !

L'homme rampa comme une couleuvre sur le sol fangeux du boyau où Tom Wills eut toutes les peines à le suivre.

Bientôt ils furent devant la porte que Harry Dickson avait ouverte avant de tomber dans le piège de la grande salle.

— Il faut me promettre...

Pan ! Une balle siffla à l'oreille du bandit.

— C'est un coup de semonce, annonça froidement le jeune homme, les cinq minutes sont révolues... Harry Dickson, sinon la seconde balle aura raison de votre vilaine existence.

La porte s'ouvrit et un triple cri de joie accueillit le valeureux Tom Wills.

En un coup d'œil, le jeune homme comprit l'horrible situation du maître et il blêmit de colère.

— Faites manœuvrer cette grille, ordonna-t-il à son guide en lui donnant du revolver dans les reins.

En rechignant, l'homme obéit, pressa un levier dissimulé dans la muraille, et le plafond sembla aspirer la lourde herse de fer.

— ***Je me rends !*** Je me rends ! Monsieur Dickson, je vous ai délivré, ne l'oubliez pas ! supplia l'inconnu.

— Soit, mais il y a autre chose que je ne puis oublier, John Westbury ! dit lentement le détective.

— Westbury ! que dites-vous, maître ? s'écria Tom Wills.

— Otez-lui ses pansements ! ordonna le détective.

Les linges tombèrent, démasquant une figure sénile, tuméfiée par des blessures et tordue par la souffrance.

— C'est lui ! hurlèrent Bob et Bec d'Aigle terrifiés, il n'est donc pas mort assassiné ?

— Pas le moins du monde ! répondit Harry Dickson, il a assassiné tout simplement un de ses pauvres bougres de complices qui avait à peu près sa taille et sa corpulence, et l'a fait passer pour lui. N'oubliez pas qu'il a rendu son visage méconnaissable.

— Pourquoi cela ?

— Ah, voilà le hic ! John Westbury devenait vieux, il aspirait à une paix à laquelle il ne pouvait prétendre, en tant que roi de la basse pègre. Il a voulu changer de peau et voici comment.

Harry Dickson enleva avec soin les postiches qui le faisaient ressembler à Mr. Meedles, et les posa sur le visage de Westbury, médusé, abattu et n'offrant plus aucune résistance.

— Mais c'est Mr. Meedles tout craché !

— En effet, n'oubliez pas qu'ils sont cousins et qu'ils se ressemblaient comme deux gouttes d'eau, sauf que Mr. Meedles portait la barbe et des favoris.

— Oh ! s'écria Tom Wills, comme tout s'enchaîne, Meedles devenait l'héritier de Westbury à condition de venir habiter ici. Ainsi Westbury caché dans son repaire souterrain, l'avait à sa merci. Un beau jour, le pauvre rentier aurait disparu sans laisser de trace, et son criminel cousin se serait substitué à lui !

— Il lui suffisait d'une barbe et de favoris qui avec le temps auraient bien poussé ! Et le tour était joué. Le douteux John Westbury devenait le brave et honnête Meedles, dont la fortune était plus que rondelette, ce qui ne gâtait rien. Elle était d'autant mieux venue cette fortune que Westbury est un avare maniaque qui aurait crevé de faim à côté des trésors que vous voyez accumulés ici, plutôt que d'en faire de l'argent et le dépenser.

Après une brève pause, Harry Dickson continua.

— Pour cela, miss Stoke et Walker ont été sacrifiés, et Leadstone également, bien que ce dernier point ait trait à l'histoire des scorpions.

— Scorpions ! s'écria Westbury, que savez-vous ? Rien ! Vous bluffez !

— Attendez, le fameux scorpion sacré des Oklamas, tribu où vous avez longuement séjourné lors de l'expédition Hutchinson... Bien que vous ayez fait périr Leadstone, le seul qui aurait pu me documenter, bien que vous ayez mis le feu à la bibliothèque d'entomologie du

British Muséum, dans l'espoir de détruire les notes de l'explorateur qui y étaient déposées, je suis parvenu à éclairer ma lanterne.

» Il faut vous dire que ce manuscrit, par un hasard entre mille, se trouvait depuis des années chez un relieur négligent.

John Westbury baissa la tête...

— La fatalité, murmura-t-il.

— Il se fait, continua Dickson, que la piqûre de cet insecte a le pouvoir d'annihiler les facultés mentales des hommes. Vous avez su vous en servir avec une réelle virtuosité, Westbury, pour spolier nombre de vos prochains. Une fois blessés par l'insecte, ils étaient dans vos mains comme une pâte malléable devant vos infernales suggestions. Dès qu'ils avaient été gagnés à votre cause, ou que vous aviez obtenu satisfaction d'eux, vous vous arrangiez pour vous en débarrasser, ce qui semble être une bagatelle pour vous.

Soudain le regard de Westbury tomba sur le tomahawk de Bec d'Aigle. Tom vit ses yeux s'allumer d'une rage froide.

— Je crois que cette arme intéresse vivement Mr. Westbury, dit-il, puisque c'est grâce à son désir de l'avoir que j'ai eu le plaisir de le rencontrer.

Harry Dickson prit l'arme, l'examina. D'un geste brusque, il fit tourner la poignée qui était creuse : en tomba une poussière verdâtre !

Le détective se frappa le front.

— Mon Dieu ! ce que j'avais pris pour du tabac d'Afrique... mais c'est l'herbe aux scorpions, celle qui leur inspire une singulière terreur... C'est grâce à cela que vous parveniez à vous tenir à l'abri de leur colère, sans doute.

Westbury ricana.

— Malheureusement je n'en avais plus ici, dans l'île, sinon vous auriez eu affaire à mes scorpions et tout aurait été différent ! siffla-t-il comme un serpent en colère.

Westbury échappa à ses juges terrestres : il parvint à s'empoisonner dans sa cellule, sans qu'on connût jamais la provenance du poison.

Par ordre de l'autorité, Blue Bell House et ses environs subirent la purification du feu, car on ne se souciait pas de libérer l'un ou l'autre des monstres qui y habitaient.

Mr. Meedles vit encore. Sa folie est douce, bien qu'il traite les mouches et les moustiques de scorpions. À la longue, pourtant, il s'y est habitué et une certaine familiarité existe même entre eux.

Les trésors de Westbury retournèrent à leurs propriétaires. Bob Higgins et Bec d'Aigle ne se les partagèrent donc point, mais ils

reçurent une récompense si élevée qu'ils purent vivre désormais à l'abri du besoin – et même fort largement. Ils sont revenus dans le bon chemin et sont très fiers de compter Harry Dickson parmi leurs amis.

LA BANDE DE L'ARAIGNÉE

L'étrange jeune fille

Il y avait une accalmie sur Londres, et même sur le monde. N'en déduisez pas que la pègre chômail, mais aucune affaire sensationnelle n'éclatait en première page des quotidiens. Comme toujours, il y avait des crimes, assassinats et vols ; mais la police arrivait le plus souvent à s'emparer de leurs auteurs.

Tout ceci sert de préambule à une bien terrible histoire pourtant.

L'accalmie ne faisait que précéder la tempête. Mais cette tempête soufflait déjà pour Harry Dickson, le grand détective.

— Pourtant, auraient pu dire les inspecteurs de Scotland Yard, pourtant notre glorieux policier ne s'occupe pour le moment d'aucune affaire. Pour peu, il pourrait aller planter ses choux dans le Sussex. C'est à croire qu'il a mis la main sur les bandits les plus affreusement célèbres de la terre !

Hélas ! trois fois hélas !

Harry Dickson ne poursuivait, en effet, aucun criminel pour l'heure, mais que sa mine était sombre, et quel feu inquiet luisait dans ses yeux !

Dix fois par jour, Tom Wills, son fidèle élève, le surprenait, le regard perdu, lointain, la bouche mauvaise, le désespoir dans tous ses gestes.

— C'est insensé, murmurait-il. Je suis devenu un jouet, un pantin... une chose stupide, sans importance, dont on se moque impunément.

Pour la énième fois, Tom Wills entendait ces paroles décevantes, plus incompréhensibles encore parce que c'était Dickson qui les proférait.

Le jeune homme déposa un journal sur la table ; son maître ricana :

— C'est cela, couvrez-la, que je ne la voie plus ! C'est la dixième, Tom !

— La dixième, maître ! répéta Tom avec tristesse et effroi.

Il regarda longuement un petit objet luisant faiblement dans un rai de soleil. C'était une bien curieuse babiole, qui ne semblait pas devoir mériter tant d'opprobre : une araignée, grandeur nature, artistement imitée en argent niellé. Un affreux petit fétiche porte-bonheur, que d'aucuns auraient pu monter en épingle, s'ils en avaient

eu le goût.

Et Dickson en possédait exactement dix !

Ah ! l'effarant mystère !

Chaque matin, un pareil colifichet se trouvait déposé sur le bureau du maître, sans qu'il pût en expliquer la venue.

Jusqu'au jour où la quatrième araignée fut trouvée à cette place, le détective aurait pu croire à quelque farce de peu d'envergure.

Mais le cinquième jour, il ferma la porte de son bureau à clef, gardant cette dernière sous son oreiller.

Au matin, l'insecte en argent était en place !

Le sixième jour, ou plutôt la sixième nuit, il monta la garde, dans son bureau même, en face de sa table.

Il dut s'avouer qu'aux premières heures du matin il sommeilla quelque peu, vaincu par la fatigue. Et, aux lueurs de l'aube, l'araignée était là !

L'exaspération gagna le détective.

Il prit quelque repos pendant le jour et, le soir venu, après avoir pris une tablette de citrate de caféine pour rester bien éveillé, il s'installa dans un fauteuil et ne quitta plus la table des yeux.

À l'aube, l'araignée était là !

Pourtant, il n'avait pas cédé un instant au sommeil, le pauvre grand Dickson ; il avait fermé la porte au triple verrou ! Il n'avait plus admis personne, et les fenêtres étaient restées obstinément closes.

Même jeu pour l'apparition de la huitième araignée... De même pour la neuvième !

Harry Dickson sentit comme une folie le gagner.

Quelqu'un s'évertuait à lui démontrer sa supériorité, quelqu'un qui, pour l'heure, se tenait dans l'ombre, mais ne tarderait pas à en sortir, pour commettre Dieu sait quel forfait... Cela, le détective le sentait fort bien.

Il était à la merci d'une volonté mystérieuse et narquoise.

La dixième nuit, que Dickson passa également éveillé, il y eut un petit changement. Vers quatre heures du matin, le détective crut entrevoir une faible et très rapide lueur sur la table.

Il bondit ; l'araignée était là !

Tout cela était bien suffisant pour expliquer sa mine hargneuse et presque désespérée, devant un déjeuner auquel il n'avait pas touché.

— Toc, toc !

Quelqu'un frappait à la porte.

— Comment ! s'exclama Harry Dickson, hors de lui. J'ai donné des ordres formels à Mrs. Crown... Je veux qu'on me laisse tranquille.

— Mais ce n'est pas Mrs. Crown, répondit doucement Tom. Je connais bien sa façon de frapper !

— Alors c'est un étranger ? Raison de plus ! Et puis, avez-vous entendu sonner ?

— Inutile de sonner ! dit une petite voix grêle qui fit sursauter les deux hommes.

Une jeune fille se tenait sur le pas de la porte entrouverte.

— Vous... n'avez pas... sonné... balbutia Tom Wills.

— Inutile... J'entre comme je veux et où je veux ! répondit la petite voix décidée.

Harry Dickson la regarda attentivement. Son flair l'avertissait : quelque chose de mystérieux, et de terrible peut-être, flottait autour de lui, entraîné dans le sillage de la jeune fille qui, sans ajouter un mot, venait de s'installer dans un fauteuil.

— À qui ai-je l'honneur ? demanda-t-il sèchement.

— Peuh ! si je vous dis que je me nomme mademoiselle Georgette Cuvelier, en serez-vous plus savant ? En tout cas, appelez-moi comme cela, aujourd'hui et à l'avenir, monsieur Harry Dickson.

— À l'avenir ? Nous allons donc faire plus ample connaissance et continuer nos relations ? se moqua le détective.

— Et comment, cher monsieur !

De nouveau, Dickson perçut ce malaise ; il dut se rendre compte qu'il émanait d'elle. Pourtant, rien n'était bien remarquable dans sa personne.

Grande et fine, une petite tête, des yeux gris pervenche, très jeunes mais sans beauté. Une bouche petite, sans délicatesse, s'ouvrant toutefois sur une denture saine. Le corps était souple, mais non racé. Il se voûtait même très légèrement par un très mauvais maintien. Deux boutons d'acné piquaient son petit front, volontaire et bombé, sous une chevelure aux teintes indécises.

La toilette non plus n'apprenait pas grand-chose.

Un tailleur vert d'eau, qui ne devait pas venir d'un grand faiseur, un imperméable beige et passablement fané. Les jambes en fuseau étaient gainées d'une soie de qualité mineure. Dickson lui vit des gants de cuir très fatigués, un sac à main usé, au fermoir poli, éraflé par l'usage.

Mais l'atmosphère... impalpable ! Elle se dégageait d'elle comme un venin obscur.

— Je crois que je suis suffisamment introduite pour parler affaires avec vous, continua-t-elle de sa désagréable petite voix de tête.

Le visage de Dickson demeura impassible, bien que son cœur battît la chamade.

Oui, devant cette gamine, le détective se devinait à l'orée de choses graves, terribles même ; il ne fut donc pas étonné de l'entendre dire :

— C'est assez de dix araignées. D'ailleurs, hier elle n'est pas apparue comme je le voulais.

— Par tous les diables ! hurla Tom Wills s'approchant de la jeune fille d'un air menaçant.

Elle ne daigna pas même le voir, et Dickson fit signe à Tom de ne plus se mêler à l'entretien.

— Puis-je vous demander, mademoiselle Cuvelier, comment vous êtes arrivée à me faire présent, si mystérieusement, pendant dix nuits consécutives, de ces étranges bestioles ? demanda le détective avec une grande politesse.

— Mon Dieu, je vous le dirai bien un jour. Ce n'est qu'un jeu, au fond, et puis tous les prestidigitateurs finissent par dévoiler comment ils escamotent la muscade. J'en ferai donc bien autant, le jour où cela me plaira.

« Où cela me plaira ». Le détective marqua le point...

— Il serait peut-être plus intéressant pour vous de savoir pourquoi je vous les ai envoyées, n'est-il pas vrai ? continua M^{lle} Cuvelier.

— Certainement, mademoiselle.

— Vous ne le devinez pas ?

— Si !

— Ah !... Le visage de la jeune fille prit une expression de vive attention, et Dickson remarqua une véritable clarté jaune dans ses yeux, clarté qui n'avait rien d'agréable, bien au contraire.

— Vous voulez me faire savoir, par ces habiles tours de passe-passe, que vous êtes une personne disposant d'un certain pouvoir, dont vous pourriez vous servir contre ceux qui ne font pas « ce qu'il vous plaît ».

Elle agita frénétiquement la tête.

— Très juste, monsieur Dickson. Je suis contente que vous l'ayez compris. Cela va m'éviter bien des mots inutiles. Au fond, je ne suis pas épatée. Ce serait malheureux si un détective de votre renom n'avait trouvé dès le premier abord. À moins de n'être qu'une mazette à la réputation surfaite. Dans ce cas, je serais au regret d'avoir perdu mon temps avec vous.

— Abrégeons, mademoiselle. Dites-moi donc ce qui, de ma part, « ne vous plairait pas ».

La jeune fille sortit une houppette : de son sac à main, une petite boîte de poudre, et rapidement elle se refit une beauté. Puis, d'un ton égal, elle commença :

— Je ne veux pas que vous mettiez le nez dans mes affaires, ni dans celles de mes amis.

» En parlant de cette manière, j'anticipe un peu, car nos affaires n'ont pas encore commencé. Mes amis et moi formons la

Bande de l'Araignée. Le but de notre association est de nous enrichir, très vite, aux dépens de gens qui ont trop de fortune. Vous appellerez cela « vol », sans aucun doute, mais peu me chaut. J'ajouterai que nous avons également décidé de supprimer les gens qui s'opposent à ce partage de leurs biens. Et cela vous l'appellerez « assassinat », n'est-ce pas ?

» Nous avons un avantage sur toutes les autres associations similaires : celui d'être absolument invulnérables, à l'abri de toutes les polices et justices du monde. C'est cette faculté que nous allons exploiter en commun.

— Bon, je comprends, répondit Dickson avec calme. Mais pourquoi, si vous êtes invulnérables, voulez-vous obtenir mon désintéressement en ce qui concerne vos petites affaires ?

— Mon Dieu, nous nous passerions de votre « désintéressement », comme vous dites, mais nous vous reconnaissons une certaine force, de nature à pouvoir retarder nos opérations, à en prévenir quelques autres, donc de nous faire perdre de l'argent.

— Pourquoi ne me supprimez-vous pas ? demanda Dickson.

— Nous le ferons si vous vous mettez au travers de notre route ! Mais cela aussi nous demanderait une dépense d'énergie, que nous ne voulons employer qu'à faire de l'argent. Est-ce assez clair ?

— Mais qu'attendez-vous pour l'arrêter, maître ? hurla Tom Wills hors de lui.

— Les preuves des crimes que je n'ai pas encore commis, petit nigaud, répondit gentiment Georgette Cuvelier.

— On peut prévenir les crimes, continua Tom, de plus en plus en colère.

— Difficile, très difficile, mon petit, répliqua l'étrange jeune fille de l'air le plus sérieux du monde. Mais ne feriez-vous pas mieux de lire un peu ce magazine, mon petit gars, au lieu de vous mêler de ce que disent les grandes personnes ?

Tom Wills poussa un rugissement.

— Eh bien ! ma fille, je vous aurai, moi, si vous commencez votre petit jeu.

Georgette sourit gentiment.

— Oh ! petit mal élevé. Je serai plus gentille. Vous aurez un sucre d'orge. Oui, un petit susucre pour le Tommy de mon cœur !

Harry Dickson coupa court à la plaisanterie.

— Vous avez réussi, et d'une manière magistrale, à me mystifier dix jours durant. C'est long, c'est énorme même ! Il y a de formidables mystères que j'ai résolus en moins de temps.

— Et mes pauvres petites araignées en restent toujours un. C'est embêtant, n'est-ce pas, pour un limier de votre trempe ? D'ailleurs, vous trouverez bien un jour. C'est l'éternelle histoire de

l'œuf de Colomb. Mais ce que vous n'avez pas trouvé en dix jours, Scotland Yard ne le trouvera pas en dix ans. Et me voilà donc tranquille du côté de la police officielle.

» Donc, cher ami, « La Bande de l'Araignée » va commencer ses exploits.

Harry Dickson la regarda longuement.

— Je vous crois, mademoiselle Cuvelier, et je crois que sous peu vous serez une des personnes les plus redoutables que j'aurai eu à combattre dans toute ma carrière, y compris le fameux Vampire aux yeux rouges de hideuse mémoire.

— Peuh ! une mazette ! dit la visiteuse avec un mépris non dissimulé.

— Mince, qu'est-ce qu'il vous faut ! s'écria Tom Wills.

— Et pourtant je n'ai pas encore débuté, dit joyeusement Georgette Cuvelier.

— C'est vrai..., continua Dickson d'une voix sombre. Mais je sens l'atmosphère qui vous entoure, je sens la force mauvaise qui émane de vous. J'aimerais faire quelque chose pour vous !

— Non, vrai ? s'écria Georgette, étonnée. Et quoi donc ?

— Vous garder dans la bonne voie ! Vous deviendriez une force utile à l'humanité.

Elle le regarda gravement. L'éclair jaune brilla dans ses yeux.

— C'est impossible, répondit-elle d'une voix sourde et émue. Impossible, entendez-vous, monsieur Dickson ! Plus tard je vous dirai pourquoi. Oui, plus tard, car nous nous reverrons. Quand ? Probablement quelques minutes avant votre mort.

» Car vous n'accepterez pas ma proposition, donc je devrai vous faire mourir.

Harry Dickson poussa un soupir.

— À moins que je ne vous fasse pendre un jour.

Elle approuva de la tête.

— Telle est, en effet, l'expression de votre chance : me faire pendre. Mais les calculs de probabilité les plus ardues ne vous confèrent qu'une chance infime dans ce sens.

— C'est à voir, ricana Tom Wills.

Cette fois, Harry Dickson se fâcha.

— C'est assez, Tom ! Je vous affirme que l'entretien que nous avons est parmi les plus formidables que j'ai eu à conduire, malgré son enjouement. Allez me chercher les journaux !

— Pourquoi pas des bonbons et des pastilles de menthe également ? ajouta la jeune fille d'un air espiègle.

Rageusement, Tom se coiffa de son chapeau et sortit en claquant les portes.

— Je vous tuerai sans pitié, monsieur Dickson, dit Georgette

Cuvelier redevenue grave.

Le détective fit comme s'il n'avait pas entendu.

— Je pourrais vous faire enfermer sur l'heure dans un lunatic-asylum, dit-il. Mais vous n'êtes pas folle, et ce n'est pas à moi de commencer par un crime. Tirez la première, mademoiselle ! Et puis, je suis convaincu que les murs d'un tel hospice ne vous retiendraient pas longtemps.

— C'est très juste, monsieur Dickson. À présent, je crois que nous nous sommes dit tout ce que nous avons à nous dire. Oh ! Mon cher ami, vous lisez Dickens ? Moi aussi, je l'aime au fond, bien que certaines choses m'échappent chez lui, malgré son apparente simplicité.

— La bonté sans doute, répliqua Dickson avec tristesse.

— Sans doute. Si je me définis moi-même, je me sens psychologiquement une mutilée : j'ai le cœur infirme. Le sens du mot « bon » m'échappe. Les daltoniens sont privés de la vue de certaines couleurs par un défaut de leur sens visuel. Chez moi, ce coin secret de l'âme où se blottit la bonté fait défaut. Il y a un grand trou à la place, un gouffre !

Tom Wills revenait. Il jeta un paquet de feuilles fraîchement imprimées sur la table.

Georgette Cuvelier se leva.

— Adieu, monsieur Dickson !...

— Au revoir, mademoiselle !...

— C'est en effet, plus exact...

D'un pas souple, elle s'en fut.

Mais elle ne savait pas que l'ordre mécontent du maître, qui avait envoyé Tom Wills à la recherche des journaux du matin, venait de déclencher sa propre filature :

Une nuée de petits crieurs de journaux la suivaient par les rues de Londres, bien décidés à ne pas la lâcher d'une semelle.

Leur rapport parvint deux heures plus tard : il était bien décevant.

La jeune fille avait pris le bus jusqu'à Boroughroad, s'était arrêtée quelques instants dans une confiserie pour y faire l'emplette de quelques chocolats et biscuits, puis elle avait marché en flânant jusqu'à Trinity Street, où elle était entrée dans le pensionnat tenu par les dames Midgett.

Harry Dickson s'empara du téléphone et demanda Miss Catharina Midgett, la directrice de l'établissement.

Quand il eut, après une assez longue conversation, raccroché l'écouteur, sa mine exprimait un étonnement sans bornes.

M^{lle} Georgette Cuvelier était une excellente élève, intelligente, sérieuse et appliquée. Elle avait été confiée aux soins des sœurs

Midgett, cinq ans plus tôt, par une dame se disant sa tante et qui continuait à envoyer régulièrement le prix de la pension en y ajoutant l'argent de poche nécessaire, tout en ne lui rendant plus visite.

Georgette Cuvelier était d'origine française, bien qu'à son entrée à Midgett House elle parlât bien l'anglais.

Non, on ne savait rien de son passé, et Georgette n'en parlait jamais. Et il n'était pas dans les habitudes des dames Midgett de poser des questions indiscreètes.

Des lettres ? Jamais, au grand jamais elle n'en avait reçu !

Si elle quittait le pensionnat ? Mon Dieu, à de bien rares intervalles, pour faire quelques menues emplettes, mais ses absences étaient toujours des plus brèves.

— Je vous dis, moi, qu'elle est folle ! s'écria Tom Wills, qui avait suivi la conversation grâce à un second écouteur.

Harry Dickson lui jeta un regard bizarre.

— Jamais ! Je vous dis que nous nous trouvons devant une effroyable énigme humaine.

» Il y a des personnalités qui, très jeunes, révèlent leur talent au premier regard. Cette jeune fille, c'est le génie du crime incarné. Nous sommes à l'aube d'événements que je pressens effroyables !

Harry Dickson ne s'était pas trompé, l'avenir allait le prouver une fois de plus, et avec quelle déconcertante vélocité !

Telle fut la première rencontre entre le grand détective et une des plus formidables criminelles que l'enfer vomit sur terre : Georgette Cuvelier, celle que, plus tard, Dickson ne devait plus nommer autrement que « l'horrible Georgette Cuvelier ».

Les mains de Sir Meredith

Un valet de pied à la mine défaite ouvrit à Harry Dickson.

— Sir Meredith ? s'enquit le détective.

Le serviteur s'inclina :

— Veuillez me suivre, sir...

Harry Dickson fut frappé par l'atmosphère de la belle maison de maître.

La porte de la rue ne s'était ouverte qu'après un long glissement de verrous et de chaînes en veilleuse. Des domestiques passaient avec des airs graves de gardiens de trônes.

Le valet qui le conduisait le fit monter à l'étage et l'introduisit dans un spacieux salon où, dans la cheminée, malgré la belle saison, brûlait encore un feu de bûches.

Quand le détective parut sur le seuil de la pièce, un gentleman à la figure grave, se leva d'un fauteuil et le salua.

— Monsieur Harry Dickson, je crois ? demanda-t-il d'une voix profonde.

— Pour vous servir, Sir Austin...

— Je suis heureux de vous voir accourir si vite à mon appel, répondit Meredith avec un pâle sourire sur ses traits tourmentés.

Harry Dickson le considéra avec sympathie.

Sir Austin Meredith était le plus fameux chirurgien de l'époque. Ses adversaires, ou plutôt ceux qui le jalousaient, l'appelaient avec ironie « l'écuyer tranchant du roi », car Sir Austin avait, dans le temps, sauvé la vie à Sa Majesté, grâce à une intervention chirurgicale que d'autres n'osaient envisager. Depuis la clientèle la plus huppée d'Angleterre, et même du continent, était devenue sienne.

Mais si Harry Dickson s'inclinait volontiers devant le mérite et le savoir, sa sympathie était surtout acquise aux hommes de cœur. Et Sir Meredith était la charité en personne ! Alors qu'il n'assistait les favoris de la fortune que contre des honoraires fabuleux, il n'hésitait pas à soigner avec la même ardeur les plus pauvres de la terre. Il entra dans les taudis de Limehouse et de Poplar, aussi bien que dans les somptueuses demeures du West End. Il avait fondé deux hôpitaux où les indigents recevaient les soins les plus éclairés tout à fait gratuitement, se voyant même, à leur sortie, gratifiés de secours en argent et en nature.

— Votre appel était si désespéré, Sir Austin, que je me suis fait

un devoir d'y répondre sur-le-champ, avait déclaré le détective. Je dois vous dire également que les forbans me laissent quelque repos pour l'heure.

— Croyez-vous que ces gens désarment jamais ? s'écria le chirurgien avec tristesse. Vous allez avoir immédiatement la preuve du contraire, monsieur Dickson.

» Je vais vous raconter une histoire bien singulière dont j'ai été le héros, j'allais presque dire la victime, il y a quelques jours.

» Dans la soirée, on était venu me chercher à mon club : « Venez vite, Sir Austin ! On vous appelle au chevet de Mr. Simon Edgewell, le grand industriel. C'est son médecin particulier, Rex Hunter, votre ami, qui vous en supplie. »

» Le Dr Rex Hunter ne m'aurait jamais appelé qu'en cas d'extrême urgence.

» Je fis donc avancer ma voiture et, quelques minutes plus tard, je sonnais à la porte de l'hôtel de Mr. Simon Edgewell.

» J'y trouvai tout le monde plongé dans la consternation, y compris mon ami le Dr Hunter, qui me mena auprès du malade.

» Celui-ci se tordait de souffrance, haletant de fièvre.

— C'est une crise d'appendicite foudroyante, dit Hunter. J'ai fait appliquer une vessie de glace, mais cela n'aide à rien. Seule une intervention chirurgicale peut le sauver encore.

» — Une opération à chaud, murmurai-je. Diantre... c'est le grand jeu.

» — Vous seul pouvez la réussir ! s'écria mon ami.

» — Bien, dis-je, faites bouillir de l'eau, envoyez mon chauffeur chercher ma trousse, téléphonez à la maison des infirmières que l'on envoie sur-le-champ une ou deux assistantes. Je vous donne un quart d'heure pour transformer cette pièce en salle d'opération.

» Hunter s'éclipsa pour donner des ordres, et je restai auprès du malade.

» Quelques minutes à peine s'étaient écoulées, quand j'entendis un bruit de pas légers dans mon dos et, me retournant, je me trouvai nez à nez avec une infirmière en uniforme blanc.

» — Vous êtes prompte, mademoiselle, dis-je satisfait. C'est bien. Je vous en félicite...

» — Je ne suis pas infirmière, répondit-elle à voix basse. J'ai mis ce costume pour pouvoir arriver jusqu'à vous... »

» Je fus sur le point de lui faire une verte réponse, quand d'un geste elle me pria de la laisser parler, puis elle montra le malade du doigt.

» — Ce cas est désespéré, je crois.

En effet. À part une contraction douloureuse de ses traits et une respiration rocailleuse et pénible, Mr. Edgewell semblait avoir

déjà quitté le monde des vivants.

» Mais, piqué au jeu, je me dressai.

» — Il n'est pas désespéré pour moi !

» La chambre était mal éclairée, et je ne pouvais que difficilement distinguer les traits de la singulière visiteuse, mais je vis une lueur de rage froide passer dans ses yeux.

» — C'est bien ce que j'attendais de vous, Sir Meredith, répondit-elle d'une voix basse et sifflante. Mais si vous désirez jouir encore quelque temps des bienfaits de la vie, ne faites rien pour sauver le malade que voilà.

» — Si je comprends bien, madame, vous voudriez que l'opération ne réussisse pas ?

» — Vous comprenez très bien, sir.

» — Il faudrait que Mr. Edgewell « passe » entre mes mains.

» — Bah ! il passerait entre les mains de tous les autres médecins du royaume !

» — Et de mes mains, il guérira !

» La fausse infirmière garda un moment le silence, puis elle riposta d'une désagréable voix aiguë :

» — Eh bien, sir, dans ce cas, prenez garde à vos mains !

» Elle disparut d'une manière si rapide que je n'eus ni le temps de la retenir, ni celui de jeter l'alarme ; d'ailleurs, mon confrère Hunter revenait sur ces entrefaites, ainsi qu'une infirmière, bien authentique cette fois.

» L'opération fut tentée sur-le-champ et, bien qu'elle fût parmi les moins faciles de ma carrière, elle réussit.

» Il y a huit jours de cela. Aujourd'hui, les journaux du matin ont annoncé que Mr. Simon Edgewell était hors danger, et voici le billet que j'ai reçu moi-même, et qui est cause de mon appel à l'aide, monsieur Dickson :

Le détective prit la feuille dactylographiée que le chirurgien lui tendait.

Dear Sir !

Vous l'aurez voulu ! Désirant tenir ma promesse, faite la semaine dernière, j'ai le regret de vous annoncer que je m'en prendrai à vos mains. Leur perte vous sera d'autant plus sensible que, sans elles, vous ne valez pas plus comme chirurgien qu'un aigle sans ailes, qu'un poisson sans nageoires. Je condamne vos mains pour votre stupide refus d'obéissance. Elles périront au prochain coup de minuits.

Pour vous prouver que je ne vous fais pas de menace vaine, vous trouverez une araignée en argent sur votre table de travail vers dix heures du soir. Et, pour ajouter un peu plus de poids encore à cette menace, prévenez le célèbre Harry Dickson, qui vous dira que je ne suis pas un

Sir Meredith leva les yeux vers son hôte.

S'il avait gardé jusque-là quelque vague espoir, quant à la sincérité de la lettre, il l'eût perdu immédiatement, rien qu'à voir le visage de Dickson.

Ce visage avait pris une teinte cendreuse. Pour peu, on eût pu croire que cet homme, énergique entre tous, était saisi lui-même par la peur.

— Alors vous y croyez, monsieur Dickson ? murmura le chirurgien.

Harry Dickson baissa la tête, comme si la honte l'écrasait.

— J'y crois, sir, répondit-il sourdement.

— Et je serai abandonné en plein centre civilisé, entouré par les représentants de l'autorité, vraiment livré à d'atroces et invisibles forbans ?

Le détective fit un geste de dénégation violente.

— Abandonné ? Non ! Je reste auprès de vous. Et je sais qu'en agissant ainsi, je risque autant que vous, sinon plus...

Pour toute réponse, Sir Meredith tendit à son interlocuteur ses deux mains condamnées.

— Pardonnez-moi mes paroles de tout à l'heure, monsieur Dickson, mais laissez-moi vous dire à présent qu'à l'idée seule de votre présence auprès de moi, je me sens protégé contre tout danger, aussi mystérieux qu'il puisse être.

Harry Dickson sourit faiblement, attristé de cette confiance, qu'il craignait ne pouvoir mériter.

— Avez-vous une idée ? demanda Sir Meredith.

Le détective consulta son chronomètre.

— Nous avons un peu de temps devant nous. Il est neuf heures ; donc, le signe avant-coureur de l'araignée nous laisse encore une heure. Puis, deux heures encore devront s'écouler avant la grande-menace.

» Vous permettez que j'allume une pipe ?

Sir Meredith, qui connaissait les petites manies du détective, sourit en acquiesçant à cet innocent désir.

— Entre dix heures et minuit, murmura Dickson, perdu dans ses pensées. Deux heures d'écart donc. C'est beaucoup... Pourquoi ?

On entendit sonner à la porte de la rue et, quelques minutes plus tard, le valet de pied vint demander d'un air embarrassé si Sir Meredith voulait recevoir, pour quelques instants seulement, le professeur Merton, qui l'attendait au parloir.

Sir Meredith sourit furtivement.

— Mais certainement, James. Dites au professeur que je viens à l'instant.

— Qui est ce professeur Merton ? s'enquit Dickson. Ce n'est certes pas une heure pour s'annoncer...

Le sourire du grand chirurgien s'élargit.

— Merton ne choisirait jamais d'autre heure pour venir... me taper. C'est un pauvre diable de savant, qui attend toujours d'être sur le point de mourir de faim pour venir m'emprunter une ou deux livres. Aujourd'hui toutefois, il y met plus de précipitation, car il n'y a pas huit jours je lui ai allongé un billet de cinq livres. Mais qu'importe ! Pour les gens en détresse, je suis toujours présent, monsieur Dickson !

Comme Meredith s'éloignait, le détective lui jeta un regard de chaude sympathie et reprit sa pipe.

Les spirales de fumée s'envolèrent vers le plafond, les pensées du détective travaillaient, travaillaient.

— Moins dix... Dix heures moins dix !

Harry Dickson sursauta.

— Sir Meredith met du temps pour prêter une livre à son malheureux confrère, bougonna-t-il. Surtout que celui-ci reçut un accueil des plus favorables il y a une semaine à peine... Diable !...

Il avait poussé cette exclamation comme si une clarté soudaine venait de blesser ses yeux.

Oui, cette clarté venait de jaillir, mais au tréfonds de son cerveau.

— Cinq minutes encore !

Harry Dickson se jeta sur le bureau ministre et, en quelques secondes, il avait fait table rase des papiers et des objets qui s'y trouvaient.

Il n'y avait plus qu'une large table de chêne, bien nette, quand des pas retentirent dans le corridor, et que Sir Meredith entra.

— J'allais rater le coup de dix heures, et la venue de l'araignée, dit-il d'une voix essoufflée... Pardonnez-moi... Merton est un crampon, et j'ai couru dans l'escalier pour ne pas manquer le spectacle.

« Ding ! »

— Le premier coup de dix heures ! s'écria Sir Meredith. Un, deux, trois...

Soudain, il se jeta en arrière avec un cri de terreur étouffée.

— Attention, monsieur Dickson... Là, derrière vous !

— Quoi donc ? demanda le détective avec le plus grand calme.

— Là ! Une main... Une araignée... Oui, une main qui laisse pendre une araignée.

— Dix coups ! compta Dickson et je ne vois pas d'araignée. La bonne dame n'a pas tenu parole.

— Mais je l'ai vue ! s'écria Sir Meredith.

— Possible, mais elle n'est pas sur la table, et je vous fiche mon billet qu'elle n'y viendra pas, tonna Dickson.

Le chirurgien se laissa tomber dans un fauteuil.

Harry Dickson s'approcha et lui donna une large tape familière sur l'épaule.

— Allons, cela vous ennuie donc tant de ne pas voir cette bestiole ?... Tenez, je suis bon prince : la voici !

Et le détective lui tendit une petite araignée en argent niellé.

Alors se passa une chose fort curieuse.

Sir Meredith se leva, comme mû par un ressort, et bondit vers la porte... Pas assez vite toutefois pour échapper au détective, qui le prit par le collet et le jeta de toutes ses forces sur le plancher.

— Ne bougez plus, hein ? gronda Harry Dickson en lui mettant son revolver sous le nez. Je vous jure que si je dois tirer sur vous, ce sera pour vous tuer et non pour vous blesser.

» Jusqu'ici je ne sais pas encore comment vous avez pu faire apparaître chez moi les dix araignées, et je ne m'en soucie pas trop pour l'heure, mais ce soir votre truc fut un peu grossier. Me faire regarder derrière moi !... Ciel, un prestidigitateur de trente-sixième ordre n'aurait osé employer un tel subterfuge. Une fois ma tête tournée, la bestiole était déposée sur la table.

» Elle m'était donc encore une fois destinée... Mais, en vous tapant sur l'épaule, j'ai eu l'audace de fendre votre redingote, à l'aide d'un petit couteau fort pratique, et de cueillir, au bout de son élastique, l'insecte d'argent qui se réfugiait dans votre manche. Truc d'écolier, mon cher ! À propos, où se trouve Sir Meredith ?

— Vous êtes fou ! gronda le captif. Je suis Sir Meredith, vous le savez bien.

— Vous êtes le plus idiot des membres de la Bande de l'Araignée ! Bien que vous soyez, sans doute, leur meilleur acteur, et le plus versé d'entre eux dans l'art de se faire la tête de quelqu'un. Vous avez très bien « pris » Sir Meredith. Ma parole, j'ai failli y couper moi-même. Mais je vous attendais, mon petit, et non Sir Meredith !

— Vous bluffez ! grommela l'homme.

— Mais non, votre venue était logique : vous sonnez à la porte en « professeur Merton », le seul qui ait ses petites entrées à n'importe quelle heure chez le maître de céans. Sir Meredith vous reçoit dans le parloir. En un tour de main vous vous emparez de lui, et vous vous faites sa tête, histoire de venir m'épater à mon tour. Je vous ai senti de loin, mon gaillard. Il était impossible qu'un Merton ne vînt pas, à cette heure, pour me faire le coup de l'araignée.

» Laissez-moi donc voir votre tête !

— Elle ne vous apprendra rien !

Dickson arracha quelques postiches du visage de l'homme, et dut reconnaître qu'il avait dit vrai : une figure complètement inconnue venait de lui apparaître.

— Où est Sir Meredith ? demanda brusquement Dickson.

— Ah ! ça c'est une autre histoire ! ricana l'inconnu. Je vous le dirai peut-être, mais j'aurai d'abord grand plaisir à vous raconter l'une et l'autre chose, après quoi nous nous entendrons au sujet de ma liberté. Il vous reste encore deux heures avant qu'il n'arrive du mal à Sir Meredith.

Deux heures !

Ces deux mots frappèrent derechef l'entendement du détective.
Deux heures !

Pourquoi l'homme avait-il appuyé sur le fait ?

Harry Dickson le regarda avec attention.

Le visage de l'homme respirait l'audace et la ruse, mais ni l'intelligence ni la subtilité. Deux heures ! C'était un mensonge ! On voulait gagner du temps ! On voulait endormir pendant ce temps la vigilance du détective. Vivement, il passa les menottes aux poignets de l'homme et lui entrava les jambes à l'aide d'une fine cordelette.

— Ecoutez donc ! cria le prisonnier, pris soudain d'inquiétude en voyant Dickson s'éloigner.

Mais le détective ne l'écoutait guère. Il se jeta comme un fou dans l'escalier, traversa le hall en courant, puis poussa la porte d'un petit parloir où brûlait une lampe.

Sir Meredith, ligoté, bâillonné, était étendu dans un fauteuil. Seuls, ses yeux pleins d'horreur vivaient dans sa face convulsée.

Dickson suivit ses regards et les vit se porter sur ses mains liées.

Un petit cylindre de cuivre pendillait au bout d'une fine courroie de cuir joignant les poignets du chirurgien ; un tic-tac bruyant de montre montait de ce singulier appareil.

Harry Dickson poussa un cri d'épouvante : une minuscule bombe à retardement était attachée aux mains du grand chirurgien. Quelques secondes encore, peut-être, et l'explosion, trop peu forte pour tuer la victime, anéantirait ou mutilerait à jamais ses mains secourables.

Combien de temps l'engin infernal attendrait-il encore avant d'exploser ?

Deux heures ? Non ! Cette indication avait été fallacieuse, et de nature à tromper le détective.

Mais Dickson ne perdit pas de temps en réflexions ; d'un coup de canif il trancha les courroies de cuir et, avec un geste de colère, il jeta loin de lui, dans le hall, le cylindre de cuivre.

La machine infernale ne toucha même pas le sol !

Elle éclata avec un bruit mat et aigre, comme celui d'une toile qui se déchire, arrachant quelques plâtras aux murs du corridor.

— Une minute encore, haleta Dickson, et un des crimes les plus lâches que je connaisse eût été consommé !

Il se hâta de libérer Sir Meredith de ses liens.

— Monsieur Dickson, je ne sais vraiment ce que je vous dois... commença le chirurgien.

— Vous, mon cher monsieur Meredith ? Vous ? Mais au contraire, c'est moi qui suis votre débiteur ! s'écria Dickson en riant joyeusement.

— Vous voulez rire ?

— Pas le moins du monde, répondit Dickson gravement. L'affaire de cette nuit vient de me rendre confiance en moi-même. J'ai pensé, un moment, que des forces, formidables et hostiles, allaient se dresser devant moi, que le crime allait me tendre des pièges inflexibles, dresser des obstacles insurmontables à mon pauvre entendement humain. Une fois de plus, je me suis trompé ! Avec quelle joie, je le reconnais !

» Certes, je pressens une lutte ardente et sans pitié de part et d'autre. Je ne sais même pas si j'en sortirai vainqueur. Mais nous lutterons au moins à forces égales. L'échec de cette nuit est d'autant plus dur à l'adversaire que c'est un coup de début, et ordinairement ces histoires sont habilement préparées. Allons un peu voir notre prisonnier maintenant.

Celui-ci était étendu bien tranquillement dans un coin du bureau de Sir Meredith. Pourtant, Harry Dickson s'élança vers lui en poussant un juron.

— On ne plaisante pas en tout cas, dans la Bande de l'Araignée, gronda le détective, puisqu'en cas de capture on y a recours à de pareils moyens !

L'homme, en effet, s'était empoisonné.

La seconde entrevue

Midgett House, dans Trinity Street, emprunte son air bien respectable à son apparence vieillotte, au style vaguement baroque de sa façade, à sa grille de fer forgé, un petit jardin de viornes et de mélèzes nains précédant l'étroit perron de pierre bleue, et l'enseigne signalant au passant que « Midgett House » est un pensionnat préparant aux études supérieures les jeunes filles des classes aisées. Tel Harry Dickson trouva l'établissement quand, pour la première fois, il tira le pied de biche.

Un portier à l'air niais vint lui ouvrir et l'introduisit auprès d'une dame d'âge, à la mine revêche, qui s'enquit, avec une politesse pincée, « de ce qui lui valait l'honneur de la visite de Mr. Arthur Manin »... Car tel était le nom figurant sur le fin bristol que Dickson avait fait passer à la directrice de l'établissement : Miss Catharina Midgett.

— Vous comprenez le français, n'est-ce pas, madame ? s'enquit le détective en un anglais effroyable.

— Nous comprenons six langues vivantes, dont le français, à Midgett House, et deux langues mortes, riposta fièrement la directrice. Et faites-moi l'honneur de m'appeler mademoiselle, je ne suis pas une « Madame », sir !

Dickson s'inclina servilement.

— Je suis Mr. Manin, l'homme d'affaires de la tante de M^{lle} Cuvelier, répondit-il. Comme je suis de passage à Londres, je suis venu m'enquérir si tout marche selon ses désirs, et si elle ne veut pas voir majorer ses mensualités. J'ai reçu ordre de le lui demander.

Le visage de Miss Catharina Midgett s'éclaira.

— Je suppose qu'elle le voudra, car nous allons organiser des cours d'archéologie, d'égyptologie et de sanscrit. Naturellement, cela exige de notre part de très sérieux sacrifices, et les élèves qui désirent s'instruire de ces nouvelles sciences devront payer un supplément honorable, cela va de soi. Or, M^{lle} Georgette Cuvelier adore s'instruire, et c'est une élève merveilleuse. Oui, oui, il faudra augmenter ses mensualités, cela va sans dire.

— C'est ce que je pense également, affirma Dickson avec conviction.

Miss Catharina fit en son honneur une belle révérence.

— Puisque vous êtes homme de loi d'un pays de connaissance,

je puis vous permettre de visiter M^{lle} Cuvelier dans ses appartements, dit-elle. Surtout pour discuter d'affaires d'un si puissant intérêt.

Le portier à l'air niais précéda le détective par un long corridor, où stagnait une odeur rance de vieille cuisine, de chenil et de lavoir, puis, après une montée par un escalier en spirale, suiffeux comme une peau de vache, il frappa à coups redoublés à une porte en hurlant :

— Mam'selle Cuvelier, c'est le type dont le nom est sur la carte que j'veus ai mis sous la porte tout à l'heure. C'est-y-vous ou l'type qui allez me donner mon pourboire ?

Harry Dickson lui tendit un shilling que l'homme prit en grimaçant de plaisir. Puis il introduisit le détective dans les « appartements » de M^{lle} Georgette Cuvelier, élève de première à Midgett House.

En l'occurrence, ces « appartements » se composaient d'un petit salon-bureau fané et poudreux, communiquant avec une alcôve où se blottissait un étroit lit de jeune fille.

Devant une table ronde, encombrée de livres de classe, M^{lle} Georgette Cuvelier jouait distraitement avec la carte de Mr. Manin, tout en tournant le dos à la porte.

— Bonjour, mademoiselle, vous saviez naturellement que c'était moi.

— Oui... Personne d'autre que vous ne pouvait s'introduire chez moi avec une fausse carte de visite. Et vous êtes, pour l'heure, à peu près le seul à connaître mon adresse.

— Ce ne me fut pas difficile, riposta Dickson.

— Et comment ! Ce que j'ai eu de plaisir en voyant à mes trousses cette nuée de mouchérons crieurs de journaux ! Il me plaisait que vous en sachiez davantage sur mon compte, bien que vous eussiez pu m'interroger sans ennuyer cette pauvre Midgett.

— Et la fameuse bande ? s'enquit Dickson.

— Hum ! Sans vous elle eût fait du meilleur travail. Je l'avais bien prévu d'ailleurs.

— C'est vous l'amie de Jimmy Woodcock, l'héritier présomptif de son oncle Simon Edgewell ? demanda brusquement le détective.

Georgette Cuvelier se retourna avec colère.

— Pour qui me prenez-vous, monsieur ? Je ne suis « l'amie » de personne. Je suis, dans toute l'acception du mot, une jeune fille convenable, et j'ai horreur des termes qui manquent de galanterie. Vous désirez en apprendre plus long sur le cas Edgewell-Meredith ? Pourquoi pas après tout ? L'affaire est ratée de fond en comble et tout l'honneur vous en revient. Je veux bien bavarder un peu avec vous à ce sujet.

— Ne craignez-vous pas...

— La traditionnelle phrase « tout ce que vous direz, pourra être retenu contre vous... » ? Nenni, monsieur le détective. Vous n'avez aucune preuve contre moi. Et puis, y a-t-il seulement des charges contre moi ? La Bande de l'Araignée n'a encore aucune existence officielle, au fond...

» Jimmy Woodcock avait pour « amie » une jeune dame charmante, disons une... de mes bonnes connaissances. Jimmy héritant des millions de son oncle, c'était le pactole pour ma jeune amie. Et voici que cet idiot de Meredith se mit en travers de notre route, en sauvant Edgewell !

— Et puis cet idiot de Dickson se mit à son tour en travers de votre route pour sauver le bon Mr. Meredith, continua Dickson avec ironie.

M^{lle} Georgette Cuvelier regarda le détective d'un air de reproche.

— C'est exact. Vous nous avez fait manquer un acte de discipline, monsieur Dickson, ce qui est d'autant plus grave que nous sommes au début de nos affaires.

» Nous perdons un homme de ce chef, un imbécile, mais un très bon mime, qui aurait pu nous être utile.

— Ce qui me paraît étrange, dit Dickson en fixant sur la jeune fille ses yeux froids, c'est que l'individu qui se fit passer pour le chirurgien Meredith se suicida au lieu de se laisser prendre. Notez que cet homme n'aurait pu encourir qu'une peine d'emprisonnement.

— D'après vos lois, n'est-ce pas, monsieur Dickson ? Mais que faites-vous des miennes ? Cet homme savait qu'il devait réussir ou mourir. Il a préféré la fin par le suicide, à celle que je lui aurais réservée.

La lueur jaune parut dans les yeux gris de Georgette Cuvelier et Harry Dickson en perçut toute la froide cruauté.

— C'est vous qui avez joué le rôle de la fausse infirmière ? demanda négligemment le détective.

— Moi ? Mais non ! Je n'ai joué aucun rôle moi-même jusqu'ici. C'est Sally, l'ancienne fiancée de ce petit nigaud de Jimmy ; elle s'y prit d'ailleurs assez mal. Vous voyez, il faudra que je mette personnellement la main à la pâte, un de ces jours, si je veux de l'ouvrage bien fait. À propos de Sally, vous ne pouvez rien contre elle ; elle vogue déjà au loin !

— Un billet à l'acide prussique ? persifla Harry Dickson.

Georgette le regarda avec une candeur charmante.

— Mais non, qu'allez-vous imaginer ? Si je faisais une boucherie de mes amis et connaissances pour chaque affaire qui rate, il m'en faudrait changer comme de chemise. Croyez-vous que l'on forme des malfaiteurs comme des avocats ? C'est autrement difficile,

allez ! Non, Sally est partie en... estafette.

— Et vous dites « au loin ». Votre champ d'opérations ne se limite donc pas au Royaume-Uni ?

— Pas même à la planète Mars, si nous avions le moyen de l'atteindre ! Et maintenant, monsieur Dickson, je crois que nous n'avons plus rien à nous dire...

» J'ai un tas de devoirs à faire. Dites, croyez-vous que cette vieille chipie de Catharina Midgett m'impose deux heures de Cicéron par jour ?

» Voici que je vomis pour la nième fois le *De Amicitia* et le *Pro Milane*.

» Il faudra que cette femelle en voie un jour des dures comme moi ! *Good Bye, old Harry*. On s'embrasse ? Si c'est d'un shocking absolu en Angleterre, dans mon pays c'est un usage courant, et vous n'ignorez pas, naturellement, que je suis un z-oiseau-qui-vient-de-France !

Harry Dickson se sentit tout à coup le cou encerclé par deux bras nerveux, tandis que deux baisers sonores se plaquaient sur ses joues.

— ... jour, mon petit Harry ! C'est ainsi que m'aurait embrassé ma tante.

Le détective descendit l'escalier, en triste posture, morfondu, dérouté par cette inexplicable gamine ; il ne se défendait même pas d'une certaine tendresse fraternelle pour cette fragile créature, en passe de devenir un monstre.

Le portier à l'air niais, se souvenant de son shilling, lui fit une respectueuse grimace en le reconduisant ; là-haut, à l'étage, la voix aiguë de Georgette envoyait aux sombres échos de la vieille maison, une chanson de Paris.

... Si par hasard tu vois ma tante,

Complimente-

La de ma part...

Le même soir, Dickson recevait une lettre par exprès, calligraphiée sur un joli papier rose à fleurettes.

Mon cher old Harry,

Je n'en pouvais plus ; mes nerfs étaient à bout. Cicéron m'a trop fait souffrir et je me suis vengée de lui. Scotland Yard, ou les journaux du Fleet, vous diront le reste.

Pour la vie, votre
Georgette Cuvelier.

— Diantre ! maugréa le détective, cette gamine se moquerait-elle de moi dans les grandes largeurs ? Ah ! n'était cette redoutable atmosphère criminelle qui règne autour d'elle, cette chose mystérieuse et intangible, cet esprit du mal qui émane de tout son être, je me

dirais que la demoiselle s'offre une amusette d'un genre un peu spécial. En tout cas, je ne sonnerai pas Scotland Yard et je ne me presserai pas plus qu'il ne faut pour acheter un journal du soir.

Ce fut Scotland Yard qui le sonna, pour lui apprendre que Miss Catharina Midgett, directrice de Midgett House, venait d'être assassinée, d'une façon tout à fait extraordinaire, dans sa maison de Trinity Street.

On avait trouvé la vieille demoiselle pendue au-dessus de son bureau, tenant dans ses mains jointes, et entravées par des menottes d'acier, un livre de Cicéron.

La morte qui, par une vie de privations, de lésinerie et d'avarice, était parvenue à épargner un solide pécule, avait le jour même retiré de la banque cette petite fortune se montant à douze mille livres, pour la déposer dans son coffre-fort personnel. On trouva ce coffre-fort complètement vide d'argent, mais bourré des livres, cahiers, et tabliers d'école d'une des élèves, la demoiselle Georgette Cuvelier, disparue depuis la découverte du crime.

— Dieu ! s'écria Harry Dickson, la voici lancée ! La bête a goûté au sang. Il ne lui en faudra pas plus pour devenir le monstre qu'elle était déjà « en potentiel ». Il s'agit de partir sur le sentier de la guerre, à présent.

Telle fut la conclusion de la seconde entrevue du maître avec une des grandes reines du monde criminel.

Du sang dans les nuages

Une immense angoisse planait sur les hommes et les choses.

C'était dans le bureau du commandant de l'aéroport de Croydon, près de Londres. Le commandant mordillait nerveusement un cigarillo qui ne brûlait plus ; le télégraphiste, les écouteurs rivés aux oreilles, se tenait immobile devant ses appareils, maniant d'un geste las des manettes et des fiches, la sueur perlant sur son front livide.

Un peu plus à l'écart, le Premier ministre, Lord Dambridge, conférait avec son collègue Sir Rutherford, de l'Air Office, tandis que le terrible Dasher, de l'Amirauté, marmonnait des jurons dans sa courte barbe grise.

Quels graves événements justifiaient la présence de cette élite de l'Etat dans ces bureaux bas et inconfortables de Croydon ?

Graves, sans aucun doute, puisque, près de la fenêtre, se tenaient trois autres gentlemen, le front sombre : Goodfield, le surintendant de Scotland Yard, Harry Dickson et Tom Wills, qu'une automobile ministérielle était venue quérir d'urgence dans Bakerstreet.

Ce fut Lord Dambridge qui reprit, enfin, la parole.

— Récapitulons, commandant, pour que Mr. Harry Dickson puisse suivre avec nous la marche des événements. J'apprécie hautement la collaboration de ce grand homme. Ce n'est pas la première fois qu'il tire l'Angleterre d'un mauvais pas. C'est encore sur lui que je compte aujourd'hui.

Harry Dickson s'inclina en silence.

Sir Dambridge se tourna vers lui, en disant :

— Ce matin, à Genève, le délégué plénipotentiaire d'une puissance amie a remis un pli à l'envoyé de notre gouvernement. Ce pli devait nous parvenir de la manière la plus urgente possible, et en même temps la plus discrète.

» Nous savions qu'une certaine puissance, bien moins amie et fort turbulente, aurait donné gros pour en connaître le contenu.

» À ce moment se trouvait à Genève un certain Mr. Harreton, homme simple et ne vivant que pour les sports. Mr. Harreton possède un petit avion de tourisme, un véritable bijou de puissance et de vitesse.

» C'est à Mr. Harreton, homme qui mérite toute notre

confiance, que le pli a été confié et, une demi-heure plus tard, le messager prenait l'air à bord de son avion.

» Maintenant vous avez la parole, commandant Wild.

Le commandant, un homme d'âge mûr, au visage mélancolique, se leva et fit le salut militaire.

— Harreton était un gentleman digne de toute votre confiance, messieurs... (ici sa voix s'étrangla.) C'était mon ami.

— Pourquoi employez-vous un mode passé pour parler de lui, commandant ? demanda Sir Rutherford.

— Parce que la mort seule peut avoir empêché Harreton d'accomplir son devoir envers sa patrie, répondit le commandant.

Toutes les têtes s'inclinèrent avec respect, et le sombre Dasher lui-même approuva d'un geste bref.

Le commandant reprit la parole.

— Donc, Harreton part et suit l'itinéraire de tourisme : Dijon, Reims, Boulogne-sur-Mer, Folkestone, Croydon. Une ligne toute tracée sur terre et sur l'eau.

Comme convenu, il lance son premier appel au-dessus de Dijon.

» Il possédait à son bord un appareil émetteur à ondes très courtes, un modèle du genre, et pouvait rester en rapport constant avec nous. Nous percevons très nettement son signal au-dessus de la ville française.

» À partir de ce moment, il devait répéter ce signal à des intervalles convenus.

» Ce qu'il fait d'ailleurs fidèlement.

» Bientôt il survole Reims. Un seul signal nous parvient encore au-delà de la cité martyre. Puis c'est le silence...

— Son appareil peut avoir eu une panne, remarqua Goodfield.

— Le cas était prévu, inspecteur, répondit le commandant Wild. Dès qu'un signal tarderait plus de trois minutes, deux de nos amis, l'un en Bourgogne, un autre aux environs de Lille, devaient prendre l'air.

» C'est aussi ce qui eut lieu. Les trois minutes écoulées, les deux avions s'élevèrent. Ni dans l'air, ni sur terre, ils ne retrouvèrent trace de l'appareil de mon ami Harreton.

L'ombre d'Harry Dickson se détacha, noire et maigre, de la fenêtre. Lentement, le célèbre détective s'avança au milieu de la pièce.

— Reims... murmura-t-il. C'est bien près de la frontière. À propos, Excellence, les documents dont Harreton était porteur avaient-ils une importance pour l'Allemagne ?

— Pour l'Allemagne ? Pas directement... non.

— Alors Reims n'a qu'une importance secondaire.

— Je le pense également, monsieur Dickson !

Le détective s'approcha tout près de Lord Dambridge et lui dit deux mots, rien que deux mots, à l'oreille. Le Premier ministre approuva.

— Je n'en demande pas plus, fit Dickson, mais je veux savoir à qui le crime pourrait profiter, nation ou particuliers. En l'occurrence à tous deux, je pense. Le tout est de retrouver Harreton, car retrouver cet homme c'est retrouver le pli, ou savoir quel chemin il a pris.

— Monsieur Dickson, veuillez donner des ordres si vous le jugez bon ! dit Lord Dambridge.

— C'est un pareil langage qu'il faut tenir et que j'aime, approuva violemment le terrible amiral Dasher.

— Très bien, messieurs, reprit le maître. Si je comprends bien, la France ne serait pas très satisfaite non plus de voir ces documents prendre une autre route que celle du Foreign Office, n'est-il pas vrai ?

— Tout ce qu'il y a de vrai !

— Je désire que la route du Sud, tant par air que par terre, soit surveillée avec toute la sévérité désirable. Au fond, je ne le demande que par acquit de conscience. Ce n'est là qu'une précaution. Il se peut qu'elle soit beaucoup trop élémentaire. Mais qu'importe ! C'est une première mesure de sagesse. Ensuite...

Dickson ne continua pas car, Tom Wills, qui regardait par la fenêtre, peut-être dans un dernier espoir de voir surgir l'aviateur manquant à l'appel, venait de pousser un cri de surprise effrayée.

— Ah ça ! par exemple ! Venez donc voir, maître !

D'un doigt tremblant, il montrait le ciel.

À grande hauteur un avion y évoluait, minuscule, à peine visible, pareil à un gros moustique.

— Un fumigène ! expliqua Goodfield en voyant se dérouler des banderoles de fumée blonde dans l'azur.

— Une publicité quelconque, maugréa le commandant irrité.

— Non, dit Dickson, tout bas, un rictus de colère contenue sur le visage. Regardez ce qu'il écrit !

— Ce ne sont pas des mots !

— On dirait des signes !

— C'est une araignée ! s'exclama Tom Wills.

— Précisément, messieurs, dit Harry Dickson, et l'apparition de cet appareil qui vient nous narguer est intimement liée à la disparition d'Harreton.

— Un parachute ! cria-t-on.

En effet, une large fleur blanche venait de s'épanouir dans le ciel, grandissant au fur et à mesure de sa descente vers le sol.

— À quelle hauteur évolue cet avion ? demanda le détective au commandant.

— À très grande hauteur. À huit mille mètres pour le moins...

À cette minute, un téléphone trembleur retentit et on annonça :

— L'appareil qui fait de la fumée au-dessus du champ ne porte aucune désignation internationale.

Rien qu'une sorte de grande araignée peinte sur le plan inférieur de ses ailes.

— Y a-t-il une batterie de canons antiaériens prête à entrer en action ? demanda Harry Dickson d'une voix brève.

— Nous possédons en effet des canons montés sur autos mais, en ce moment, ils coopèrent à une manœuvre militaire à Aldershot, répondit Sir Rutherford.

Harry Dickson éclata d'un rire amer.

— Ceux qui sont là-haut doivent le savoir, sinon ils ne nous riraient pas au nez d'une façon aussi insolente.

— Mais qui sont-ils ? s'écrièrent les assistants.

— Voici la réponse ! dit Harry Dickson.

Des cris d'horreur montaient de la plaine où le parachute venait d'atterrir.

— Un cadavre ! Un homme assassiné était attaché au parachute ! criait un sergent qui passait en courant.

— Malédiction ! tonna le commandant en se ruant au-dehors, suivi par les ministres et les détectives.

On vit Wild se pencher sur une forme immobile étendue sur la terre gazonnée, puis lever les bras avec désespoir.

— Dieu du ciel, c'est Harreton !

Quatre coups de feu avaient eu raison du malheureux aviateur : trois dans la poitrine, un dans la tête.

Du manteau de cuir de la victime, Harry Dickson détacha une petite broche en argent niellé, une araignée artistement figulée.

Là-haut, dans le ciel, vers le sud, l'avion mystérieux disparaissait et, lentement, l'araignée de fumée s'évanouissait dans le ciel bleu.

— Monsieur Dickson, que faire, que faire ? gémit Lord Dambridge.

Harry Dickson contemplait fixement le firmament céruléen.

— Inutile d'alerter les postes français, dit-il. Il faudra payer de sa personne.

» Veuillez faire apprêter l'avion de course le plus rapide de la station. Entre-temps, donnez-moi la libre disposition du télégraphe.

Pendant plus d'une heure les appareils de morse cliquetèrent sans relâche.

Enfin, le détective froissa une bande de papier bleu d'un air satisfait.

Les points et barres, reproduits sur le mince serpent, disaient : *Jeune dame malade à l'hôtel du Lac Vert à Chambéry. Semble*

souffrir du mal des montagnes. Vingt ans, grande, maigre, habillée de noir, manteau en cuir chromé doublé de renard. Rien d'extraordinaire. Yeux gris. Voyage toute seule. Dans valise : linge, deux livres anglais de Dickens : Pickwick Papers, The tale of two cities ». B...

— Bravo ! gronda Dickson. Le mal de l'air a eu raison de son audace. « Elle » ne se trouvait pas dans l'avion lance-fumée-corbillard-aérien...

» À notre troisième entrevue !

La voyageuse solitaire

Le meilleur pilote de nuit d'Angleterre se tenait aux commandes de l'avion transportant Harry Dickson et son élève Tom Wills vers le sud, vers la France. L'appareil fendait les airs comme une flèche, forçant le régime de ses moteurs.

La consigne était formelle : arriver au plus vite !

Aussi l'ombre planait-elle encore sur la terre, quand le pilote choisit un terrain propice à l'atterrissage aux confins de Chambéry-la-Jolie, pour y déposer ses deux passagers sans que quiconque s'aperçût de leur arrivée.

D'un bon pas, Dickson et son élève traversèrent la ville endormie et, bientôt, ils s'arrêtaient devant la façade, toute encadrée de lierre, de l'hôtel du Lac Vert.

Bien que l'aube dorât à peine les cimes lointaines, il y avait un petit attroupement devant la rustique hostellerie.

Un chauffeur d'automobile, revêtu encore de sa peau de chèvre, s'y lamentait à grands renforts de jurons et de malédictions.

— Pour être une Anglaise, elle a filé à l'anglaise ! Ah ! la carne ! C'est-y que je paie mon essence et mes pneumatiques avec des bonnes paroles ? Une course pareille, et en pleine nuit ! Et pas un radis !

— Mais si je vous dis, Renaud mon ami, qu'elle m'a joué le même tour ! disait l'hôtelier. Elle est partie sans régler l'addition, et c'est moi qui ai avancé l'argent pour la pharmacie qu'elle a commandé, misère de bon Dieu !

— Holà ! fit Dickson en s'approchant. Pourrions-nous avoir un bon café chaud et une bouteille de vieille fine de derrière les fagots à l'hôtel du Lac Vert, malgré l'heure matinale.

— Il n'y a pas d'heure pour les clients. Surtout s'ils payent, répliqua l'hôte mi-joyeux mi-maussade.

— Et voilà un chauffeur et une auto ! Juste ce qu'il me faut, continua le détective.

— Si c'est pour me payer comme mon client précédent vient de le faire, gronda le chauffeur, vous pouvez vous fouiller...

— Oh ! racontez-nous cela, mon brave. En attendant, prenez un verre avec nous !

— Ce n'est pas de refus ! Pensez donc que cette môme – on lui donnerait le Bon Dieu sans confession – ne m'a pas seulement, elle,

offre un verre !

Bientôt Harry Dickson, Tom Wills et le chauffeur étaient attablés autour de tasses de café fumant, de quelques sandwiches taillés à la hâte et d'un litre d'excellente fine du pays. L'hôtelier, qui n'avait rien de mieux à faire, et qui ne voulait plus se recoucher, se joignit à eux.

Ce fut lui qui prit la parole.

— Donc hier, il y a la petite dame anglaise qui arrive à l'hôtel, malade comme un veau, sauf votre permission. Elle se couche, demande du lait chaud, de l'aspirine, de l'eau des Carmes. Je m'empresse de la servir le mieux du monde, surtout qu'il n'y a pas grande clientèle pour l'heure à l'hôtel.

» Elle dit qu'elle attend un de ses domestiques, et comme il ne vient pas, elle semble très affectée, et de plus en plus malade.

» — Je connais cela, dis-je. C'est le mal des montagnes. Une sorte de mal de mer !

» — C'est bien cela, qu'elle répond.

» Mais, plus tard dans la journée, elle me dit qu'elle veut aller à la recherche de son domestique, et elle me demande une auto de location. Alors j'ai pensé à Renaud...

— À mon tour, m'sieu Archiprêtre, intervint Renaud. Vous m'avez donc appelé en disant : je vous apporte une cliente qui veut faire une belle balade avec votre bagnole. Ça colle, que je dis. Alors on me présente la même, qui me paraît convenable. Elle m'indique un patelin tout proche du Mont-Cenis.

» — Dites-donc que je lui dis, on n'y sera qu'à la nuit close, vous savez !

» — Cela n'a pas d'importance, qu'elle répond.

» — Le prix au kilomètre..., ai-je commencé.

» Mais elle a fait un geste de grande dame tout en répétant avec impatience : cela a encore moins d'importance.

» Dans ce cas, me suis-je dit, cela en a beaucoup pour moi d'accepter le « business ». Et voilà la même qui se colle dans ma bagnole.

» Nous roulons, nous roulons. Parfois je m'arrêtais pour demander si la petite dame n'avait besoin de rien, car j'avais une soif de diable. Mais elle disait alors d'une voix plaintive que je ne marchais pas assez vite.

» Enfin j'arrive pas trop loin du patelin en question, tout près de l'auberge Bordier. Mon niveau à essence baissait.

» — Si je ne reçois pas à boire, c'est pas une raison pour que mon réservoir reste à sec ! dis-je.

» Et je saute en bas du siège, pour m'approcher de la pompe à gazoline dont la lampe brillait comme une lune dans la nuit. Je prends

trente litres, mais comme il y avait encore de la lumière dans le café du garage, j'ai pris un litre pour moi aussi, pas d'essence, mais de rouge, car j'avais une soif... Après, histoire d'être poli, je me suis encore appuyé un pastis, puis un vermouth-cassis.

» Cela m'avait mis de bonne humeur, et je regagnai ma voiture, tout prêt à dire un mot aimable à la petite dame.

» — Voilà, que je lui dis : je vais regagner de ce pas le temps perdu ! »

» Ah, ouiche ! je parlais aux coussins de cuir et à l'air ! La petite dame... pft ! filée, envolée comme une fumée de cigarette.

» Les gens du garage m'aidèrent à la chercher. Pas plus de dame que sur le plat de ma main ! C'est-il une manière d'agir avec un homme qui gagne son pain à la sueur de son front avec un taxi ?

Renaud poussa un profond soupir et chercha un dérivatif à ses peines dans la bouteille que Dickson avait poussée vers lui.

— Ne vous en faites pas, dit enfin le détective. Tout cela peut s'arranger.

» J'ai grande envie de faire la même excursion !

Renaud le regarda d'un air méfiant.

— Vous n'allez pas me jouer le même tour, je suppose ?

— Pas le moins du monde, déclara Dickson avec un sourire. J'ai pitié du pauvre travailleur. Et, qui plus est, je paie la randonnée de la dame, si vous avez le courage de vous remettre immédiatement en route.

— Pas possible !

Pour toute réponse, le détective allongea quelques billets de banque sur la table de marbre.

— Jour de Dieu ! Vous êtes sans doute ce que l'on appelle un « essentrique », un original milliardaire américain ? Mais ça m'est égal, puisque vous payez comme vous le faites, patron ! Quand c'est qu'on part ?

— Eh bien, tout de suite, je vous l'ai dit !

Renaud ne se le fit pas dire deux fois. Cinq minutes plus tard, l'auto roulait sur une route macadamisée que doraient les premiers feux de l'aurore.

C'était une bonne machine et Renaud un chauffeur excellent. Stimulé par un pourboire supplémentaire, il fit des miracles.

— Voilà l'auberge Bordier où la môme m'a si salement lâché ! s'écria enfin le conducteur.

— Prenons un verre et continuons ! dit Dickson.

— Continuer ? Où cela ? s'enquit Renaud.

— Vers le Mont-Cenis !

— Et toujours pour le même prix ?

— Pas du tout ! On paiera tout ce qu'il faut. Je vais vous dire :

j'ai grande envie de voir d'un peu plus près cette « môme ».

— Ben, puisque vous êtes un « essentrique » américain, cela se comprend, dit Renaud satisfait en empochant un copieux supplément de numéraire.

Le soleil montait dans un ciel trouble, où se pourchassaient des nuages livides ; là-haut, le Mont-Cenis se voilait de brume ocreuse.

— Cela se gâte, murmura Renaud, dont la machine commençait à grimper la rude côte. Vous savez, messieurs, une tempête sur le Mont-Cenis, cela ne me dit rien qui vaille. Si l'on retournait chez Bordier, au lieu d'aller courir cette petite gueuse ?

— Non, mon brave, on grimpe ! dit brièvement Harry Dickson.

Mais Renaud avait raison. Le temps se gâtait. De rapides fumées brunes semblaient bondir des hauteurs, dévalant vers la vallée emplies d'ombres d'orage. Du côté de la frontière italienne montait un mascaret de nuages cuivrés, brasillant comme des tôles incandescentes.

Tom Wills vit son maître faire un signe d'inquiétude.

— Ces tempêtes sur le Mont-Cenis sont parfois terribles, déclara le détective. Voyez, de kilomètre en kilomètre des abris de pierre ont été construits. Je crains que nous ne devions y chercher asile. Et pourtant, tant de choses dépendent de notre arrivée à temps à la frontière italienne.

— Alors c'est dans cette direction que s'achemineraient les documents ? s'enquit Tom Wills.

Harry Dickson approuva d'un geste.

— En tout cas, je ne désire pas franchir cette frontière. Je ne désire pas non plus faire appel au concours d'une autorité quelconque.

» Georgette Cuvelier a dû prendre part à la capture de l'avion d'Harreton. Comment ? Dans quelles circonstances ? Je ne veux pas me laisser aller à de vaines conjectures. Tant de choses resteront à jamais mystérieuses dans les faits et gestes de cette monstrueuse gamine. Mais le mal de l'air a raison de son énergie : elle envoie son propre appareil, piloté par un complice, faire la nique aux gens de Croydon. Probablement espère-t-elle uniquement détourner l'attention au cours des heures qui lui seront nécessaires pour franchir la frontière sans tambour ni trompette.

— Pourquoi ne l'a-t-elle pas franchie avec l'avion dont elle disposait ? demanda Tom Wills.

— Tut ! Tut ! Cette petite femme est une puissante raisonneuse. Elle sait que les aérodromes pouvaient être alertés et, dans ce cas, adieu châteaux, voitures ! Elle veut éviter toute chance de danger ! Elle reste seule à Chambéry. Mais ici intervient un très étrange facteur : elle est sans argent !

— Comment cela ?

— Comment ? Mais pensez-vous qu'un chef de bande, comme elle l'est, risquerait d'attirer l'attention en quittant un hôtel sans régler sa note et en spoliant un pauvre chauffeur de taxi ? Non, si elle agit de la sorte, c'est qu'elle n'a pas le sou ! C'est qu'on lui a volé son argent !

— Diable ! s'écria Tom Wills. Et qui donc ?

Harry Dickson fit un geste vague.

— Cela, nous pourrions bien l'apprendre avant longtemps.

Comme il achevait de prononcer ces mots, une véritable tornade s'abattit sur la montagne, drossant presque la voiture contre le flanc de la roche.

— Si nous continuons, c'est le précipice à coup sûr ! hurla Renaud en bloquant les freins de sa machine.

Harry Dickson vit que le chauffeur n'exagérait pas.

— Abritez-vous contre le mur de ce refuge, mon brave, conseilla-t-il. Mon ami et moi allons faire le reste de la route à pied.

— Mais personne n'oserait se risquer à travers une pareille tourmente ! s'alarma le brave homme.

— Nous le ferons en tout cas ! Au revoir, l'ami !

— Un « essentrique » américain, que voulez-vous ! soupira Renaud en s'installant confortablement dans sa voiture bien abritée, et en roulant voluptueusement une cigarette de tabac gris.

Courbés sous la hurlante rafale, les deux détectives avançaient péniblement, aveuglés par des nuages de poussière et de graviers coupants.

Quand ils eurent atteint la cabane-abri suivante, ils prirent un instant de repos et laissèrent errer leurs regards autour d'eux.

La cime n'était pas visible, alourdie de vapeurs tourbillonnantes ; la vallée, emplie de brume, ressemblait à une étrange mer silencieuse, aux marées d'embruns et de fumées. Partout, l'horizon se barrait de formes gigantesques, faites de brouillards et de nuées. Les deux hommes formaient le centre d'un monde irréel et cauchemardesque.

— Maître ! Regardez... Quelque chose bouge devant nous ! Un homme marche dans la tempête !

Harry Dickson mit la main en visière sur ses yeux et vit, en effet, devant eux, une silhouette s'éloigner d'une marche hésitante et pénible.

— Un homme, murmura le détective. Qu'est-ce que cela veut dire ?

— On le suit ? proposa Tom Wills.

— Certainement...

L'homme, lui aussi, marchait ployé sous l'averse, sans se soucier apparemment de l'orage qui grondait autour de lui.

Harry Dickson et Tom Wills le suivaient de loin ; enfin ils

virent, à travers les écharpes de brume, se profiler une autre cabane-abri.

L'homme s'en approcha en prenant de curieuses précautions.

— Rampons à l'ombre des rochers, Tom, ordonna le maître, et passez-moi les jumelles Zeiss.

Tom Wills obéit, et le détective se mit à observer attentivement les manèges de l'inconnu.

— Curieux... Cette silhouette ne m'est pas absolument étrangère, murmura Harry Dickson. Je me demande ce qu'il veut à cette cabane solitaire ? Bon, j'y suis ! C'est logique en somme !

— Quoi donc, maître !

— Il se méfie de quelqu'un qui se trouve à l'intérieur !

— Dans une pareille mesure ? se moqua Tom.

— Bien sûr, mon fils. Et qui donc pourrait s'y trouver ? Qui d'autre que notre sémillante amie Georgette Cuvelier ?

— Malade, sans argent et peut-être sans armes ? Oh ! la pauvre !

— Diantre ! Tom, que dites-vous là ?... Mon garçon, c'est vous qui tenez le bon bout ! Malade et sans armes ! Courons ! Jouons des jambes, et ordre formel d'ouvrir le feu sur quiconque sort de la cabane et ne s'arrête pas à la première sommation.

La route montait terriblement, un vent brusque les prenait de côté, des fragments de pierre les atteignaient parfois durement. Qu'importait. Ils avançaient, suants, haletants, des coups de couteau dans les reins et dans la poitrine. Soudain, Tom fit un mouvement d'effroi : un cri aigu, affreux, venait de retentir, étouffé par les murs de la cabane mais parfaitement audible.

— On assassine là-dedans ! tonna le détective. Feu ! sur qui se montre !

Il avait à peine dit qu'un homme bondit hors de l'abri et se mit à courir avec une effroyable vélocité vers la frontière italienne.

— Feu ! rugit Dickson.

Quatre détonations retentirent.

L'homme boula comme un lièvre et demeura étendu sur la route, immobile.

Une minute plus tard les deux détectives étaient sur lui.

— Deux balles dans la tête, murmura Tom Wills. Voilà un particulier qui a son compte. Quelle sale tête !

— Que j'ai vue à Londres sur les épaules d'un certain portier de pensionnat, riposta Dickson, reconnaissant le valet à l'air niais de Midgett House ! Voilà une mort que nous ne regrettons pas, ni Lord Dambridge non plus. Fouillez-le, Tom !

Le jeune homme arracha le veston du mort : un large pli scellé de noir apparut.

— Ce soir, il y aura fête au Foreign Office, ricana Dickson en s'en emparant.

— Regardons dans la cabane, maître, proposa Tom Wills.

Il faisait sombre à l'intérieur, mais le bruit d'une respiration rocailleuse leur parvint. Tom Wills alluma sa lanterne électrique.

— Du sang ! Mon Dieu, on dirait un enfant, murmura Dickson, pitoyable malgré tout, en se penchant sur une forme maigre, roulée en boule dans un coin de l'abri et gémissant de souffrance.

Georgette Cuvelier, pâle et sanglante, ouvrit des yeux atones.

— James !... hurla-t-elle d'une voix aiguë avant de perdre connaissance. Traître !

Avec une douceur maternelle, Harry Dickson mit à nu une large plaie à la poitrine de la jeune fille.

— Ce n'est pas si grave que cela, dit-il, après un examen assez long. Le couteau a glissé sur une côte, mais l'estafilade est sérieuse. Son évanouissement n'est dû qu'à la perte de sang.

Rapidement il avait improvisé un pansement, et Tom versa quelques gouttes de whisky entre les lèvres de la jeune femme.

Un peu de rose revint sur ses joues. Elle ouvrit à nouveau les yeux et Harry Dickson vit qu'elle le reconnaissait.

— Cela va mieux ? demanda-t-il avec une pitié rude, car il ne pouvait se défendre d'en ressentir devant cette enfant, pourtant déjà chargée de crimes.

— Dois-je comprendre que je suis prisonnière ? demanda-t-elle.

— Peut-être. Mais ce n'est pas le moment d'en parler. Voulez-vous boire ?

Elle laissa retomber sa tête lourde de fièvre.

— Oh oui, monsieur Dickson.

Tom Wills lui tendit sa gourde. Elle but avidement le thé froid qu'elle contenait.

— Merci, Tom Wills... Vous êtes un bien gentil garçon. Et James ?...

— Mort ! Deux balles dans la tête ! répondit vivement Tom.

Elle eut un geste de satisfaction.

— Bon. J'aime autant que les documents soient repris par vous ! James est puni. Il avait volé mon argent lors de mon arrivée à Chambéry, et ensuite il a voulu m'assassiner pour entrer en possession du pli secret, dont il aurait fait argent en Italie.

— Vous parlez trop, dit Dickson, mais vous n'êtes pas dangereusement blessée. Quand la tempête se sera calmée, j'irai chercher l'auto.

Georgette Cuvelier secoua la tête.

— Vous avez été bon pour moi, et je veux payer ma dette sur-le-champ.

» Vous avez les papiers. C'est suffisant. Il vous faudra renoncer à ma capture.

» Des hommes sont en train de franchir le versant italien de la montagne. S'ils vous trouvent ici, ils vous tueront et vous enlèveront le pli.

» Partez donc !

Harry Dickson la regarda en hésitant. Fallait-il la croire ? Obscurément, il sentait qu'elle disait vrai.

Tom Wills, qui regardait devant la petite fenêtre donnant sur le sud, poussa un cri :

— Des hommes, maître ! Ils viennent du côté italien.

— Vite, je vous en prie ! s'écria Georgette.

Harry Dickson la regarda en silence.

— Merci, mademoiselle. Que Dieu ait pitié de vous !

Il ouvrit la porte ; elle le rappela.

Comme il s'approchait d'elle, d'un mouvement soudain elle lui jeta un bras autour du cou et l'embrassa sur le front.

— Que Dieu aussi vous protège, monsieur Dickson !

Au loin, les silhouettes des hommes grandissaient en se rapprochant. Les deux détectives couraient comme si tous les diables de l'enfer étaient à leurs trousses.

Mais, déjà, au tournant de la route, ils apercevaient l'auto et Renaud qui faisait des signes de joie en les revoyant.

— À toute allure ! ordonna Dickson.

Et l'auto prit une vitesse d'avalanche.

Seule dans la hutte-abri, Georgette Cuvelier, le visage dans les mains, sanglotait sauvagement.

Les trois fous de Tokko-Dhjawa

En Angleterre et sur le continent, la sinistre renommée de la « Bande de l'Araignée » croissait sans relâche. Tout d'abord, les polices d'Europe n'avaient pas voulu croire à son existence ; maintenant elles rivalisaient d'ardeur pour la traquer et la détruire.

Vains efforts ! Les membres de la bande venaient, portaient leur coup et s'évanouissaient comme des fumées. Chose bien mortifiante pour les policiers, ils signaient leurs crimes !

Le Stock Exchange reçut leur visite, et cela lui coûta près d'un million de livres ! La bande trouva à son goût les vitrines du célèbre joaillier Feldt, de Berlin, et les vida tout entières, laissant un poignard fiché dans le cœur de Herr Feldt lui-même.

Les annales du crime s'allongèrent brusquement d'une série de forfaits perpétrés de main de maître par d'insaisissables malfaiteurs.

En ces jours, Harry Dickson vécut à couteaux tirés avec Scotland Yard, qui jalousait en secret les succès du maître. Un nouveau commissaire tenait alors en main les pouvoirs de police du Royaume-Uni, Sir Bancroft, homme vaniteux et intraitable. Il prétendait réduire la bande criminelle sans intervention de concours privés. Harry Dickson essuya l'affront et se retira dans sa tour d'ivoire.

Mais l'opinion publique s'émut. La presse se fâcha. Lord Dambridge, qui voyageait en ce moment en Océanie, fut prié, sur les instances de Sa Majesté le Roi en personne, de regagner Londres d'urgence.

Nous n'avons pas à nous faire les historiens des déboires de Scotland Yard, et encore moins des colères officielles qui éclatèrent alentour. Le retour du Premier ministre se caractérisa par une tempête sans précédent dans les bureaux officiels et par la mise à pied retentissante de Sir Bancroft, prié de bien vouloir se retirer dans ses terres.

Les journaux annoncèrent cette disgrâce comme une véritable victoire. Et, sous les manchettes qui la publiaient, se trouvaient lancés en non moins gros caractères, ces appels désespérés :

Harry Dickson, au secours !

La veille, la « Bande de l'Araignée » avait assassiné dans sa loge le célèbre acteur Tancrede Clair, qui refusait de verser aux bandits une imposition de 25 000 livres !

Harry Dickson, au secours !

Le cri sonna sinistrement à travers Londres.

Le grand détective entendit, du cabinet de travail de Lord Dambridge, monter cet appel de la rue.

Ce n'était pas la voix des petits crieurs de journaux qui lui parvenait, mais le cri de tout un peuple qu'il avait aidé à protéger contre le crime.

Il frémit, et sa dernière hésitation tomba.

Lord Dambridge le lut sur son visage, et il lui tendit les deux mains dans un geste de reconnaissance infinie.

— Sir, dit gravement le détective, l'hydre de la fable grecque avait trois têtes. Celle de l'Araignée de ce jour en a mille ! Je puis vous promettre d'en trancher quelques-unes. Peut-être bien ferai-je tomber un jour la principale ; peut-être aussi la mienne tombera-t-elle d'abord...

Limehouse. Quartier torve. Quartier chinois sans beauté exotique, complètement dédié à la misère et au crime.

Quatre heures de l'après-midi. La pluie tombe, une pluie d'octobre glacée, horrible, toute en aiguilles. On entend la sirène de départ des grands cargos hululer sur la River.

David Crasmussen, prêteur sur gages, une vieille célébrité du quartier, grogne parce que l'obscurité gagne déjà les ruelles sordides, et l'obscurité est chère car il faut alors allumer les lampes.

Le pétrole se vend-il pour rien à Limehouse ?

Certainement pas pour David Crasmussen, qui allume, en rechignant, une petite lampe à mèche plate, qu'ensuite il pose sur un coin de son comptoir encombré de vieilles hardes.

— Infernal gamin ! hurle-t-il sur le pas de sa porte. Le voici qui met plus d'une heure à porter un petit paquet de quinze sous à un client. Il me mettra sur la paille !

Il prend à témoin quelques pâles voisins qui le regardent avec crainte et respect, et lui donnent raison d'avance, car David est un homme riche qu'il est toujours bon d'avoir avec soi quand on a besoin d'un shilling pour finir la semaine.

— Parce que c'est le fils de mon cousin Aaron, que la peste étouffe, qui épousa une fille de goy, oui, une chienne de chrétienne aux cheveux blonds. Parce que c'est son fils, il se croit permis de manger mon pain, sans travailler. Misère de nous, oh ! Dieu d'Abraham et d'Isaac !

Un jeune homme souffreteux, habillé d'un affreux complet écossais, tourne le coin de la rue et sifflote avec insolence.

— Vous voilà ! Voleur ! Vaurien ! Propre à rien ! Et mes cuivres sont-ils fourbis ? Et les tapis battus ? Les mites devront-elles manger mon pauvre avoir ? glapit le vieux juif en menaçant du poing l'escogriffe qui lui fait une large grimace.

— On m'a retenu à Buckingham, déclare le garçon d'une affreuse voix de cockney. On voulait me faire boire du champagne et le duc de Westminster ne m'a laissé partir que lorsque je lui eus donné l'adresse de mon tailleur !

Tout le voisinage s'esclaffa et David Crasmussen s'empressa de disparaître dans les ténèbres de sa boutique, suivi de son commis hilare et insolent.

Pendant un certain temps, les voisins entendirent les éclats d'une aigre dispute, puis tout rentra dans la norme et le silence. La pluie et le vent, venant de la Tamise, eurent raison de la curiosité, et seules leurs folles joies remplirent la ruelle nauséabonde.

David s'était, à la fin, retiré dans son arrière-boutique, suivi de son cousin, et avait rabattu d'épais stores sur la porte vitrée donnant dans le magasin.

La petite pièce apparut, feutrée d'ombres et pauvrement étoilée par la flamme d'une unique chandelle. Soudain, la scène changea complètement.

David tira respectueusement son bonnet de sacristain de sa tête chenue et s'inclina devant le gamin en complet écossais.

— Par le Dieu de mes pères, monsieur Wills, vous m'avez fait peur en restant si longtemps parti ! Que dirait le maître s'il vous arrivait quelque chose ?

David Crasmussen était un des plus fidèles indicateurs de Scotland Yard, et il professait pour Harry Dickson une admiration sans bornes.

Il y avait de nombreuses années, le Juif avait été accusé de meurtre et de vol par d'audacieux malfaiteurs, qui avaient accumulé des preuves terribles contre lui. L'ombre de la potence l'avait effleuré. Mais Harry Dickson était intervenu. Il avait déjoué bien des viles intrigues, envoyé les vrais coupables à l'échafaud et rendu l'innocent à la belle liberté.

Crasmussen lui voua dès lors un culte effréné, un dévouement sans égal, et ce fut un bon collaborateur que Dickson trouva en lui sur ce sentier du crime qu'est chaque rue de Limehouse !

— Il y a un colis devant la petite porte, dit simplement Tom Wills.

Le vieux le précéda par un couloir, étroit comme une fente et conduisant à une courette malpropre, véritable poubelle fumant à ciel ouvert, puis se prolongeant entre deux murs bas et lépreux, pour aboutir enfin à une petite porte qui fut ouverte avec mille précautions.

Elle donnait tout contre un grand porche humide et sombre, d'où Tom retira quelque chose d'indistinct et d'assez volumineux. Une sorte de gros paquet d'habits mouillés.

— Mon Dieu ! cela vit ! s'écria le juif. Est-ce un chien ?

C'était un petit Chinois à la mine effrayée, qui sourit pourtant en voyant Tom Wills le prendre au collet et l'attirer vers l'intérieur.

— Un Chinois ? gémit David. Que voulez-vous faire de lui ?

— Lui donner à boire et à manger, lui panser aussi quelques écorchures, le laisser se chauffer puis dormir dans un bon petit lit, déclara Tom.

Crasmussen s'inclina.

— Ce que vous faites est bien fait ! Mais est-ce prudent ?

— Très, dit gravement Tom Wills, Ecoutez ce qu'il dit...

— Homme noir avec barbe battre très fort Li-Ping, puis vouloir le noyer comme sale chien avec pierre autour du cou !

— Dieu de Rachel ! murmura David. Un Chinois est pourtant aussi un homme, et celui-ci n'est qu'un enfant !

— Qui est donc cet homme noir et barbu ? insista Tom Wills.

— Vous bon, et moi tout vous dire, fit le petit Céleste Li-Ping orphelin. Personne au monde que le vieux maître Tchang, qui le bat et le pince. Tchang recevoir shillings tout neufs d'homme noir pour travail de Li-Ping.

— Quel travail donc, petit homme ?

— Piquer vilaine araignée de fer sur belle robe de dame habitant dans Trafalgar Square. Alors araignée tomber, femme la voir et se mettre à crier ! Police courir après Li-Ping mais lui courir très vite. Li-Ping raconter tout à Tchang et homme noir écouter. Alors vilain homme emmener Li-Ping vers la River, dans coin où il y avait personne et le jeter dans l'eau.

— C'était tout près de Limehouse-Pier, dit Tom en prenant la parole. J'entends un bruit de plongeon, je regarde, je vois une petite robe qui flotte, qui plonge... puis qui repêchait. Je la repêche : il y avait ce petit bougre dedans, évanoui, avec une pierre autour du cou, heureusement pas trop lourde. Quand il fut revenu à lui, je lui ai fait raconter son histoire. Je pense que nous en tirerons profit.

Li-Ping reçut une grande jatte de lait chaud qu'il avala gloutonnement, après quoi David le fit coucher sur un lit de camp et le couvrit avec amour.

— Laissons-le prendre une couple d'heure de repos, dit Tom Wills et avisons le quartier général.

Le soir était venu. David mit les volets.

C'étaient de solides volets, bardés de fer, d'où ne filtrait aucune lumière.

Puis, dans un petit réduit qui aurait échappé aux plus vigilantes recherches, Tom Wills déblaya un tas de hardes et tira à lui un appareil téléphonique.

Une conduite souterraine reliait ce téléphone clandestin au réseau, et on peut être assuré qu'il avait déjà rendu de fiers services à

la police de Londres.

— Le maître a eu du flair en pensant qu'il y avait à Limehouse un point de contact avec la bande, murmura Tom satisfait en faisant tourner le rotary.

Ce fut Dickson lui-même qu'il eut au bout du fil. En quelques mots, il le mit au courant. Il est bon que le lecteur sache que le grand détective disposait, lui aussi, de plusieurs lignes téléphoniques, dont certaines étaient secrètes et échappaient, de la sorte, à des branchements indiscrets.

— Bon, répondit le détective. Ce soir – Shamrock.

Shamrock, qui signifie trèfle, désignait la fameuse petite porte dissimulée servant de sortie dérobée à David.

Deux heures plus tard, une ombre poussait cette porte, puis encore une et encore une. Et, dans l'arrière-boutique du regrattier juif, s'installèrent trois matelots aux visages peu rassurants : Harry Dickson, le surintendant Goodfield et l'inspecteur Morriss.

— Tchang ? s'enquit Tom Wills.

— Pardon, Peter Bless, car cette canaille est baptisée et a pris un nom anglais, répondit Goodfield. Sa boîte est cernée à cette heure. Mais croyez-vous qu'on y trouvera quelque chose ? J'en doute, moi !

Une petite tête futée sortit de sous une couverture.

— Trois vilains hommes sur la cheminée de Tchang ouvrir porte de grand royaume, dit le petit Li-Ping. Quand horloge sonner douze fois ding ! ding ! Tchang faire beaucoup fumée noire et être comme mort. Alors homme noir avec barbe partir pour aller dormir dans grande maison, très loin belle maison, très loin dans la City.

— Comment est-il l'homme noir ? demanda soudain Dickson dont les yeux brillèrent d'intérêt.

Le petit se recueillit.

— À une oreille qu'il sait mettre dans sa poche ! dit-il avec effroi. Seul diable savoir faire cela. Peut aussi mettre un œil dans sa poche. Œil terrible qui bouge jamais. A vilaines taches jaunes sur ses mains. Très laid et méchant il est, oh oui !

— Tudieu ! Le reconnaissez-vous, Goodfield ? J'ai toujours pensé qu'il en était. C'est Montague Pratt.

— Par tous les diables ! L'anarchiste Pratt, cette brute sanguinaire qui nous a toujours échappé. Il a sept ou huit meurtres, tous des plus crapuleux, sur la conscience.

— Parfait. Il eut l'oreille gauche arrachée au cours d'une de ses criminelles expériences chimiques, et un œil crevé. Les taches sur ses mains ont été faites par les acides. Bonne capture, si nous le tenons !

— C'est l'heure ! annonça Morriss qui venait de consulter sa montre.

La rue obscure les avala.

Heureusement, la pluie et le vent faisaient rage et le quartier était mortellement désert. Seule, de loin en loin, leur parvenait une chanson d'ivrogne ou les échos d'une querelle de matelots et de rôdeurs.

Sous son ample caban, Tom Wills abritait le minuscule Li-Ping.

Dix minutes plus tard, comme minuit venait de sonner, ils virent des ombres glisser et disparaître autour d'eux.

Goodfield grogna de satisfaction : ses hommes étaient à leur poste. Tom Wills sentit que le gamin lui tirait la main sous son manteau.

— Hommes pouvoir sortir par tous ces trous, dit-il en désignant des soupiraux bâillant à fleur de sol.

— Bon renseignement, dit Harry Dickson, qui fut mis au courant. Donnez ordre de tirer sur quiconque passe la tête par ces ouvertures, et ne se rend pas sur-le-champ.

La mesure de Tchang, alias Peter Bless, se distinguait des autres par sa décrépitude et sa sordidité encore plus grande.

Un écriteau grinçant au vent annonçait en anglais et en chinois que là habitait un barbier expert en l'art de rajeunir sa clientèle.

— Pas frapper, dit Li-Ping. Tchang avoir fait fumée maintenant et être comme mort !

Les rossignols de Dickson entrèrent en jeu et, en peu de temps, ils eurent raison d'une serrure sans complication. Un verrou offrit une plus honorable résistance, mais céda enfin aux instances d'un crochet articulé, introduit par un trou qu'une vrille forait dans le panneau de bois.

Une petite boutique, où flottait une odeur rance de savon et de poudre de riz, s'offrit aux regards des hommes, qui entrèrent en faisant jouer leurs torches électriques. Dans un réduit en retrait, derrière une mince tenture, et qui devait servir de cuisine, de salle à manger, de fumerie et de chambre à coucher au maître de céans, ce dernier était allongé sur une natte malpropre, son visage jaune luisant de sueur. Bien que trois faisceaux de lumière l'inondassent, il ne bougea pas.

— Sous l'influence de l'opium, déclara Dickson. N'empêche qu'il faut lui mettre les menottes et lui entraver les pattes, inspecteur Morriss.

Le policier obéit, et c'était comme un corps mort qu'il ficelait.

— Cela ne nous apprend rien, marmotta Goodfield.

— Les trois vilains hommes sur la cheminée, murmura le petit Li-Ping.

Les détectives virent alors trois affreux magots chinois posés sur la cheminée et ricanant hideusement de leurs faces de pierre verte.

— Eux gardiens du grand royaume, dit Li-Ping. Moi avoir

entendu Tchang le dire.

Goodfield haussa les épaules, et il allait lâcher une parole désabusée, quand il vit Harry Dickson se frapper le front.

— Les trois fous de Tokko Dhjawâ ! s'écria-t-il. Henderson en parle dans son ouvrage sur les mystères de Bornéo. L'un dit oui, l'autre dit non, et le troisième ne dit ni oui ni non. Ils personnifient la sagesse humaine.

— Et alors ? demanda un peu agressivement Goodfield. Qu'est-ce que cela a à voir avec notre affaire ?

— Beaucoup, mon ami, riposta Dickson. C'est une clef ou plutôt une combinaison de coffre-fort.

D'une chiquenaude, il anima la tête du premier magot, qui se mit à faire gravement « oui » en branlant le chef.

Harry Dickson imprima un mouvement latéral à la tête du second magot, qui se mit à la balancer de droite à gauche ; le troisième fit « non » quand on lui fit tourner la tête sur un pivot.

— Oui, je ne sais pas et non !

— Mais rien ne se produit...

— Possible, dit Dickson en riant. C'est une combinaison de trois lettres, ce n'est pas énorme !

Cette fois-ci le premier dit non, le second oui, et le troisième hésite.

Et...

Tout à coup, les trois bonshommes demeurèrent immobiles, les têtes comme coincées. Harry Dickson essaya en vain de les faire bouger encore. L'articulation du cou restait, dure et inflexible.

— Trop simple au fond ! murmura Dickson. Mais attendez donc...

Sa prodigieuse mémoire travaillait.

« ... Et quand ils ne veulent plus rien dire, le prêtre vient et leur tape sur la tête », cita-t-il lentement.

— Ça y est, mes amis !

Trois coups de poing tombèrent sur les crânes de pierre des magots et, d'un bloc, la cheminée s'enfonça dans le sol.

La caverne d'Ali-Baba

Si les contes des Mille et une Nuits devaient être refaits sur un mode moderne, une des premières modifications frapperait certainement la caverne aux trésors d'Ali-Baba. Au lieu d'être un souterrain où s'entassent des sacs gavés de pièces d'or, où les bijoux et les pierreries jonchent le sol, ce serait une cave cimentée très propre, aux murs tapissés de coffres-forts en acier, pourvus de serrures Lips ou Yale.

Telle était la cave, éclairée par quatre grosses lampes électriques, au milieu de laquelle, autour d'une table verte, dans des fauteuils confortables, siégeait un conseil d'administration.

On se serait cru dans quelque honorable bureau de banque.

Huit gentlemen écoutaient avec intérêt un rapport détaillé que leur lisait un secrétaire, qui venait de pousser de côté sa machine à écrire.

— Affaire Wentworth 10.000 livres, dont 6.000 en titres irrécouvrables pour le moment.

— On pourra les laver à Tokyo, opina un homme à mine d'officier de cavalerie.

— Mais on perdrait 65 % sur l'opération. Madame l'Araignée la repousse.

Un murmure d'approbation respectueuse s'éleva autour du tapis vert.

— Affaire Sanderson & Matthews, 30 000 livres. Ces messieurs ont payé hier sans rechigner. Les chèques ont été touchés. Je remarque que Richler aurait dû payer à son tour 15 000 livres. Il a préféré devenir victime d'une expédition punitive dont s'est chargé le camarade Pratt. 1000 livres de primes ont été payées à Pratt.

— La discipline avant tout, approuva l'officier de cavalerie.

— Affaire Sniders : 80 000 livres, évaluation brute. Nous estimons que les bijoux doivent faire l'objet d'une seconde expertise. Ces messieurs veulent-ils passer à l'inventaire ?

— *All right !*

Le secrétaire se leva et, passant d'un coffre-fort à l'autre, fit jouer des combinaisons, tandis que deux autres gentlemen faisaient fonctionner les lourdes serrures.

Alors seulement, la caverne d'Ali-Baba montra ses splendeurs.

Des écrins de toutes formes et de toutes teintes furent ouverts

sur des sautoirs de perles, des diadèmes aux mille feux, des bagues, des broches... Des pierres desserties s'allumèrent de toutes les flammes du prisme.

Puis ce fut le tour de ternes et épais matelas de bank-notes assemblées en liasses.

— C'est une vérification qui nous prendra trois jours au moins ! déclara le secrétaire avec un soupir. Mais madame tient à ce qu'elle soit faite.

— Mais nous également, messieurs ! tonna une voix formidable.

Les gentlemen autour de la table demeurèrent immobiles, bien que leurs visages prissent une affreuse teinte livide.

— Monsieur Harry Dickson, sans doute ? fit enfin l'officier de cavalerie, en regardant le plus grand des sombres hommes qui venait d'entrer et le tenait sous la menace de son revolver...

— En effet, Sir Bancroft ! ! ! Veuillez vous rendre !

... Dickson s'y attendait : brusquement la lumière s'éteignit. Mais l'obscurité ne se fit pas dans la pièce : un puissant fanal électrique s'alluma, accroché à la poitrine de Tom Wills et, en même temps, trois revolvers crépitèrent, mitraillant les hommes qui fuyaient.

Atteint au milieu du front, l'ancien chef de la police de Londres s'écroula, tué net, tandis que deux autres de ses complices roulaient à terre, blessés mortellement.

Au-dehors les hommes de Scotland Yard cueillirent proprement ceux qui voulaient s'éclipser par les soupiraux.

Le tout n'avait pas dure dix minutes.

On a tâché de taire le nom de Sir Bancroft, et Scotland Yard, qui n'en était pourtant pas responsable, aurait donné gros pour que le public ne connût jamais la forfaiture de son ancien chef.

Mais les reporters des journaux sont gens redoutables et malins. Deux jours plus tard, les manchettes annonçaient le scandale aux quatre coins du monde. Chose curieuse, parmi les autres captures ne figurait aucun homme connu, et jamais on ne parvint à connaître leur véritable identité.

Ils furent jugés sous de faux noms.

Ils faillirent éviter la potence mais, dans le relevé de leurs « affaires », on trouva mentionné l'assassinat du banquier Richler, et cela leur valut la peine de mort.

Pourtant, le bourreau n'eut pas à intervenir.

Ils moururent tous dans leurs cellules, le lendemain de la sentence, malgré la garde sévère montée autour d'eux.

Comment ? Empoisonnés ? Sans doute, mais l'autopsie ne releva aucune trace de poison connu. Tous ces gens moururent à peu

de minutes d'intervalle, d'un brusque arrêt de la circulation sanguine.

— Très légères lésions cardiaques, déclara le professeur Merville qui avait dirigé les autopsies.

Mais, il se trouva des médecins pour le contredire.

Tchang coupa à la sentence fatale et en fut quitte avec douze ans de travaux forcés. Mais il se pendit dans sa cellule, quinze jours après la mort des autres membres de la bande.

L'exploration du souterrain livra d'immenses richesses, mais aucun document permettant d'autres captures, et rien ne permit à Harry Dickson de relever la trace de Georgette Cuvelier. Mais nombreuses furent les personnes et les sociétés spoliées qui rentrèrent dans leurs biens, et une grande gloire en rejaillit sur Dickson.

— Vous avez enlevé le nerf de la guerre à l'ennemi, c'est beaucoup, dit Lord Dambridge au détective.

Mais Harry Dickson, mal convaincu, secoua la tête.

— Je n'ai tranché qu'une tête de l'hydre, déclara-t-il en souriant tristement. Encore, toute la gloire en revient-elle à mon élève Tom Wills, que la Providence récompensa d'une bonne action.

Quand les membres capturés de la bande furent morts et enterrés, Harry Dickson reçut, une lettre postée de Londres :

Mon cher Harry Dickson,

Vous venez de me porter un rude coup. Mais plaie d'argent n'est pas mortelle. Je m'en remettrai bien vite. Pourtant, un second échec pourrait m'être plus sensible, et je tiens à l'éviter.

J'aurai donc à prendre contre vous des mesures personnelles qui me déchirent le cœur. Je suis fort peinée de devoir agir d'une façon décisive. Mais, même quand, par mes soins, vous serez dans la tombe, je penserai toujours à l'homme qui soigna si tendrement une petite fille blessée, un jour de tourmente, sur le Mont-Cenis. À moins que Dieu ne vous garde.

*Votre
Georgette Cuvelier.*

Harry Dickson plia la lettre et resta songeur.

Quelque chose de lointain vibra dans son cœur ; il revit une pauvre petite forme sanglante et fiévreuse, qu'il avait voulu ravir à la mort, malgré ses crimes.

Toute la journée qui suivit, il fut triste et maussade, et personne ne connut ses pensées.

La boîte jaune

Quelques mois passèrent sans qu'on entendît encore parler de la terrible bande criminelle. Scotland Yard chantait victoire, et les autres polices d'Europe également.

Ceux qui voudront reparcourir les journaux de l'époque pourront, à juste titre, s'étonner de ne pas y voir mentionner le nom de Georgette Cuvelier.

Pourquoi Dickson taisait-il obstinément ce nom ? Seul l'avenir nous le dira sans doute ; mais bien rares étaient ceux qui connaissaient l'identité de « Madame l'Araignée ». Encore cette personnalité restait bien obscure, car Dickson ne trouva jamais trace d'une tante, ou d'un correspondant de l'étrange jeune fille.

L'hiver se passa donc dans le calme et, vers le début du printemps, Harry Dickson, après un court séjour en Zélande, où l'avait appelé une affaire de minime importance, se trouvait à Flessingue d'où il comptait regagner bientôt l'Angleterre.

Comme la saison des traversées s'annonçait à peine, les paquebots Flessingue-Folkestone n'avaient pas encore fait leur splendide toilette estivale.

Le détective s'embarqua donc sur une des plus vieilles unités de la ligne, le *Jacob Heemskerk*, un vapeur fort lent qui comptait une rude carrière marine.

Il y avait peu de passagers à bord et Harry Dickson fit l'emplette d'une douzaine de journaux pour combattre la monotonie de la traversée.

Le temps était relativement beau. Bien que la mer du Nord ne se fût pas mise en frais de couleur bleue, elle était calme, et le vent se réduisait à une courte brise poussant des nuages paresseux dans le ciel laiteux.

Au loin, la côte flamande défilait : sables jaunes que par intermittence dorait le soleil, et que les nuages plaquaient ensuite d'ombres amorphes ; longues rangées de villas et d'hôtels aux visages mornes et fermés, attendant l'été pour sourire.

Ce spectacle, mille fois vu, intéressait peu le détective ; il jeta un regard distrait vers les gens penchés sur la lisse de bâbord, attentifs à ces images de la terre.

Alors seulement il vit le passager à la longue pèlerine qui tenait en main une petite boîte d'un jaune luisant.

Cela n'apprit rien au détective, et pourtant...

Pourtant, il sentit tout à coup autour de lui cette étrange atmosphère d'hostilité et de danger. Cet avertissement de son subconscient dont nous avons eu tant de fois l'occasion de parler en racontant l'aventureuse carrière du célèbre limier.

Mais, ce jour-là, il la dédaigna. Pourquoi ?

Le bon vieux vapeur, ces côtes familières, cette mer calme, ce petit nombre de passagers, dont aucun ne semblait bien remarquable, tout cela concourait sans doute à endormir sa vigilance.

Il y avait bien l'homme à la pèlerine et la boîte carrée d'un jaune brillant, mais Harry Dickson eut à peine le temps de l'entrevoir. L'homme glissa vers tribord, et les superstructures du navire le cachèrent aux regards.

Le détective prit un pliant, s'installa près d'une manche à air, d'où montait le bruit confus et monotone des machines, et il déploya le *Standard*. Après le *Standard*, ce fut le *Times*, le *Westminster Gazette* et le *Daily Telegraph*, puis un autre et un autre encore ; les feuilles dédaignées s'amoncelaient autour de lui sur le pont, où parfois le vent les cueillait et, comme de grands oiseaux blancs, les envoyait au-dessus de la mer en un vol éphémère.

Parmi les passagers, qui ne s'amusaient guère, se trouvait le bon Mr. Simpson. Après un voyage d'affaires à Middelbourg, dans l'île de Walcheren, Mr. Simpson – lacets et passementeries en gros – revenait en Angleterre. Sanglé dans une antique redingote bleue, Mr. Simpson réalisait bien le type du commerçant anglais n'ayant rien voulu sacrifier aux temps modernes.

À cause de cela sans doute, il avait pris passage avec enthousiasme sur le vieux *Jacob Heemskerk*, où il se sentait vraiment chez lui, dans une atmosphère retardant de plus de trente ans sur l'actualité.

Comme tel, Mr. Simpson était bavard, et c'était avec tristesse qu'il avait vu toutes ses tentatives de conversation repoussées par les autres passagers.

— C'est-y un appareil photographique ? avait-il demandé à l'homme à la pèlerine, en désignant la petite boîte jaune.

— No, grogna l'homme en se détournant.

— Sinon vous auriez pu prendre les photographies des passagers, et cela vous aurait fait de beaux souvenirs pour plus tard.

— No, répondit l'homme dans sa forte barbe noire.

« Pas liant pour un sou, et sans nul doute mal élevé », pensa Mr. Simpson en voyant le voyageur monter lentement l'escalier de la dunette.

Il y avait un pliant vide à côté d'Harry Dickson, et le bon Mr. Simpson ne manqua pas de s'y installer.

— Pas grand-chose dans les journaux, n'est-ce pas ? demanda-t-il d'un air engageant.

— Oh ! non, pas plus qu'hier ou avant-hier.

— En effet, hier il n'y avait rien dans les journaux, ni avant-hier non plus, vous avez mille fois raison, répondit vivement Mr. Simpson, heureux de pouvoir parler enfin, et comme s'il annonçait quelque chose de formidable.

Harry Dickson sourit aimablement.

— Je n'ai jamais assisté à des choses étranges et curieuses, comme celles qui se trouvent imprimées dans ces feuilles, continua le fâcheux. Ni vous non plus sans doute ?

Dickson se contenta de balancer la tête, ce que le doux Mr. Simpson prit pour un assentiment complet.

— Je vais vous dire quelque chose, fit-il en penchant la tête sur son épaule d'un air mystérieux. Tout cela, hein ? Eh bien, c'est des inventions !

— Vraiment, monsieur ?

Tout doucement, Dickson commençait à s'amuser de la douce niaiserie du brave négociant.

— J'ai cinquante-six ans, déclara Mr. Simpson d'une manière triomphale, eh bien ! je vous affirme que jamais, jamais entendez-vous, sir, je n'ai assisté à quelque chose de remarquable, un crime par exemple ! Je n'ai pas même vu un accident d'auto, ni même un homme à la jambe cassée. Alors je le dis, moi, c'est tout des inventions ! Tout cela n'existe pas ! Alors...

Eh bien ! à cette même minute, Mr. Simpson se leva en hurlant et en repoussant son pliant.

— Monsieur ! Monsieur ! Il y a un serpent sur votre tête !

Ah ! si Mr. Simpson n'avait, de toute sa vie, vu quelque chose de remarquable, si jamais il n'avait été témoin du crime, eh bien ! il venait d'être servi à souhait ! Une petite bête écailleuse, à la tête hideusement plate, à la langue bifide, se tordait sur la tête de Dickson.

Mais si Mr. Simpson n'avait jamais rien vu de ses yeux, il avait pas mal regardé et appris dans les livres qui avaient toujours égayé ses heures solitaires. Aussi cria-t-il :

— C'est une vipère ! Et parmi les plus terribles !

Ce fut si rapide que le détective fixait encore son journal quand l'intervention providentielle eut lieu.

Providentielle, oui, car une seconde de plus, et le serpent mordait, tuant Dickson.

Une petite voix perçante hurla de derrière une manche à air.

— Vous pas bouger, monsieur Dickson.

En même temps, le détective reçut un violent coup de canne sur la tête.

— Juste ciel, elle est morte ! Coupée en deux ! sanglota Mr. Simpson.

À ce sanglot, un juron et un cri d'effroi répondirent, venant de la dunette.

— Li-Ping ! L'enfer rend donc les morts ?

Oui, c'était le petit Chinois qui venait de surgir brusquement aux côtés d'Harry Dickson, le sauvant d'un péril effroyable entre tous.

Maintenant, Harry Dickson était debout, l'œil en feu, revolver au poing ; comme il promenait ses regards autour de lui, allant de Li-Ping souriant à Mr. Simpson terrifié, il vit, appuyée du dos contre le bastingage et le regardant avec une ironie amusée... Georgette Cuvelier.

Mr. Simpson, à qui jamais rien n'était arrivé, aura joué, bien à son insu, un rôle formidable dans l'histoire du crime. Sans lui, Harry Dickson aurait probablement mis la main sur « Madame l'Araignée ». Mais voilà... Mr. Simpson était présent.

Il s'accrocha au détective, le félicita, lui hurla toute sa joie de le voir sauvé et, d'un doigt tremblant, il indiqua la dunette vide en disant :

— C'est l'homme à la barbe noire, celui qui n'a pas voulu faire mon portrait : il a ouvert sa petite boîte jaune et le serpent en est tombé.

Harry Dickson se dégagea doucement, mais Georgette Cuvelier n'était plus là.

— Fouillez le navire dans les moindres recoins, ordonna-t-il au capitaine et aux officiers accourus. Je suis Harry Dickson.

Avec horreur, il repoussa les tronçons encore frémissants du petit monstre qui avait failli le tuer.

— Une vipère grise ! Personne ne peut se vanter d'avoir survécu à sa morsure !

On entendait le galop des hommes d'équipage qui faisaient subir au vieux paquebot une visite en règle.

— Comment es-tu ici ? demanda Dickson en caressant tendrement le crâne rasé du petit Li-Ping.

— Li-Ping suivre toujours le maître ! avoua le gamin. Toujours, partout, parce que lui penser que l'un ou l'autre jour homme noir faire mal à lui !

— Ainsi je suis filé, sans le savoir ! dit Dickson en souriant.

— Oui, moi me glisser dans bateau qui allait en Angleterre. Et, tout à coup, moi voir homme noir, au-dessus de la tête du maître, mais trop tard pour crier. Heureusement, trouvé immédiatement cravache du steward.

Le capitaine s'approcha sur ces entrefaites.

— Nous ne trouvons nulle part l'homme à la boîte jaune... Mais nous avons la boîte. Elle était tombée sur la dunette.

— Et la femme ?

— Quelle femme, sir ? demanda le marin étonné. Nous n'avions aucune dame parmi nos passagers.

— Havelock beige, large casquette de voyage, décrivit brièvement Harry Dickson.

Le capitaine secoua la tête.

— Vous devez vous tromper, monsieur Dickson.

« C'est bien là un des tours de M^{lle} Georgette Cuvelier, se dit Dickson. Fichtre, je commence à croire qu'elle a le don de se rendre invisible. »

Mais il eut beau parcourir le bord, il ne trouva ni l'homme à la vipère ni la jeune criminelle.

La côte anglaise était en vue. Les falaises de craie grise émergèrent du flot vert crêté d'écume. Harry Dickson se sentait impuissant et furieux.

— On n'escamote pas une femme comme une muscade ! maugréait-il. Ni un homme non plus !

Soudain, il reçut comme une chiquenaude sur la joue gauche — une grosse boulette de papier venait de lui être lancée d'une main habile.

Pressentant quelque message, il la déplia et lut :

Mon cher Harry Dickson,

Je vous devais cela, « par principe ». Je suis esclave de mes propres lois, de la discipline de fer qui doit régner parmi les miens. Mais, dans mon cœur, je suis heureuse de vous savoir sain et sauf. Ne croyez pas que je désarme pourtant. Ce sera pour une autre fois, comme disent les gens de France. Mais je vous fais un présent, qui vous sera agréable : Pratt. Oui, l'anarchiste Pratt, dont la tête est mise à prix dans plusieurs pays d'Europe. Il a failli par deux fois, d'abord en manquant le petit Chinois Li-Ping, dont on devait se débarrasser, ensuite en vous manquant vous-même. Ce sont des choses que je ne puis pardonner.

Vous trouverez Pratt dans le puits aux chaînes. Mort, naturellement.

*Toujours sincèrement vôtre
Georgette Cuvelier.*

— Le puits aux chaînes ! cria le détective. On n'avait pas songé à cela.

En effet, dans le réduit tubulaire où s'enroulent les chaînes d'ancre du bord, on découvrit Pratt, l'homme à la pèlerine, un poignard entre les deux épaules.

On ne retrouva pas Georgette Cuvelier, et le capitaine continua

à jurer ses grands dieux qu'aucune passagère n'était montée à son bord.

Harry Dickson revenait à Londres, le cœur déchiré par l'angoisse. Il sentait que la lutte contre la terrible Bande de l'Araignée allait entrer dans une phase nouvelle. L'hydre avait repris des forces ; de nouvelles hostilités s'ouvraient.

Une ère de luttes, de dangers, d'horreurs sans nombre s'annonçait pour Harry Dickson et ses collaborateurs.

FIN

LES SPECTRES-BOURREAUX

Intelligence service

Baxter Lewisham n'avait rien d'un héros.

À le voir, de taille moyenne, nanti de l'embonpoint d'une quarantaine finissante, son nez un peu gros chevauché par des lunettes d'écaille rondes, on le prenait pour un comptable de la City, aux habitudes régulières. Le petit appartement qu'il occupait, sis à Warner Street, dans Clerckenwell, quartier tranquille, le maintenait dans ce classement sans gloire, mais bien respectable. Ses voisins le saluaient gentiment, sans affectation, et il leur rendait leur salut avec un sourire satisfait.

De temps à autre il prenait un verre d'ale et, par temps froid, un toddy au genièvre à la taverne du Bon Templier. Parfois, il se laissait entraîner à une partie de whist, lorsque les enjeux n'étaient pas trop élevés, ce qui n'arrivait pas souvent d'ailleurs. Et tout cela contribuait à le poser davantage dans l'esprit de ses concitoyens.

— Un bon gros, sans grande conversation, bien élevé, aux idées politiques un peu pâles, et certainement un employé modèle, disait-on.

Les époux Mice, dont il était le locataire, étaient également de cet avis et affirmaient :

— Un homme qui paie ponctuellement son loyer, qui règle le prix de ses petits déjeuners, sans trop rechigner sur la qualité du beurre et du thé, c'est un gentleman. Et que l'on vienne nous prétendre le contraire !

Babyas Mice avait, du reste, conçu une véritable admiration pour son locataire : celui-ci était tellement ponctuel qu'il réglait sur ses allées et venues l'heure de la grosse horloge flamande, orgueil de sa cuisine.

— Il est sept heures : j'entends Mr. Lewisham bouger dans sa chambre.

— Il est sept heures vingt : il prend le plateau du déjeuner que ma femme a posé devant sa porte.

— Il est huit heures : Mr. Lewisham part pour son bureau de la City.

Or, ce matin, les époux Mice se regardaient avec des yeux gros d'appréhension.

À sept heures, tout était resté silencieux dans la chambre de Mr. Lewisham.

À sept heures trente, le plateau du déjeuner demeurait toujours

intact devant sa porte, sur le palier.

À huit heures, Mr. Lewisham n'était pas parti pour son bureau de la City !

Mr. Mice n'y tint plus. Il frappa à la porte de son locataire, doucement d'abord, et puis de plus en plus fort.

À la fin, le pauvre homme s'époumona à crier en vain :

— Monsieur Lewisham ? Etes-vous souffrant ? Dites-nous quelque chose au moins. Ma femme est presque morte d'inquiétude.

Mais, à neuf heures, tout était encore pareil, et rien ne remuait dans la chambre, derrière la porte close, contre laquelle Mr. et Mrs. Mice collaient leurs oreilles fiévreuses.

— Serait-il sorti ? opina la femme.

Mr. Mice secoua énergiquement la tête.

— Non pas, ma bonne. Regardez : la clef est à l'intérieur de la serrure, et l'autre porte, celle de la chambre à coucher, est condamnée par une armoire à glace et n'a pas été ouverte depuis des années.

Ils restèrent quelque temps à se regarder, perplexes, n'osant formuler des hypothèses qu'ils pressentaient sinistres entre toutes.

— Il faut enfoncer la porte, dit en fin de compte, Mr. Mice.

Mais son épouse l'en empêcha, disant avec raison :

— Cela ne regarde-t-il pas la police ?

— C'est juste, répondit Mr. Mice. Le poste de police n'est qu'à un pas.

Il se trouva immédiatement un sergent et un agent prêts à accompagner Mr. Mice, très considéré dans le quartier, car c'était un homme ayant du bien au soleil et que l'on disait lointainement apparenté à un homme politique influent.

Ils réquisitionnèrent le poêlier-serrurier voisin, Mr. Grade, qui les suivit nanti d'un large sac à outils, jubilant intérieurement d'être mêlé à une affaire qu'il croyait, d'ores et déjà, criminelle et mystérieuse. Une fois devant la porte close, Mr. Grade eut quelques ennuis : le verrou avait été poussé à fond. Ensuite il constata la présence d'une chaîne de sûreté.

— Mâtin ! Il s'enfermait bien ! déclara en sourdine le serrurier.

Enfin, après bien des efforts, le pêne céda et le sergent, l'agent, les époux Mice ainsi que Mr. Grade entrèrent en trombe dans la chambre.

Elle était vide.

Le lit n'était pas défait et tout semblait être parfaitement en ordre.

— Je vous jure qu'il est rentré hier soir, comme tous les soirs ! s'écria Mrs. Mice. À neuf heures trente précises. Il nous a souhaité le bonsoir à travers la porte de la cuisine, en ajoutant qu'il pleuvait.

— Il sera sorti ! opina le sergent.

— Lui, sorti ! s'exclama Mrs. Mice indignée. Pourquoi ne dites-vous pas plutôt que la lune est tombée dans la Tamise ?

— Et les verrous, et la clef dans la serrure, et la chaîne de sûreté ? aboya Mr. Mice.

Et Mr. Grade d'approuver avec véhémence.

Le sergent se gratta le menton.

— C'est inexplicable, dit-il après s'être assuré que toutes les fenêtres étaient solidement fermées.

Ce fut l'agent qui fit l'affreuse découverte.

Il venait de passer derrière la grande table ronde, couverte d'un tapis si large que les bords en touchaient le sol, et il buta contre deux jambes raidies qui dépassaient.

— Il est mort ! s'écria-t-il.

Mrs. Mice trouva l'instant choisi pour piquer une crise de nerfs, mais son mari s'élança et tira de sous la table, un corps déjà raide par le trépas.

— Mais ce n'est pas Mr. Lewisham ! hurla-t-il soudain.

Cela ranima immédiatement son épouse, qui se précipita aussitôt à ses côtés.

— Non ! ce n'est pas lui !

Ils restaient tous là, sidérés, à considérer ce cadavre inconnu.

C'était celui d'un homme entre deux âges, d'un type nettement méridional, habillé sans recherche.

— Comment cet inconnu est-il venu chez nous ? cria Mr. Mice.

La belle question, à laquelle naturellement personne ne pouvait répondre.

Le sergent examina le mort et secoua la tête en signe d'ignorance.

— Je me demande, moi, comment il est mort. Je ne vois ni trace de sang ni blessure.

— A-t-on volé quelque chose ? demanda Mr. Grade qui voulait, lui aussi, placer son mot.

La remarque parut justifiée, car ils se mirent tous à regarder autour d'eux dans la chambre.

Mais tout y semblait parfaitement en ordre. Mrs. Mice dut reconnaître que pas un bibelot n'avait changé de place.

— Où Mr. Lewisham est-il passé, alors ? demandèrent presque en même temps les époux Mice.

Derechef, le sergent dut hausser les épaules, perplexe.

— Il n'y a aucune trace de lutte dans la chambre, fit-il pour dire quelque chose.

— M'est avis que c'est un mystère ! opina gravement Mr. Grade.

Tous l'approuvèrent, et le serrurier en conçut un immense

orgueil pour ses facultés policières.

— Faudra que j'en réfère à mes chefs, dit enfin le sergent. Que tout reste en place dans cette pièce. Mon constable demeurera ici de garde, jusqu'à ce que le chef en personne puisse venir jeter un coup d'œil.

Il s'en retourna au poste et avertit Scotland Yard.

Mais à peine avait-il prononcé au téléphone le nom de Baxter Lewisham, qu'il entendit une exclamation terrifiée à l'autre bout du fil.

— Baxter Lewisham ? Vous dites bien Baxter Lewisham de Warner Street ? Vous ne vous trompez pas, sergent ?

— Certainement pas, chef ! répliqua le sergent.

— Nous arrivons en vitesse !

Le sergent fut bien étonné de voir descendre de l'auto de police, qui arriva bientôt, trois personnages qu'il tenait pour les « plus hautes légumes » du Yard » ainsi qu'un gentleman maigre et de haute taille, dont la figure grave et austère lui était bien connue.

— Harry Dickson ! Mazette ! Faut que ce soit une affaire peu ordinaire, murmura-t-il en coulant un regard admiratif vers le plus grand détective du siècle.

Il aurait été édifié sur-le-champ, s'il avait entendu la brève conversation qu'un des « hautes légumes » devait avoir avec Harry Dickson, peu d'instants après leur descente de voiture.

— Le Foreign Office va cracher feu et flammes, monsieur Dickson ! Baxter Lewisham est un des plus remarquables agents de l'Intelligence Service.

— Lewisham ! répliqua le détective en réfléchissant. C'est, si je ne me trompe, le grand expert en cryptogrammes, le découvreur de tous les chiffres possibles et impossibles.

— Lui-même ! Le War Office également lancera de hauts cris. Ils ne peuvent rien sans lui. Cela va nous donner un tintouin du diable !

— S'il y a crime, et cela me paraît probable, les forbans qui auront mis la main à la pâte ne doivent pas être les premiers venus, voilà qui est certain, riposta Dickson, les sourcils froncés.

Quelques minutes plus tard, ils atteignaient la calme Warner Street, où déjà un attroupement se formait, au milieu duquel, fort de son importance, Mr. Grade discourait à perte de vue.

Harry Dickson laissa les policiers poser les questions d'usage aux époux Mice, tandis qu'il parcourait la pièce d'un air rêveur.

Il consacra peu d'instants à l'examen du mort : quand il l'eut regardé, il fit une grimace.

— Bon débarras pour l'Angleterre ! murmura-t-il. Mais cela ne me rassure guère quant au sort de Baxter Lewisham.

— Vous connaissez la victime, monsieur Dickson ? s'étonna le Dr Hunter, un des adjoints du chef de Scotland Yard.

— Comme vous-même, docteur. C'est Aaron Steinberger, alias Ronsky, alias Morris White et j'en passe. Fameux espion de nationalité incertaine, très souvent à la solde de l'Allemagne et, dit-on, de l'U.R.S.S.

— Diantre ! s'écria Hunter, stupéfait. Je me souviens de ces noms à présent...

Harry Dickson se tourna vers Mr. Mice.

— Voudriez-vous avoir l'amabilité de couper le courant électrique ?

Mr. Mice ouvrit de grands yeux, mais il s'empressa de descendre au rez-de-chaussée, et bientôt on entendit le déclic d'un interrupteur.

— Voilà qui est fait, sir ! cria-t-il de loin.

Le détective s'approcha de la cheminée et, d'une poigne robuste, déplaça un coin de l'applique de marbre : une petite cavité parut, et l'on entendit comme un léger bruit de ressort.

— Voilà comment cet homme est mort ! dit-il simplement.

Le Dr Hunter secoua la tête.

— Expliquez-vous, monsieur Dickson.

— Regardez cette cavité. Elle est complètement blindée de cuivre, et un bouton secret y établit ou coupe à volonté le courant. Un non-initié devait infailliblement trouver la mort par électrocution en tentant de l'explorer.

» Examinez la main droite du mort : elle porte quelques brûlures.

» Baxter Lewisham était un homme à précautions.

» Pourtant, la cachette est vide !

Harry Dickson resta perdu dans ses réflexions.

— À propos, docteur Hunter, Baxter Lewisham était-il en train d'étudier un document important ?

Hunter baissa le ton pour répondre.

— En effet, monsieur Dickson. Une lettre chiffrée ramassée sur un inconnu ayant trouvé la mort dans un accident d'aviation fort bizarre.

» Il y a cinq jours, un appareil ne portant aucun insigne tomba en flammes à la lisière de la forêt d'Epping. On ne releva aucun cadavre parmi les décombres, mais, à un mile de là, on ramassa celui de l'aviateur qui avait tenté de se sauver à l'aide de son parachute. Celui-ci dut mal fonctionner, le pilote s'écrasa au sol. On ne trouva sur lui aucune pièce d'identité, mais un portefeuille, très bien garni, ainsi que la lettre chiffrée.

— Baxter Lewisham avait-il l'habitude d'emporter de pareils

documents à son domicile ?

— Tout porte à le croire. On le laissait très libre dans ses actions. De plus, le public ignorait absolument tout de sa véritable profession. Dès que j'ai appris la nouvelle de sa disparition, j'ai téléphoné aux services compétents. La lettre n'était pas dans le coffre-fort de son bureau.

— Alors, les instigateurs de ce forfait ne l'ont pas non plus ! conclut Harry Dickson.

— Comment le savez-vous ? Vous êtes bien affirmatif.

— La belle affaire, docteur Hunter ! Je vais vous dire exactement ce qui s'est passé ici.

» Baxter Lewisham n'est pas rentré hier à son domicile.

— Mais les époux Mice l'ont entendu rentrer !

— Pas lui, mais Aaron Steinberger ! Notez qu'ils l'ont entendu, mais pas vu ! Steinberger a été assez habile pour imiter la voix du locataire des époux Mice ! Je reconnais bien là un de ses tours favoris.

» Donc, à ce moment-là, Baxter Lewisham était déjà aux mains d'un X, inconnu, comme en algèbre ? Prisonnier ? Sans aucun doute ! Lewisham mort ne peut servir à rien, mais vivant c'est une autre histoire.

» On ne retrouve pas sur lui le document. On sait aussi qu'il n'est pas à son bureau, sinon on se serait bien gardé de s'en prendre à l'homme. Ils savent également que Lewisham n'a pas encore trouvé la clef dudit document.

» Ils explorent, ou plutôt font explorer la chambre par Steinberger.

» Trouver la cachette n'est qu'un jeu d'enfant pour l'espion, mais il ne se méfie guère. Il trouve la mort, sinon le document.

Un agent motocycliste s'annonça à ce moment et tendit une dépêche au Dr Hunter.

— Monsieur Dickson, dit l'adjoint du Yard, on m'ordonne en haut lieu de tout mettre en œuvre pour retrouver Baxter Lewisham. Puis-je compter sur votre collaboration ?

La gigue des fantômes

« Le hasard est le meilleur collaborateur de la police ! » dit un aphorisme, et il n'a pas tout à fait tort ce proverbe-là.

Dans la ténébreuse histoire de Baxter Lewisham et du défunt Aaron Steinberger, le hasard joua son rôle. Ce fut le jeune élève de Harry Dickson qui en tira les premiers bénéfices, mais aussi les premiers ennuis.

Il filait, ce soir-là, un lamentable individu, soupçonné d'écouler de la fausse monnaie dans les établissements de nuit de Covent Garden.

Besogne sans gloire pour Tom Wills, qui dédaignait volontiers les petites affaires. Mais, comme le maître certifiait que le falot émetteur conduirait certainement à la bande qui inondait Londres et ses environs de mornifles et de bank-notes sans valeur, il y mettait un peu plus de zèle.

La filature du nommé Mulkins fut d'ailleurs peu profitable, ce soir-là, pour le jeune détective. L'escarpe dîna modestement dans un restaurant de cinquième ordre, paya en belle et bonne monnaie de la Banque d'Angleterre, et solda tout aussi honnêtement quelques pintes d'ale dans un débit voisin. Puis, de l'air d'un homme rangé, il avait repris le chemin de son logis, une haute et très triste maison meublée, située à l'angle d'une de ces vieilloties rues de Covent Garden, éternellement remplies de charrettes de colporteurs et de maraîchers de Deptford.

— Je vais pouvoir m'en retourner à la maison, se dit Tom Wills, et prendre un repos très peu gagné.

Mais, mû par un sentiment assez inexplicable, il demeura à muser devant la façade de l'immeuble-caserne.

La soirée était lugubre et pluvieuse ; le ciel bas semblait peser à même les toits des maisons.

Soudain, sur cette nue basse, un carré de clarté violente se dessina.

Cette lumière diffuse persista pendant quelques minutes, puis elle s'éteignit. Mais, au même moment, à l'étage supérieur de la maison, deux fenêtres s'éclairèrent.

Il n'y avait rien là de bien étonnant, et Tom Wills aurait tourné le dos à ces rectangles jaunes parus dans la nuit, si d'étranges ombres chinoises ne s'y étaient découpées pendant quelques instants.

— On dirait une mascarade, murmura Tom.

Puis la forme insolite des ombres le frappa : c'étaient des formes vagues, surmontées par de hautes cagoules... Cagoules ! Une idée de masques hostiles et criminels s'imposa à son cerveau.

Les fenêtres s'éteignirent et, sur la nue basse du soir, le carré de lumière réapparut.

— Une verrière fortement éclairée par en dessous, conclut Tom. C'est égal, j'aimerais bien savoir ce qui se passe là-dedans.

Il contourna la sombre bâtisse et vit qu'une échelle d'incendie descendait jusqu'aux fenêtres du premier étage.

Ce ne fut qu'un jeu pour Tom d'atteindre le plus rapproché des échelons de fer rouillé, puis de grimper jusqu'au toit.

Les étroites gouttières permettaient la marche à un homme agile, pas trop sujet au vertige. Tom Wills fit une balade quasi aérienne d'une trentaine de yards, et se trouva alors devant une annexe, plus basse que l'immeuble en question et dont le toit plat, percé d'une verrière, rougeoyait. Un bond de chat le mena sur la plate-forme.

« Il se peut, pour tout salaire de ma périlleuse gymnastique, que je lorgne seulement quelques couples de vieux birbes jouant au bésigue. »

Il se pencha néanmoins avec curiosité au-dessus de la haute verrière.

— Tiens, Mulkins, murmura Tom, et dans quelle drôle d'attitude !...

En effet, l'homme que Tom avait filé toute la soirée était assis au milieu d'une sorte d'atelier de peintre. Il était immobile, la tête penchée sur la poitrine. Le fauteuil lui servant de siège attira l'attention de Tom par sa forme singulière.

Il était d'un bois noir et lustré ; des cuivrieres étincelaient dans la clarté d'une puissante lampe électrique pendue au bout d'un fil noir, et dont aucun abat-jour n'adoucissait la clarté crue et pénible.

Alors, le jeune homme eut un violent frisson qui secoua tout son être.

C'était une chaise électrique !

Parfaitement, l'odieux instrument d'exécution, cher à la justice américaine.

— Mulkins a été électrocuté ! balbutia Tom Wills avec horreur.

Quand sa première répulsion fut un peu vaincue, il se mit, du haut de son observatoire, à examiner la chambre de mort.

Elle était blanche et à peu près vide. Le long des murs, des stalles de bois attendaient un auditoire absent.

Une vision de tribunal secret aux exécutions sommaires, s'imposa aux pensées de l'élève de Dickson.

— Faut que j'en sache davantage ! décida-t-il à mi-voix.

Il avait son browning en poche, ainsi que quatre chargeurs pleins. Cela lui donna du courage.

Au milieu de la verrière, une lucarne s'ouvrait, et Tom n'eut que peu de peine à la soulever.

Une affreuse odeur de chair grillée lui frappa désagréablement les narines, mais il ne pouvait plus reculer.

Il avisa un paquet de hardes et de tapis roulés sous la verrière, propre à amortir sa chute et le bruit qu'elle pouvait provoquer.

— Une, deux...

» Trois !

Il tomba dans la pièce, non loin de la dépouille hideusement tordue de feu Nathaniel Mulkins, larron de bien petite envergure, qui ne méritait certes pas un châtiment aussi définitif.

Tom ne perdit pas de temps à le regarder, car la mort avait fait son œuvre, et de ce côté-là tout secours humain était inutile ; il tourna donc toute son attention vers la pièce elle-même.

Elle ne lui apprit pas grand-chose.

La chaise fatale était vissée au plancher, et l'installation devait être récente, car l'huile des vis et des écrous était encore toute fraîche. Les électrodes consistaient en de minces cercles de cuivre, dont l'un formait bracelet autour du poignet gauche du supplicié, tandis que l'autre lui enserrait la jambe droite. L'hémisphère de métal employé dans les exécutions en Amérique, et qui se pose sur le crâne du condamné, était absent. Des fils, partant de l'échafaud électrique, rejoignaient dans un coin une sorte de grossier transformateur.

Tout respirait la hâte et le provisoire.

Cela fit penser à Tom que la chambre ne demeurerait pas longtemps vide de présences, et qu'il fallait se dépêcher.

Du regard, il fit le tour de la sinistre pièce, examinant les stalles de bois noir. Une tache claire tranchait sur l'une d'elles.

C'était un petit mouchoir de dame, brodé avec goût, bien que d'une main un peu naïve et enfantine. Tom s'en empara. Un parfum bizarre, mais non inconnu, en montait.

— Où l'ai-je donc senti ? se demanda le détective.

La réponse ne venant pas assez vite, il se dirigea vers l'unique porte de la chambre.

Elle n'était fermée qu'au loquet et donnait sur un long corridor éclairé par deux lampes veilleuses.

Comme une ombre, Tom Wills se glissa le long d'une muraille sale et écaillée vers l'endroit le plus obscur du couloir. Là sa main rencontra une fausse porte dissimulée sous un papier grossier.

— Un placard ! constata le jeune homme. Voyons toujours ce qu'il peut contenir.

Il entrebâilla doucement la porte. Quelque chose de blanc frissonna devant lui, dans l'ombre. Il s'enhardit, regarda mieux. Aussitôt, il eut un recul : une file de hautes formes blanches, aux yeux ronds et vides, se tenait immobile devant lui !

— Les cagoules !

Tom Wills sentit une sueur glacée lui perler dans le cou, mais le contact de l'acier froid de son revolver lui donna du courage.

Il se rendit compte alors que l'ombre et le reflet des lumières lointaines venaient de lui jouer un tour.

Il s'agissait d'une simple armoire, ne contenant que des défroques auxquelles l'heure et le lieu prêtaient un aspect fantastique.

— Des costumes de fantômes !... Bon, mais à quoi peuvent-ils servir ?

Pourtant la peur ne se tenait pas pour battue car, tout à coup, Tom Wills entendit des voix. Elles venaient du fond du placard, comme si les étranges nippes murmuraient entre elles des choses angoissées.

Tom Wills se pencha et découvrit que le placard était assez vaste et que les voix venaient de derrière la cloison du fond. Elles étaient assez distinctes pour être comprises, aussi Tom ne se fit-il pas faute d'écouter.

— ... Harry Dickson !

Il écoutait depuis quelques secondes à peine que, déjà, le nom de son maître était prononcé.

— Oui, continuait la voix. C'était Tom Wills, l'élève de ce diable de Harry Dickson qui suivait Mulkins. Celui-ci ne l'ignorait pas et il s'apprêtait à manger le morceau dès qu'on l'aurait arrêté. Aussi l'avait-on privé de mornifle, et comme il s'est montré particulièrement gênant ce soir, on a précipité les événements. Jugement et exécution ont pris dix minutes en tout.

Quelqu'un, derrière la cloison, réprima un bâillement.

— Petite perte et bon débarras. D'ailleurs, le patron vient de donner des ordres formels : on change de quartier pour la mornifle, car Dickson est sur la piste.

— À propos du patron, il n'est pas d'humeur rose. Le petit bonhomme aux écritures secrètes continue à vivre comme un coq en pâte, sans faire mine de vouloir jaspiner. Aussi est-on décidé à lui offrir la goutte dès demain.

— La goutte ! Diable, on résisterait mieux à toutes les gouttes de whisky du monde qu'à la simple goutte d'eau de pluie !

— Brr ! Je n'aime pas trop ça, mais ce n'est pas nous qui commandons, hein !

La conversation fut comme coupée au couteau. Le jeune détective entendit un claquement de porte, puis une voix furieuse,

mais lointaine jeter des ordres.

Resté dans le silence, Tom Wills se prit à réfléchir.

Allait-il continuer sa tâtonnante enquête ? Ne se trouvait-il pas dans un nid de forbans, prêt à se vider d'un moment à l'autre ?

Une nouvelle voix, s'élevant de derrière le fond du placard, en décida pour lui.

— Tiens ! Cette petite mouche de Tom Wills a disparu de la rue ! Ce n'est pas dans ses habitudes ! Pourvu qu'il n'ait pas pénétré dans la maison.

— Dans ce cas, tant pis pour lui, répondit quelqu'un, car il lui serait difficile d'en sortir !

« Pensez-vous ! persifla Tom Wills en lui-même. Je vais en sortir comme d'une taverne et y revenir tout aussi aisément, mais j'amènerai de la compagnie... »

La maison tout entière restait silencieuse. Tom Wills reprit donc bravement le chemin du retour. Il retrouva la chambre fatale, y jeta un dernier regard apitoyé au cadavre de Mulkins, parvint après quelques efforts à se cramponner à la verrière, à pousser la lucarne et à reprendre pied sur le toit.

Il vit deux gros camions stationner dans la rue devant la porte de la sombre demeure, et leurs conducteurs faire les cent pas d'un air énervé.

« Il y a du départ dans l'air ! Si je retourne dans Baker Street, et même si je préviens la police, je vais perdre un temps précieux. Que faire ? »

La chance lui sourit pourtant ; en contrebas de la plate-forme, la fenêtre d'un immeuble voisin était ouverte. Une lampe électrique y brûlait sous un abat-jour vert, un appareil téléphonique posé sur une table encombrée de livres. Mais il n'y avait personne dans la pièce.

Tom regarda le téléphone avec envie.

« Si j'essayais ? C'est pour le bon motif tout de même ! »

Souple comme il l'était, il ne lui fut guère difficile de prendre pied sur le rebord de la fenêtre.

D'un coup d'œil, il put embrasser la pièce tout entière. De dimensions restreintes, c'était bien le cabinet de travail d'un professeur, ou d'un homme de lettres complètement voué aux livres et aux études. Le jeune homme remarqua la longue théorie de livres le long des murailles, puis la lustrine verte des bibliothèques.

L'hôte avait dû quitter momentanément cette studieuse retraite.

« Tant pis ! Je cours le risque ! Si le maître de céans vient... »

Au fait, s'il venait ? Tom aurait-il le temps de s'expliquer ? L'homme, pour peu qu'il fût irascible, pouvait faire usage d'une arme : il y avait tant de malfaiteurs dans Londres ! Telle serait la tardive

excuse. Ou bien ses cris ameuteraient le voisinage et, surtout, jetteraient l'alarme dans la maison voisine.

Ces pensées, qui demandent quelque temps pour être consignées sur le papier, s'étaient levées avec la rapidité de l'éclair dans l'esprit du jeune homme. La porte était munie d'un verrou de cuivre.

« Tant pis ! se répéta Tom en poussant le verrou.

L'instant d'après, il tournait fiévreusement le disque du rotary, formant le numéro d'appel de son maître.

— Allô ! Ici Harry Dickson...

Tom respira en entendant enfin au bout du fil la voix de son maître.

— Ici Tom, maître... Grave alerte ! Au bout de Castle Street, près de l'Hutchinson bar... Mulkins est...

— Malédiction ! Trahison !

Tom sursauta comme s'il venait d'être brûlé au fer rouge.

Une autre voix venait de lancer ces mots de fureur dans le téléphone et, aussitôt, la communication fut coupée !

« Ciel ! Dans quel guêpier me suis-je fourré ? » se demanda le jeune garçon.

La réponse vint aussitôt sous la forme d'un bruit de pas pressés dans l'escalier, de portes battues, d'exclamations de colère et d'effroi.

Quelqu'un se rua contre la porte, dont le panneau cria, mais dont le verrou tint bon. Tom n'attendit pas son reste et, d'un bond, il fut à la fenêtre. Une cour noire et profonde bâillait sous lui. Sauter, cela signifiait la chute en verticale et la mort. Mais, un peu plus loin, s'étendait une plate-forme couverte de zinc. Avec un peu de chance, il était possible de l'atteindre.

Une nouvelle ruade contre la porte, ainsi qu'une bordée de jurons, puis le claquement sec d'un coup de feu tiré à travers le panneau le décida. Les dents serrées, mesurant l'élan à prendre, il se pencha au-dehors.

« Ping ! »

Un second coup de feu claquait, suivi d'un bruit de verre brisé, et l'ombre se fit dans le dos du jeune détective. La balle venait de briser la lampe du bureau.

Tom Wills sauta.

Il chancela un instant sur l'extrême rebord de la plate-forme mais, jetant désespérément le corps en avant, il tomba sur les genoux, les pieds battant le vide.

Un cube de maçonnerie, d'où émergeaient des tubes de cheminées, parut au fugitif un endroit rêvé pour s'y abriter et réfléchir une minute. Comme il se glissait derrière, il entendit la porte céder avec fracas, et des cris de rage et de déconvenue s'élever dans la

chambre qu'il venait de quitter.

Tom put se rendre compte alors combien sa retraite était précaire. En longeant une très étroite gouttière, il pouvait atteindre la cachette plus sûre d'une cheminée lointaine.

Il n'hésita pas et, méprisant le vertige, il se hasarda sur le fragile sentier de zinc et de boue. Trente secondes après, il s'installait confortablement entre deux cheminées : observatoire parfait, d'où il pouvait dominer aisément les environs.

Il se rendit bientôt compte qu'une vive effervescence régnait autour de lui : la verrière éteinte, puis rallumée à plusieurs reprises, comme si les gens occupant la chambre du supplice se trouvaient en proie à une irrésolution extrême. Quant à la chambre au téléphone, elle était traversée à présent par les rais furtifs de plusieurs torches électriques. Un grondement de moteur se fit entendre dans la rue.

— Les camions ! murmura Tom. Les bandits vont jouer la fille de l'air !

Mais, à la même minute, il fut témoin d'un spectacle inoubliable.

Presque toutes les fenêtres du pâté de maisons, dont celle de Mulkins formait l'angle, venaient de s'éclairer, et Tom vit se démener, en ombres chinoises, un grand nombre de silhouettes, parmi lesquelles de bizarres créatures coiffées de hautes cagoules.

Un bruit sourd de meubles déplacés, de verre brisé, d'objets renversés, s'élevait à présent autour de Tom Wills, véritable marée infernale de sons et de rumeurs inquiètes et coléreuses.

« On déménage sur toute la ligne ! » se dit le jeune homme.

Soudain une voix s'éleva, impérieuse :

— Et vous croyez partir d'ici sans avoir saigné la sale mouche qui a joué du téléphone pour tenter d'avertir Harry Dickson ?

— Mais le temps presse ! répondit-on plaintivement. Nous allons tous être chopés comme des rats dans un piège si nous ne jouons pas des jambes.

— Il me le faut !

— Mais où peut-il être passé ? Par la fenêtre ? Il eût fallu que ce soit un chat ou un clown !

— Précisément. Cela m'a tout à fait l'air d'être du Tom Wills, qui est un adroit petit singe quand il le veut.

« Mince de compliment ! » se dit Tom Wills, mais il perdit quand même un peu de son assurance.

Dans la chambre au téléphone, la conversation reprit, fiévreuse et rageuse.

— S'il est parvenu à atteindre les toits, nous chercherons jusqu'à demain et, d'ici là, nous serons tous bouclés à Newgate.

— Parlez pour vous, poule mouillée ! Mais que l'on m'amène

Tigris !

— Oh ! c'est une idée !... Tigris est un fameux chien !... Oh oui !...

Tom Wills blêmit et un froid subit lui pinça le cœur.

Un chien aurait tôt fait de le découvrir, il n'en doutait pas.

Il jeta un regard désespéré autour de lui.

À vingt pas de là, une cour étroite s'ouvrait, profonde comme un puits. La contourner l'éloignerait certes de ses ennemis, mais au prix du plus grand des dangers de chute, et il ne retarderait jamais que de quelques secondes l'arrivée d'un chien.

— Le tout pour le tout ! gronda Tom.

Un lointain aboi l'aiguillonna. Il se laissa glisser sur le plan incliné d'un toit, sentit la douteuse résistance d'une nouvelle gouttière sous ses pieds, et se mit à la suivre.

La courette était là : gueule d'un gouffre d'ombre.

Sans hésiter plus longtemps, il sauta.

Il avait franchi l'espace ténébreux et s'enfonçait maintenant dans un véritable dédale de petites toitures et de plates-formes naines.

À présent, il avait tout à fait perdu de vue l'immeuble tragique et la demeure voisine, mais il n'était pas certain que cela fût de nature à tromper le flair d'un chien bien dressé.

Tout à coup, un frisson désagréable lui parcourut l'échine : un bruit de souple galop s'entendait à sa gauche puis un halètement sourd, suivi d'un grognement féroce.

— Cherche, Tigris ! ordonna une voix lointaine.

Le grognement s'accroissait, devint plus proche, puis Tom entendit le choc sourd d'un grand saut.

— Cette fois-ci, je suis cuit ! murmura Tom. Je vais lui envoyer une balle dans le crâne à Mr. Tigris, mais cela m'attirera aussitôt une grêle de plomb !

Tout aussitôt il poussa une exclamation de terreur.

Il avait beau fouiller ses poches : en fuyant, il avait perdu son revolver.

« Il me reste mes mains. Pourtant je me demande à quoi elles me seront bonnes, si le matin est de taille ! »

D'un regard anxieux, il fouilla la nuit, s'attendant à voir surgir, entre les plans inclinés des toitures, la silhouette monstrueuse de Tigris.

Mais rien ne bougea.

Tout à coup, il ouït une plainte. Un jappement douloureux, trahissant un effroi presque humain.

Avec mille précautions, Tom Wills se hasarda hors de sa cachette, retourna vers l'espace béant et noir de la cour. Alors il vit...

Un énorme chien noir s'agrippait des pattes de devant à la

gouttière ; à la lueur trouble montant de la rue, Tom put voir la bête frissonner hideusement. Lentement ses pattes se dérobaient. Le vide appelait sa proie.

À cette minute l'animal regarda l'homme qu'il traquait... et, soudain, Tom ne vit dans son regard qu'un appel muet d'angoisse et de détresse.

— Tigris ! appela doucement le jeune homme.

Le chien tourna vers lui des yeux suppliants et gémit... Une des pattes battit l'air. Quelques secondes encore, et l'animal s'écraserait sur les dalles de la cour.

Tom Wills avait le cœur pitoyable. La vue de cette agonie lui était intolérable. Il se laissa glisser vers la gouttière.

— Je risque !

Une seconde encore et le drame arriverait à son dénouement. Déjà, la tête de l'animal disparaissait quand Tom l'attrapa par la peau du cou et, d'un geste puissant, l'attira à lui.

La peau du chien était littéralement trempée de sueur.

— Eh bien, Tigris ? demanda Tom.

L'animal poussa un gémissement et se blottit contre lui.

— Tigris ! Cherche ! Tigris, viens ici ! hurlèrent des voix furieuses.

Tom sentit un violent frisson secouer l'échine de la bête.

— Ici, Tigris, répétèrent les voix.

— Eh bien, bon chien ? souffla doucement le jeune détective.

La formidable bête léchait doucement la main de son sauveur. À la même minute les sirènes des voitures de police déchirèrent la nuit.

— Le Ciel soit loué ! s'écria Tom. Le maître a entendu mon appel.

Des coups de sifflets éclatèrent, puis des coups de feu et des imprécations. Un formidable brouhaha éveilla les rues endormies.

La visite de minuit

Deux heures plus tard, à Scotland Yard, Tom Wills était fêté en grand vainqueur. Le surintendant Goodfield improvisa un discours qui restera certainement dans les annales du Yard comme un chef-d'œuvre de l'éloquence policière. Harry Dickson, tout en gardant son calme souverain, montrait des yeux luisants de joie et de fierté.

— C'est un véritable repaire de bandits que vous nous avez fait découvrir, monsieur Wills ! répétait Goodfield. Toutes ces maudites maisons communiquaient entre elles. C'était troué comme un fromage de gruyère, et ce qu'il y avait comme vermine là-dedans !

— Quel est donc le bilan de la capture ? demanda Wills.

— Trois millions de faux billets, deux dépôts d'armes qui feraient loucher d'envie une république sud-américaine, un stock de stupéfiants, et six cadavres d'individus recherchés par la police et dont le moindre méritait pour le moins trois fois l'échafaud ! Ensuite, une petite documentation qui nous en apprend long sur la traite des blanches, telle qu'elle se pratique en Angleterre. Cela nous permettra d'agrafer un nombre appréciable de gentlemen qui font un bien sale métier.

— N'oublions pas certaine cave, dit Harry Dickson.

— C'est vrai... Croyez-vous qu'il puisse s'agir là de quelque dépendance d'un musée historique, monsieur Dickson ?

— Avec application moderne en tout cas, opina le détective. Nous avons en effet découvert une véritable chambre de tortures ! Chevalets, colliers pointus, cangues, brodequins, poucettes...

— Sans oublier le supplice de la goutte d'eau !

La goutte d'eau ! Tom Wills sursauta. Il venait de se souvenir de la conversation surprise par lui à travers le fond du placard.

— Mais on allait l'appliquer à Baxter Lewisham ! s'écria-t-il.

Pressé de questions, il dut refaire un récit détaillé de son aventure.

Harry Dickson, devenu soudain fiévreux, ne tenait plus en place.

— Et dire que nous ne tenons aucun de ces bandits vivants ! s'écria-t-il. Les deux camions ont pu filer emportant le plus gros de la bande ; ils ont laissé une arrière-garde de six hommes qui se sont fait massacrer héroïquement pour couvrir la retraite de leurs complices. Sans aucun doute, Baxter Lewisham était gardé prisonnier dans une de

ces maudites maisons et, à présent, on l'emmène vers une destination inconnue. Holà, Goodfield, les routes sont-elles surveillées ?

— Parfaitement, monsieur Dickson ! On a bloqué toutes les lignes pour alerter tous les postes de police des environs. Toutes les brigades volantes sont sur les dents.

— Bon, grogna Harry Dickson, nous verrons ce que cela donnera. Peu de chose à mon avis. Nous avons à faire à des canailles qui connaissent leur métier et qui ne se laisseront pas pincer aisément...

Son regard tomba sur le chien Tigris, couché tranquillement aux pieds de Tom Wills, et ce regard s'éclaira de malice.

— M'est avis, Tom, que vous venez de nous amener un hôte qui aimera la cuisine de Mrs. Crown, dit-il en souriant, et qui exigera des rations doubles. En revanche, il pourrait largement gagner sa nourriture.

— Comment cela, maître ?

— C'est la seule créature de la bande qui nous soit tombée vivante dans les mains, et je crois qu'elle est devenue notre alliée !

— Tiens ! Tiens ! approuva Goodfield. Ce n'est pas si mal que cela ! Qu'allons-nous faire maintenant ?

— Mais nous coucher, mon brave ami ! conclut joyusement le maître.

Harry Dickson ne s'était pas trompé : les recherches de la police n'eurent aucun résultat. Il est vrai qu'on découvrit les camions abandonnés à Stoke-Newington, mais ce fut tout. Goodfield était déçu et il fallut l'intervention de Dickson pour éviter que les réprimandes ne pleuvent sur les policiers lancés aux trousses des bandits.

Le lendemain soir, Tom Wills s'apprêtait à se retirer dans sa chambre à coucher, et il avait changé son complet de jour contre un confortable pyjama de soie orange, quand le maître leva la tête.

— Quel curieux parfum venez-vous d'adopter, mon nouvel Adonis ? ironisa-t-il.

— Moi ? demanda Tom étonné. Mais je ne me sers que d'eau de Cologne... À moins que ce ne soit ce chiffon tombé de ma poche. À propos, maître, je l'ai ramassé dans la chambre où Mulkins trouva la mort.

Il tendit à Harry Dickson le petit mouchoir de soie découvert sur une des stalles faisant face à la chaise fatale. Harry Dickson l'approcha de ses narines et poussa une exclamation :

— Ah ! ça ! par exemple !

— Quoi donc, maître ? Serait-ce une trouvaille ?

— Formidable, mon garçon...

Un grondement du chien Tigris lui coupa la parole.

Le chien venait de se lever du divan où il était couché et

tournait une tête anxieuse vers la porte de l'escalier.

— Quelqu'un monte tout doucement les marches ! dit Tom, et pourtant Mrs. Crown est couchée depuis une heure.

Les yeux du détective jetèrent des flammes, mais il se ressaisit.

— Conduisez le chien dans la pièce voisine, Tom, et faites tout pour qu'il ne manifeste pas sa présence !

— Mais qui donc s'est introduit chez nous ?

— Hum, je crois que ce quelqu'un vient formuler des droits de propriété sur ce petit mouchoir. Maintenant, allez vite !

Tom Wills entraîna le chien, grondant et rétif, et disparut dans la pièce voisine.

Quelques secondes plus tard, la poignée de la porte tournait doucement.

Harry Dickson rejeta une longue bouffée de fumée de sa pipe et se cala confortablement dans son fauteuil.

— Entrez donc, mademoiselle Cuvelier, dit-il.

Elle entra simplement, comme si elle était attendue, et elle fit un gentil salut de la tête au détective.

— Je croyais avoir tiré moi-même les verrous de la porte de la rue, dit Harry Dickson, mais il se peut que je me sois trompé...

— Ne vous faites aucun reproche, monsieur Dickson. Les verrous tiennent toujours, aussi suis-je entrée par la cave. Tenez, mes petites chaussures de daim en ont bien souffert.

Elle s'installa dans un fauteuil bas et laissa errer son regard dans la pièce.

— Des bonbons au gingembre ! s'écria-t-elle en indiquant un petit guéridon chargé de quelques menues friandises. Vous permettez ? Je les aime beaucoup.

— Comment donc ! Et un doigt de sherry si vous voulez, mademoiselle Georgette !

La femme-bandit croqua quelques bonbons avec délice, se versa un peu de vin et le dégusta en connaisseur.

— Vous êtes un gentleman, monsieur Dickson, et vous savez recevoir une dame, même à minuit !

Harry Dickson sourit.

— Je suppose que ce n'est pas uniquement pour le plaisir de prendre une modeste collation dans mon home, tout aussi modeste, que vous venez me voir à une heure si tardive.

— Vous avez raison... Mais ma visite s'explique, et elle est toute féminine : je viens me plaindre !

— Seigneur ! Qui donc a pu vous faire du mal, ma charmante amie ?

— Qui d'autre que ce grand vilain de Harry Dickson ? fit-elle avec une moue gracieuse. Voilà qu'il vient de me coûter quelques

millions et une demi-douzaine d'amis intimes.

Harry Dickson secoua la tête.

— Tout l'honneur en revient à Tom Wills ! dit-il modestement.

— Je m'en doutais un peu, depuis qu'il se servit de mon téléphone particulier pour convoquer la police chez moi. Croyez-moi, je commence à avoir de la considération pour ce petit jeune homme. Si j'avais le cœur tendre, j'en deviendrais amoureuse et je vous demanderais sa main.

— Attention, il pourrait y avoir un revolver et des menottes dedans ! railla le détective.

Georgette Cuvelier fit la moue.

— Fi ! C'est vilain ce que vous dites. Croyez-vous être en droit de m'arrêter ?

— Je le pense bien !

— Pourtant vous n'en ferez rien.

— Ah !

— Parce que cela coûterait la vie à ce benêt de Baxter Lewisham, et l'honneur de trois charmantes jeunes filles.

— Maud Derrington, Béatrice Haversham et Margaret Covley ont disparu depuis quinze jours de leur domicile, dit froidement Harry Dickson. J'ai trouvé cela dans vos petits papiers.

— Toutes trois, filles de membres du Parlement, ont un pied sur le pont du bateau qui pourrait les conduire à Buenos Aires !

Harry Dickson la regarda, les sourcils froncés.

— Je voudrais faire appel au dernier sentiment de tendresse féminine qui pourrait sommeiller dans votre cœur, Georgette, dit-il tristement.

Mais elle secoua gravement son étrange petite tête.

— Je ne puis me permettre le luxe d'avoir de pareils sentiments, Harry Dickson, et je le regrette. Dans votre bouche, certaines paroles prennent l'allure d'un terrible reproche, et cela m'est pénible. Mais je suis attelée à une grande œuvre qui ne redoute qu'un seul ennemi, vous !

— À quel prix rendrez-vous la liberté à Lewisham et à ces trois malheureuses ?

— Simplement en échange du papier qu'un idiot d'aviateur s'avisait de perdre en mourant !

Harry Dickson ne bougea pas.

— Si je comprends bien, votre réponse est non ?

— Vous comprenez très bien, en effet.

Georgette Cuvelier prit un dernier bonbon au gingembre.

— Je suis bonne fille, monsieur Dickson, et je vous laisse quinze jours de réflexion. C'est énorme pour un homme comme vous. Mais je vous préviens que je viens de proposer mon ami Ephraïm

Louksor Bey à la garde de mes quatre prisonniers.

Le détective tressaillit.

— Le bourreau albanais !

— Lui-même. J'aurai beaucoup de peine à l'empêcher de se livrer à quelques menues privautés. Cet homme admirable est le virtuose de la souffrance physique.

Harry Dickson se leva.

— Georgette, dit-il d'une voix grave, je vous ferai pendre un jour, et je serai à vos côtés pour bien m'assurer que le bourreau ne vous rate pas !

Elle aussi s'était levée, et sa voix se fit tout aussi grave.

— C'est possible, Harry Dickson, car vous êtes le seul homme qui ait des chances de me vaincre. Mais si cela arrive, à l'heure de mon supplice, je vous tendrai les bras et je vous demanderai de m'embrasser.

— Allez, dit Dickson, et que Dieu décide entre nous !...

— Au revoir, Harry, dit-elle à voix très basse.

L'aube trouva Harry Dickson immobile dans son fauteuil, la pipe éteinte aux lèvres, les yeux perdus dans un rêve sombre et formidable.

La jambe de bois

Il pleut et il vente sur Soho, quartier de misère.

L'heure est tardive et, une à une, les petites gargotes ferment leurs portes, poussant dans la rue leurs faméliques clients.

L'une d'elles offre toujours des fenêtres roses dans la nuit. On entend encore un bruit de vaisselle et de verres entrechoqués derrière sa porte, et le grésillement des fritures chaudes.

Cette porte s'ouvre et un homme, poussé rudement aux épaules, trébuche sur le seuil.

— Je n'ai rien vendu aujourd'hui, se lamente-t-il, mais demain cela ira mieux. Donnez-moi au moins quelque chose à manger, Kastikidès. Ne laissez pas un compatriote mourir de faim dans la rue.

— Je ne puis nourrir toute l'Albanie, et la Turquie avec, gronde une voix méchante. Allez-vous-en, Kamilopoulos, et que Dieu vous prenne en sa sainte garde !... Allez !...

— Que le diable vous fasse rôtir les entrailles, chien pourri ! hurle l'affamé en s'écroulant dans la rue.

La porte s'est fermée et le malheureux continue à gémir, quand une silhouette haute et maigre se détache des murailles et s'approche de lui.

— Kamilo ! Qu'est-ce que j'entends ! Un compatriote dans le besoin !

Kamilo lève sa tête amaigrie et voit un homme au visage tanné, misérablement vêtu, se pencher sur lui. L'homme a parlé en sabir turco-grec que le colporteur comprend très bien.

— Je ne vous connais pas. Mais si vous m'offrez un croûton de pain rassis, vous êtes certainement mon ami.

— Un morceau de pain, et rassis encore ! Pour qui me prenez-vous ? Non, une belle tranche de mouton avec des oignons, et un verre de vin de Samos, foi de Kary-Harinky.

Kamilo secoua la tête.

— Je ne connais pas ce nom, murmura-t-il tristement.

— Comment ? N'avons-nous pas mangé ensemble le pilaf à Smyrne, et n'avons-nous pas, à Péra, demandé l'aumône à de maudits Anglais ?

— C'est bien possible ! Enfin, Kary-Harinky, si vous me régalez comme vous le dites, je vous reconnais comme mon frère en personne.

— Cela va mieux, riposta l'autre d'une voix satisfaite. Nous

allons entrer chez Kastikidès !

— Avez-vous de l'argent au moins ? s'informa craintivement Kamilo.

Kary fit tinter des pièces d'argent dans sa poche et montra une poignée de bank-notes graisseuses.

— J'ai de quoi acheter sa sale gargote tout entière ! se vanta-t-il.

Kamilo fut immédiatement tout feu et flammes.

— Oui, oui, je vous reconnais, s'écria-t-il, avec frénésie. Nous sommes cousins, et jamais je n'eus de meilleur ami au monde. Venez vite, que je le proclame devant tous ! Car j'ai été profondément humilié par cette canaille de tenancier.

Ils poussèrent la porte de la louche taverne. Une lourde fumée de mauvais tabac d'Orient, de graisse chaude et de vapeurs d'alcool les reçut, comme une gifle, sur le pas de la porte.

Une sorte de géant hirsute, aux bras nus, les vit venir avec méfiance.

— Qu'est-ce que cela signifie, Kamilopoulos ! Ne vous ai-je pas mis à la porte tout à l'heure, chien maudit ? Faut-il que je vous casse les membres ?

— Gardez-vous-en bien, maudit marchand d'eau chaude ! cria Kamilo à son tour. Voici mon frère Kary, qui est un des plus riches marchands de la City, et qui vous fera saisir par l'huissier, si vous ne payez pas vos traites à la fin du mois.

— Ouais ! Je voudrais voir la couleur des shillings de monsieur votre frère, répondit le tavernier en hésitant un peu devant une telle insolence.

Pour toute réponse, Kary jeta un billet d'une livre sur une table et commanda un souper choisi.

De grossier qu'il était, l'hôte à gages devint obséquieux et rampant. D'un geste servile, il torcha la table avec une serviette sale et invita ses clients à prendre place.

— Excusez-moi, Effendi, dit-il en s'adressant à Kary. Je suis un peu vif et votre frère Kamilo, qui est d'ailleurs de mes amis, voudra bien me le pardonner. Pour sceller notre réconciliation, je vous offre un bon verre de vin grec, que je garde pour ma propre consommation.

— Ça va ! dit Kamilo qui n'avait pas la rancune bien tenace.

— Moi je veux du vin de France, et du bouché encore ! clama Kary.

Kastikidès devint rouge de plaisir en entendant parler d'une telle dépense.

— Le président de la République française n'en boit pas de meilleur ! s'écria-t-il en s'engouffrant dans sa cave.

Les deux « frères » furent bientôt attablés devant un formidable

plat de mouton aux oignons et aux haricots, flanqué de deux bouteilles de bonne mine.

— Voilà ce que j'appelle vivre ! criait à tout bout de champ Kamilo, en torchant les plats avec de gros quignons de pain.

Kary allongea une seconde livre et, aussitôt, de nouvelles bouteilles parurent sur la table. D'autres clients attablés dans l'antre furent invités à trinquer avec eux et, bientôt, une intimité charmante régna.

Kamilo portait sans relâche des toasts à tous les membres de leur famille, hélas, absents et bien loin. À leur oncle Papoudopoulos, à la tante Fena et à chacune de ses douze filles, et à tant d'autres encore.

La liesse atteignait son paroxysme, quand la porte fut poussée et qu'entra une jeune femme d'une remarquable beauté.

Un silence immédiat tomba et tous les regards se dirigèrent vers elle, quand elle s'avança vers une des tables.

On put voir alors qu'elle marchait péniblement, et qu'une de ses jambes était en bois. Elle s'assit avec un air de profonde lassitude.

Kastikidès s'empressa auprès d'elle mais, d'un signe, elle refusa ses services, et il parut à Kary, qui la regardait attentivement, que l'aubergiste ne manifestait aucune mauvaise humeur devant ce refus.

— Je connais cette figure, murmura-t-il à l'oreille de Kamilo, mais je ne puis la situer davantage dans ma mémoire.

— Une damnée mémoire de lapin que vous devez avoir dans ce cas, mon frère, répondit le colporteur. C'est Badji la Persane.

— Ah bon ! grommela Kary avec indifférence. Il fallait le dire. C'est un beau brin de femelle. Dommage qu'un des abattis lui fasse défaut.

— Vous parlez avec un peu trop de dédain d'elle, petit frère. Cette jambe, c'est son maître qui la lui coupa. Et pourtant, elle lui reste fidèle comme une chienne. Ah ! c'est un rude maître qu'Ephraïm Louksor Bey !

Kary leva un vif regard sur son compagnon.

— Le bourreau albanais n'est pas un homme facile, en effet.

— Hum, ne parlez pas si haut, Kary ! Ephraïm a des yeux partout, et surtout des oreilles, même à Londres. Il n'aime pas qu'on emploie à son adresse le titre de bourreau, qu'il considère comme péjoratif et injurieux.

— Cela m'est égal, frère, riposta Kary d'un ton rogue. Le fait est que je connais Ephraïm mieux que vous, et qu'il me doit de l'argent pour une petite affaire que je fis pour son compte.

— Du moment qu'il s'agit d'argent c'est autre chose, dit Kamilo.

— Et je donnerais certes quelque chose à celui qui me ferait retrouver Ephra, car dès que je l'aurai vu, il n'osera pas refuser le

paiement de sa dette. Voilà ce que je dis, moi !

— Vous êtes bien affirmatif, frère, dit Kamilo après une minute de réflexion. Mais j'estime que, s'il y a quelque chose à gagner, vaut autant que cela soit moi qu'un autre.

— C'est très bien raisonné, Kamilo, répliqua joyeusement Kary. Dites donc à ce chien d'aubergiste de nous apporter encore du vin.

Kamilo hurla la commande et le tavernier sourit de toutes ses dents à cette nouvelle largesse.

— Ecoutez, petit frère, dit Kamilo lorsqu'il eut avalé un plein verre, Ephra le bourreau comme vous le nommez, est à Londres, voilà qui est certain. Pourquoi Badji la Persane serait-elle ici, sinon ?

— Pensez-vous, frère ? demanda Kary d'un air de doute.

— Badji, c'est l'ombre d'Ephraïm Bey. Par exemple : il n'est pas possible d'apprendre par elle quoi que ce soit sur son maître, car elle est muette comme une tombe.

— Pourquoi vient-elle ici ? demanda négligemment Kary.

— De temps à autre, elle recrute ici des hommes de notre pays. Mais je ne sais trop pour quel travail. Je pense qu'il y a quelque chose de répugnant là-dessous, et cela ne me plaît guère.

Kary considéra attentivement son compagnon. Il remarqua que son visage n'avait pas cette expression vile qu'on lisait sur tous ceux qui l'entouraient.

— Croyez-vous qu'elle recrutera du monde ce soir ?

— Sinon pourquoi viendrait-elle ici ? fut l'amère réponse.

Badji à la jambe de bois venait de se lever. Son regard faisait le tour de la pièce, scrutant les visages et les attitudes.

Kary fixait son compagnon. Soudain, il se pencha vers lui.

— Kamilo, que dirais-tu d'une récompense de deux cents livres ?

Le colporteur ouvrit des yeux démesurés.

— Dieu du ciel, dites-vous vrai ?

— Je dis vrai, répondit Kary à voix basse.

Les yeux de l'homme se remplirent de larmes.

— Je pourrais retourner là-bas, murmura-t-il, chez ma mère et mes sœurs !

Kary se pencha davantage sur la table et, rapidement, dit quelques mots. À mesure que son compagnon parlait, le colporteur pâlisait sous son hâle.

— Eh bien, Kamilo ?

— J'accepte, répondit l'homme dans un souffle.

À ce moment Badji arriva près de leur table.

— Kamilo, poule mouillée, cœur de femme, je ne dois rien te demander. Mais ton ami me paraît être un homme.

Le colporteur fit un salut.

— C'est mon cousin Kary-Harinky, homme de noble ascendance. Il connaît ton pays, Badji.

Les yeux noirs de la femme brillèrent.

— Oui, il fut quelque temps débardeur à Astara, mais il préleva un si rude impôt sur les bateaux étrangers qu'on lui créa quelques difficultés.

Badji poussa un gloussement de plaisir et se mit à parler en un langage que Kamilo comprenait fort mal. Kary répondit avec aisance dans le même sabir.

— J'ai besoin d'un homme ! dit-elle tout à coup, en posant la main sur l'épaule de Kary.

Celui-ci la regarda droit dans les yeux.

— Argent ou honneurs ? demanda-t-il.

— Les deux, riposta la femme.

— Je vous suivrai là où il faudra.

— Tu ne pourrais mieux parler, Kary !

Elle se tourna vers le tavernier et lui dit avec un hautain mépris :

— Servez encore à boire à ces porcs. Qu'ils boivent à votre santé ou à celle du diable cela m'est égal, mais c'est moi qui payerai.

Un murmure de gratitude s'éleva malgré l'injure. Les clients de la sombre taverne avaient tous l'air de chiens qu'on lapiderait avec des os à moelle.

— Venez, Kary-Harinky, dit Badji en le prenant par la main.

Kary la suivit dans la rue, sans même avoir dit un mot d'adieu à Kamilo, son cousin d'un soir.

Ils parcoururent Soho en silence, Badji avançant péniblement à côté de l'homme qu'elle venait d'engager.

— Tu ne m'as pas même demandé ce que je voulais et où je vais, dit-elle soudain.

— Je n'ai nul besoin de le faire, répondit son compagnon avec une hautaine nonchalance.

Badji la Persane approuva.

— C'est ainsi que doit être le cœur d'un bon et loyal serviteur ! dit-elle.

— Il m'a suffi de voir vos beaux yeux, Badji, pour vouloir vous suivre.

Le compliment ne sembla pas déplaire à la boiteuse, mais elle ne le releva pas. Ils avaient atteint une petite place publique, où quelques maigres marronniers s'étiolaient autour d'un kiosque menaçant ruine. Une spacieuse automobile, tous feux éteints, son chauffeur endormi au volant, semblait y attendre quelqu'un au bord du trottoir.

— Monte ! ordonna Badji en ouvrant la portière.

Kary poussa un sifflement admiratif mais ne souffla mot.

— Tu ne t'étonnes pas vite, Kary, remarqua Badji sur un ton d'approbation.

— Pourquoi le ferais-je ? Ce qui est écrit est écrit, Badji.

— Ton langage me plaît. Je crois que tu n'auras pas à te plaindre de m'avoir suivie...

L'automobile démarra sans qu'un ordre fût donné à son conducteur. Kary remarqua que les glaces en étaient légèrement dépolies, suffisamment pour que les passagers ne pussent voir au travers. Mais, pas plus que des autres choses, il ne parut s'en étonner.

Le trajet, qui dura près d'une demi-heure, à vive allure, fut absolument silencieux.

Enfin l'auto ralentit, puis roula au pas ; elle venait de s'engouffrer sous un porche et descendait à présent un plan incliné.

— Nous y sommes ! dit laconiquement Badji quand la voiture eut stoppé.

Kary regarda autour de lui et siffla à nouveau, plein d'admiration. Il était dans un merveilleux jardin d'hiver. Des palmiers, des cactées sombres jaillissaient des massifs de lauriers nains où, par-ci, par-là, s'allumait la flamme ardente d'un hibiscus ou d'une orchidée. Des flamboyants formaient un fond de puissante verdure. Des lampes électriques, diversement tintées, illuminaient discrètement ce décor digne d'un conte de fées.

— C'est notre jardin d'acclimatation, dit Badji la Persane.

— Il n'y manque que les fauves !

— Pensez-vous ? Je vais vous les montrer, répondit la femme, avec un rire méchant, en faisant signe à son compagnon de la suivre.

Elle passa devant la haie des flamboyants et tendit la main vers le fond de la haute salle vitrée.

Kary n'eut pas besoin de ce geste d'invite pour voir.

Des cages, pareilles à celles des ménageries foraines, longeaient une muraille de briques chaulées. Et là...

Dans une d'elles un homme au visage amaigri, se tenait, enchaîné par le cou. Ses mains et ses jambes étant entravées de même sorte, il devait ramper à quatre pattes pour prendre sa pitance.

Celle-ci venait d'être apportée dans un plat de grossière faïence, et l'homme la flairait avec dédain. Il ne leva même pas les yeux sur les deux arrivants, mais continua à considérer sa nourriture d'un œil critique. Malgré ses habits en loques, il gardait une certaine prestance. Une sorte d'humour goguenard émanait de sa personne, mais un observateur un peu psychologue aurait remarqué qu'il se conduisait ainsi uniquement pour donner un peu de courage à ses compagnes d'infortune, tenues en captivité dans la cage voisine.

Ah ! le lamentable spectacle ! Trois jeunes filles presque nues,

chargées de chaînes, se traînaient sur le sol dallé de la prison grillagée. Leurs yeux étaient fixes, et l'on pouvait voir qu'à force de pleurer la source de leurs larmes était tarie. Avides de leurs pénibles gestes, elles semblaient vivre le rêve affreux d'une lente vie animale. Kary vit d'affreuses zébrures courant sur leur chair.

Un bruit de pas s'éleva derrière les flamboyants : Badji se retourna et, tout à coup, tout son être devint servilité et crainte.

Un homme de petite taille, au torse difforme, s'avavançait lentement.

Sa tête, étrange et menue, s'apparentait à celle de quelque rat monstrueux ; une moustache aux poils rares, raides comme des fils d'acier, se hérissait sous son nez minuscule. D'effroyables prunelles rouges clignotaient dans cette face abjecte.

Malgré sa taille exigüe et son apparente faiblesse, une impression de force cruelle émanait de ce nabot.

— Ephraïm Louksor Bey ! murmura Badji en se courbant.

— Qui m'amenez-vous, chienne de malheur ? demanda le bourreau d'une comique voix de fausset.

— Kary-Harinky, Seigneur. C'est presque un de mes compatriotes.

Ephra scruta attentivement le visage du nouveau venu ; l'examen sembla favorable à ce dernier, car le nain gronda d'un air satisfait.

— Je crois qu'il saura tenir un fouet, grogna-t-il, en montrant une affreuse bouche aux dents cariées.

Kary s'inclina sans dire mot.

— Vous n'êtes pas bavard, Kary, continua Ephraïm. J'aime cela. Et puis, j'ai confiance dans le choix de ma sultane Badji. Aha ! Aha !

Kary répondit par un signe de tête affirmatif.

— Je vous présente vos futurs pensionnaires, Kary. Voici Baxter Lewisham, un homme de la police d'Etat. Aimez-vous la police ?

— Non ! répondit Kary avec une certaine véhémence.

— Eh ! Eh ! Je m'en doutais un peu, rien qu'à vous voir, l'ami. Ces trois donzelles sont filles de bonne famille anglaise. Aimez-vous les nobles familles anglaises ?

Un éclair s'alluma dans les yeux de Kary et Ephra y lut une réponse satisfaisante.

— Ce soir, il se fait un peu tard pour vous initier à vos nouvelles fonctions. Mais je vais vous montrer une de mes dernières inventions : le gant en papier d'émeri ! Il n'y a rien de tel pour une bonne friction.

Ce disant, le monstre se ganta d'une sorte de moufle noire. Il

s'approcha de la cage des prisonnières, saisit l'une d'elle à travers les grilles et, d'un geste félin, lui passa la main sur le dos.

Une clameur déchirante s'éleva et Kary vit qu'une écorchure énorme saignait sur le corps de la malheureuse.

— Ce n'est qu'une caresse, dit suavement le nabot.

Kary tournait le dos à la haie des flamboyants.

Aussi ne vit-il pas deux énormes Noirs qui venaient d'en surgir silencieusement. Tout à coup, il se sentit les bras pris dans un double étau.

— Voici que vous me rendez ma visite, cher ami ! dit une voix douce.

Une jeune femme, vêtue d'une adorable toilette de soirée, se tenait debout devant Kary.

— Que me voulez-vous ? gronda-t-il.

— Mais vous souhaiter la bienvenue chez moi, mon vieil Harry Dickson !

— Harry Dickson ! Harry Dickson !

Ce nom, tout à coup, on le cria de toutes parts.

Ephra le bourreau le hurlait, avec une peur atroce dans sa voix fêlée, et dans les cages ce fut un appel d'espoir.

Kary, ou plutôt Harry Dickson, redressa la tête.

— Bien, mademoiselle Cuvelier, c'est moi en effet... Votre... ami.

— Qu'est-ce qui me vaut le grand honneur ?...

— Oh ! je viens chercher vos captifs. Rien de plus, rien de moins.

— Très bien, et vous m'apportez sans doute... le petit papier ?

— Pas le moins du monde, chère dame. En fait de papier, je n'ai qu'un mandat d'arrestation concernant tous ces braves gens ici présents, et vous-même...

— Vous êtes trop bon ! Puis-je vous prier d'attendre dans l'antichambre ?

Une troisième cage venait d'être ouverte et Harry Dickson y fut précipité sans ménagement, après avoir été dépouillé de ses armes par les Noirs.

— Sales bêtes ! cria le détective. J'ai failli me fouler le pied.

Ce disant, il se mit à frotter sa cheville droite en faisant des grimaces de douleur.

Ephra poussa un hurlement féroce.

— Attendez, Dickson, je vais vous le soigner, moi, ce pied malade. Attendez ! Il n'y a que moi pour amputer un membre qui ne se conduit pas comme il le faut. Demandez à Badji ce qui est arrivé à sa jambe le jour où elle voulut s'enfuir ! Ah ! la méchante petite jambe, et comme je l'ai guérie !

Il avait tiré de son caftan un large couteau courbé en faucille qui brilla aux lumières.

Harry Dickson avait retiré sa chaussure. À la même seconde Ephra roula sur le sol, le poignet droit brisé.

La chaussure du détective venait de se muer en un formidable colt.

— Une et deux et trois ! dit simplement Dickson.

Et cela signifia la mort subite des deux Noirs ; les lourdes balles blindées firent sauter leurs crânes crépus.

— Bougez pas, hein, Georgette, ni vous, Badji, ou je vous transforme en viande froide ! rugit Dickson en les mettant en joue.

Badji s'écroula sur le sol en pleurant. Georgette Cuvelier devint blanche comme de la craie.

— À moi ! cria-t-elle. À moi, vous autres tous !

— Nous voici !

Harry Dickson se mit à rire sauvagement.

Plusieurs dizaines d'agents de police, Goodfield et Tom Wills en tête, jaillirent, revolver au poing, de la haie exotique.

Pour la première fois de sa vie, Georgette sentit l'acier glacial du cabriolet sur ses poignets et, de nouveau – chose inexplicable –, une étrange tristesse envahit le cœur du détective.

— Ne lui faites pas de mal, ordonna-t-il aux hommes qui l'emmenaient.

Il ne vit qu'une pauvre figure d'enfant soudain ruisselante de larmes et, dans les yeux qui se levaient sur lui, il y avait un peu de gratitude...

Quand l'automobile de la police eut transporté, avec tous les ménagements possibles, les trois prisonnières vers une clinique proche, Harry Dickson se tourna vers Baxter Lewisham qui, le plus simplement du monde, s'évertuait à mettre un peu d'ordre dans ses vêtements, tout en fumant avidement une cigarette que Goodfield lui avait offerte.

Soudain, Lewisham se pencha vers le sol et souleva un objet sombre : le gant du bourreau.

— Je voudrais donner la main à mon ami Ephra avant de le quitter, dit-il.

Ephraïm, qu'on venait de relever à coups de pied, se mit à crier.

— Je suis un vieil homme ! Pitié !

— Une bonne friction vous rendra la jeunesse, Ephra, murmura doucement Baxter, ou plutôt l'occasion de faire peau neuve, car je vais enlever la vôtre qui est vilaine et bien rancie !

— Elle ne repoussera jamais avant qu'il soit pendu ! ricana Tom Wills.

Et Goodfield et ses agents se tinrent les côtes de rire.

— Allez-y, Baxter ! répondit Harry Dickson. La loi du talion ne m'a jamais tout à fait déplu !

— Enlevez-lui son caftan, ordonna Baxter aux agents. Merci, cela ira très bien. Je me sens un peu faible, mais oui... je crois que cela ira.

Oh oui ! Cela marcha à merveille !

Le gant infernal enleva proprement la peau jaune du dos d'Ephra, qui hurlait comme un loup. Quand, enfin, sa poitrine ne fut plus qu'un vaste lambeau de chair vive, Baxter lui passa, d'un geste prompt, la main sur le visage et le bourreau, écorché vivant, s'évanouit.

— À l'infirmerie de la prison ! dit Dickson. Il faut qu'il tienne encore trois semaines, le temps de monter sur l'échafaud à son tour...

Un corps souple et chaud lui frôla les jambes.

— Mon vieux Tigris ? demanda joyeusement le détective en caressant le chien. Que venez-vous faire chez vos anciens maîtres ?

— Tout l'honneur de notre prompte réussite lui revient, maître, répondit Tom Wills. Quand ce moricaud de Kamilo nous eut prévenu, et il l'a fait en vitesse, en se payant un taxi, nous avons lancé Tigris sur votre piste. Il n'a pas hésité un quart de seconde, le bougre !

— En route ! commanda Harry Dickson après avoir posté une brigade d'agents à la garde du nouveau repaire, auparavant purgé de tous ses pensionnaires.

— Un instant, implora Baxter Lewisham en retournant vers sa cage. Il ne faut pas que j'oublie mes manchettes en celluloïd.

— Non, mais elle est bien bonne celle-là ! s'écria Goodfield en riant.

— Très bonne, affirma gravement Lewisham, car entre deux feuilles de cello se trouve collé un certain papier qui aurait fait la joie de tout ce monde que vous venez de cueillir.

— Diantre ! s'exclama Dickson. Dites-vous vrai ?

— Et les heures un peu sévères de ma captivité m'ont servi à le déchiffrer, ajouta Baxter. Il y a rien de tel, voyez-vous, que la solitude et le régime cellulaire pour ouvrir les portes de l'intelligence.

La prison hantée

— L'éternelle histoire, déclara Baxter Lewisham dans le cabinet du ministre Dambridge. La préparation d'une base de sous-marins dans un coin reculé de notre pays. De quel pays peu ami émane le projet ? Je ne puis le dire avec précision. Allemand ? Soviétique ? Eh ! je crois plutôt à une vaste organisation particulière qui, à la dernière minute, traiterait avec une puissance prête à payer le gros prix.

— Où donc se situerait la base ? demanda Harry Dickson.

Baxter haussa les épaules.

— Ce point-là est encore très obscur.

— Le document le mentionne-t-il ? questionna le ministre.

— Plus ou moins. Je demande encore quelque temps pour rechercher. Nous avons d'ailleurs gagné du temps en nous emparant de cette vermine.

Tout cela expliquait pourquoi le procès de Georgette Cuvelier avait été retardé jusqu'à une époque indéterminée. Seul, celui d'Ephraïm Louksor Bey avait pu être mené tambour battant.

On releva tant de crimes à sa charge, et à celle de sa complice Badji, que la sentence de mort fut rapidement prononcée.

Douze comparses avaient été arrêtés et l'on eût été fort en peine pour les punir, si d'autres pays ne s'en étaient chargés.

On découvrit en effet que tous étaient recherchés, par la France et surtout par l'Amérique, pour des forfaits sanglants.

La guillotine et la chaise électrique y trouvèrent largement leur compte.

Il est à remarquer que, pendant le bref procès du bourreau, le nom de Georgette Cuvelier ne fut jamais prononcé, cela pour raison d'Etat.

Ephra et Badji moururent à Newgate, sur l'échafaud, à une heure d'intervalle. La Persane demanda, comme unique faveur, à mourir la dernière et contempler le cadavre de son maître.

Ephra marcha au supplice comme un lâche, implorant les assistants : on dut le traîner vers la corde.

Quand on mena Badji devant sa triste dépouille, elle frappa le visage du mort de sa jambe de bois et éclata d'un rire sauvage.

— Que ne lui avez-vous pas crevé les yeux d'abord ! dit-elle. Pendu ! Non, c'est empalé qu'il aurait dû être !

Harry Dickson reçut l'autorisation de visiter Georgette dans sa

cellule. Elle le recevait comme un vieil ami, parlant livres et chiffons, mais refusant obstinément de révéler quoi que ce fût ayant trait à son passé.

— L'heure n'est pas venue ! déclarait-elle. Je ne suis pas encore perdue.

— Doutez-vous encore de votre sort, malheureuse ? demandait Harry Dickson.

— Pas du tout. Je ne serai pas pendue, voilà !

Il lui apportait des livres et des douceurs, obtint pour elle un régime très adouci. Elle s'en montrait naïvement reconnaissante.

Il eut l'idée de la faire examiner par de célèbres aliénistes, espérant la soustraire, par un internement perpétuel dans un asile, à l'affreux supplice. Mais la science était formelle :

— Pas d'ombre d'aliénation ! Intelligente ! Complètement responsable de ses actes !

Cela dura jusqu'à la terrible nuit de Newgate, que les annales de la grande prison ont consignée avec horreur.

Le gardien-chef venait de clore la dernière ronde, celle de la fermeture définitive des cellules.

Dans le centre, le surveillant de nuit prit son quart habituel.

On sonna l'extinction des feux, et seuls les fanaux de garde éclairèrent les longs et lugubres couloirs.

Trois gardiens se relayaient dans chaque aile du bâtiment. De deux en deux heures, ils ouvraient les guichets des cellules et inondaient les dormeurs du jet blanc de leurs puissantes torches électriques.

Vers minuit, dans l'aile B, le surveillant Gordon vint trouver son collègue Wood, lui demandant du feu pour sa pipe car, pendant la nuit, le règlement permettait aux gardiens de fumer.

Ils s'étonnèrent de ne pas trouver leur troisième confrère, Slykes, à son poste de surveillance.

Pourtant, en bons collègues, ils résolurent de ne pas en aviser le chef.

Ils échangèrent quelques mots et regagnèrent leurs places respectives.

Une heure plus tard, le chef s'étonna de ne pas distinguer la lumière des torches dans l'aile B.

Le règlement lui défend de quitter son poste. En cas d'alerte, il peut tout juste appeler à l'aide les surveillants de l'une des ailes.

Il sonna donc ceux de l'aile A.

Aucune réponse ne lui parvint.

« Il se peut que la sonnerie ne fonctionne pas ! » se dit-il. Et il alerta l'aile C, non par la sonnerie mais par téléphone.

Personne ne vint à son appel.

Fou d'angoisse, il sonna à la fois les deux ailes restantes.

Silence !

« Je deviens fou ! » se dit-il.

Sonner le directeur est une chose grave et Bells, le gardien en question, hésita quelque peu. Mais, comme tous ses appels restaient sans réponse, il fit usage du téléphone qui le reliait directement aux appartements du directeur.

Il entendit qu'à l'autre bout du fil on décrochait l'écouteur.

— Monsieur le Directeur... commença Bells.

Pour toute réponse, un rire satanique lui parvint, puis la communication fut coupée avec violence.

Seul !

Bells sentit la folie lui monter au cerveau.

Mais, faisant appel à tout son courage, il s'avança bravement dans l'aile A.

Ce qu'il vit eut définitivement raison de son esprit.

Il se mit à crier, à rire, à chanter, puis il s'évanouit.

Lorsqu'au petit matin, les gardiens du jour vinrent relever leurs collègues de nuit, ils trouvèrent dans le centre un homme à moitié nu, faisant des signes de terreur, et bien peu reconnurent, en cette créature privée de raison, le robuste et calme chef Charley Bells.

Dans l'aile B, les trois gardiens furent trouvés pendus aux balustrades de fer des galeries supérieures.

On ramassa ceux de l'aile A assommés à coups de matraque, et ils succombèrent dans la journée sans avoir repris connaissance.

Ceux des autres ailes avaient heureusement échappé à cette mort mystérieuse. On les découvrit, endormis dans des cellules vides, et, à leur réveil, ils ne se souvenaient de rien.

Deux d'entre eux, toutefois, se rappelèrent avoir été ceinturés par-derrière par des hommes de grande taille, coiffés de hautes cagoules blanches, qui leur avaient appliqué des chiffons mouillés sur le visage.

Leur récit fut corroboré par celui du directeur adjoint.

Vers minuit, il avait été réveillé par un bruit insolite et il avait vu avec une terreur indicible deux énormes fantômes blancs debout devant son lit. Puis il ne se rappelait plus rien sauf une longue chute dans les ténèbres.

Ainsi s'accrédita la légende des spectres-bourreaux de la prison de Newgate. L'enquête démontra que, la veille, on avait emprisonné l'équipage mutiné d'un steamer grec amarré dans Lower Pool.

Tous ces détenus avaient disparu et leurs cellules furent trouvées ouvertes. Avec eux quinze prisonniers, accusés de lourds crimes, avaient pris la fuite sans qu'il fût possible de relever leurs traces.

La cellule de Georgette Cuvelier fut, elle aussi, trouvée vide.

Le dernier mot de Baxter Lewisham

Baxter Lewisham ne regagna pas son calme domicile de Warner Street. Il prit congé des braves époux Mice et partit pour une destination inconnue.

Inconnue, oui, mais de tous.

Il avait élu domicile dans les combles de Scotland Yard, où l'on transforma une des mansardes en une chambre aussi confortable que possible. Il jura de ne la quitter, et de ne retrouver la douce atmosphère des tavernes de Clerckenwell, qu'après avoir percé le secret du document chiffré.

— M'est avis que nous parviendrons alors à l'ultime retraite de la bête, disait-il à Dickson en traçant des diagrammes qu'il détruisait aussitôt d'un geste désabusé.

Le grand détective le secondait de son mieux, mais sans grand résultat, hélas ! Bien qu'il se dépensât en efforts multiples, il lui semblait vivre dans une inactivité absolue, due à la continuelle faillite de sa recherche.

Mû par un étrange sentiment, le détective retournait parfois dans la cellule d'où Georgette Cuvelier avait disparu si mystérieusement.

Il avait obtenu de l'administration pénitentiaire qu'on n'y enfermât pas d'autres délinquants.

Des heures entières, il restait assis dans l'étroit réduit, véritable tombeau blanc où Georgette avait passé les premières heures de son châtimement.

Comme si les murs crépis à la chaux, la dure couchette de fer et de varech, la Bible sur sa planchette, et la lucarne aux croisillons d'acier et aux vitres dépolies, allaient lui révéler les secrets de l'évadée.

Un jour – un crépuscule maussade commençait à obscurcir cette geôle – il se mit à feuilleter les livres abandonnés par la détenue et dont il avait apporté lui-même la plupart.

— Tiens, dit-il, ce n'est pas moi qui lui ai passé cette falote lecture !

C'était un de ces romans populaires à six pence, répandus en grande série parmi le public.

Le volume, bien qu'ayant été introduit neuf et non coupé dans la prison, semblait avoir été lu à fond, tant ses pages étaient froissées,

et même maculées.

« Je me demande comment une jeune femme comme elle a pu trouver de l'intérêt à cette méchante histoire, malhabilement écrite », se demanda le détective.

Il emporta le bouquin et le lut à son tour.

C'était une de ces histoires d'amour et d'aventures, tissée sur une trame identique à celle de milliers de récits de ce genre.

Il eut la patience de le lire jusqu'à la dernière page, pour reconnaître ensuite qu'il avait perdu son temps.

Au Yard, Baxter Lewisham pâlissait sur son cryptogramme, passait des veilles studieuses, et de son côté ne trouvait rien.

Par hasard, Harry Dickson lui parla du livre.

Baxter Lewisham leva sur lui des yeux fatigués, mais où luisait une lueur d'extrême intérêt.

— Voulez-vous me prêter cet ouvrage, monsieur Dickson ?

— Volontiers. J'hésitais à vous en parler, car je vous sens surmené. Mais, si le flair qu'on veut bien me prêter est réel, je sens qu'il y a là quelque chose.

Baxter Lewisham reçut le roman et quinze jours se passèrent sans rien amener de nouveau.

Sur ces entrefaites, les rapports de police affluèrent de toutes parts, terriblement identiques : rien n'avait été découvert sur les fugitifs de Newgate ni sur les singuliers spectres-bourreaux.

Mais, le quinzième jour après la réception de l'ouvrage, dont la lecture avait semblé passionner Georgette Cuvelier, Harry Dickson reçut un petit mot de Baxter Lewisham :

Vous aviez raison ! Ce soir je vous attends chez moi avec Lord Dambridge.

Les heures qui précédèrent cette entrevue, mémorable entre toutes, furent pourtant fertiles en émotions pour Harry Dickson.

Il avait reçu le billet à huit heures du matin ; avant que midi n'eût sonné, le détective se rendit compte qu'on tâchait de toutes les façons de s'introduire chez lui.

Ce fut d'abord un garçon livreur qu'on surprit au milieu de l'escalier, et qui prétendit s'être trompé de maison.

Puis ce fut un faux facteur qui s'éclipsa avant que Mrs. Crown ait pu jeter l'alarme.

Vers deux heures, un ardoisier fut arrêté au moment où il s'introduisait dans une mansarde de la maison du détective.

Questionné, il se renferma dans un mutisme complet et on dut le conduire au poste. Il trouva pourtant le moyen de tromper la vigilance de ses gardiens en sautant par une fenêtre ouverte. On eut beau battre le quartier, on ne le retrouva pas.

Le soir tombait. Tout à coup, les lumières s'éteignirent dans la

chambre de Dickson, pas assez vite toutefois pour qu'il n'eut le temps de voir une ombre se profiler devant sa fenêtre.

Le détective, qui se tenait sur ses gardes, tira un coup de feu dans sa direction. Il y eut un bruit sourd sur les pavés de la rue, suivi des cris de terreur d'une foule accourue : un Noir gisait sur le sol, les bras en croix, légèrement blessé par la balle de Dickson, mais tué par sa chute.

Tom Wills ne savait où donner de la tête et s'étonnait outre mesure du sang-froid de son maître.

— Que nous arrive-t-il, en définitive ? demanda-t-il. On dirait une offensive en règle.

— Vous ne pourriez dire mieux, mon petit, riposta le détective. Et tout cela pour un mot que Baxter Lewisham me dépêcha ce matin.

Harry Dickson vérifia les lourdes tentures des fenêtres, fut un moment aux écoutes à la porte de l'escalier, puis il prit une enveloppe bleue dans un tiroir.

Mais, au moment d'ouvrir le tiroir, il était demeuré perplexe.

— Tom, avez-vous ouvert ce tiroir ?

— Moi ? Pas du tout, maître !

Harry Dickson se passa la main sur le front.

— Eh bien, quelqu'un s'est introduit ici, a fouillé le tiroir et lu la lettre de Baxter !

— Comment le savez-vous, maître ? Tout est pourtant en ordre dans ce meuble.

— Et les témoins, Tom ? Ignorez-vous les petites barbes de plume, les cheveux, les menues peluches, judicieusement disposés dans certains de mes tiroirs et dont la disparition est, pour moi, lourde de signification ?

— Ainsi les témoins de ce tiroir sont partis. Mais quand ?

— Depuis la mort du Noir, cela va sans dire, puisqu'il venait pour dérober ou tout au moins lire le billet.

— Mais il s'est passé à peine une demi-heure depuis cet événement !

— Une demi-heure dont nous avons passé la moitié dans la rue, Tom. Cela a permis à l'intrus mystérieux de s'introduire ici et de trouver ce qu'il voulait.

— Mais qui est-ce ? hurla Tom, furieux et désespéré.

— Une créature diablement forte, qui n'a qu'un défaut : l'amour immodéré d'un certain parfum à base d'ambre, qui persiste longtemps après son départ.

— Comment ! Georgette Cuvelier serait venue pendant notre absence ?

— Personne d'autre qu'elle, mon garçon ! Quand elle vit que ses envoyés revenaient bredouilles, elle a payé de sa personne et,

naturellement, elle a réussi.

— Damnée femelle ! Je me demande ce que cela signifie ?

— Je crois que nous devons surveiller Baxter Lewisham de près, si nous ne voulons pas qu'il lui arrive malheur, dit gravement le détective.

C'était l'heure de se rendre à Scotland Yard ; Dickson avait cet air soucieux qu'il prenait aux rares moments d'incompréhension.

Une fois arrivé au Yard, on lui apprit que Lord Dambridge n'avait pu venir, mais qu'il dépêchait un de ses secrétaires.

Mécontent, Dickson téléphona au domicile particulier du Premier ministre. Ce fut Lord Dambridge lui-même qui vint à l'appareil et, dès les premiers mots, il s'excusa.

— Non, cher Dickson, j'ai des hôtes de marque que je traite ce soir et je ne puis me rendre libre, pas même pendant la demi-heure qu'il me faudrait pour accourir au Yard. Mais je vous envoie Macpherson.

Harry Dickson s'inclina, faisant contre mauvaise fortune bon cœur. Il se sentait vaguement inquiet.

Baxter Lewisham avait donc élu domicile dans les combles du Yard ; disons qu'il y était comme au cœur d'une forteresse.

De dix en dix marches veillait un homme de confiance, posté l'arme au poing. La nuit, de quart d'heure en quart d'heure, une ronde d'officiers passait, distribuant de sévères consignes. Des agents d'élite, armés de mitrailleuses, gardaient les toits.

L'existence de Baxter Lewisham était précieuse au pays !

Comme Harry Dickson et son élève s'apprêtaient à monter l'escalier dérobé menant aux appartements de Lewisham, un sergent les appela.

— Voici monsieur le secrétaire Macpherson, annonça-t-il.

L'envoyé du Premier ministre s'inclina devant les détectives.

C'était un garçon maigre, au teint jaunâtre et maladif, aux yeux faibles, clignotant derrière des lorgnons.

Harry Dickson le reconnut et lui serra la main.

Au fond il n'était pas très content du remplaçant de Lord Dambridge, un garçon d'excellente famille, de bonne instruction, mais d'une intelligence bornée et d'humeur tatillonne.

— Mon Dieu, que de forces mobilisées, monsieur Dickson ! dit Macpherson d'une voix maussade, en voyant les policiers de garde. J'espère qu'il n'y a pas de danger ? Je ne suis pas un foudre de guerre, moi !

Harry Dickson toisa, avec un peu de mépris, la chétive silhouette.

— Son Excellence Lord Dambridge n'a pas l'habitude d'envoyer des poltrons représenter sa personne, dit-il avec sarcasme.

Macpherson fit celui qui n'avait pas compris et haussa les épaules.

Quelques minutes plus tard, Baxter Lewisham lui-même les introduisait dans son home clandestin. Il était pâle, mais ses yeux brillaient de joie.

— Ah, monsieur Dickson, dit-il, quand tous quatre eurent pris place autour de la table ronde encombrée de papiers et d'épures, que de reconnaissance je vous dois, et le pays aussi, allez ! Grâce à vous on ira cueillir une certaine bande, ou ce qui en reste, dans son dernier repaire.

— Le livre vous a donc servi à quelque chose ? demanda Harry Dickson.

— À quelque chose, dites-vous ? s'écria Baxter Lewisham. Mais à tout ! Il m'a ouvert des horizons nouveaux, c'est bien le cas de le dire. Et de là à me fournir la dernière clef de l'énigme il n'y eut qu'un pas !

— Peut-on savoir ?

— Je répète ce que vous savez déjà : c'est-à-dire ce que j'avais déjà découvert quant au singulier cryptogramme :

» La Bande de l'Araignée, M^{lle} Cuvelier en tête, avait donc aménagé une magnifique base de sous-marins sur une des côtes désolées d'Angleterre. C'est ce que vous savez déjà. L'envoyé aérien annonçait l'arrivée dans ce repaire de...

Baxter cligna de l'œil et savoura sa victoire.

Harry Dickson eut un petit signe d'impatience.

— Allons, ne nous faites pas languir !

— ... De Messrs Monchmeyer et Co ! Ni plus ni moins !

Le détective bondit de son siège.

— Le chef de cette formidable bande d'espions internationaux, qui traitent d'égal à égal avec les plus grandes puissances. Tudieu, Baxter, dites-vous vrai ?

Lewisham se mit à rire.

— Je n'ai pas l'habitude de me laisser aller à la fantaisie, vous ne l'ignorez pas, monsieur Dickson. Et si la bande vient, c'est qu'elle est d'accord, ou presque, sur l'affaire à conclure. Comprenez-vous maintenant pourquoi la Bande de l'Araignée voulait, à tout prix, récupérer le message mystérieux ? D'autant plus...

— D'autant plus ?

— Que ledit message indique assez clairement l'emplacement du repaire en question ! Quel beau coup de filet, monsieur Dickson.

— Montrez-moi cela ! s'écria Dickson, en proie à une agitation extrême.

— Doucement ! Je vous prie de croire que je n'ai pas couché tout cela par écrit. Il y avait bien trop de risques. Non, c'est ici que je

conserve le grand secret qui, bientôt, sera le vôtre, mon cher Dickson !

Ce disant, Baxter Lewisham se frappa le front.

— Pas de meilleur coffre-fort que celui-ci !

Harry Dickson le considéra avec admiration.

— Et le livre vous a appris tout ce que vous savez ?

Baxter fit un signe d'assentiment.

— Oui, mon vieux Dickson. À présent tout ceci vous concerne.

Il ne s'agit plus pour vous que de découvrir au Westmorland un spectre-bourreau qui...

» Ah mon Dieu !

C'était Baxter qui venait de jeter ce cri, sur un mode de stupeur et de souffrance.

Il portait la main à sa gorge comme s'il étouffait. Son regard exprimait une folle épouvante.

— Il m'a... tué... murmura-t-il.

Harry Dickson se lança en avant et retint le malheureux au moment où il s'écroulait sur le plancher.

Mais le détective vit immédiatement qu'aucun secours humain ne pouvait sauver encore Baxter Lewisham.

Il était mort.

Tom Wills tournait en rond dans la chambre, comme une bête pourchassée ; Macpherson tremblait comme une feuille.

— Je... je... ne comprends pas... bégayait-il d'une voix blanche.

Harry Dickson s'était penché sur le cadavre et, doucement, il écarta la main qui se crispait à la gorge ; mais il ne vit rien et ne put que hocher douloureusement la tête.

— Les... spectres-bourreaux ! gémit le secrétaire en faisant mine de se retirer.

Mais Dickson le prévint :

— Monsieur Macpherson, personne ne quittera cette chambre sans mon consentement exprès ! dit-il sèchement.

— Mais il faut prévenir la police !

— Il sera toujours temps de le faire, riposta le détective. Que chacun, c'est-à-dire vous, monsieur Macpherson, Tom Wills et moi-même, reprenne la place qu'il occupait au moment du meurtre !

— Quoi ? hurla Macpherson. Que dites-vous ? Un meurtre ? Mais c'est de la folie ? Une rupture d'anévrisme, une congestion... soit, mais un meurtre !

— Et vous parliez des spectres-bourreaux il y a un instant ! riposta Dickson d'une voix sarcastique.

— Mon Dieu, qui ne perdrait la tête ? Je ne suis pas de la police, moi, et je n'ai jamais été en présence d'un crime, ni jamais été assez curieux pour vouloir m'en mêler.

— Le Destin en a donc décidé autrement, monsieur le Secrétaire. Et maintenant cherchons ! Tom !

— Maître ?

— Qui est l'homme de garde le plus proche, dans l'escalier ?

— C'est Dan Lorell !

— Le sergent Lorell, un homme qui mérite toute notre confiance ! Bien... Entrebâillez la porte et demandez-lui si rien n'a bougé depuis que nous sommes ici, dans la chambre.

Quelques secondes plus tard, la réponse vint :

— Rien !

— La fenêtre, Tom ? continua le maître sans bouger de sa place.

— Fermée par un volet blindé intérieur ! dit Tom après un bref examen.

— Pas d'autres issues ? demanda encore Dickson.

Tom fit le tour de la pièce, puis il secoua la tête.

— Rien !

Harry Dickson garda le silence et son regard devint fixe.

— Nous sommes trois dans la chambre, l'entendit murmurer son élève.

Soudain, Tom eut un recul de stupeur ; le maître venait de lancer d'une voix terrible :

— N'ouvrez pas la bouche, Macpherson !

Pourtant, le secrétaire se tenait bien tranquille sur sa chaise, bien que ses lèvres remuassent fébrilement.

— Pang ! Pang !

Tom Wills hurla et saisit la main de son maître, croyant à un acte de folie. Trop tard ! De l'autre côté de la table, Macpherson s'effondrait, le front troué de deux balles.

— Qu'avez-vous fait ? supplia Tom.

Déjà la porte s'ouvrait, livrant passage aux policiers attirés par la double détonation.

— L'assassin du pauvre Lewisham est mort ! dit froidement Harry Dickson.

Puis, se tournant vers le sergent Lorell médusé :

— Prenez un linge mouillé et frottez-en le museau de cette canaille !

— Mais ce n'est pas Macpherson ! s'écria l'agent de police quand une sommaire toilette eut été faite au mort.

— Le véritable Macpherson doit flotter à présent entre deux eaux dans la Tamise, poursuivit le détective d'une voix sombre.

» Maintenant, Tom, ouvrez donc la bouche de ce scélérat.

Le jeune homme eut quelque peine à desserrer les dents du mort. Quand il y fut parvenu, il en retira un tube minuscule, qu'il

tendit au détective.

— Doucement, dit Dickson, c'est le trépas que vous me tendez là !...

— Le... trépas, répéta Tom sans comprendre.

— C'est la plus petite sarbacane qui existe sans doute au monde. Elle vient d'envoyer une épine empoisonnée au curare dans la gorge du pauvre Baxter et le meurtrier s'apprêtait, sans nul doute, à faire de même avec nous. J'avais remarqué qu'à la minute où Baxter prononçait ses derniers mots, le faux Macpherson avait toussé. Cette petite quinte fut suffisante pour faire jaillir la flèche miniature glissée dans la sarbacane. Regardez comme elle est ingénieusement agencée ! Elle est à répétition. Un véritable petit revolver à air que ce misérable cachait dans sa bouche. Il a dû longtemps s'exercer à ce jeu avant de pouvoir atteindre pareils résultats ! Sans doute a-t-il déjà expédié pas mal de monde de cette manière.

— Pourquoi a-t-il tué Baxter ? demanda Tom Wills.

— Je vais brièvement retracer le drame, déclara Harry Dickson.

La Cuvelier devait savoir que Baxter Lewisham avait élu domicile au Yard. Mais pénétrer dans l'ancre policier, surtout gardé comme il était, lui semblait un trop gros morceau sans doute. Or, elle apprit qu'un message venant du chercheur d'énigmes m'était parvenu. Coûte que coûte, elle voulut en connaître la teneur. Elle devait savoir que j'avais mis la main sur un certain livre, trop lu par elle, et qu'elle oublia au moment de son évasion. Toutefois, elle doutait encore de la réussite de Baxter. Avait-il résolu l'énigme du message aérien ? Cruelle question dont dépendait sa sécurité immédiate. Dambridge n'allait pas répondre à l'appel de Lewisham, mais envoyer un de ses secrétaires à sa place, Macpherson.

Macpherson, portant lorgnon, visage neutre, teinté fortement de bile, était un type qu'un bon acteur pouvait contrefaire sur l'heure.

Le secrétaire a dû être attiré dans un guet-apens, et l'émissaire de l'horrible Cuvelier, comme on l'appelle, prit sa place. Ce dut être un des hommes de confiance de cette vamp et un être singulièrement habile pour pouvoir jouer, au pied levé, un tel rôle.

Il s'en acquitta fort bien d'ailleurs, puisqu'il nous roula tous par sa magnifique ressemblance.

Lorsque le bandit sut que Baxter avait découvert la vérité et que, quelques secondes plus tard, il allait me dévoiler le mystère, il n'hésita pas : il tua Lewisham, convaincu de trouver le temps nécessaire pour s'en aller impunément et disparaître.

— Mais vous auriez pu vous contenter de l'arrêter sans le tuer, dit Tom.

— Non ! D'abord nos deux vies étaient en danger : la sarbacane

allait entrer en jeu, car le misérable s'apprêtait à tousser.

» Ensuite, je ne voulais pas que la Cuvelier connaisse les derniers mots prononcés par Baxter. Mots qui me permettront, j'espère, de vaincre une fois pour toutes cette vermine.

» Le bandit vivant, même emprisonné, pouvait encore envoyer un message à notre ennemie.

— Qu'allez-vous faire, monsieur Dickson ? demanda Lorell.

— Le faux Macpherson va me servir à jouer une petite comédie, bien que fort macabre. Venez !

À l'aide de son étui à maquillage, Dickson refit au mort la tête de Macpherson et, une demi-heure après, l'auto qui avait amené le secrétaire du Premier ministre sortait du Yard et remontait la Tamise.

Un peu de brouillard enveloppait le paysage et rendait la nuit plus opaque. Quelques minutes plus tard, une autre automobile sortait de l'ombre et essayait de prendre la première en filature. Elle y réussit, mais non sans difficulté, et tout en gardant ses distances.

Arrivés sur la berge déserte, les hommes occupant la seconde auto virent, au loin, la maigre silhouette du faux Macpherson déambuler le long du quai, tandis que l'auto de Dambridge s'éloignait et se perdait au loin. Soudain, deux coups de feu retentirent et l'homme roula en bas de la berge, sur le chemin de halage.

Aussitôt deux hommes sortirent de l'auto et s'élancèrent vers lui.

Quand ils se virent en face d'un cadavre au front troué de balles, ils poussèrent des cris de rage et de terreur.

— Quelle horrible malchance ! On nous l'a tué ! Un coup de rôdeurs de rivière. Qu'est-ce qu'il venait faire ici ?

— Nous attendre sans doute. Il nous avait donné seulement l'ordre de le suivre !

— Et la patronne ! Que dira-t-elle ?

... Paroles dans la nuit, dont personne ne connut la suite, sinon Georgette Cuvelier qui dut frémir de rage en apprenant la malchanceuse nouvelle. Et c'est ce que comprit Harry Dickson.

Il s'était débarrassé d'un grossier déguisement qui, de loin, dans la brume, pouvait le faire ressembler à Macpherson, puis il avait regagné Baker Street. Le lendemain, Tom Wills et lui partirent pour Douvres et ils remarquèrent avec joie qu'ils étaient suivis par deux particuliers assez habiles à la filature. À Douvres, ils endossèrent tous deux des costumes de gardes-côtes et, là aussi, ils purent constater que la filature continuait et que, malgré leur déguisement, ils avaient été reconnus.

Mais, au soir tombant, leurs poursuivants les perdirent de vue et les cherchèrent en vain pendant toute une nuit.

Au matin pourtant, ils virent deux gabelous, l'un grand et

maigre, l'autre bien plus jeune et alerte, qui surveillaient attentivement la mer. Ils crurent avoir retrouvé ceux qu'ils filaient et en furent bien aises.

Mais c'étaient les sergents Pinch et Bird de Scotland Yard, dont ils surveillaient les moindres gestes en croyant tenir à l'œil Harry Dickson et son élève.

Quant aux deux détectives, depuis la veille au soir ils faisaient route vers le Westmorland nordique et désolé, et Tigris, le bon chien, les accompagnait.

Le spectre du bourreau

Le Westmorland est la région la plus désolée du Nord anglais : une longue suite de landes incultes et de friches, entrecoupées de ravins, de petits marécages et de massifs rocheux. Des torrents mugissent dans les vallons désertiques. À de rares intervalles, des pêcheurs viennent, des villes lointaines, pour y pêcher le saumon et la truite.

Deux sportsmen venaient d'y louer une bicoque, appartenant à un aubergiste d'une bourgade perdue au pied des montagnes, et, toute la journée, ils exploraient de leurs longues lignes les cours d'eau poissonneux.

Ils possédaient un chien, mais tout le monde en ignorait l'existence, car la bête ne quittait pas la maisonnette isolée.

Le soir, les deux gentlemen descendaient vers la bourgade, se restauraient à l'auberge et s'y attardaient à bavarder quelque peu avec l'hôtelier ravi d'une telle aubaine.

Au cours d'une de ces mémorables soirées, les pêcheurs mirent l'entretien sur les contes et légendes de la région.

L'aubergiste était à son affaire ! Il raconta l'histoire du saumon sorcier qui se laissait prendre au bout de la ligne, mais attirait infailliblement le pêcheur dans un gouffre insondable ; celui de l'homme sans tête, qui sautait sur le dos des voyageurs attardés et les obligeait à le porter jusqu'à un lointain carrefour où ils mouraient tous d'épuisement et de terreur.

Enfin, il parla du spectre du bourreau.

Ses clients le prièrent de leur raconter cette horrificante histoire et l'hôte s'empressa de se rendre à leurs désirs.

— Elle n'est pas bien longue, s'excusa-t-il, mais non moins épouvantable pour cela. On raconte qu'au siècle dernier un gentilhomme du pays, se trouvant ruiné, alla chercher fortune à Londres.

Il n'y trouva que la misère et, en fin de compte, pour ne pas mourir de faim, il accepta l'ignoble poste de bourreau.

Il gagna quelque argent ainsi, argent qui ne lui profitait guère puisqu'il le perdait aussitôt au jeu.

Un jour, il reçut l'ordre de pendre un criminel de souche hindoue, connu dans son pays comme un sorcier redoutable.

Au moment d'être conduit au supplice, le condamné parvint à

faire une étrange proposition au bourreau.

— Quand vous me mettrez le nœud coulant sur les épaules, vous le disposerez de telle et telle façon. Comme cela, je ne mourrai pas et mes amis viendront voler mon corps, qui n'aura que l'apparence de la mort. En revanche je vous donne le pouvoir de toujours gagner au jeu.

— Tope ! dit le bourreau.

L'Hindou se mordit le pouce et, de son sang, il traça un signe sur la main du bourreau.

— Vous gagnerez ! dit-il simplement.

Mais, une fois sur l'échafaud, le bourreau posa la corde selon les règles et le condamné mourut bel et bien.

Pourtant l'enchantement resta et, depuis ce jour, le bourreau ne put perdre au jeu. Il gagna des sommes énormes. Il ruina des casinos. Les courses et les paris devinrent pour lui une source intarissable de fortune.

À la fin, il revint dans son pays, riche comme Crésus, fit restaurer son château, le meubla avec un luxe insensé et y festoya largement en compagnie de nombreux compagnons de débauche.

Mais, un soir, comme il prenait le frais sur le perron de sa riche demeure, un être singulier s'approcha de lui.

Avec une angoisse sans nom, il vit que l'étranger semblait être fait de fumée, ou de verre : le clair de lune passait à travers son corps.

L'ancien bourreau reconnut l'Hindou qu'il avait pendu et trompé.

— Bourreau, dit le fantôme, l'heure de la vengeance a sonné.

Et il leva sa main de brume glacée.

Aussitôt, avec un bruit de tonnerre, le château, et tous ceux qui y faisaient bombance, s'enfonça dans les entrailles de la terre. Quant au bourreau parjure, il fut transformé en un haut rocher de pierre qui garde encore sa forme : celle d'un homme coiffé d'une cagoule.

Certains soirs, on entend encore le bruit des fêtes d'enfer que les damnés célèbrent dans le château englouti et trois fois maudit.

— Belle légende, dit l'un des pêcheurs.

Mais l'aubergiste secoua la tête d'un air mécontent.

— Ce n'est pas une légende, mais une réalité. Si vous êtes des hommes courageux, descendez, par un soir, le cours de Greenstone River jusqu'à son embouchure. Près de la mer, vous verrez le rocher du bourreau pétrifié, « le spectre du bourreau » comme on l'appelle, et il se peut que vous entendiez les musiques et les chansons infernales montant du tréfonds de l'enfer !

— Je donnerais bien quelque chose pour entrer dans ce castel du diable ! s'écria le plus jeune des pêcheurs.

L'aubergiste le regarda d'un air terrifié.

— On prétend que ce n'est pas impossible, dit-il enfin. Il paraît qu'à marée basse un grand trou bâille au pied du spectre de pierre. Mais je ne suis jamais allé voir ! Ah non ! Et si je puis vous donner un conseil, soyez aussi sages que moi : contentez-vous d'écouter raconter l'histoire !

— Vous avez raison, répondit l'autre gentleman. Nous ne sommes pas venus ici pour chercher le diable, mais du poisson. Dites donc, l'ami, savez-vous ce que nous avons décidé ? De fonder un club de pêcheurs, et je vais faire venir de Londres une douzaine de mes amis qui seront ravis de passer ici leurs vacances. Qu'en dites-vous ?

— Que c'est admirable ! jubila l'hôte en supputant déjà de beaux bénéfices.

Quelques jours après, une dizaine de joyeux gentlemen arrivaient de Londres, munis de gaules, de lignes et de paniers de pêche.

L'auberge fut presque trop petite pour les héberger.

Les deux premiers venus les accueillaienent donc souvent, dans leur propre demeure, au pied des montagnes, et les soirées y étaient joyeuses.

Un soir qu'ils s'y réunissaient, le plus âgé des pêcheurs prit la parole.

— La marée est particulièrement basse aujourd'hui, et Tom estime que vers dix heures le passage menant au château maudit sera à découvert.

— Ainsi, vous croyez à la légende, monsieur Dickson ?

— Certainement, Goodfield. Une légende repose toujours sur un fond de vérité. N'oubliez pas que ces falaises et les rochers du Westmorland sont trouées comme de gigantesques fromages de gruyère, pour reprendre une expression qui vous est chère. De tout temps ce furent, pour les pirates et les outlaws, des repaires rêvés.

» Georgette Cuvelier a dû les faire siens ; c'est bien dans son genre ! Et l'idée d'en faire un nid de corsaires modernes est bien digne aussi de sa sinistre caboche !

— Va pour ce soir ! approuva le surintendant de Scotland Yard. Je crois que mes hommes, après cette bonne cure de repos qu'est la pêche à la truite, sont particulièrement en forme pour une expédition de ce genre.

Un concert d'approbations lui répondit.

Harry Dickson s'avança sur le seuil de la maisonnette et, d'un regard aigu, il scruta l'ombre.

Au loin, par trois fois, un point lumineux s'alluma et s'éteignit.

— Voilà le signal de Tom Wills, dit-il joyeusement. L'entrée est libre ! En avant, les amis ! Je crois que la capture que nous allons effectuer vaudra celle de toutes les truites et saumons de la Terre !

Il fallut aux policiers une heure de marche pénible, à travers des landes ravinées, pour atteindre l'endroit où les attendait Tom.

Le fidèle Tigris était couché aux pieds de son jeune maître.

— Le chien est particulièrement nerveux, expliqua Tom Wills. Je crois qu'il doit sentir la présence proche de ses anciens maîtres, qui ne doivent pas toujours avoir été tendres avec lui.

Ils gagnèrent une petite plage de sable rouge, vers un groupe de rochers, dont l'un avait un aspect plutôt funèbre.

— Le spectre du bourreau, observa Harry Dickson. Brr, au clair de lune cette haute pierre n'a rien de très réjouissant. Je crois d'ailleurs que c'est de sa forme que Georgette s'est inspirée pour affubler, de temps à autres, ses comparses d'uniformes aussi sinistres que ceux de bourreaux.

Tom Wills venait de faire halte. Il désigna une étroite et haute brèche dans le flanc d'un des rocs.

— En avant ! commanda le détective qui s'avança en allumant de temps en temps sa torche électrique.

Le sol descendait légèrement. Pourtant, il était relativement sec.

— Il doit exister un système naturel d'écoulement des eaux, observa Goodfield.

— Fort bien raisonné ! répondit Dickson. Il y a en effet, à deux lieues d'ici, un petit lac salé dont les eaux fluctuent légèrement avec les marées.

On continua en silence, en suivant un couloir assez spacieux.

— Diantre, dit tout à coup Dickson, nous voici dans un véritable labyrinthe !

— Que faire ? s'alarma Goodfield. Que faire ?

— Suivre le chien ! répondit simplement Tom Wills.

Harry Dickson poussa un cri de joie.

— Tom a raison ! Le flair de Tigris est bien le meilleur guide qu'on puisse rêver dans ce dédale !

Tigris n'hésita pas trop longtemps. Il dédaigna les corridors centraux pour s'élancer dans une fente latérale, qui aurait pu passer inaperçue aux hommes.

— Ecoutez !

— On s'amuse là-dedans ! bougonna Goodfield.

On entendait en effet des bruits de rire et de conversations animées.

— Laissez-moi continuer seul ! commanda Dickson.

Il marchait à présent sur des dalles lisses et bien entretenues.

Ce n'était plus un couloir rocheux, mais un corridor de bonne maison qu'il traversait.

« Nous voici de retour à la civilisation ! » se dit-il en frôlant du

bout des doigts une tenture de velours.

Elle ne masquait qu'un vestibule plongé dans une pénombre bleuâtre.

Mais, à vingt pas de là, une nouvelle tenture laissait filtrer un rai de vive lumière. Les voix aussi s'étaient précisées.

— Alors, mon petit Monchmeyer, on est content de l'installation ?

— Je vous félicite, répondit une voix grave, légèrement zézayante. Votre dock souterrain me plaît infiniment. Vingt submersibles y tiendront à l'aise. Vous êtes une femme de génie !

— Oh ! je n'ai fait que découvrir un ouvrage de la nature, que des corsaires d'il y a deux siècles avaient un peu aménagé. Il va de soi que c'est moi qui ai pris soin d'y apporter le confort moderne.

— Au moindre conflit, on isole un tiers de l'Angleterre de cette façon, ricana Monchmeyer. Aussi votre prix n'est-il pas exagéré.

Harry Dickson s'approcha de la lourde tenture et risqua un coup d'œil dans la pièce, dont le luxe l'étonna. Aux murs, des tableaux de maîtres, des tapis de haute laine sur le sol, des meubles de style, une orgie de fleurs et de lumières.

Des hommes en habit devisaient allègrement, des laquais en livrées écarlates, chamarrées d'or, circulaient, distribuant des sorbets et des rafraîchissements à la ronde.

Harry Dickson reconnut les traits orientaux du maître espion Grégorius Monchmeyer et, parmi les autres convives, des figures bien familières également au monde de la police : Thors le faussaire ; Holler l'assassin des bonnes, recherché depuis longtemps par toutes les polices d'Europe ; Lorgeain, un des rois de la pègre française ; Manzotti, l'homme de la traite des blanches ; et d'autres encore...

Ils avaient tous l'air d'être tout à fait chez eux dans le château « du bourreau » et ils prenaient des airs de gentlemen.

Il y avait aussi des dames, non moins connues du détective ; c'étaient des espionnes appartenant toutes à la bande de Monchmeyer.

— Nous allons boire à notre alliance ! s'écria ce dernier en levant sa coupe.

Harry Dickson l'entendit à peine. Il avait les yeux fixés droit devant lui.

Il voyait Georgette Cuvelier.

Dans une longue et vaporeuse robe de soirée blanche, elle était vraiment ravissante et rien ne trahissait, en son maintien aisé de dame de bonne maison, la terrible aventurière.

Mais cela aussi Dickson le voyait à peine.

Certes, il était dans l'ombre, protégé par une tenture épaisse, ne hasardant qu'un regard par la fente de l'étoffe et, pourtant, il venait de sentir que Georgette Cuvelier l'observait !

Ses yeux avaient pris cette étrange lueur jaune que vaguement, et avec un malaise indicible, Harry Dickson crut reconnaître.

Lentement, elle leva le bras d'un geste indifférent, comme si elle voulait cueillir une poussière au coin de son œil. En même temps, d'une voix calme et un peu triste, elle prononça ces trois mots :

— Adieu, Harry Dickson ! Un coup de feu claqua.

Le détective était-il atteint ? Le coup avait pourtant été dirigé d'une main qui ne tremblait guère.

Non ! À l'instant où Georgette levait le bras, une ombre s'était glissée contre les jambes de Dickson pour s'élancer dans le salon.

Une sorte d'éclair noir fondit sur l'aventurière et fit dévier le coup. Tigris venait de sauver Harry Dickson.

Monchmeyer leva un poing furieux sur la bête, mais ne réussit qu'à se faire lacérer le poignet.

Quelques secondes plus tard, Tom Wills, Goodfield et les agents de Scotland Yard envahissaient la place et, en bien peu de temps, ils furent maîtres des lieux. Avant que les membres des deux bandes alliées songeassent à une défense sérieuse, les cabriolets étaient entrés en jeu.

— Faits ! dit simplement Georgette Cuvelier. Dickson hésita à la regarder, et il ne se sentit pas la joie du triomphe au cœur.

— Quel coup de filet ! jubila Goodfield. Dites-moi s'il y a jamais eu plus belle finale sur une scène de Drury Lane !

Mais le détective ne répondit pas.

— Enlevez-lui les menottes et laissez-moi seul avec elle !

Harry Dickson venait de lancer cet ordre à l'agent préposé à la garde de Georgette Cuvelier.

L'homme obéit et se retira : la jeune femme leva ses regards vers Dickson.

— Vous avez été le plus fort, dit-elle doucement, et il n'y avait pas de rancune dans sa voix.

— N'avez-vous rien à me dire, Georgette ?

Elle remarqua la douceur presque familière avec laquelle il prononça son nom, et une légère rougeur monta à son front.

— Peut-être, dit-elle tout bas.

Alors, elle fixa Harry Dickson.

— Regardez-moi, vraiment... Je ne vous rappelle rien ? On m'a pourtant dit que mes yeux...

— Vos yeux !

Harry Dickson avait lancé le cri presque avec sauvagerie.

Eh oui ! Du fond du passé, quelque chose venait de surgir... un fantôme affreux. À présent, il lui semblait reconnaître ce regard.

— Se pourrait-il... murmura-t-il tout bas, et sa voix s'altéra.

— Je suis sa fille !

— La fille du professeur Flax ! fit Dickson en tremblant.

Il se souvint de l'épopée sanglante qu'avait été sa terrible lutte contre le monstre humain que fut Tom Flax, criminel de génie. Il revit sa randonnée à travers les déserts, les océans, les vastitudes maudites, toujours lancé aux trousses du terrible tueur, bien des années auparavant. Il revit la mort de ce dernier, tué dans une mine abandonnée d'un district charbonnier d'Angleterre.

Tout cela, il le revécut en quelques minutes et il considéra Georgette comme un fantôme surgi de la tombe.

Oui, Flax était revenu, mais pour succomber encore.

— J'étais bien jeune encore quand mon père fut vaincu, dit Georgette. Bien qu'il ne m'eût jamais montré de tendresse, il avait pris soin de mon avenir. Il me confia une mission pourtant : vous vaincre !

— Vous avez été bien près de le faire, avoua Dickson.

— Si j'avais été un homme, j'aurais vaincu, dit-elle simplement.

— Pourquoi ?

Elle le regarda dans les yeux.

— Vous n'avez pas compris, Harry ?

— Si !

Dickson avait lancé cela d'une voix sourde ; il était devenu affreusement pâle.

— Et je suis reconnaissante à Tigris qui m'empêcha de tuer l'homme qui était mon plus mortel ennemi et... que j'aimais.

— Adieu, Georgette !

— Embrassez-moi, Harry, demanda-t-elle doucement.

Il posa un long baiser sur son front.

Elle vit qu'il oubliait sur la table le revolver dont elle avait brûlé une cartouche à son intention.

Elle sourit : elle ne serait pas pendue !

Arrivé à la porte, Dickson se retourna. Il avait vieilli en quelques minutes.

— Georgette, si... tu essayais de prier...

Elle remarqua le tutoiement et en fut heureuse.

— J'essayerai, mon ami, répondit-elle très bas. Oui, je vous le promets !

Il y a, le long d'une petite rivière du Westmorland, un enclos étroit entouré d'un mur de pierres sèches. Un gardien est préposé à son entretien, car l'intérieur en est un véritable petit jardin.

Au milieu, se trouve une tombe en pierres blanches qui ne porte pas de nom.

Deux ou trois fois l'an, un gentleman de haute taille, à la mine sévère, y vient déposer des fleurs, puis il s'agenouille et prie.

Quand il s'en va, sans détourner la tête, il marche les épaules

un peu voûtées, comme si elles portaient un fardeau invisible.

FIN

LE MYSTERE DES SEPT FOUS

1. Le village halluciné

Harry Dickson regardait le feu qui se mourait lentement dans le foyer, ses pensées erraient au loin, vers son enfance. D'une main distraite, il chiffonnait une lettre que le dernier courrier venait de lui apporter.

Reginald Marlow ! Ce nom lui fit faire, à travers tant de souvenirs, un retour ému à sa jeunesse.

Reginald – le petit Reggie – qui avait partagé ses jeux, dans la banlieue new-yorkaise où il passait régulièrement trois mois de vacances par an !

Tout cela était loin ! Reginald Marlow était Anglais ; quand il avait atteint ses vingt ans, ses parents étaient retournés dans la mère patrie, l'emmenant avec eux, pour le confier aux universités anglaises.

Ils s'étaient écrit quelques fois, puis s'étaient perdus de vue.

Harry Dickson, lui aussi était venu en Angleterre, s'y était établi, y avait connu la gloire. Depuis, il avait adopté la Grande-Bretagne comme seconde patrie, qui lui était devenue plus chère que la véritable, celle où le hasard l'avait fait naître.

Et, aujourd'hui, Reginald Marlow lui écrivait une lettre brève, mais qui suait littéralement l'angoisse.

Mon cher Harry,

Faites un effort de mémoire ! Souvenez-vous de votre ancien compagnon d'enfance, Reggie Marlow. J'habite à présent sur mes terres de Firestone-Hill, au pied des Montagnes Pennines. Je suis devenu un homme casanier, un peu égoïste car, par horreur du monde et des visages étrangers, je suis resté célibataire. Ma vie était jusqu'ici simple et coulait comme un fleuve tranquille. Elle est, à présent, empoisonnée par un mystère.

Non que je sois personnellement englobé dans ce mystère, non, mais je sens que cela pourrait arriver d'un jour à l'autre.

L'hospitalité d'un farouche solitaire comme moi ne vous fait-il pas peur ?

Si les souvenirs d'enfance sont encore vivaces en vous, si vous y attachez encore de la valeur, nous passerons quelques heures agréables au coin du feu...

Ceci m'éloigne du véritable but de ma lettre : voir arriver, dans ce pays maudit, le célèbre Harry Dickson.

Au surplus, vos talents de détective trouveront de quoi s'occuper : vous plongerez jusqu'au cou dans l'énigme !

Oh ! Harry, voici que j'essaie de plaisanter et mon cœur est littéralement tordu par l'angoisse. J'ai peur ! Nous avons tous peur ici !

Je vais vous dire... Mais non, je ne pourrais l'écrire ; les mots ne viendraient pas. Ce qu'il me faut, c'est vous voir, vous parler, vous raconter ce que je peux.

Il faut que vous vous plongiez vous-même dans cette atmosphère de terreur, qui est devenue mienne depuis tout un temps.

Venez ! ma raison chancelle...

Votre
Reginald Marlow
Marlow-Manor.
Firestone-Hill.

P. S. : J'ai lu toutes vos aventures et exploits. Je sais quel brillant élève vous avez trouvé dans le jeune Tom Wills. Inutile d'ajouter qu'il sera le bienvenu ici.

Harry Dickson relut soigneusement la lettre et la glissa dans son portefeuille.

Il eut un regard hésitant vers les fenêtres, dont les vitres ruisselaient littéralement de pluie, tandis que le vent hurlait lugubrement dans la cheminée.

— Damné temps pour se mettre en route pour les Pennines, grommela-t-il. Ce n'est pas un lieu de plaisirs d'hiver, à ce qu'il me semble.

En fait d'hiver, on n'en était encore qu'à l'automne, mais le temps n'en était guère meilleur.

Dickson cueillit l'indicateur des chemins de fer et le feuilleta.

— Faudra m'en aller dès potron-minet ! Brr, le beau début... L'express d'Edimbourg est plutôt matinal. Je descends à Durham. Là, il me faudra trouver un moyen de locomotion approprié pour gagner Firestone-Hill, qui ne me paraît pas un endroit des plus fréquentés. Enfin... on ira !

Tom Wills était absent. Il faisait une enquête pour son maître dans les Cornouailles ; on ne pouvait l'attendre à Londres que le surlendemain.

Harry Dickson rédigea une lettre à son adresse, lui donnant quelques détails sur le voyage à faire et le priant de venir le rejoindre, sans délai, chez son ancien ami d'enfance.

Minuit sonnait quand le détective eut fini ses préparatifs de voyage. L'aube le trouva installé dans un compartiment de premières du rapide d'Ecosse.

Le train sentait le remugle de la veille : fumée refroidie des pipes et des cigares, odeurs acides d'antiseptiques hâtivement répandus, sciure humide et senteurs d'huile et de charbon. Tout ce qu'il fallait pour mettre un voyageur matinal au diapason du temps. Et

ce temps était féroce à la pluie.

Après la grande plaine centrale d'Angleterre, à peine visible à travers un brouillard d'eau, l'immense région industrielle britannique défila, noire et terne, piquée des hautes flammes des hauts fourneaux lointains.

Un mauvais lunch fut servi à Leeds : viandes molles, habillées de sauces aigres, thé faible, biscuits éventés.

— Cela s'annonce merveilleusement ! se dit mélancoliquement Harry Dickson.

Et, dans son coupé solitaire, il se replongea dans la lecture des journaux, qu'il coupait agréablement, de temps à autre, par une page de son cher Dickens.

L'horloge de la gare de Durham marquait trois heures quand il descendit sur le quai.

La petite ville, avec ses rues désertes et ses cafés mélancoliques, semblait plus maussade que jamais.

La cocasse tour du Town-Hall, enjolivée d'un vol sombre et criard de choucas, sembla, elle, reconnaître le détective, comme si ses fenêtres en ogives éclataient d'un rire moqueur et sinistre :

— Ah ! Dickson ! On vient donc prendre du monde par ici ?

Il est vrai que, dans le temps, Harry Dickson avait aidé à faire capturer un fameux coupeur de route qui terrorisait la contrée et qui fut pendu dans la geôle de Durham.

Enfin, le détective parvint à dénicher un garage où moisissaient quelques automobiles, dignes d'une exposition rétrospective du véhicule.

Pour une somme rondelette, il parvint à décider un chauffeur somnolent à tirer de son repos une antique guimbarde à moteur pour le conduire à Firestone-Hill.

Après d'effrayants tours de manivelle et des pétarades dignes d'un feu de tirailleurs, la bagnole se décida enfin à rouler.

Des geysers de boue jaillirent des deux côtés de la voiture et Dickson cahoté, secoué, eut la décevante impression d'être introduit dans une sorte de meule infernale dont il ne sortirait que moulu, broyé et réduit en poudre impalpable.

La route, zébrée de fondrières, s'allongeait interminable entre des friches noircies par l'automne et des forêts noyées de pluie. De loin en loin, un clocher émergeait au bord de cette vastitude sans joie ; puis le paysage devint tout à fait désertique.

— Nous sommes bien sur le bon chemin, j'espère ? s'enquit le détective.

Le chauffeur grogna sous son bonnet de cuir trempé.

— Vous savez, Firestone-Hill vaut autant dire la fin du monde ! Je me demande s'il habite encore des gens par-là. Pour moi, ils datent

sûrement du temps de Cromwell !

Le crépuscule venait, des perdrix se rappelaient tristement à l'orée d'un bois dans les profondeurs duquel on entendit bramer un cerf.

Enfin, à l'heure des premières ombres, des toits gris parurent, groupés autour d'un clocher d'ardoise.

— V'la votre patelin ! dit le chauffeur.

C'était une bourgade composée d'une unique grande rue et de quelques artères traversières. Plus loin, s'esseulaient des hameaux de quatre ou cinq maisons et quelques demeures isolées.

— Marlow-Manor ? demanda le détective.

— Connais pas ! riposta le chauffeur.

Il consentit à s'arrêter une minute, pour héler une figure entrevue à travers la vitre verdie d'une auberge.

— Holà, l'homme ?

L'interpellé se retira dans les profondeurs de la taverne et ne revint pas.

Mettant pied à terre, Harry Dickson, tâcha d'ouvrir la porte. Elle résista, fermée au verrou.

— Fait gai, hein, dans ce trou ? cria le chauffeur.

De guerre lasse, le détective traversa la rue et répéta son manège à la porte d'une auberge concurrente de la première.

Il y fut plus heureux, mais, avant que l'huis ne s'entrebâillât, il y eut un copieux glissement de chaînes et de verrous.

— Ils doivent conserver les diamants de la couronne là-dedans ! gouailla le chauffeur en essayant d'allumer le tabac humide de sa pipe.

L'auberge s'ouvrit pourtant et livra passage à un homme barbu, de mine inquiète, qui s'enquit sans trop d'aménité du désir des voyageurs.

— Un verre de whisky d'abord, et le chemin de Marlow-Manor ensuite ! répondit Harry Dickson.

— Marlow-Manor, c'est tout droit, à trois milles, derrière le rideau de peupliers d'Italie que vous voyez au loin. Quant au whisky, vous n'êtes pas obligé de boire parce que vous demandez un renseignement ! lui répondit-on d'un ton rogue ; et la porte lui fut fermée au nez.

— Charmante contrée ! gloussa le chauffeur. Dites donc, mon prince, me faudra-t-il retourner de nuit par ce pays hospitalier ? j'espère que le lord à qui vous allez rendre visite voudra me faire les honneurs d'une chambre d'ami.

» Je suis de bonne famille et je m'appelle Wall Parnell, pour vous servir.

— Certainement, comptez-y, mon brave Parnell, répondit

vivement le détective. Un pareil retour serait, en effet, dépourvu de charmes.

La réponse parut plaire à l'automédon, car il poussa un grognement satisfait.

— Un petit souper chaud serait également le bienvenu, ajouta-t-il en jetant un regard de biais à son client. C'est pas parce qu'on est un simple travailleur qu'on ne doit pas être nourri convenablement, n'est-ce pas, sir ?

— D'accord, mon brave ! repartit Dickson, conquis par cette simplicité un peu fruste. Je m'engage à bien vous faire servir. Si ma vue est bonne, j'ai aperçu quelques belles pièces de gibier détalant tout à l'heure. Je ne doute pas qu'un pareil morceau puisse nous être servi.

— Vous êtes un gentleman ! s'écria Parnell, et pour ne pas éterniser ce doux voyage, je vais faire donner à ma bagnole tout ce qu'elle pourra.

Il appuya de toutes ses forces sur la pédale d'accélération et la guimbarde fit un véritable bond sur la route. Enfin, une masse grise et confuse se précisa devant eux.

C'était un long mur d'enceinte, précédé d'un large fossé boueux, sur lequel était jeté un pont en dos d'âne. Ce pont menait vers une puissante grille de fer, artistement forgée.

Une large avenue, bordée de marronniers, s'ouvrait derrière, et dans le fond on voyait les contours indécis d'une maison basse, aux murs mangés de lierre, à laquelle deux tourelles donnaient un faux air de château.

On semblait les attendre à l'intérieur, car la lueur rousse d'une lanterne-tempête s'agitait au creux de l'allée.

Comme Dickson mettait pied à terre, la grille s'ouvrit en grinçant et un homme de haute stature, dont on pouvait entrevoir vaguement le visage glabre et les cheveux blancs, s'inclina devant le détective.

— Mr. Marlow vient à votre rencontre, sir, dit-il en désignant une lumière qui se rapprochait rapidement. Je vais m'occuper de votre automobile.

— Le chauffeur passera la nuit ici, si vous pouvez l'héberger, dit Dickson.

— Mais avec plaisir, sir. La maison ne manque pas de place.

— Et un souper confortable...

— Je le conduirai moi-même à l'office, sir !

La lumière était toute proche à présent et Dickson put voir un homme tenant un fanal à bout de bras.

C'était un homme de l'âge du détective, mais qui semblait pourtant bien plus âgé, tant sa taille était voûtée et son visage raviné.

— Harry ! Oh ! Harry, je savais bien que vous répondriez à mon appel !

À la voix, bien plus qu'au visage, Dickson reconnut son ancien ami d'enfance et il lui serra longuement la main.

Il la sentit rêche et froide, bien que les yeux de Marlow brûlassent d'une fièvre inquiète.

— Et le jeune Tom Wills ? s'enquit l'hôte.

— Je ne l'attends que demain, dans la soirée !

— Très bien ! Très bien ! Vous êtes là, Harry, et c'est le principal. Venez maintenant, le souper vous attend.

Presque en silence, ils parcoururent la sombre avenue : Reginald Marlow semblait pressé de rentrer et ne cessait de regarder furtivement à droite et à gauche, comme s'il craignait voir surgir une présence hostile de l'ombre des marronniers.

Harry Dickson lui posa quelques questions banales sur sa santé, le temps, l'endroit maussade, questions auxquelles Marlow ne répondit que par monosyllabes. Enfin, ils se trouvèrent devant l'habitation.

Seules, au rez-de-chaussée, quelques fenêtres étaient vaguement éclairées. Une impression d'infinie tristesse se dégageait de ses pierres ternes, mangées par les parietaires.

Une énorme porte, cloutée de fer, s'ouvrit, et Marlow précéda son invité dans un vestibule pénombreux, aux murs nus, aux dalles usées, que ne parvenait pas à éclairer une petite lanterne vénitienne, nourrie à l'huile et pendue par une chaîne au haut plafond.

Une odeur appétissante de viandes rôties flottait et rendait l'accueil moins lugubre.

— Par ici ! dit l'hôte après avoir débarrassé son ami de son manteau trempé.

Harry Dickson fut encore plus navré par l'aspect de la pièce où il entra que par celui de la triste demeure : les murs d'un ton indéfinissable, entre l'ocre et le gris, étaient patinés par la fumée des lampes à huile et des chandelles de suif. Dans un grand feu ouvert, aux chenets rouillés, une bûche humide brûlait sans flammes et avec beaucoup de fumée ; des mottes de tourbe rougeoyaient maigrement autour d'elle. Une glace tavelée donnait aux reflets, dans son eau verdie, des apparences fantomales et irréelles. Elle semblait, plus qu'elle ne les reflétait, absorber la clarté vacillante de trois hautes bougies jaunes, fichées dans des chandeliers en cuivre oxydé.

La table était servie ; longue comme elle l'était, les deux couverts en faïence déteinte, les verres grossiers, l'unique carafe remplie de bière pâle semblaient ridicules et grêles au milieu de la nappe de toile bise.

Dickson et son hôte s'installèrent, l'un vis-à-vis de l'autre, sur de hautes chaises en bois noirci par le temps.

Reginald Marlow ne jugeait sans doute pas venu le moment des confidences, car il évoquait avec peine des souvenirs d'enfance.

Le détective y ajoutait, parfois, un souvenir à lui, rectifiait une date, lançait un nom. Tout cela était contraint et pénible. Quelqu'un qui les eût observés se serait rendu compte, sans difficulté, que les pensées des deux hommes étaient loin de la conversation entamée.

Tout en parlant, Dickson regardait autour de lui.

Le décor ne lui apprenait rien, sinon que tout suait la lésine, et même la laderie ; une seule chose détonnait en ce milieu sordide, c'était une belle panoplie tapissant une partie du mur d'ouest.

Le détective remarqua que les armes de chasse étaient splendides et bien entretenues ; il en fit la remarque.

Marlow sembla s'éveiller un peu à ces paroles.

— Oui, les armes sont des amies sûres, c'est pour cela qu'on doit les choisir parmi les meilleures et ne pas regarder au prix. Voici des Purdey, des Remington, des Winchester. Si on ne me laisse pas la paix, ou saura à qui parler !

— Qui est-ce « on » ? demanda Dickson.

— Tout à l'heure, Harry ! Je n'ai nullement l'intention d'en faire un mystère, loin de là, puisque c'est pour cela que vous êtes ici. D'abord, je tiens à vous laisser vous reposer un peu des fatigues de votre mauvais voyage et vous restaurer. Ah ! voilà Thorpes !

L'homme qui avait ouvert la grille venait d'entrer dans la salle à manger, porteur d'un large plateau de bois, encombré de plats fumants.

Harry Dickson, remarquant la mine grave et un peu sévère du serviteur, le dit à son ancien ami.

— Thorpes est un véritable trésor, répondit Marlow. Un véritable Maître Jacques ! Concierge, cuisinier, maître d'hôtel, majordome !

» Il se ferait jardinier s'il le fallait mais, en tout cas, il commande à ceux que j'engage à la journée pour entretenir mon parc et le verger.

Thorpes eut l'air de ne pas avoir entendu, bien que son maître eût parlé à voix distincte, et il se mit à servir avec une remarquable dextérité.

La chère était d'ailleurs parfaite et contrastait avec le décor et le service de table. À un délicieux potage aux potirons succéda une truite au bleu, puis des languettes de jambon rissolées et, enfin, un magnifique morceau de venaison. La carafe de petite bière fut dédaignée. Sur un signe de son maître, Thorpes apporta une bouteille poudreuse.

— Voilà un vin crâne ! opina Dickson quand il l'eut goûté. Vraiment, Reggie, votre menu me réconcilie un peu avec ce pays de

malheur !

— Pays de malheur ! répéta Marlow en écho.

Harry Dickson ne releva pas le mot et s'enquit de Parnell, relégué à la cuisine.

— J'ai donné des ordres à Thorpes, dit Marlow, soyez sans crainte, ce brave chauffeur sera soigné comme un coq en pâte.

En effet, des éclats de voix joyeuses, venant de la cuisine, démontrèrent que Parnell faisait largement honneur au souper et, sans doute, aux bouteilles.

De magnifiques noix furent servies, puis du punch et des cigares. La tourbe devint un peu plus rouge dans le foyer et la bûche, convenablement séchée, se mit à craquer et à prendre feu.

C'était bien l'heure des confidences. En quelques mots, Harry Dickson y encouragea son ami d'enfance.

— Allons, Reggie, décidez-vous à parler, mon garçon !

Marlow poussa un profond soupir. Dickson put voir qu'il lui en coûtait beaucoup à se confesser.

— Maintenant que vous êtes là, Harry, il me semble que rien ne peut plus m'atteindre. Quel puissant garde du corps vous devez être !

Harry Dickson montra un peu d'impatience.

— Je ne resterai pas éternellement votre hôte, Reggie. D'autres occupations m'attendent à Londres. Franchement, s'il s'était agi seulement du plaisir de vous rencontrer et d'exhumer ensemble quelques charmants souvenirs, j'aurais préféré remettre ma visite au printemps prochain, soit dit sans vous offenser.

Une copieuse lampée d'alcool donna un peu de courage à Marlow.

— Vous êtes passé par le village, Dickson ?

Tout en continuant à éplucher une noix, encore toute humide de brou, le détective eut un signe affirmatif.

— Eh bien ?... insista Marlow.

— Si vous voulez parler de l'accueil, je vous avoue qu'il fut frais et sentait la méfiance à une lieue, répondit Harry Dickson.

— Justement, tout le monda a peur !

— Et de quoi ?

— C'est difficile à dire !

— Enfin, Reggie... Voyons, s'impatienta le détective, ne vous moquez pas de moi !

Marlow eut un geste d'impuissance.

— Oui, on a peur, sans savoir exactement de quoi...

— Non, mais... cela confine au jeu de charades !

— Pourtant il en est ainsi, confirma Marlow avec une sombre énergie.

— Soit, bien que tout cela soit un peu obscur, mon ami. Mais vous, avez-vous peur ?

Les yeux du châtelain s'agrandirent, fixant une image invisible et redoutable.

— Oui, Harry, j'ai peur, moi aussi !

— Vous, au moins, vous pouvez dire de quoi vous avez peur !

Marlow baissa la tête et répliqua d'une voix sourde :

— Eh bien ! non, je ne le sais pas.

Dickson se renversa sur sa chaise et considéra son ami avec quelque stupeur.

— Je dois pourtant vous prier d'être plus clair, Reggie, si vous voulez que je vous vienne en aide.

— Oh ! oui, il faut me venir en aide, s'écria Marlow en joignant ses mains décharnées. Il le faut ! Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'on craint ici, moi et les autres, de devenir fous.

— Pourquoi ?

De nouveau, Reggie secoua la tête.

— On ne sait pas, murmura-t-il en regardant peureusement les fenêtres, noires de nuit et de brume.

Harry Dickson garda le silence. Il se mit à fumer avec frénésie, tout en ne quittant pas des yeux son ami. Celui-ci, pourtant, se décida enfin à expliquer :

— Depuis trois semaines, six riches citoyens de Firestone-Hill, six notables, sont devenus subitement fous. Je suis le dernier des habitants fortunés de la contrée, Harry, et... j'attends mon tour !

2. Breilan de fous

Après une courte pause, Reginald Marlow continua :

— Le premier fut Bradford Miles. C'était un gentleman-farmer, un esprit froid et pratique, l'homme le moins désigné pour être un candidat à la folie.

» Il habitait une belle ferme-château, à l'autre bout de la bourgade. Vous n'avez pu la voir en venant ici, parce qu'elle se cache dans un pli de terrain et que des forêts la masquent également en grande partie.

» Miles était allé à la chasse, accompagné de ses deux chiens : Lundi et Tempest. Ordinairement, il était de retour au crépuscule ; mais, ce soir-là, on ne le vit pas revenir. Miles était célibataire et la domesticité s'inquiète moins vite qu'une femme ou des enfants. « ... Monsieur sera resté à l'affût de la bécasse sous bois, pensa le chef des domestiques. » Mais, quand l'obscurité fut complète, il donna l'ordre d'organiser une battue aux flambeaux dans la région forestière.

» Comme la troupe de secours se mettait en marche, un double aboi parvint du fond de la plaine et l'on vit accourir Lundi et Tempest. « Un accident de chasse vient d'arriver à notre maître ! supposèrent les serviteurs... Les chiens nous conduiront... »

» Mais les bêtes, pourtant courageuses et intelligentes, ne voulurent rien entendre. Ils rampèrent vers leur chenil en poussant des jappements plaintifs, avec des signes manifestes de terreur.

» Ni les bons mots, ni les coups de fouet ne purent les décider à accompagner les hommes, pas plus qu'une bonne pitance chaude, qu'ils refusèrent d'ailleurs. Force fut aux domestiques d'explorer eux-mêmes la forêt où Bradford Miles était parti à la chasse.

» La marche fut peu aisée ; la pluie et le vent se mettaient d'accord pour éteindre les flambeaux. Pourtant, le groupe parvint en un endroit désert de la forêt, une large étendue gazonneuse, privée d'arbres et de buissons, que l'on nomme dans la contrée la « clairière de l'homme mort ».

» C'est là qu'ils trouvèrent Bradford Miles, assis sur un tertre, considérant d'un air absent les hommes qui s'approchaient de lui.

» — Maître, qu'avez-vous ? demanda anxieusement l'aîné des serviteurs. Pourquoi ne retournez-vous pas à la maison ? Bradford Miles secoua la tête et leur fit signe de se taire.

» — Vous ne savez donc pas que je suis mort ? dit-il.

» — Allons, venez ! supplièrent les domestiques.

» Mais il ne voulut rien entendre.

» — Il faut que je rejoigne mes compagnons dans la tombe, disait-il d'une voix lugubre. Ecoutez, ils frappent sous terre ! Ils frappent, oh !... comme ils frappent !

» Il fallut employer la force pour le reconduire à la ferme.

» Dès qu'il fut arrivé, sa folie, qui d'abord paraissait inoffensive, prit un caractère sombre, presque violent, et on dut songer à se débarrasser de lui.

— Comment s'en débarrassa-t-on ? demanda Harry Dickson, interrompant, pour la première fois le récit de son ami.

— À quelques lieues d'ici se trouve le sanatorium du Dr Marden. On l'y conduisit. Le savant aliéniste ne semble pas avoir énormément d'espoir en sa guérison.

— A-t-on trouvé une cause quelconque à cette démente soudaine ? questionna le détective.

Reginald Marlow secoua la tête.

— Pas l'ombre d'une. Laissez-moi passer maintenant au second cas, qui suivit le premier à deux jours d'intervalle. La victime fut Ladislas Troll.

» Troll était courtier en grains à Durham. Il fit fortune à force de travail et, dit-on, de petites friponneries. Au physique, un gros homme à lunettes, habillé à la façon d'un magister, redingote, cravate noire et chapeau haut de forme.

» La cinquantaine venue, il quitta la ville, désirant la paix et le calme des champs et les trouvant dans notre petite bourgade.

» Au milieu de la nuit, son domestique fut éveillé par des gémissements venant du rez-de-chaussée de la maison. Il descendit, armé d'un fusil de chasse. Arrivé dans le vestibule, il vit que la porte de la cave était ouverte.

» Les gémissements et les plaintes venaient du sous-sol.

» Il y trouva Troll couché contre le sol, l'oreille appliquée aux dalles et donnant des signes de vive terreur.

» — Ils frappent ! Ils frappent ! pleurnichait-il. Ne vont-ils jamais cesser ?

» — Mais qui ? demanda le valet alarmé.

» — Qui d'autre que les morts ? cria Ladislas Troll.

» Et il tomba dans une lourde torpeur, d'où il ne s'éveillait que pour dire les choses les plus abracadabrantes.

— Expédié chez Marden ? demanda sèchement Harry Dickson.

— Oui, sa démente s'aggravait... Son domestique reçut le lendemain un coup de gaffe sur la tête, au moment où il tournait le dos à la chambre de bains de son maître.

— Frappé par Troll ?

— Sans doute..., Par qui d'autre que lui ?

— C'est juste, approuva le détective. Continuez.

— Si je m'engageais dans des détails, j'en aurais pour la nuit.

Je désire donc abrégé et résumer. À vous de conduire votre enquête comme bon vous semble, Harry.

» Les trois autres concitoyens et amis de malheur sont pour ainsi dire voisins, car ils habitent la grande rue du village.

» Ce sont trois commerçants, enrichis par la spéculation outrancière des dernières années. Alexandre Erwin, James Lencroft et Pancrace Lencroft. Ces deux derniers sont cousins. Leur folie fut presque simultanée.

» Peu après l'internement de Ladislas Troll, les habitants de la grande rue furent tirés de leur premier sommeil par un charivari peu ordinaire.

» Ils virent trois formes blanches courir au-dehors, se tordant les mains et hurlant à la lune comme des chiens abandonnés.

» Au premier abord, aucun des habitants n'osa mettre le nez à la porte, tant l'aspect des créatures nocturnes était effrayant.

» Puis, ils les reconnurent comme étant respectivement Erwin et les cousins Lencroft.

» Les infortunés avaient le visage tordu par une terreur abominable.

» — Nous venons de mourir ! hurlaient-ils.

» — On m'a scié la gorge ! criait Erwin.

» — Je suis noyé dans une mer sans fond ! rauquait James Lencroft.

» Son cousin déclarait d'une voix sourde qu'il lui était bien difficile de parler, vu qu'on venait à peine de le décrocher de la potence.

— Et le Dr Marden reçut, sur l'heure, trois patients de plus, acheva Harry Dickson, le front barré de rides profondes.

— Il était bien proche de la démence, lui aussi, le pauvre docteur, dit Marlow. Ne sachant où donner de la tête. Ne s'expliquant rien. Croyant à une épidémie mystérieuse, qui poussait les malades vers une folie de forme identique. Marden est un savant distrait, qui semble travailler davantage pour la science que par amour du gain. Son sanatorium n'est pas organisé pour recevoir un tel afflux de patients. Mais il fait de son mieux, ce qui, entre nous, est peu de chose. Au fond, il se contente de séparer les fous du monde extérieur et de les observer. C'est déjà beaucoup. Voyez-vous notre bourgade envahie par des gens privés de raison et poussés par leur mal aux pires excès ?

— Il y a un sixième cas, si je ne me trompe, dit le détective.

— Il est un peu différent des autres et mérite une mention

spéciale.

» Cette fois-ci, je vous présenterai Miss Bertha Van Horsten, descendante d'une famille hollandaise, puissamment riche, qui s'est établie dans le pays il y a bien un siècle. Une femme entre deux âges, de mœurs puritaines.

» Elle habitait une vieille et spacieuse maison, en retrait du village proprement dit. Il y a quinze jours, cette femme disparut.

» On avertit la police du Durham, qui enquêta mais abandonna l'affaire au bout de quelques jours ; on avait cru voir Miss van Horsten, voilée de noir, prendre le train pour Londres.

» Il y a cinq jours cependant, un petit garçon, qui cherchait des faines dans le bois communal, fut soudain assailli et mordu à la joue par une créature demi-nue, aux yeux de feu, qui tenta de l'égorger. On fit une battue, mais on ne trouva rien.

» Le lendemain, le garde-chasse trouva, en pleine forêt, les traces d'un grand feu dont les cendres étaient encore chaudes.

» Il résolut de faire le guet dans les environs. La nuit suivante, il vit tout à coup une grande lueur monter parmi les arbres.

» À pas de loup, il s'approcha et, au bord de la clairière de l'homme mort, là où l'on trouva Bradford Miles privé de raison, il aperçut un grand feu qui flambait, solitaire.

» Au bout de quelque temps, il entendit un bruit de pas et se cacha dans le fourré voisin.

» Un être échevelé, vêtu de loques, sortit alors du couvert et se mit à danser sauvagement autour du brasier. « C'est le purgatoire » ! hurlait-il.

» Le garde était courageux ; d'un bond, il se jeta sur la créature et la maîtrisa, non sans difficultés. C'était Miss Bertha van Horsten.

» Hier, Thorpes m'a raconté que, depuis qu'elle se trouve chez Marden, elle a reconquis son calme. Elle s'habille décemment et semble jouir assez bien de ses facultés mentales. Cependant, elle affirme qu'elle n'est plus du monde des vivants, mais plongée dans les affres du purgatoire, en punition de ses péchés.

Reginald Marlow se tut et leva des yeux effrayés sur son ami.

Celui-ci regardait devant lui d'un air absent.

— Donc, ceci clôt pour le moment la triste série, dit-il enfin.

— Pour le moment, vous le dites bien, Harry, répondit Marlow dans un frisson. Mais Dieu sait par qui elle se continuera. Qui sera le septième fou ?

— Sans doute... sans doute... marmotta Dickson.

— Voyez-vous quelque chose ? demanda Marlow avec angoisse.

Harry Dickson prenait des notes.

— Quelque chose ?... Certainement... Des points communs et

beaucoup de points communs... Tous ces gens sont fortunés, n'est-ce pas ?

— Je l'ai déjà dit. Et c'est bien une des raisons de ma crainte personnelle.

— Et ils sont, si je ne me trompe, célibataires ?

— Cela aussi m'est venu à l'idée.

— Deux se retrouvent à la clairière de l'homme mort.

— En effet.

— Et, dans leur démente, tous ont ceci en commun qu'ils se croient morts et qu'ils entendent les autres morts les appeler en frappant sous la terre.

— Oui, oui, c'est bien cela.

— Des facteurs communs, voilà ce qui facilite souvent les solutions, même simplement arithmétiques.

Trois coups furent frappés à la porte et coupèrent l'entretien.

C'était le chauffeur Wall Parnell, qui venait souhaiter le bonsoir à son client. Il avait la figure illuminée et titubait un peu.

— Ah ! Sir ! s'écria-t-il, voilà ce qui compense notre mauvais voyage ! Jamais je ne mangerai meilleure gigue de chevreuil, et quel vin, monsieur, quel vin !

» Puis-je aller me coucher ? Mr. Thorpes m'a confié que les lits à Marlow-Manor étaient excellents, de la plume, rien que de la plume, et il me tarde de faire leur connaissance.

— Je ne vous retiens pas, Parnell, mon brave, dit Harry Dickson en souriant. Puisque l'endroit vous plaît, vous pourrez y revenir. Demain, au même train, débarquera à Durham un mien ami, un jeune homme pour qui je vous donnerai un petit mot et que vous devrez conduire ici le soir même.

Dickson donna une brève description de son élève Tom Wills, griffonna à la hâte un mot à son intention et le confia à Parnell.

— Allez maintenant, et bonne nuit, mon ami ! dit-il pour congédier le chauffeur.

— Je vais demander le menu de demain à Thorpes, dit Parnell. Si, par hasard, il pouvait faire rendre le dernier soupir à quelques perdreaux et nous les servir bardés de lard frais, quelle nouba, hein, mon prince ?

Cette sortie provoqua une légère détente. Pendant quelque moment, la conversation entre les deux amis dériva sur la chasse, le gibier et les talents culinaires de Thorpes.

— Alors, Harry, vous voyez quelque chose ? insista Marlow, comme un nouveau silence s'était glissé entre eux.

Le détective ne répondit pas tout de suite.

Soudain, son front se dérida.

— Les chiens, eux, ne sont pas devenus fous, dit-il enfin.

Pourtant, ils ont eu peur ! Pensez donc, des chiens qui ont peur... Il n'y a pour eux aucune raison mentale, imaginative, nerveuse.

» Les chiens... Oh ! oui, je pense bien voir quelque chose !

3. Celui qui ne vint pas

Détail assez curieux, Dickson resta à muser, une grande partie de la matinée, par la sombre demeure de Marlow-Manor, par son parc ombreux en proie aux valse lentes des feuilles mortes.

Parnell était parti de bonne heure, en lançant un joyeux « Au revoir » et en recommandant particulièrement à Mr. Thorpes les perdrix pour le souper.

Le détective ne semblait guère avoir le cœur à se mettre de suite à l'ouvrage et son ami s'en étonnait quelque peu.

— À propos, pourquoi ce patelin s'appelle-t-il Firestone-Hill ? demanda Dickson à brûle-pourpoint.

Marlow le regarda d'un air ahuri.

— L'étrange question ! Le sous-sol est riche en silex. À trois mètres sous terre, nous rencontrons presque partout la roche dure. Le nom n'a donc rien d'étonnant.

— En effet, approuva le détective.

Il sembla aussitôt se désintéresser de cette question étymologique.

Profitant d'un moment où Marlow s'était retiré dans ses appartements privés et où Thorpes s'affairait autour de ses fourneaux, il descendit subrepticement à la cave, l'explora minutieusement et finit par coller longuement son oreille contre le sol.

Cette curieuse expérience ne sembla pas le satisfaire complètement, mais ne pas le décevoir non plus. Il sifflota longuement, ce qu'il faisait toujours quand une piste commençait à se dessiner, puis il griffonna une note dans son carnet. Après le dîner, il dit qu'il descendrait volontiers jusqu'au village et demanda l'adresse du maire.

Celui-ci était un fermier à l'air obtus, néanmoins serviable, surtout quand il entendit Dickson lui décliner ses noms et qualités.

— On dit que c'est dans l'air comme l'influenza ou la peste bovine. Croyez-vous que les animaux domestiques auront à en souffrir, monsieur Dickson ?

Le détective se hâta de le rassurer et le brave homme fut tout de suite rasséréiné. La santé de ses vaches semblait lui tenir autrement à cœur que celle de ses administrés.

— Je désire visiter quelques-unes des demeures dont les propriétaires sont devenus fous, déclara Dickson.

— C'est facile, monsieur Dickson. Comme on les croit hantées, les domestiques les ont quittées sur-le-champ, mais en m'en confiant les clefs. Faudra-t-il que je vous accompagne ? Il y avait de l'appréhension dans la voix du maire.

Harry Dickson s'empressa d'affirmer qu'il irait seul, et le bonhomme en parut enchanté.

— C'est pas que je sois peureux ! dit-il, mais on ne peut jamais savoir si un sort ne leur a pas été jeté, et cela peut se reporter sur les bêtes, n'est-il pas vrai ? Voici les clefs, monsieur Dickson.

Le détective eut tôt fait d'explorer les maisons d'Erwin et des cousins Lencroft. Il s'attarda dans celle de Ladislav Troll.

Là aussi, il resta à écouter dans la cave et, comme le malheureux dément, il se coucha l'oreille contre le sol, puis il se releva en secouant la tête.

— Il faut que je voie l'endroit où le domestique a été assommé, se dit-il. Où diable se trouve cette salle de bains ?

Elle n'était pas située à l'étage, mais au rez-de-chaussée, tout au bout du vestibule. Dans un coin, il ramassa un lourd gourdin, maculé de taches brunes.

— Le bâton qui a servi à frapper le domestique, marmonna le détective en le considérant avec attention. Du bois de néflier sauvage, qui ne semble pas être depuis longtemps en rupture de forêt ! Ah Ah ! voici du nouveau !

Il tira sa loupe de sa poche et examina longuement le bois nouveau ; de fines parcelles de terre adhéraient à l'une des extrémités. Dickson reconnut de l'argile rouge.

— La main qui étreignait ce gourdin n'était pas des plus propres, grommela-t-il, et il se peut que Troll bien que se trouvant dans une salle de bains, ne se soit pas lavé les mains avant de se servir de cette arme. Soit ! Mais qu'il ait eu de l'argile rouge aux doigts, voilà qui est difficile à admettre !

La chambre de toilette était un réduit irrégulier, tout en angles, mal éclairé par une petite fenêtre haute, aux dimensions d'une lucarne ordinaire.

Le détective fit le tour de la salle et tomba finalement en arrêt devant la dalle d'un puits, qui servait à l'écoulement des eaux.

Il la fit manœuvrer et y réussit facilement.

— Ordinairement, la crasse et le temps s'entendent pour souder parfaitement au sol ce genre de couvercles de pierre, remarqua-t-il.

Le puits était noir comme un gouffre. La lumière de la torche électrique de Dickson ne parvenait pas à en atteindre le fond. Elle ne rencontrait que la verticale luisante des parois.

Le détective se rendit dans le jardin et en revint avec une lourde pierre, qu'il laissa tomber dans l'ouverture béante. Des

secondes et encore des secondes s'écoulèrent, avant qu'un « flocc » lointain ne se fît entendre.

— Mazette, quelle profondeur ! admira le détective. Faudra explorer cela un jour prochain, mais pour cela, j'aimerais avoir Tom Wills à mes côtés...

Il n'avait plus rien à faire là. Après avoir rendu les clefs au maire, il reprit le chemin de Marlow-Manor, en prenant à travers bois.

Là, il fit une découverte qui ne lui sembla pas dénuée d'intérêt. Plus tard, elle devait avoir une signification, hélas, tragique.

Comme Dickson atteignait l'orée de la grande forêt municipale, un rayon de soleil, qui descendait rouge et triste vers l'horizon, frappa un objet étendu sur la route. C'était une clef anglaise comme les automobilistes, et surtout les motocyclistes, en ont dans leur sacoche à outils.

L'objet était nickelé, ce qui lui donnait son éclat au soleil.

Pour le détective, il fut le sujet de nouvelles réflexions.

« Son séjour sur le sable humide ne doit pas avoir été bien long, car il ne présente aucune trace de rouille. Pourtant, il a plu jusque vers l'heure de midi. »

— Qui peut s'amuser à trimbaler cet outil en un endroit si peu apte à la circulation automobile ? monologua Dickson.

Machinalement, il tourna le dos à la forêt. Il n'avait pas fait cinquante pas qu'il poussa une légère exclamation de surprise : les tracés d'un pneu de moto étaient nettement visibles dans la boue jaune du chemin.

— Pneus Dunlop, pas très neufs, constata-t-il, tout haut, puis il se mit à suivre les empreintes.

Elles se lisaient nettement dans la glaise fidèle de la route.

— Elles semblent vouloir rejoindre le chemin de Durham !

Il en était ainsi. Tout à coup, comme le sentier débouchait sur cette route, Dickson vit que les traces se confondaient avec d'autres, doubles et parallèles, cette fois.

— L'automobile de Parnell !

Une ombre de souci passa sur le visage du détective, qui, instinctivement, consulta les lointains.

L'horizon était vide et se noyait déjà dans la nuit mourante.

— Quelqu'un a donc suivi l'auto !

Du coup, Dickson pressa le pas et revint presque en courant à Marlow-Manor.

— Dans une heure, Tom Wills sera là, se dit-il.

Mais une inquiétude étrange était entrée dans son cœur.

La grille du château était ouverte et Dickson parcourut seul la sombre avenue des marronniers.

Dans le crépuscule, la maison semblait se tasser, bien plus

comme une bête battue et terrifiée que prête à bondir à l'attaque.

Les fenêtres étaient noires et rien ne dénotait une présence.

Harry Dickson poussa la porte dont les verrous n'étaient pas mis. Un froid de glace l'accueillit.

— Quelqu'un ? cria-t-il à haute voix. Holà, personne n'est là ?

Seule, la puissante résonance du lieu lui répondit.

Il passa dans la cuisine. Elle aussi était noire et froide, avec son fourneau éteint et la grisaille du soir sur les choses.

Le détective s'apprêtait à se retirer dans la salle à manger, le seul endroit où une lueur de braise couvrait encore sous les cendres, quand il lui sembla entendre un bruit de pas glissants.

Il s'immobilisa et, se réfugiant dans l'ombre portée d'un pan de mur en saillie, il attendit.

Les pas se précisèrent un peu, restant néanmoins indistincts et infiniment légers ; de véritables pas d'oiseaux.

Par un œil-de-bœuf, juché dans les hauteurs d'un palier d'escalier, une dernière clarté du jour tombait dans le vestibule. Une fenêtre, tout au fond, se détachait de l'ombre ambiante, opaline et givrée.

Les pas s'étaient tus. Ils venaient d'être remplacés par un long frôlement, comme si une main errait le long des murs rugueux, pour s'aider dans la marche. Pourtant, la chose qui marchait dans le soir était encore tout au bout du corridor, donc assez loin de Dickson, qui ne pouvait juger si elle s'éloignait ou s'approchait de lui.

Ce fut la fenêtre qui la trahit : elle parut tout à coup, en ombre chinoise, sur l'écran pâle des vitres.

Harry Dickson vit une silhouette inconnue, menue, hésitante, avec un étrange crâne piriforme. Elle levait en l'air un bras démesurément long et d'une maigreur qui faisait penser à une monstrueuse patte d'araignée.

Sans pouvoir nettement la discerner, le détective sentit à son endroit une vive répulsion, une sorte d'horreur instinctive, qui l'empêcha pendant une minute d'agir et de bondir sur elle.

À la fin, il choisit la moyenne de l'action : il tira doucement sa lampe électrique de sa poche puis, la braquant sur l'ombre, il s'élança.

Ce fut extrêmement bref et rapide.

Dans le rai clair et blanc de la lampe, quelque chose de vaporeux, d'indécis, mais laid et rebutant, se dessina.

Pourtant, le détective leva sa main sur elle, l'abattit...

Aussitôt, il poussa une exclamation de stupeur et de colère.

Son poing ne venait de rencontrer que le vide.

Au même moment, un coup de feu claqua dans le parc, tout près de la maison. La lampe de Dickson eut beau promener sa clarté autour de la salle, l'ombre s'était comme enfoncée dans la muraille.

Harry Dickson courut alors vers la porte du jardin et l'ouvrit toute grande.

À cinquante yards de lui, une silhouette familière se dessinait contre les premiers arbres de la futaie. Il reconnut Reginald Marlow, fusil au poing.

— Vous l'avez eue ? s'écria le détective.

— Mais oui, répondit une voix tranquille et satisfaite. Une magnifique bécasse, Dickson. Nous la mangerons, un peu fraîche sans doute, ce soir, mais elle n'en sera pas moins délicieuse.

« Ce n'est pas de cela que je voulais parler, » grommela intérieurement le détective, mais il n'en dit pas plus long à son ami.

Reginald brandissait triomphalement la bécasse sanglante.

— Il faut que Thorpes s'en charge immédiatement, dit-il.

— Thorpes n'est pas là, répliqua Dickson. Il n'y a personne à la maison...

— Vraiment ? Ce n'est pas dans ses habitudes, pourtant, de retarder un repas, surtout quand il y a des hôtes de marque, mon cher. Au fait, il avait promis de nous procurer des perdreaux ; il sera allé en demander à la ferme de Miles, où l'intendant chasse à la place de son malheureux maître. À propos, votre jeune ami ne devrait plus tarder, il me semble ?

Nerveusement, Harry Dickson consulta sa montre. Hier, à la même heure, il était déjà à Marlow-Manor...

— La bagnole de Parnell n'a pas la marche rigoureuse d'une locomotive-compound, dit-il en essayant de plaisanter. Mon jeune ami est donc excusé d'avance, n'est-il pas vrai ?

— Ce retard ne m'est pas trop désagréable, riposta Reginald. Il permettra à Thorpes de revenir et de ne pas faire trop longtemps attendre l'appétit juvénile de Mr. Wills !

C'était une plaisanterie lancée du bout des lèvres, car Marlow, lui aussi, regardait au loin, vers la plaine obscurcie.

Mais son visage se rasséréna aussitôt.

— Voici Thorpes ! s'écria-t-il en désignant une forme qui sortait de la brume, courbée sous une lourde bourriche.

— J'ai attendu le retour des chasseurs, expliqua Thorpes. Excusez-moi... Je ne vous ferai pas trop attendre...

Dickson et son ami s'attardaient encore dans le jardin, que déjà l'on entendait les bruits sympathiques des casseroles remuées et du beurre pleurant dans les lèchefrites.

L'horizon d'ouest s'assombrit à son tour ; une dernière écharpe d'or y traînait encore, déjà entamée par les ténèbres.

— Ecoutez ! dit tout à coup Marlow.

— Un bruit de moteur, Dieu soit loué ! s'écria Harry Dickson en respirant, la poitrine délivrée d'un poids oppressant.

— Allons chauffer un peu de punch pour le jeune homme, dit à son tour Reginald, car le pauvre sera transi par cette randonnée dans la brume glacée du soir, et Wall Parnell autant que lui.

Dickson suivit son ami dans la salle à manger, où le feu avait été ranimé, et il l'aida un bon moment à confectionner la généreuse boisson.

Enfin, Marlow reposa la grande cuiller d'argent et considéra d'un œil critique et bienveillant, le bocal rempli de liqueur mordorée.

— Et notre jeune ami ? Il me semble qu'il tarde ?

Harry Dickson venait de faire mentalement la même réflexion.

— Si on allait à sa rencontre ?

— Je ne demande pas mieux !

La lanterne-tempête fut allumée et bientôt les deux compagnons parcoururent l'allée des marronniers.

— Je n'entends plus le moteur, observa brusquement Marlow.

— Ni moi, confirma Dickson inquiet.

On n'entendait qu'un vent aigre se plaindre dans les hautes ramures des arbres. Il y avait, au bout du parc, un tertre gazonné assez élevé, dont on se servait en été comme glacière. Tous deux le gravirent. Du sommet, leur regard pouvait, autant que l'obscurité le permettait, embrasser la plaine.

— Nous verrions au moins leurs phares, dit Dickson, même s'ils étaient en panne.

— Nous viderons un verre de punch et nous irons à leur rencontre, proposa Marlow en voyant l'inquiétude de son ami.

Une demi-heure plus tard, Harry Dickson, Marlow et Thorpes, abandonnant l'opulent souper, s'engagèrent dans la nuit noire, sous une pluie torrentielle.

Cette terrible averse déconcertait Dickson, car elle laverait les traces, les routes venant d'être transformées en de véritables ruisseaux.

Ils atteignirent le village et eurent beaucoup de difficultés à y réveiller du monde. On n'y avait vu aucune automobile depuis la veille, à part celle qui amenait Dickson, et le matin, la même qui s'en retournait.

— Rentrons ! Demain, nous reprendrons les recherches, conseilla Marlow.

Mais Dickson ne voulait rien entendre.

— J'irai à pied jusqu'à Durham, s'il le faut ! déclara-t-il avec énergie.

Cette peine lui fut pourtant épargnée, car le maire consentit à lui prêter une carriole attelée d'une haridelle. Un domestique se chargea de la conduire, moyennant une énorme récompense.

Durham dormait encore du sommeil immense des petites villes

perdues.

Il fallut près d'une heure pour éveiller le chef de gare et un constable.

Alors, l'effarante vérité fut connue de Harry Dickson : Ni Parnell, ni sa machine n'étaient rentrés au garage. Quant à Tom Wills, on se rappelait fort bien, au signalement donné par le détective, l'avoir vu descendre du rapide d'Ecosse. Un homme, que personne ne connaissait, s'était approché de lui et ils s'étaient éloignés ensemble.

Vers où s'étaient-ils dirigés ? On ne le savait guère : la pluie diluvienne avait chassé tout le monde des rues.

Quand le matin fut venu et, qu'aidé par la police locale, Dickson eut fait poser partout les mêmes questions au sujet des deux voyageurs, on n'était guère plus avancé. Tom Wills et l'inconnu s'étaient évanouis comme des fumées.

Comme il ruminait les plus sombres pensées, le détective se redressa soudain, en se frappant le front.

— Satané idiot que je suis ! s'écria-t-il.

Une vieille auto qui passait, à peu près pareille à celle de Parnell, venait de lui donner l'idée révélatrice.

— Le moteur !

Oui, il avait entendu, ainsi que Marlow, un bruit de moteur dans le soir, mais Dickson se rappelait soudain que ce n'était pas le ronflement d'une automobile qu'ils avaient perçu mais le staccato d'une motocyclette !

4. La clairière de l'homme mort

Dans le bureau de police de Durham, Harry Dickson fit la connaissance d'un jeune sergent à la mine éveillée, d'un degré d'instruction bien supérieur à celui de ses collègues.

Après avoir fait de fort bonnes études, Larry Hobson était entré dans la police par amour du métier. Dickson demanda à son chef l'autorisation de se l'adjoindre dans ses recherches, ce qui lui fut accordé d'emblée. En sa compagnie, il se remit en route, quelques heures plus tard, pour la région forestière.

Un particulier de Durham, enchanté de pouvoir être utile au célèbre détective, lui prêta une solide auto, un roadster à deux places, qui épargna aux deux limiers une énorme perte de temps.

Ainsi, ils atteignirent assez vite la grande forêt municipale de Firestone-Hill, puis la fameuse clairière de l'homme mort.

Chemin faisant, ils avaient essayé de relever des traces de roues, mais la pluie avait fait son œuvre et tout effacé.

Même en plein jour, cet espace libre de la forêt avait un aspect sinistre, avec sa terre pelée, soulevée par des fourmilières, et la brousse hâve qui l'entourait en cercle.

Les deux hommes la parcoururent en tous sens, à plusieurs reprises, passant et repassant aux mêmes endroits, sans réussir à relever le moindre indice.

Soudain, Dickson se tourna vivement vers son compagnon.

— Les chiens de Bradford Miles ! Diable, Hobson, voilà les collaborateurs qu'il nous faut. Retournez à l'orée du bois, prenez le roadster et amenez-les-moi en vitesse, voulez-vous ?

Larry Hobson s'empressa de répondre au désir du détective. Bientôt, le bruit de ses pas pressés se perdit sous le couvert.

Harry Dickson resta seul ; il avisa le petit tertre où l'on avait trouvé Miles privé de raison. Il s'y assit à son tour, perdu dans ses pensées.

Il était là depuis une demi-heure environ, quand son ouïe fut sollicitée par un bruit assez familier : un moteur ronflait au loin.

Le roadster ? Non ! Plutôt le bruit poussif d'une antique ferraille : celle de Wall Parnell ! Il n'y avait pas à s'y tromper cette fois.

Harry Dickson bondit de son siège sylvestre et regarda autour de lui avec effarement. D'où ce bruit pouvait-il venir ?

De l'orée du bois ? Non, puisque le ronflement du puissant moteur du roadster ne parvenait pas jusqu'à lui. De la forêt même ? Les routes qui la traversaient étaient plutôt des sentiers, à peine praticables pour des piétons.

Alors, où ?... Il parcourut la clairière dans tous les sens, s'arrêtant ici et là, prenant le vent, écoutant. Rien ne le rapprochait du bruit, ni ne l'éloignait, comme si le moteur tournait, invisible, dans un centre indéterminé.

— Il n'est pourtant pas caché dans les arbres ! s'écria-t-il.

Soudain, le bruit cessa et le grand silence sylvestre retomba autour du détective.

Jamais affaire ne lui avait semblé plus obscure, solution plus lointaine ; les points de repère, qu'il avait établis la veille, presque triomphalement, devenaient vagues et douteux dans son esprit.

Les minutes lui parurent longues et mortelles. Il reprocha injustement une coupable lenteur à son nouvel adjoint, Larry Hobson.

Enfin, un froissement de branches et de brindilles, quelques jappements assourdis lui parvinrent. Peu après, l'officier de police sortait des broussailles, tenant en laisse deux magnifiques pointers.

— Lundi ! Tempest ! appela doucement le détective.

Les deux bêtes dressèrent leur belle tête intelligente, humant l'air.

Puis, Harry Dickson nota leur recul.

À peine les chiens reconnurent-ils la clairière qu'ils se mirent à tirer désespérément sur leurs laisses, essayant de reprendre par les fourrés le chemin du retour. Hobson eut toutes les peines du monde à les retenir.

Déjà, Harry Dickson les caressait, leur tapotant doucement les flancs frissonnant de crainte.

Les bêtes sentirent-elles la force de l'homme, qui se présentait à elles en ami et protecteur ? C'est probable. L'instinct animal a, en certaines heures, une supériorité manifeste sur l'intelligence des hommes.

Le détective sentit que les pointers redevenaient plus calmes. La confiance reparut au fond de leurs yeux splendides. À peine dix minutes s'étaient-elles écoulées, que les laisses étaient devenues inutiles et que les chiens bondissaient joyeusement autour des deux hommes.

Tout à coup, Dickson se frappa le front.

— Essayons ceci ! s'écria-t-il, une lueur d'espoir dans les yeux.

Hobson le vit tirer une vieille lettre de sa poche et la tenir devant le museau des chiens de chasse.

— C'est la dernière lettre de mon pauvre Tom Wills, expliqua le détective.

Lundi s'écarta du papier au bout de quelques instants, mais Tempest le flaira avec une attention évidente.

Harry Dickson et Hobson suivirent son manège, anxieux, n'osant trop espérer.

Brusquement, le chien se détourna et poussa un grondement de colère. Lundi devint attentif à son tour. Peu après, son manège fut identique à celui de son compagnon.

Tous deux tournèrent en rond, d'un même mouvement rageur où, pourtant, se discernait une certaine crainte.

— Cherchez ! Cherchez, bons chiens ! encouragea le détective.

Comme s'ils n'avaient attendu que cet ordre, les deux pointers s'élancèrent dans le fourré, où les hommes eurent quelque peine à les suivre.

— Cherchez ! Cherchez !

À travers les buissons dépouillés de leur verdure, on pouvait suivre la fuite blanche de leurs corps souples.

Un aboi bref retentit.

— Ils sont en arrêt ! annonça Larry Hobson, qui était chasseur lui aussi.

Les chiens étaient en effet immobiles, la queue tendue, le museau braqué, devant un amas de vieilles cendres.

— Le feu de Miss van Horsten, expliqua Hobson.

À coups de pied, Harry Dickson écarta les débris noircis.

— Une pierre ! Une dalle ! s'écrièrent en même temps les deux hommes.

Le détective poussa un cri de joie.

— Ah ! Ah ! voici au moins du nouveau, dit-il en saisissant un large anneau de fer, scellé au milieu de la pierre de granit bleu.

Les deux hommes durent joindre leurs efforts pour l'ébranler ; elle céda pourtant, découvrant une ombre profonde.

— Un puits ! Oh, mais voilà qui n'est pas mal du tout : il y a une échelle !

C'était une mince échelle droite, en fer, mangée de rouille, mais assez résistante encore pour permettre la descente.

Celle-ci fut rapide. Dickson compta quinze échelons avant de fouler le sol ferme. Sur la gauche, s'ouvrait un étroit couloir taillé dans la roche.

— Le sous-sol est complètement rocheux, répéta le détective, se souvenant d'une parole de son ami Reginald Marlow.

Eclairé par des torches électriques, le couloir n'apprit rien aux explorants, si ce n'est que les parois étaient lisses et le sol assez sec.

Ils le suivirent ; pendant une dizaine de minutes : le trajet était aisé et complètement rectiligne ; alors Hobson, qui marchait devant, s'arrêta.

— Un souffle d'air frais ! dit-il... Ah ! de la lumière !

Le chemin montait en une côte raide. Soudain, les deux hommes plongèrent en plein dans des buissons ; puis, après une courte lutte avec des branchages et des épines, il émergèrent à l'air libre.

— Que Dieu me pardonne, nous sommes sur la route de Durham ! s'écria Hobson, stupéfait.

Le couloir débouchait en effet, dans un épais fourré de plantes basses.

— C'est plutôt le chemin de traverse où j'ai relevé les traces d'une moto, dit le détective. Dans un sens, nous avançons dans notre enquête, Hobson, mais cela ne nous rend pas Tom Wills.

— Nous ferions bien de rebrousser chemin, opina Larry Hobson, et de ramener les chiens avec nous.

— Excellente idée, mon ami !

Ils retrouvèrent les chiens, flairant le bord du puits. Larry eut tôt fait de descendre l'une après l'autre les bêtes, juchées sur ses robustes épaules.

De nouveau, Harry Dickson leur présenta la lettre de Tom Wills. À peine les chiens l'eurent-ils sentie, qu'ils se mirent à tourner en rond.

Chose étrange, ils dédaignèrent complètement le chemin emprunté tout à l'heure par Dickson et son compagnon, mais ils se mirent à sauter contre les parois du puits, en poussant des petits jappements de joie.

— Une porte ! s'exclama Dickson. Donnez donc de la lumière, Larry !

La porte y était en effet, si merveilleusement dissimulée que, sans les pointers, elle aurait échappé aux deux policiers.

Son mécanisme d'ouverture se révéla plutôt simple : une pesée sur une pierre centrale la fit tourner sur ses gonds.

— Mais c'est un véritable labyrinthe ! s'écria Hobson.

— Nous l'explorerons de fond en comble, dit Harry Dickson. Pour le moment, suivons les chiens...

Ceux-ci trottaient bravement, ayant choisi un corridor spacieux continuant en palier. Hobson renifla longuement :

— Cela sent l'essence minérale ! conclut-il.

— Bravo ! répliqua Dickson, cela signifie beaucoup et, plus tard, ça expliquera bien des choses.

Tout à coup, des reflets métalliques répondirent à la clarté des torches : une forme basse se dessina.

— L'auto de Parnell ! s'écria le détective.

Ils s'élancèrent et Hobson, qui était en tête, cria :

— Il y a quelqu'un dedans... Oh ! pardon, ils sont deux !

Deux corps inertes gisaient en effet à l'intérieur de la voiture.

Les deux hommes se penchèrent sur eux. Hobson eut un mouvement d'horreur : il venait de voir un visage livide, au crâne défoncé, barbouillé de sang et de cervelle.

— C'est Parnell ! balbutia Harry Dickson, et l'autre... mon Dieu, c'est Tom !

— Morts ! assassinés !

Le détective se tordit les mains.

— Mon pauvre petit Tom ! Ah ! les monstres, ils me payeront cela cher !

Larry Hobson leva la main :

— Il n'y a pas de sang sur son visage... et puis, sentez-vous cette odeur ?

Une senteur douceâtre et pharmaceutique flottait autour de la sinistre voiture.

— Du chloroforme ! Il n'est qu'endormi, monsieur Dickson !

— Dieu soit loué, vous dites vrai, mon cher ami !

Il fallut pourtant une demi-heure d'efforts combinés avant que Tom Wills n'ouvrît les yeux, et une autre demi-heure avant qu'il pût articuler les premiers mots.

Tout d'abord, à la vue de son maître, il laissa échapper un torrent de larmes.

— Laissez-le pleurer, dit avec raison Larry Hobson. Rien de tel pour le réveiller complètement.

Le récit de Tom Wills ne fut pas bien long.

En descendant du train à Durham, sous une pluie battante, il avait été interpellé sur le quai de la gare par un homme barbu, portant des lunettes d'automobiliste, qui lui tendit la lettre de Harry Dickson.

L'inconnu lui expliqua qu'une crevaision l'avait obligé à abandonner sa voiture, à une lieue de la ville, dans un petit garage où l'on se dépêchait de réparer le mal. Ils auraient à couvrir cette distance à pied. Le reste du trajet se ferait en auto.

Tom suivit l'homme sans méfiance.

La pluie et le vent étaient si violents que tous deux eurent fort à faire pour se protéger contre leur furie, aussi n'échangèrent-ils, chemin faisant, que quelques monosyllabes.

Une fois hors de la ville, Tom Wills reçut soudain un violent coup à la nuque... Ses souvenirs s'arrêtaient là.

Une gorgée de rhum de la gourde de son maître réconforta le jeune homme, qui se déclara prêt à suivre immédiatement l'enquête commencée.

La présence de la vieille auto dans le garage souterrain fut bientôt expliquée : un large couloir, dont le sol sablonneux gardait les traces des pneumatiques, conduisit les trois hommes et les chiens hors de la forêt, au milieu d'un épais fourré d'ajoncs, au cœur d'une friche

désolée.

Harry Dickson conseilla à ses compagnons de ne pas se montrer et de tenir les pointers en laisse.

Poussant le bout du nez hors du rideau végétal, il se mit en devoir de reconnaître les lieux et y réussit aisément.

Au loin, on voyait les hautes ramures du parc de Marlow-Manor.

« Ceci pourrait expliquer le bruit de moteur entendu hier soir, si ce bruit n'était celui d'une moto », pensa Dickson.

Il revint auprès de ses amis.

— Toutes les bonnes choses se font en trois, dit-il, et je pourrais vous conduire dans un troisième couloir, mais je juge que, pour l'heure, il est inutile de le faire. Je sais qu'il existe, voilà qui est suffisant.

— Quel couloir ? s'enquit Larry Hobson.

— Un couloir qui, cette fois, présente une pente sérieuse au lieu d'une côte ou d'un palier. Il conduit dans la salle de bains de Ladislav Troll !

Larry Hobson réfléchissait.

— Au fond, l'existence de ce monde souterrain n'est pas une formidable surprise pour moi. L'histoire de la région nous parle, dans les siècles passés, de nombreuses galeries creusées dans la roche par plusieurs générations d'outlaws et de proscrits. Mais depuis, on y a mêlé trop de légendes, et l'incrédulité et l'oubli s'en sont emparés. N'avez-vous pas vous-même, monsieur Dickson, au cours d'aventures antérieures, comparé certaines contrées désolées et solitaires de notre pays à un vaste fromage de gruyère ?

Le détective approuva, avec un sourire.

— Maintenant, dit-il, nous allons tenir un conseil de guerre. Nous connaissons le repaire, non la bête. Prêtez-moi donc toute votre attention, mes amis.

5. Le septième fou

Jusque-là, les journaux régionaux ne s'étaient pas occupés outre mesure de l'affaire des fous en série. Bientôt, pour quelque temps du moins, leur mode changea.

Deux jours après l'aventure que nous venons de relater, l'unique feuille d'intérêt local de Durham put s'offrir le luxe de cette manchette en gros caractères :

Un jeune étranger devient victime de l'épidémie de folie.

Dans un style un peu ampoulé, le reporter y racontait l'étrange rencontre, faite par un agent de police du Durham, sur la route de Firestone-Hill.

On avait trouvé aux confins des bois municipaux, un jeune homme présentant tous les signes d'une complète aliénation mentale.

Ce qui corsait l'événement, c'est que l'étranger n'était autre que Tom Wills, l'élève du fameux détective Harry Dickson.

Le reporter racontait avec force détails, l'interview qu'il était parvenu à obtenir du célèbre policier.

Oui, Harry Dickson était venu à Firestone-Hill pour essayer d'éclaircir le mystère des six fous, qui devenait à présent celui de sept fous.

Tom Willis devait venir rejoindre son maître à Marlow-Manor. Avant de l'avoir atteint, il fut lui-même victime de l'étrange mal qui désolait la contrée. Ici, le journaliste ouvrit une large parenthèse pour raconter les années de jeunesse de Dickson et de son ami Marlow, en Amérique, dont ils étaient tous deux originaires.

Il ajoutait que Tom Wills avait été immédiatement dirigé sur Londres et que son maître l'accompagnait.

Quelques jours plus tard, un nouvel article donnait des nouvelles de Londres : Tom Wills se rétablirait lentement, mais, de l'avis des aliénistes les plus réputés, il ne retrouverait jamais la mémoire. Harry Dickson, attristé, renonçait à son enquête de Firestone-Hill. D'ailleurs, il venait d'émettre une opinion définitive au sujet du pseudo-mystère, opinion basée surtout sur celle des savants : il s'agissait, certainement, d'une épidémie passagère, dont un virus « filtrant », c'est-à-dire non visible aux microscopes mais parfaitement détectable par son action, était l'unique responsable.

L'article finissait sur de vagues conseils d'hygiène, prodigués aux habitants de la région contaminée.

Harry Dickson avait, en effet, pris congé de son ami d'enfance.

Marlow s'en montra désolé. Thorpes guère moins, car il s'était ingénié à trouver des recettes culinaires, inédites, pour le gibier et les truites saumonées !

La décision du détective semblait irrévocable.

— Je ne puis continuer à chercher ici des ombres, des choses inexistantes, déclarait-il. D'ailleurs, je ne veux pas quitter Tom Wills, dont l'intelligence me semble en péril et la mémoire perdue.

Thorpes reconduisit Harry Dickson au train de Londres. Et Marlow-Manor reprit sa sombre tranquillité première.

Il y avait fête à la bourgade de Firestone-Hill.

Une bien pauvre fête, allez ! Aux confins de la grand-rue, trois tentes de toile autour desquelles se pressaient quelques habitants étonnés. L'une de sucreries violemment colorées, l'autre d'un tir forain, la dernière d'un méchant bateleur, qui ne connaissait pas grand-chose à son métier.

Au dernier moment, la concurrence vint pour ce dernier, sous la forme d'un Noir qui, étendant par terre un tapis miteux, se mit à faire des cabrioles et des tours de passe-passe fort réussis.

Le bateleur, un certain Giacomini, en ressentit une sombre jalousie. Ce qui devait arriver, arriva.

Un soir, à l'auberge, l'Italien provoqua le Noir.

Il y eut bataille. À la fin, Giacomini, sentant la défaite, sortit une matraque de sa poche et en assomma le fils d'Afrique.

Comme le Noir semblait bien mal en point, la police de Durham fut avertie et arriva sur les lieux de la rixe.

Le Noir, nommé Sam Cow, donnait encore à peine signe de vie. Quant à l'Italien, il venait de prendre la fuite. On ne le retrouva pas.

Quand Sam revint à lui, un tel air d'hébétude était répandu sur sa face que policiers et villageois s'en trouvèrent fort marris.

— Non seulement, on devient fou sans le savoir, par ici, mais on en confectionne à coups de poing ! s'écria le maire.

Larry Hobson, qui dirigeait la petite enquête, l'approuva :

— Je pense comme vous, monsieur le maire, que le coup a porté au cerveau de ce pauvre Noir. Comme rien dans ses papiers ne me permet de fixer son identité, il tombera à charge de votre commune.

— Mais que voulez-vous que j'en fasse ? hurla le pauvre homme.

Larry Hobson haussa les épaules.

— C'est votre affaire, sir. Vous êtes maire de votre village ou vous ne l'êtes pas ?

— Parlez-moi de bêtes de somme, mais pas de Noirs

assommés ! grogna le maire, qui avait un peu d'humour malgré sa rudesse. Je ne sais vraiment pas ce qu'il faudra en faire.

— Et que faites-vous de vos fous ? demanda Hobson. Depuis le temps que vous en avez assez pour peupler tout Bedlam !

La figure du maire s'éclaira.

— C'est juste ! Nous allons l'expédier au Dr Marden, avec une réquisition en due forme. Voulez-vous la signer avec moi ?

— Cela va sans dire ! conclut Larry Hobson en remplissant un formulaire.

Et l'institut du Dr Marden, à trois lieues de Firestone-Hill, reçut, de cette façon officielle, son septième pensionnaire : Sam Cow, né quelque part en Afrique, hébergé provisoirement au sanatorium Marden, aux frais de la commune et de l'Etat.

Cela nous permet de parler un peu de l'établissement du Dr Marden.

C'était, à l'ouest de Firestone-Hill, au milieu d'un ancien parc seigneurial redevenu forêt à force d'oubli et de négligence, un beau château ayant jadis appartenu aux seigneurs de Durham. Ceux-ci s'étant éteints au fil des siècles, la propriété passa en des mains profanes.

Ces nouveaux propriétaires – on a oublié leurs noms, car ils ne firent que passer dans la région – en eurent bientôt assez d'habiter des lieux aussi déserts et de devoir vivre en ours des cavernes.

Un beau jour, le domaine fut à vendre, mais sans trouver d'acquéreur.

De guerre lasse, les ayants droit en décidèrent la location.

Ils tombèrent alors sur un obscur médocastre, le Dr Thomas Marden. Venu d'une ville de l'Ouest, il prit le bail pour un morceau de pain, comme on dit.

Son idée était de faire du château un sanatorium et, dans ce sens, il fit quelque publicité dans les journaux de la contrée.

Mais les habitants semblaient vouloir se passer de médecins, tant leur santé est de fer et d'acier.

Ensuite l'endroit n'était guère choisi pour une cure honorable. Les bois étaient humides, le champignon y pullulait. Les grands vents de l'ouest amenaient des pluies incessantes de l'Atlantique et de la mer d'Irlande. Des lichens rongeaient les pierres grises de la façade du château forestier ; une patine, faite de moisissure et de mousses, couvrait les grands lions de pierre montant la garde au perron, devant la porte d'entrée. Le Dr Marden ne fut donc guère comblé de clientèle. Il profita de sa solitude pour s'atteler à une grande œuvre de science, dont personne ne savait rien. Comme il avait pu se rendre acquéreur d'une partie de la grande futaie du domaine, la coupe des bois lui procurait les quelques revenus que la clientèle et la renommée lui

refusaient.

Au moment où les fous parurent dans Firestone-Hill, le sanatorium n'hébergeait aucun malade et le manoir ressemblait à quelque castel de vieux conte, perdu dans l'oubli des âges.

Mais, avec Bradford Miles et les autres, les portes s'ouvrirent de nouveau, les volets quittèrent les fenêtres et un peu de vie revint au château. Pauvre vie en vérité, car les habitants s'y promenaient librement, la mine sombre, tout à leurs visions et à leurs hantises.

Pourtant, celles-ci étaient rares et n'affectaient plus le caractère morbide des débuts.

C'étaient des gens las, sans pensées, qui rôdaient comme des ombres dans les salons aménagés tant bien que mal en dortoirs, réfectoires, salles d'expériences.

Bradford Miles fourbissait des cannes et des branches empruntées aux arbres du parc, croyant mettre en état des fusils de chasse.

Ladislav Troll se mettait en quatre pour vendre des glands et des pommes de pin à ses compagnons d'infortune. Il était redevenu, l'esprit en moins, un actif courtier en graines.

Les cousins Lencroft jouaient inlassablement aux dames, tout en faisant à ce jeu, des fautes insensées, fautes qu'aucun des deux ne remarquait. Comme ils gagnaient chacun à son tour, les heures passaient pour eux sans disputes, comme il arrive souvent entre joueurs ayant gardé toute leur raison.

Miss Bertha van Horsten priait et chantait des cantiques.

Ainsi, les semaines passaient au Lunatic-Asylum Marden.

Du Dr Marden, nous dirons peu de chose : c'était un homme effacé, taciturne et indifférent. Il s'enfermait des journées entières dans son cabinet de travail, s'entourant d'une fumée de pipe dense et ne s'occupant guère des patients, heureusement pas difficiles comme nous venons de le voir.

Il possédait un domestique unique, Jeremias Templeton, le véritable moteur de la machine.

Templeton avait suivi Marden dans sa nouvelle fortune : c'était un homme de peu d'apparence, à la chevelure noire et épaisse, seule chose remarquable en ce personnage falot. Il était encore plus taciturne que son maître mais, par contre, son activité était fantastique.

Tout, dans l'asile, lui incombait, jusqu'aux soins des malades. Il ne s'en éloignait pas souvent d'ailleurs, les provisions étant montées de la ville par un fournisseur de Durham.

Ainsi trouvons-nous le sanatorium du Dr Marden, ses maîtres et ses pensionnaires, au moment où Sam Cow y fut reçu.

Le Noir n'était pas un personnage bien reluisant, et le prix que

la municipalité payait pour son entretien n'était guère élevé. Aussi, Templeton hasarda-t-il quelques faibles objections, mais la réquisition était légale et formelle : Sam Cow resterait à Marden-Hall jusqu'à sa guérison, d'ailleurs problématique.

Comme il semblait aussi abruti qu'une souche, qu'il s'occupait volontiers du gros ouvrage de la maison, Templeton trouva enfin son compte avec ce nouveau malade. Et le Noir devint, en peu de jours, bien plus un serviteur qu'un patient...

La journée avait été venteuse et sombre. Les arbres dans le parc faisaient un bruit de forte marée. Tôt dans l'après-midi, les lampes s'allumèrent dans l'asile. Marden fumait d'interminables pipes dans son cabinet de travail, dont on voyait le feu ouvert rougeoyer derrière les vitres.

Les malades se tenaient dans une sorte de salon commun, s'occupant fort peu les uns des autres. Sam Cow, armé d'une brosse et d'un baquet de savonnée, raclait vigoureusement les dalles du vestibule.

Tout à coup, Templeton parut en haut des marches du grand escalier du hall et interpella le Noir :

— Sam Cow, allez donc dans la cuisine éplucher les pommes de terre.

— Pommes de terre, y a bon, répondit le Noir avec un rire niais, en continuant son travail au savon.

— Allez donc ! ordonna Templeton.

— Allez, allez ! dit Sam, mais il n'en continua pas moins.

Par exception, Templeton manifesta un peu d'humeur.

— Ne restez pas ici, Sam Cow. C'est défendu ! Allez-vous-en !

Encore cette fois, le Noir ne comprit pas.

— C'est défendu, murmura-t-il. Défendu... police ! Police très mauvais pour pauvre Noir Sam Cow ! Y a bon pour prison ! Oui !

— Satané moricaud, grommela Templeton, qui n'en avait jamais tant dit.

Joignant le geste à la parole, il fit comprendre au Noir qu'il devait quitter le hall pour la cuisine.

Sam Cow abandonna son travail, en traînant lentement ses savates sur les dalles ; la vie lui semblait toujours égale, dans le hall, dans le jardin ou dans l'office.

Templeton le suivit du regard jusqu'à ce qu'il eût disparu, puis il remonta l'escalier à pas lents.

Dans la cuisine, Sam Cow s'amusa à laisser couler l'eau dans l'évier, puis à imiter un merle qui sifflait dans la proche futaie.

Il y avait un grand silence dans la triste demeure, et un observateur eût remarqué que Sam Cow épiait attentivement le

moindre bruit, le plus petit écho, la plus minime résonance du lieu.

Mais il n'y avait pas d'observateur. Heureusement pour le Noir, qu'on aurait pu prendre pour un vilain espion, tant ses manières devinrent vite suspectes.

Il fit taire le robinet, écarta du pied le large couffin aux pommes de terre et, l'oreille collée au panneau de la porte, il écouta.

Une porte s'ouvrait au rez-de-chaussée, puis des pas traînants s'annoncèrent dans le vestibule.

Sam Cow poussa doucement la porte de l'office et, en deux longues enjambées, souples comme des bonds de félin, il atteignit une encoignure d'où il pouvait découvrir le hall sans être vu de personne.

Un homme marchait lentement, traversant la place en oblique et se dirigeant vers la salle commune. Il gardait la tête baissée, s'avavançait comme en un songe, indifférent au bruit fou que le vent faisait aux étages.

— Le Dr Marden, se dit Sam Cow, dont le visage ne reflétait plus la niaiserie passée.

Le médecin poussa la double porte du salon commun et entra.

Sam Cow se passa la main sur le front.

— Dommage que je n'aie pas mes entrées là-dedans, monologua-t-il. Voilà ce que c'est d'être un malheureux moricaud qui se laisse entretenir par l'Etat !

Mais cette réflexion mi-amère, mi-comique, ne l'avavançait guère. Il continua :

— Faudrait pourtant que je voie ce qui se passe par-là !

Au même moment, une sorte de gémissement s'éleva derrière la porte close, s'amplifia, devint une plainte, persista quelques instants, puis se tut.

Sam Cow n'y tint plus. Comme une ombre, il se glissa le long des murs.

L'heure était particulièrement sombre. Bien que le cartel du vestibule n'indiquât pas quatre heures, le crépuscule régnait en plein dans le manoir. Le hall était déjà en proie aux ombres montantes du soir.

Sam put donc atteindre la double porte et écouter, mais le silence dans la salle commune était complet, bien que les six patients s'y tinssent, ainsi que le Dr Marden.

— D'ordinaire, ils ne sont pas très bruyants, se murmura à lui-même Sam Cow. Mais, aujourd'hui ils sont tout de même trop silencieux à mon goût.

Comment parvenir à voir ce qui se passait à l'intérieur ?

Certes, le panneau supérieur de la porte était vitré, mais il était à grande hauteur au-dessus du sol.

Qu'importait ! Le Noir, qui bondissait comme un félin, glissait

comme un serpent, s'avéra capable de grimper comme un singe.

Il eut tôt fait de découvrir quelques moulures qui, avec beaucoup d'habileté, pouvaient lui servir de points d'appui. Trois minutes après, sa tête noire atteignait la hauteur du vasistas.

Il n'y avait pas grand luminaire dans le salon : deux antiques lampes Carcel luisaient, comme de pâles lunes, sur la cheminée. Un candélabre à trois bougies piquait une triple langue de feu au-dessus d'un guéridon, entre les tentures baissées de deux hautes fenêtres.

Les six malades étaient assis en demi-cercle, face au mur de fond, comme si cette muraille avait été un rideau de scène qui allait se lever sur quelque spectacle. Leurs yeux mornes étaient pourtant plus attentifs que de coutume, et Sam Cow, tout en ne les voyant que de côté, put y lire une certaine crainte.

Le Dr Marden se tenait à l'écart, le regard fixé sur les fleurs déteintes du tapis. Tous se tenaient immobiles, comme dans une attente.

— Allons, regardez-moi !

Sam Cow sursauta et faillit perdre l'équilibre.

Dans le salon, une voix venait de s'élever, une voix égale, douce, presque aérienne, sans qu'on pût discerner d'où elle venait.

D'un même mouvement, les patients venaient tous de lever la tête et leurs yeux fixaient quelque chose sur le mur, quelque chose que Sam, vu sa position, ne pouvait apercevoir.

Seul, le Dr Marden semblait indifférent à tout ce qui se passait, bien que Sam pût voir ses épaules frissonner.

Alors, la voix reprit :

— Bradford Miles !

L'homme qui venait d'être appelé s'agita faiblement sur sa chaise ; les autres, comme si cela ne les regardait pas, gardaient des airs de statues, seuls leurs regards fixaient sans discontinuer le même point sur le mur.

— Bradford Miles, tu es mort !

Le gentleman-farmer eut comme un geste de révolte, sa grande barbe rousse trembla, ses poings se crispèrent. Il émit quelques sons rauques.

— Tu es mort ! continua la voix avec la même claire indifférence.

L'homme courba les épaules comme sous un poids formidable.

— Oui, dit-il, je le suis !

Ce fut la seule révolte, ou l'esquisse de révolte qu'il y eut, car la même question fut posée aux autres et tous répondirent, sans hésiter, qu'ils étaient morts, bien morts.

Il y eut une pose, dont Sam Cow profita pour se caler un peu mieux sur ses points d'appui. Pendant ce temps d'arrêt, aucun des

patients ne bougea, et le docteur semblait comme endormi.

Alors, la voix s'éleva de nouveau.

— À quoi servent les biens terrestres, à ceux qui sont morts ?

Une minute de silence, puis tous répondirent d'une même voix :

— Les biens terrestres ne servent en rien aux morts !

— Vous entendez, Bradford Miles ? Et vous, Ladislas Troll, et vous, les deux Lencroft, et vous, Bertha van Horsten ?

— Oui, oh ! oui, répondirent sourdement les malades.

Sam Cow respira profondément.

— Si cette scène se prolonge, je me surprendrai à répondre comme eux, murmura-t-il avec un frisson. Cette voix est vraiment épouvantable.

— Bradford Miles, vous avez enfoui de l'or dans une cachette, beaucoup d'or ! Répondez !

De nouveau, le fermier se révolta.

— Non ! gronda-t-il d'une voix altérée.

— Prenez garde d'être puni, Miles, si vous mentez.

— Oui, confessa l'homme en un souffle.

— Vous êtes tous des avares, continua la voix, et vous avez tous enfoui, comme Miles, de l'or dans le sol. Or, la terre c'est l'empire du démon ! Vous êtes les complices des démons ! Vous serez tous punis !

Un concert de gémissements se leva.

— Réfléchissez, continua la voix. L'heure sonnera bientôt où vous devrez rendre vos injustes richesses.

La séance devait être terminée, car les regards des malades n'étaient plus fixés sur le mur. Une minute plus tard, les cousins Lencroft, s'approchant du guéridon éclairé par les bougies, se mirent à jouer aux dames et Miss Bertha, joignant les mains, se mit à prier ; seul, Bradford Miles resta prostré dans son fauteuil. Le Dr Marden se leva.

Alors, la lumière des lampes lui tomba sur la face et Sam vit sa pâleur et ses yeux absents.

— Il ne me semble pas mieux en point que les autres, se dit le singulier Noir.

Comme il voyait Marden se diriger vers la double porte, il sauta légèrement à terre et fila, d'un trait, vers la cuisine.

Templeton l'y trouva un quart d'heure plus tard, épluchant consciencieusement des pommes de terre et grimaçant son éternel et large sourire.

— Y a bon patates ! disait-il d'un air gourmand. Y a bon !

6. La moto fantôme

À l'orée de la forêt se dressait un chêne, plusieurs fois centenaire : malgré l'automne, il n'était pas encore complètement dépouillé de ses feuilles et personne n'aurait pu voir l'étrange hôte à qui il donnait asile dans sa haute ramure.

Un homme s'était construit, à belle hauteur au-dessus du sol, un observatoire qui lui permettait de dominer toute la plaine.

Le crépuscule était venu, mais la pluie avait lavé les lointains, ce qui rendait toute la vastitude encore parfaitement visible, malgré les ombres allongées.

Confortablement installé à la fourche d'une maîtresse branche, l'homme était là comme une vigie dans sa hune, inspectant les alentours à l'aide d'une puissante lunette d'approche.

— Eh bien, j'y perds mon latin ! grommela-t-il.

Un bruit était né dans la plaine, s'était accru, avait flotté autour de lui, tout proche, et à présent il décroissait rapidement au loin.

Le bruit d'une motocyclette lancée à bonne allure.

L'homme eut beau fouiller toute l'étendue à l'aide de sa jumelle : rien ne bougeait. Pourtant, la moto s'éloignait, s'éloignait... Puis, le bruit mourut complètement.

— C'est un peu fort ! gronda l'homme en descendant de son perchoir. Voilà la sixième fois en deux jours, toujours presque à la même heure.

Il s'enfonça dans les bois, qu'il semblait fort bien connaître et, au bout de quelque temps, il parvint devant une petite maison forestière ayant jadis servi d'habitation à un garde des eaux et forêts, mais depuis livrée à l'abandon.

Du dehors, la cabane semblait complètement déserte : ses volets étaient cloués et aucun filet de fumée ne sortait de sa basse cheminée.

Mais l'homme, en y entrant, souhaita le bonsoir à quelqu'un qui se trouvait dans l'ombre.

— Pour la sixième fois, Hobson, je n'ai rien vu, dit-il.

— Diable, fut la réponse. L'ère des esprits malveillants serait-elle revenue ? En attendant, monsieur Dickson, voici une thermos avec du thé bien chaud, du rhum et un repas dont le seul défaut est d'être froid.

Une petite flamme jaillit et un photophore s'alluma, dont le rond de clarté n'aurait pu être aperçu du dehors, même si un improbable passant eût poussé la curiosité jusqu'à s'aventurer dans les environs immédiats de la mesure.

— Mon Dieu, comme tout cela traîne ! se lamenta Larry Hobson.

Harry Dickson se mit doucement à rire.

— Croyez-vous que les détectives aient, tout comme César, le formidable privilège de pouvoir dire : *Veni, vidi, vici* ? Je vins, je vis, je vainquis ? Nenni, mon cher Larry, notre métier est, avant tout, fait de patience. Je vous avoue même que nous avançons joliment, mais il y a cette diablerie de moto qui me chiffonne !

Larry Hobson acquiesça.

— À dix lieues à la ronde, personne n'en possède. Ce matin même, j'ai vérifié les registres...

— Et pour cause, répondit Harry Dickson. Le gaillard qui doit s'en servir, dans un but bien défini, n'aurait garde de la laisser figurer dans vos livres ! Ah, mais non ! Je me demande où elle circule ? M'est avis que, si nous trouvons la moto, nous trouvons tout !

— Elle a certainement pris le même chemin que l'auto de feu Parnell, objecta Larry Hobson, puisque vous avez relevé ses traces sur le chemin de traverse. Mais depuis ?... Cette route se trouve nettement au sud, et voici que nous entendons cette maudite moto pétarader sans vergogne d'ouest en est !

— D'ouest en est, Hobson, dit songeusement Dickson. Tenez, ce n'est pas si mal ce que vous dites là !

Larry Hobson ouvrit des yeux étonnés.

— Je me demande ce que je peux bien avoir dit de remarquable, confessa-t-il loyalement.

— Une idée, Hobson, un rien... et peut-être beaucoup ! fut la réponse sibylline de Harry Dickson.

Hobson ne connaissait pas grand-chose aux habitudes du grand détective, sinon il aurait su que le parler énigmatique de Dickson signifiait, très souvent, une progression sur la piste du crime, voire même la solution finale entrevue.

Il secoua donc pensivement la tête et consulta sa montre.

— Il me tarde de voir notre ami ! dit-il.

— Je ne pense pas qu'il se fasse encore attendre longtemps. Le soir est tombé... Ah ! du bruit !

Quelqu'un grattait à la porte.

Harry Dickson ouvrit, tandis que Larry Hobson masquait, de la main, la clarté du photophore. Une forme sombre se précisa dans l'embrasement de la porte et Sam Cow entra.

Il serra la main à Dickson et à Hobson, puis il dit avec bonne

humeur :

— Ah ! voilà qui me change de voir enfin la figure de gens qui ne sont pas fous, et de pouvoir arborer moi-même une binette qui n'est pas celle d'un idiot fieffé !

— Tout en étant du plus beau noir ! railla doucement Larry Hobson. Eh bien ! Tom Wills, alias Sam Cow, quoi de neuf dans la cambuse ?

Tom se frotta les mains d'un air satisfait.

— Beaucoup de neuf, en effet. Ecoutez-moi donc, je pense que cela en vaut la peine, messieurs et dames !

Suivit le récit de l'étrange séance à laquelle il avait assisté dans l'après-midi.

Harry Dickson laissa parler son élève sans l'interrompre ; quand Tom eut achevé son récit, il ne prononça que quelques brèves paroles :

— Une fort ordinaire séance d'hypnotisme, voilà ce que c'est. Depuis le temps que les bandits se sont emparés de cette mystérieuse science, les lois sont restées à peu près impuissantes contre ceux qui s'en servent. Ce qui me déconcerte un peu, c'est cette suggestion en bloc ! Il faut vraiment que l'être qui s'en sert soit, ou bien d'une puissance extraordinaire, ou bien en possession de certains moyens encore ignorés de nous.

» À propos, Tom, avez-vous examiné le mur que les malades fixaient si attentivement ?

— Non, maître, s'excusa Tom Wills, Templeton tournait trop autour de moi. Quand il m'a laissé me retirer dans ma chambrette, car on se couche avec les poules à Marden-Hall, il était temps de venir vous rejoindre.

— Alors, nous allons aller l'examiner nous-mêmes, ce mur, dit Harry Dickson.

— Comment ! s'exclama Larry Hobson. Vous allez pénétrer chez Marden ?

— Certainement, mon ami, telle est mon intention ! répondit le détective en souriant.

— Mais Marden et Templeton ?

Harry Dickson ne répondit pas directement. Il se mit à tracer du doigt, sur la poussière de la table, une carte grossière.

— Voici Marden-Hall, voici Firestone-Hill... Une ligne droite passe d'ouest en est... Ah ! tenez, par Marlow-Manor !

Puis, le détective éclata de rire.

— Ma parole ! on dirait que vous en savez bien long, monsieur Dickson, dit Larry Hobson un peu vexé, que nous sommes au bout de nos peines, alors que nous pataugeons encore en plein dans le noir !

— Nous ? Nous ? s'écria joyeusement Harry Dickson. Parlez

donc pour vous, Larry, et peut-être pour Tom Wills. Pour moi, depuis votre fameuse parole, tout m'est devenu clair : oui, mon ami, d'ouest en est... C'est prodigieux !

Larry Hobson soupira, mais Tom Wills le poussa du coude.

— Ne vous en faites pas, Hobson. Ni vous, ni moi, ne sommes Harry Dickson, et ce n'est pas un déshonneur de rester le bec dans l'eau, là où il triomphe déjà haut la main !

Larry Hobson avait bon caractère et il donna volontiers raison à Tom Wills.

Harry Dickson, d'ailleurs, semblait devenu un tout autre homme. Il sifflota un petit air, alluma une pipe et ouvrit la porte toute grande pour voir s'il pleuvait.

— Mais, monsieur Dickson, s'étonna Hobson, n'est-ce pas imprudent ce que vous faites ? Nous avons décidé de ne pas faire de bruit, de ne pas fumer, de faire en sorte que la lumière ne soit pas vue du dehors !

Harry Dickson éclata d'un rire sonore.

— Et moi, mes garçons, je vous permets de chanter, de fumer comme des Turcs et d'illuminer notre sortie comme un cortège aux flambeaux !

Malgré cela, les trois hommes quittèrent la cabane sans faire plus de bruit qu'ils n'avaient coutume de le faire.

Un peu de lune filtrait par les nuages et éclairait la route devant eux ; ils la suivaient sans souci de se dissimuler, Hobson et Tom alignant leur conduite sur celle du maître.

Enfin, les arbres se firent plus rares, une grande éclaircie fut visible à travers bois et les murs gris de Marden-Hall se précisèrent.

— Si vous voulez entrer, la fenêtre de l'office est ouverte, annonça Tom Wills. Me voici donc redevenu Sam Cow, et je vous introduis chez moi.

— Nous pourrions tout aussi bien entrer par la porte, dit Harry Dickson, si elle était ouverte. Mais une petite escalade est un excellent exercice ; nous entrerons donc par l'office.

— Monsieur Dickson, murmura Tom, vous semblez oublier que le Dr Marden et Templeton sont là ?

— Vrai ? Allez voir ce qu'ils font.

— Mais ils sont dans leur chambre : tenez, il y a de la lumière sous la porte du cabinet du docteur. Si vous voulez vous donner la peine de lever les yeux, en vous penchant au-dehors, vous verrez à l'étage une fenêtre illuminée : celle de Templeton.

Pour toute réponse, Harry Dickson ouvrit bruyamment la porte du cabinet du docteur et entra.

Larry Hobson et Tom Wills retinrent une exclamation de surprise : la chambre était vide. Seule, une très haute bougie, qui

devait pouvoir brûler toute la nuit, éclairait la pièce.

— Vous trouverez la même chandelle chez cet excellent Templeton, dit sarcastiquement Dickson. Allez voir, mon petit Tom. Personnellement, j'en sais assez pour l'heure.

— Mais alors... monsieur Dickson, la fin du mystère s'annonce ? demanda Larry Hobson, ahuri au-delà de toute pensée.

— Absolument, Larry. Dans quelques heures, tout sera fini et, demain midi, je repartirai pour Londres !

À ce moment, Tom Wills revint.

— C'est comme vous avez dit, monsieur Dickson, avoua-t-il piteusement. Il n'y a pas de Templeton dans la chambre, mais bien une haute bougie comme celle-là.

— Allons-nous voir les fous ? demanda Hobson.

— Inutile !... Ces gens dorment à poings fermés. Il n'y a aucune raison de les réveiller. Je crois, d'ailleurs, que ce réveil ne serait pas très aisé, n'est-il pas vrai, Tom ?

— Chaque soir on recevait une potion, répondit le jeune homme. Je l'ai prise une fois et j'ai dormi comme un loir jusqu'à ce que le soleil soit haut dans le ciel. Les autres fois, je l'ai flanquée par la fenêtre.

Harry Dickson poussa la porte du salon commun : mais, dès le seuil, il s'arrêta et huma l'air.

— Hum ! Larry, mon ami, reconnaissez-vous cette odeur ?

— Mais... oui ! Celle-ci me paraît être fort évaporée. Cela ne sent pas mauvais : on dirait de l'encens ou quelque chose du genre, n'est-ce pas ?

— Très juste ! Ce sont en effet des herbes aromatiques, qui ont une damnée propriété, mon ami, celle d'annihiler quelque peu la volonté humaine, bien que d'une manière passagère. Une drogue mexicaine que, seuls, les savants connaissaient il y a quelques années encore, mais qui semble vouloir se populariser : le peyotl.

— Il me semble... il me semble ! répéta Larry Hobson, pensif.

— Que vous avez déjà senti cette odeur, n'est-ce pas ? Tâchez de vous souvenir, Hobson.

Soudain, l'interpellé se frappa le front.

— J'y suis : chez Ladislav Troll et chez...

— Vous y êtes ! Et chez Miss Bertha van Horsten ! Et chez les Lencroft !

— Mais, monsieur Dickson, ces gens ont donc été les victimes d'effroyables bandits qui, par des drogues et des manœuvres d'hypnose, leur ont volé leur raison pour...

— ... mieux voler leur argent, acheva Harry Dickson. Tout ceci a été fort bien combiné, en effet, mais nous ne savons pas encore tout. Voyons le mur à présent...

— Les regards des fous se portaient assez haut, presque jusqu'à la corniche du plafond, fit observer Tom Wills. De ma place, il m'était absolument impossible de distinguer quelque chose.

— Apportez une échelle, Tom, ordonna le détective.

Une fois celle-ci appliquée contre le mur, Harry Dickson se mit à étudier la paroi. Il ne fut pas long à s'écrier :

— Nous y sommes ! Voici un carré qui sonne creux : un petit guichet doit s'ouvrir de l'autre côté de la muraille. Conduisez-nous, Tom !

— Vous trouverez une sorte d'entresol, aux pièces basses jamais employées, expliqua le jeune homme.

— Une d'elles, en tout cas, a dû pas mal servir, gouailla Harry Dickson.

Il se trouva que Tom Wills avait raison : torches braquées, les trois hommes traversèrent une enfilade de petits cabinets obscurs, prenant jour par d'étroites fenêtres donnant sur les communs. Enfin, le détective fit halte en entrant dans l'un d'eux.

— Il y a quelqu'un assis contre le mur, murmura Tom avec un peu d'effroi.

Dickson dirigea la clarté de sa lampe de ce côté, et l'on distingua en effet une forme, sombre et trapue, qui se tenait accroupie devant la muraille, tournant le dos aux entrants et gardant une parfaite immobilité.

— Holà... vous ! commença Larry Hobson.

Mais Dickson eut un rire étouffé.

— Il ne vous écouterait pas, mon ami ! Il faudra le retourner, vous-même, si vous voulez emporter un souvenir de son visage. Je vous conseille pourtant d'y mettre une certaine discrétion, car le particulier ne doit pas être d'une beauté transcendante...

Déjà, Hobson avait saisi la forme par une épaule et la faisait pivoter, mais il poussa un cri d'horreur et se jeta en arrière.

— Oui, ce n'est pas beau, approuva Harry Dickson avec dégoût. Pensez donc à ce que cela doit être quand ça vit !

— Vous voulez rire, monsieur Dickson ? fit Hobson, qui tremblait encore. Cela vivrait ? On dirait une statue, ou une momie ! Comme c'est affreux !

— Il y a des régions maudites où vivent de telles créatures, insista Harry Dickson, notamment dans certaines parties reculées de la grande forêt brésilienne.

» C'est ce que les Incas nommaient une « idole vivante ». C'étaient des enfants, confiés dès leur naissance aux prêtres qui, par de savantes mutilations, en faisaient d'épouvantables monstres.

» Non seulement, ces créatures de cauchemar effrayaient le pauvre monde, mais elles paraissaient douées d'un certain pouvoir

hypnotique.

— Ceci n'est donc qu'un mannequin ! cria Tom Wills.

— Je vous assure que cela a vécu à son heure, et rudement encore, dit gravement le détective.

— Mais ici, en Angleterre ? demanda Hobson incrédule.

— Certainement... puisque je l'ai vu !

Hobson et Wills regardèrent le détective et se rendirent compte qu'il ne plaisantait nullement.

— Replaçons la « chose qui rend fou » comme nous l'avons trouvée, dit Dickson en tournant derechef la monstruosité contre le mur.

— La chose qui rend fou ! s'écria Hobson. Est-ce possible ?

— Attendez de la voir vivante, mon ami, attendez, répondit doucement Dickson.

7. La chose qui rend fou

Harry Dickson était devenu grave.

— Nous n'en avons pas trop, avec toute la nuit devant nous, pour agir, dit-il. Tom, prenez votre chronomètre et réglez-le exactement sur le mien.

Ce qui fut bientôt chose faite.

— Maintenant, continua Dickson, vous exécuterez à la lettre mes diverses instructions. D'abord, y a-t-il du pétrole dans la maison ?

— Un petit bidon, mais il y a pas mal d'huile grasse.

— Cela fera l'affaire, répondit Harry Dickson. Vous allez me vider tout cela sur les deux meules de foin qui se trouvent devant l'aile ouest de Marden-Hall. Vous pouvez y joindre tout ce que vous trouverez de fagots dans les celliers. Pourvu que cela fasse un beau feu de joie !

» Mais, notez bien, Tom : l'aile ouest, hein ! De sorte que le château masque les flammes, vues de l'est, et paraisse entouré d'une gloire ardente !

— Entendu, maître ! dit Tom. J'allume tout de suite ?

— Ah non, pas si vite ! Il est exactement dix heures ; vous ne mettez le feu qu'à onze heures quinze !

— Parfait. C'est tout ?

Dickson hocha pensivement la tête.

— Oh ! non, mon garçon. Le plus difficile reste à faire et je vous confie une mission bien lourde : celle de veiller sur les malheureux fous qui dorment sous ce toit.

— Mais il n'y aura aucun danger d'incendie, j'espère ? s'inquiéta Tom.

— Quant à cela non, répondit le détective. Mais il y a bien un danger d'autre genre. Je vous donne l'ordre d'arrêter toute personne qui voudrait s'introduire dans les chambres à coucher. Si elles n'obéissent pas à vos injonctions, tirez-leur dessus, sans crainte. Qui que ce soit ! La consigne est formelle. Compris ?

Tom Wills devina la gravité de l'heure, il se contenta de serrer la main à son maître et de répéter :

— Compris !

— Je vous laisserais volontiers Larry Hobson, continua Dickson, mais il se pourrait que son concours me soit indispensable.

— Ce n'est pas la première fois que je reste seul devant le

danger, dit Tom Wills avec quelque orgueil.

— Aussi puis-je compter sur vous comme sur moi-même, conclut Harry Dickson en prenant congé de son élève.

Une fois hors de Marden-Hall, le détective, suivi de Larry Hobson, prit à travers champs, en direction de Firestone-Hill.

— Le cap sur l'est ? demanda Hobson.

— Vous ne pourriez mieux dire, cher ami, répondit joyeusement le détective.

La lune s'était levée au ciel et une clarté glacée s'épandait sur les friches que les hommes traversaient en longues enjambées.

Puis ils coupèrent à travers la lande rocailleuse, où aucun sentier n'était tracé, ce qui n'était pas de nature à faciliter leur marche de nuit.

Hobson suivit quelque temps son compagnon sans souffler mot, préoccupé qu'il était de ne pas faire trop de faux pas. Tout à coup, il pressa la marche de façon à arriver à la hauteur du détective.

— Ce n'est pas à Firestone-Hill que vous arriverez de cette manière, dit-il, tout au moins pas à la bourgade.

— Ceci n'est pas tout à fait exact, répliqua le détective. Cette ligne me mènerait droit au village.

— Si le triple réseau des fossés et des drains n'existait pas, objecta Larry Hobson.

Le détective se mit à rire.

— C'est trop juste, Larry ! La ligne droite me servirait à peu de chose pour la bourgade elle-même. Aussi n'est-ce pas là le but de cette promenade.

L'officier de police regarda au loin dans la nuit.

— Dois-je comprendre que vous allez à Marlow-Manor, monsieur Dickson ? demanda-t-il à voix basse.

— Oui, Hobson !

— Ciel, monsieur Dickson, quelles singulières pensées, singulières et terribles peut-être, dorment là... sous votre crâne, continua Hobson d'une voix légèrement altérée par l'émotion grandissante qu'il ressentait.

— Un monde de pensées, Larry, répondit Dickson, et pas toujours extrêmement réjouissantes. Mais le temps va nous sembler court à présent. Je prévois une action peu ordinaire bien avant que nous ne soyons plus vieux de quelques heures.

Au loin, contre le ciel lunaire, Marlow-Manor, ou plutôt sa haute futaie, devint distinct : Dickson pressa le pas.

— Voici cinquante minutes que nous marchons, dit-il. Il faut que nous soyons dans le parc dans un quart d'heure. Ne l'oublions pas. C'est d'une importance primordiale.

Larry Hobson ne posa plus de question. L'esprit de décision du

détective l'impressionnait profondément.

Le parc du manoir, d'indistinct qu'il était, devint plus net sous la lune ; le quart d'heure s'écoulait quand les deux hommes en franchirent la haie de clôture, piquant droit sur le triste bâtiment, dont les murs sombres apparaissaient à présent.

— Halte ! commanda Dickson lorsqu'ils entrèrent dans le fourré qui s'étendait devant l'aile ouest de la demeure.

Il consulta sa montre aux aiguilles lumineuses.

— Quelques minutes de patience encore, Larry. Tournez donc vos yeux vers l'ouest.

Hobson obéit. Soudain, il saisit le détective par le bras.

— Oh ! monsieur Dickson, regardez !

Le ciel, à l'ouest, venait de s'embraser d'une vaste lueur d'incendie et, tout contre l'horizon, Marden-Hall, encadré de feu, se dessinait.

— Tom Wills est ponctuel, grommela Dickson avec une satisfaction marquée. Pour nous, il ne nous reste qu'à attendre.

Un quart d'heure s'écoula. Là-bas, l'incendie devenait formidable, illuminant sinistrement toute la lande, projetant ses reflets jusqu'aux bois les plus lointains.

— Ecoutez ! Voilà ce que j'attendais !

Le bruit d'un moteur de moto venait d'éclater dans la nuit, proche, tout proche, puis s'éloignant sur la plaine.

Larry Hobson écarquilla les yeux.

— Mais, je ne vois rien de rien ! s'écria-t-il. Pourtant la lande est éclairée par l'incendie comme en plein jour !

— Rappelez-vous qu'à l'heure du midi, on ne voyait pas davantage cette diablerie de moto, répondit Dickson. Mais, j'ose pourtant l'affirmer, ce sera bien sa dernière randonnée !

Larry Hobson soupira, renonçant lui aussi à comprendre. D'ailleurs, le détective ne lui laissa guère le temps de se livrer à de plus longues réflexions.

— Venez, dit-il brièvement.

Il se dirigea droit sur la demeure de Marlow, se campa devant les fenêtres de la salle à manger et se mit en devoir d'ouvrir un des volets.

— Mais nous ferions mieux de frapper ! conseilla Hobson, étonné.

— Je ne le pense pas, ne vous déplaie, ricana le détective en arrachant hors de ses gonds le lourd panneau de chêne.

Devant la fenêtre, il n'hésita pas une seconde. D'un coup de coude, il fit voler une des vitres en éclats, puis il manœuvra l'espagnolette.

Hobson suivit le détective comme celui-ci sautait dans la pièce.

— Reggie ! Reggie ! s'écria Dickson.

Aucune réponse ne parvint à l'appel que Dickson répéta à voix plus haute : Larry vit, à la lueur de sa torche électrique, que le visage de son compagnon reflétait quelque inquiétude.

— À la chambre à coucher ! ordonna Harry Dickson.

Ils s'élancèrent dans l'escalier. Sur le palier de l'étage, une porte était large ouverte. Harry Dickson s'élança dans la chambre.

— Personne ! tonna-t-il.

La pièce était en désordre, le lit défait, les draps et les couvertures jetés sur le plancher.

— Il n'y a pas longtemps, ce lit était occupé, remarqua Hobson. Tenez, il est encore tiède... Oh ! Regardez donc !

Avec un geste d'effroi, l'officier de police désigna une tache sombre, puis d'autres encore, sur les draps bouleversés.

— Du sang !

— Par tous les diables, hurla Dickson, je n'ai pas prévu cela !... Serais-je arrivé trop tard ?

— Mais je vous en prie, qu'y a-t-il donc ? supplia Larry.

Harry Dickson ne semblait pas avoir entendu.

— Hobson, une course de trois lieues au pas gymnastique, vous effraie-t-elle ?

» Si oui, vous pouvez me laisser courir tout seul.

— Je suis ancien champion de course à pied ! répliqua triomphalement Larry Hobson. Direction ?

— Marden-Hall ! Mais vite !

Ils quittèrent Marlow-Manor et piquèrent droit sur le brasier lointain, dont la vive clarté rendait leur course plus aisée, la moindre fondrière se dessinant à présent devant eux.

Leur trajet leur prit pourtant une demi-heure, tant le sol creusait de sournaises embûches sous leurs pas.

Déjà, ils entendaient crépiter les flammes des meules en feu, quand Hobson poussa un cri.

— La moto ! Ecoutez-la donc !

En effet, s'éloignant cette fois-ci vers l'ouest, une moto invisible mais bruyante filait à toute allure.

Harry Dickson poussa un véritable cri de désespoir.

— Tom Wills l'a raté ! Pourvu que rien de fâcheux ne lui soit arrivé, mon Dieu !

Par la fenêtre restée ouverte, ils s'introduisirent dans l'office, le traversèrent en hâte, renversant chaises et ustensiles, puis s'élancèrent dans le hall. Un gémissement leur parvint.

— Par ici ! cria le maître en courant vers une forme étendue en travers du grand escalier.

Tom Wills, toujours dans la peau sombre de Sam Cow, leva une

tête endolorie, d'où un filet de sang coulait.

— Ah ! maître, c'est elle qui m'a eu ! se lamenta-t-il.

— Qui ? s'écria Larry Hobson. Mais qui ?

Tom Wills eut un frisson d'horreur.

— La « chose qui rend fou » ! Elle est devenue vivante ! Je la vis comme elle s'élançait sur moi du haut de l'escalier. Quelle épouvante ! Oh ! maître, je ne pourrai jamais oublier ce cauchemar !

Harry Dickson avait examiné la blessure de Tom ; elle n'était pas bien grave, mais elle suffisait pour mettre Tom Wills momentanément hors combat.

— Eh bien ! je vais en finir une fois pour toutes avec elle ! dit le détective. Hobson, vous allez rester là ! Et Tom va prendre un peu de repos.

» Rendez-vous ici, à l'aube !

Sans en dire davantage, Harry Dickson gagna la grande porte d'entrée, hésita une minute sur le chemin à prendre et, à grands pas, s'enfonça dans la nuit.

— Où suis-je ?

— Et moi ? Et moi ? Et moi ?

Ces cris emplissaient Marden-Hall, alors que les premiers feux d'un beau soleil d'octobre pénétraient par les fenêtres de l'asile.

Les pensionnaires, qui venaient de s'éveiller, s'adressaient mutuellement ces questions.

— Mais, ils ne me semblent plus si fous que cela ? dit Hobson à Tom Wills, qui venait d'accourir à ses côtés.

Ils allaient essayer de répondre à ces questions désespérées, quand un bruit de moteur retentit dans le parc.

— La moto ! s'écria Hobson.

— Pas du tout, répliqua Tom Wills en s'élançant vers le perron. C'est un moteur d'auto, et celle du malheureux Parnell encore ! Oh ! Larry, regardez donc !

L'antique petite guimbarde accomplissait un virage sur l'esplanade, devant le château, et elle vint se ranger devant le perron, sous les regards figés des lions de pierre.

Harry Dickson était au volant. Son visage reflétait la joie des grands jours, ceux de la réussite, ceux du triomphe !

— Mais il n'est pas seul ! s'écria Hobson.

En effet, un homme, inconnu de Tom et de Larry, se tenait sur le siège à côté du détective. Il tenait les yeux obstinément baissés. On put voir alors qu'un cabriolet d'acier lui encerclait les poignets.

À ce moment, les six fous parurent sur le perron.

Harry Dickson leur souhaita joyeusement le bonjour.

— Je crois que vous êtes guéris, mademoiselle et messieurs. Le

cauchemar vient de finir pour vous ! Et voici votre bourreau !

— Qui est-ce ? demandèrent-ils tous ensemble.

— Je vous présente Mr. Templeton, ou Mr. Thorpes ! Et en même temps, l'hideuse chose qui rend fou !

Bradford Miles se jeta en avant, avec un juron. Si on l'eût laissé faire, le captif aurait passé un bien vilain quart d'heure.

— Mais Templeton avait les cheveux noirs !

— Thorpes était un vieillard à la mine si avenante !

— Et l'affreuse chose... Comment est-ce possible ?

— Question de perruque, répondit allègrement Dickson, et de maquillage. Cet homme aurait fait fortune sur scène, s'il avait voulu honorablement gagner sa vie, au lieu de demander sa chance au crime !

Epilogue

Dans la clinique de Durham, où Reginald Marlow entraînait lentement en convalescence, Harry Dickson fournissait les dernières explications au mystère des sept fous.

— Reginald Marlow est médecin. Il habita une ville de l'ouest, où il fit de mauvaises affaires. Il avait recueilli chez lui un confrère du nom de Thorpes, rayé de l'ordre des médecins pour faits graves, ce qui acheva de le discréditer aux yeux de sa clientèle. Ruiné, mal vu des autorités, voire menacé de poursuites pour trafic de stupéfiants, il décida de quitter la ville et de se retirer dans ses pauvres terres de Firestone-Hill.

» Les années firent bientôt l'oubli autour de leurs noms et tous deux auraient pu terminer leurs jours en paix, si le démon, qui sommeillait toujours dans le cœur de Thorpes, ne s'était réveillé.

» L'ancien domaine des seigneurs de Durham fut mis aux enchères, puis en location. Sous le nom du Dr Marden, Marlow le loua.

» Ici, j'ouvre une parenthèse pour affirmer que mon ami d'enfance n'était qu'un jouet sans volonté entre les mains de Thorpes, son soi-disant domestique, mais, au fond, son âme damnée. Je prétends même qu'il le tenait sous sa puissance hypnotique, chose dans laquelle il est passé maître, je vous l'assure.

» Thorpes habitait la région depuis assez longtemps pour en connaître les habitants. Il apprit donc facilement que Miles, Erwin, Troll, les Lencroft et Miss van Horsten, comme tant de riches villageois, avaient horreur des banques et préféraient cacher chez eux, à la façon de leurs aïeux, leurs valeurs et leur argent.

» C'est ce qui fit germer dans son criminel cerveau un projet qui confinait au génie. Au génie du mal, cela va sans dire.

» Les rendre fous momentanément, leur extorquer par voie d'hypnose l'endroit de leurs cachettes, les voler impunément, les faire disparaître sans doute après les avoir fait sombrer complètement dans la folie !...

» Thorpes n'était pas resté longtemps sans connaître la singulière particularité de la région : trouée dans son sous-sol comme « un fromage de gruyère », pour employer une expression qui m'est chère.

» Mais comment susciter le premier effroi, celui qui

provoquerait l'accès primaire de leur folie ?

» Thorpes avait séjourné longtemps au Brésil ; il connaissait l'existence des terribles fétiches vivants des Incas.

» Avec un art consommé, il parvint à en construire un...

» S'affublant de ce masque, horrible entre tous, aidé par son réel pouvoir hypnotique, il tenta l'expérience.

» Sa première victime dut être Marlow...

— Alors, Marlow était fou ? s'écria Tom Wills.

— Absolument. Mais son compère savait doser la démence. Il ne se servait de la satanique idole que quand il sentait que Marlow allait reprendre ses esprits. La folie de Marlow n'était donc qu'intermittente.

» Mais Thorpes y alla plus rondement chez les autres. Thorpes leur apparut dans leurs propres demeures, grâce aux souterrains mystérieux, qui les reliaient entre elles, et qu'il avait découverts.

» Ce fut lui qui assomma le domestique de Troll, au moment où ce dernier allait le surprendre dans la salle de bains, au moment où il sortait du puits. Cependant, lors d'une de ses minutes de lucidité, Marlow m'écrivit. Et je vins...

» Ce fut un coup terrible pour Thorpes, qui voyait ses projets mis en péril.

» Sa résolution fui vite prise : s'attaquer à Tom Wills au moment où celui-ci arrivait à Durham.

» Il assassina le malheureux Parnell pour s'emparer de sa voiture, cacha le cadavre dans le couloir souterrain de la forêt et vint chercher Tom, auquel il cassa si proprement la tête !

» Je crois que son intention a été de se servir de Tom comme otage, pour me museler, au cas où je trouverais la clef du mystère.

» Mais l'hypnose n'est pas une arme aussi brutale qu'on est tenté de le croire, même aux mains de Thorpes. Chaque jour, il devait s'y reprendre pour remettre ses victimes sous sa coupe. Vous savez comment, Tom.

» Il devait agir à peu près de même avec Marlow, bien qu'à des intervalles plus espacés. C'est ainsi que je vis, un soir, l'atroce silhouette de l'idole vivante, la chose qui rend fou, se glisser par le hall de Marlow-Manor, où elle venait d'arriver.

— Mais comment ? demanda Hobson.

— À moto !

— La moto fantôme ! Nous expliquerez-vous enfin...

— J'y suis ! Thorpes à Marlow-Manor, Templeton à Marden-Hall, il fallait que ce bougre fût doué d'une sorte d'ubiquité. Il résolut la question : l'ubiquité est, en somme, une question de vitesse relative. Nous verrons cela encore dans les annales du crime.

» À moto, il couvrait en quelques minutes le trajet entre les

deux châteaux et emmenait même Marlow, inconscient ou à peu près, jouer le rôle muet du Dr Marden.

— Mais, on ne la voyait pas, cette moto ! cria Larry Hobson.

Harry Dickson se mit à rire.

— D'ouest en est, mon cher Larry, et le fromage de gruyère aidant : un couloir souterrain rectiligne reliait les deux demeures où la moto circulait comme un éclair. Comme le sol est rocheux, donc bon conducteur de son, nous perçûmes fort bien les pétarades du bruyant moteur.

» Malheureusement, le temps me faisait défaut pour rechercher ce couloir, qui comme tout le reste, devait être bien caché.

» Lorsque Thorpes crut, grâce à notre subterfuge, que Marden-Hall était en feu, il voulut tenter une dernière chance : faire parler les fous et, pour ce faire, les emmener dans les souterrains.

» Mais Marlow était, en ce moment, dans une période où son esprit recommençait à travailler normalement. Il connaissait des nuits blanches...

» Thorpes ne pouvait penser à tout. Il se peut aussi qu'il pensait tenir tellement son ami et complice inconscient qu'il le traitait en quantité négligeable.

» Marlow aussi vit l'incendie.

» L'explication entre les deux hommes dut être brève et violente.

» Thorpes, ne voulant pas laisser Reginald derrière lui, l'assomma et l'emporta. Je l'ai trouvé bâillonné dans le garage souterrain où Thorpes se tenait caché en attendant l'occasion propice pour prendre le large.

Reginald Marlow ne se remit jamais complètement.

Peu de temps après le procès de Thorpes, qui fut condamné aux travaux forcés à perpétuité, il entra dans un sanatorium des environs de Londres.

La mémoire ne lui est pas revenue. C'est à peine s'il reconnaît encore son vieux camarade d'enfance, Harry Dickson qui, en bon Samaritain, lui rend parfois visite et lui apporte des douceurs.

FIN